3 1761 04043 4755

NVL NE SAIT
QVI N'ESSAYE

MÉLÉAGRE

DE GADARA

Bordeaux. — Impr. G. GOUNOUILHOU, rue Guiraude, 11.

MÉLÉAGRE
DE GADARA

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

Henri OUVRÉ

CHARGÉ DU COURS DE LITTÉRATURE GRECQUE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

Χαῖρε καὶ ἐν φθιμένοισιν, ἐπεὶ καὶ Μοῦσαν Ἔρωτι,
Καὶ Χάριτας Σοφίαν τ' εἰς μίαν ἡρμόσαο.

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

BOULEVARD St-GERMAIN, 79

—

1894

PA
4244
M4Z8

LIBRARY
MAY 16 1963
UNIVERSITY OF TORONTO

840937

A LA

MÉMOIRE DE MON PÈRE

MÉLÉAGRE DE GADARA

CHAPITRE PREMIER

LES MANUSCRITS

Méléagre n'est guère connu que par ses épigrammes. Elles furent publiées de son vivant et en deux recueils. Le premier, les Παιδικά, contenait quelques essais de jeunesse; le deuxième, la *Couronne*, était un ouvrage tout nouveau dans l'histoire des lettres grecques. L'auteur, parcourant les livres de ses devanciers, avait glané toute une moisson de fleurs poétiques. Il voulut en faire profiter le public, et lui présenta la première *Anthologie* [1]. Aux

1. Sur les questions que je traiterai dans ce chapitre, consulter Jacobs, *Prolegomena in quibus historia Anthologiae graecae narratur*, au commencement des *Animadversiones in epigrammata Anthologiae graecae*, Leipzig, 1798-1814, trois volumes en huit tomes; — Passow, *De vestigiis coronarum Meleagri et Philippi in Anthologia Constantini Cephalae*, Breslau, 1827 (cette dissertation a été publiée de nouveau dans les *Opuscula Academica*), et *Ueber die neuesten Bearbeitungen der griechischen Anthologie*, ap. *Jahrbücher für Philologie*, II (1827), p. 58-74, et III (1828), p. 39-57. Ce travail se retrouve dans les *Vermischte Schriften;* — Weigand, *De fontibus et ordine Anthologiae cephalanae*, ap. *Rheinisches Museum*, Neue Folge, III (1845), p. 161-178, 541-572, et V (1847), p. 276-288. L'ouvrage de Henrichsen, *Om den palatinske Anthologies Oprindelse...*, Copenhague, 1889, a été résumé et complété par Wolters, *De epigrammatum graecorum Anthologiis libellus*, thèse de doctorat, Halle. Cf. aussi *Rheinisches Museum*, XXXVIII (1883), p. 97 sqq., *De Constantini Cephalae Anthologia*. Cf. également Weishaüpl, *Die Grabgedichte der Anthologie*, Vienne, 1890. On lira toujours avec intérêt l'article de Sainte-Beuve, *Méléagre*, dans ses *Portraits contemporains*, Paris, 1882, vol. V, p. 407 sqq.

extraits de ses lectures il avait mêlé ses propres vers, sans se résoudre à en sacrifier aucun. Les Παιδικά perdirent donc tout intérêt, et je crois que, de bonne heure, on les oublia. La *Couronne* eut, au contraire, un succès durable.

De nombreux imitateurs s'inspirèrent de ce modèle. Nous en connaissons encore quelques-uns : Philippe de Thessalonique, qui fut sujet des premiers empereurs; Straton de Sardes et Diogénianos d'Héraclée, qui vécurent au IIe siècle de l'ère chrétienne; Agathias, qui fut avocat sous le règne de Justinien.

Il est dangereux de faire école, et le critique regrette pour Méléagre la popularité de ses disciples. Les copistes se multiplièrent à tel point que les œuvres originales ne leur suffirent plus. Ils s'attaquèrent aux anciennes *Anthologies*, et en tirèrent les matériaux de nouveaux recueils [1]. Chacun de ces abréviateurs rejetait dans l'ombre les auteurs qu'il avait mis à profit. C'est une loi de la littérature ancienne que l'*epitome* tue l'ouvrage complet, de même que la mauvaise monnaie chasse la bonne. Les Byzantins n'aimaient pas à remonter aux sources, et ils eussent tout pardonné à quiconque leur épargnait un effort.

L'histoire n'a pas conservé les noms de ces scribes obscurs. Le plus connu d'entre eux est Constantin Céphalas, qui vécut au Xe siècle de notre ère. Céphalas avait du moins quelque goût et une assez large érudition. Mais bientôt son *Anthologie* sembla trop longue, et, au XIVe siècle,

1. Le mélange des épigrammes empruntées aux diverses *Anthologies* s'est produit avant Céphalas, car des recueils indépendants du sien présentent parfois la même disposition. C'est le cas notamment pour la *Sylloge Crameriana* (cf. Wolters, *De ep. gr. Anth.*, p. 25 sqq., et Finsler, *Kritische Untersuchungen über die Geschichte der griechischen Anthologie*, Zurich, 1876). En outre, l'ordre alphabétique adopté par Méléagre (cf. *infra*, ch. V) a presque complètement disparu dans le ms. palatin. Céphalas n'est point seul responsable de cette confusion, car il a souvent respecté la disposition des épigrammes dans la *Couronne* de Philippe et la compilation d'Agathias.

Maxime Planude la refit à sa guise, retranchant d'un côté, ajoutant de l'autre. Les Lascaris et les Scaliger n'avaient en main que cette compilation de troisième ordre. Nous sommes aujourd'hui mieux partagés, et nous pourrons collationner huit manuscrits intéressants.

I. Le *Palatinus* (P, 23) fut découvert en 1606 par Saumaise, à la bibliothèque de Heidelberg. A partir de cette date, le précieux volume a son histoire et même son roman, comme ces joyaux princiers qui suivent la fortune des conquêtes. Pendant la guerre de Trente Ans, Leone Allaccio l'emporte à Rome (1623), où on l'oublie dans une armoire du Vatican. Bonaparte le réclame pour la France (1797). Les Alliés le rendent à l'Allemagne (1816) [1].

Ce manuscrit est du XI[e] siècle. Il contient des pièces d'origines très différentes. Les livres V-VII et IX-XI renferment les épigrammes érotiques, votives, funéraires, épidictiques, satiriques et morales; le XII[e] est rempli par une collection de poésies philopédiques, la Μοῦσα παιδική de Straton. Ces diverses parties constituaient primitivement l'*Anthologie* de Céphalas [2], et c'est là que nous retrouverons la *Couronne* de Méléagre. Le livre XIII[e], intitulé

1. Jacobs a publié (1813-1817) une *Anthologia graeca, ad fidem codicis olim Palatini, nunc Parisini, ex apographo Gothano edita,* Leipzig, 3 vol. Ce travail ne s'appuie malheureusement pas sur le ms. lui-même. Jacobs n'avait qu'une copie, fort exacte, il est vrai, de Spaletti. Quand le *Palatin* fut rapporté à Heidelberg, Paulssen fut chargé de faire une collation. Ses remarques furent imprimées à la suite de l'édition de 1813. Mais la vérification avait été faite trop vite et sans beaucoup de soin. Paulssen n'a pas su rendre justice au correcteur (cf. *infra,* p. 10). Finsler a remis les choses à leur place. Sternbach (*Meletemata graeca, pars prior,* Vienne, 1886) a repris le travail de Finsler. Stadtmuller étudie actuellement le ms. Il en a tiré des renseignements précieux qui sont épars dans les *Jahrbücher für Philologie und Paedagogik.* On attend de lui une édition de l'*Anthologie.* Celle de Dubner (Paris, 1863, 2 vol.) ne répond plus aux exigences de la critique. On y trouvera cependant une description du *Palatinus* par Hase. Au cours de ce livre je citerai les épigrammes d'après l'édition de Paris, et je la désignerai par le sigle AP.

2. C'est ce que Wolters a démontré contre Henrichsen.

Ἐπιγράμματα διαφόρων μέτρων, est un choix de vers lyriques réunis vers le début de notre ère. Ce recueil nous fournira un utile point de comparaison.

Le texte du *Palatinus* est fort incorrect. Les copistes manquent d'intelligence et Méléagre a plus d'une fois souffert de leurs bévues [1]. Mais cette ignorance a ses avantages. Les erreurs de prosodie, les mots destitués de sens indiquent la faute et permettent de la réparer. Un demi-savant aurait aggravé le mal en s'efforçant d'y porter remède [2].

Le travail du scribe fut soigneusement collationné [3]. Le reviseur possédait un exemplaire copié sur l'original de Céphalas, et appartenant à Michael le Chartophylaque. Les retouches sont en général sans importance : une lettre changée, un iota rétabli, une particule ajoutée [4]. Souvent la correction est plus intéressante [5]; quelquefois, elle semble trop audacieuse [6]. Nous ne pouvons nous fier

1. Λατοίδεω (AP. V, 141) se transforme en Λατρίδεω, σαρκοφαγεῖτε (AP. V, 151), devient σαρκοφαγεῖται et ἦ ῥ' ἐτύμως ἀνήρ... ἄρ ἐτοίμως ἀνήρ (AP. V, 149), qui n'a plus rien de commun avec le rythme dactylique.

2. On lit, AP. V, 163 :

Ναὶ δοκέω τοῦτ' εἶπας. Ὦ φιλέραστε παλίμπους
Στεῖχε.

Le scribe n'a pas essayé de correction, et les critiques modernes rétablissent sans peine : ...Ἰώ, φιλέραστε..., etc.

3. On lit en marge des épig. VII, 432 et 428 : ἕως ὧδε τὰ τοῦ κυροῦ Μιχαὴλ τοῦ μαξ. περιεῖχον ἐπιγράμματα, ἅτινα ἰδιοχείρως αὐτὸς ἔγραψεν ἐκ τῆς βίβλου τοῦ Κεφαλᾶ || ἕως ὧδε Μιχαὴλ τοῦ χαρτοφυλάκου (on lisait autrefois χαρτοφύλακος, mais Stadtmuller a déchiffré le sigle de l'ου) || ἕως ὧδε ἀντεβλήθη πρὸς τὸ ἀντίβολιν τοῦ κυροῦ Μιχαὴλ καὶ διωρθώθη τινὰ πλὴν ὅτι κἀκεῖνο σφάλματα εἶχεν.

4. Cf. AP. VII, 421, 11; 195, 5.

5. Le scribe faisait dire à Méléagre (AP. VII, 428, 13) :

... πάτραν δὲ μεγαλαύχη
Ματέρα Φοινίκων.

La correction μεγαυχῆ satisfait l'oreille et le bon sens.

6. Σκαπτόφορος, dans une pièce toute dorienne, ne devait pas être remplacé par σκαπτροφόρος. AP. VII, 428, 2. Finsler reproche au correcteur d'avoir écrit (AP. VII, 195, 1) :

Ἀκρὶς ἐμῶν ἀπάτημα πόθων.

Le dernier mot serait vicieux et ne donnerait pas un sens acceptable. Mé-

entièrement au reviseur, surtout quand il est réduit à ses propres forces. Or, le manuscrit du Chartophylaque s'arrêtait au milieu du VII[e] livre. Nous en sommes avertis par une triple annotation placée en marge de la page 273.

Malgré les défauts du *Palatinus*, c'est à lui que nous recourrons le plus souvent.

II. Le *Venetus* 481 renferme l'*Anthologie* de Planude transcrite de sa propre main [1]. Ce recueil contenait plusieurs épigrammes négligées par Céphalas ou omises par ses copistes [2]. Le compilateur était du reste un homme intelligent, et qui puisait aux bonnes sources. Plusieurs de ses variantes sont très heureuses [3], et elles concordent

léagre n'a-t-il pu dire : « Sauterelle, tromperie de mes désirs » ? Le chant de l'insecte endort l'amour du poète. Nous trouverons très souvent les expressions ὑπναπάτης et ψυχαπάτης, qui sont bien plus audacieuses (cf. *infra*, ch. X).

1. Ce volume comprend une paraphrase de l'Évangile suivant saint Jean, et l'*Anthologie* de Planude. L'écriture est partout la même, et on lit au commencement du manuscrit : Ἐγράφη ἡ μετάφρασις αὕτη τοῦ κατὰ Ἰῶ. ἁγίου Εὐαγγελίου χειρὶ Μαξίμου τοῦ Πλανούδη ἐντὸς Κωνσταντίνου πόλεως κατὰ τὴν μονὴν τοῦ Σωτῆρος Χ(ριστο)ῦ τὴν τοῦ ἀκαταλήπτου ἐπονομαζομένην μηνὶ σεπτρ. Ν Γ' (sept. 1302.) Le *Venetus* est malheureusement très mal connu. L'édition princeps fut publiée à Florence en 1494, par Jean Lascaris, et imprimée par F. de Aloppa. C'est une rareté bibliographique. Jacobs vante l'exactitude de la transcription. Il est cependant permis de conserver quelque défiance. En effet, le *Venetus* 481 est divisé en 7 livres et 4 appendices (Sternbach, *Appendix Barberino-Vaticana*, Leipzig, Teubner, 1890, Préface). Lascaris a remanié l'*Anthologie* pour la faire tenir en sept livres. On se réfère habituellement à la *Stephaniana* (Paris, 1566). Mais H. Estienne avait plus de savoir que de conscience. Il n'indique jamais ses sources, et quelques mots de sa préface m'inspirent beaucoup d'appréhension... « Quum ibi carmina multa quae separari debent conjuncta sint, contra quae conjungi unoque tenore continuari debent interrupta sint, quum interdum positum sit nomen τοῦ ἐπιγράψαντος pro ejus nomine ᾧ ἐπιγέγραπται, et vice versa, quum ἄδηλον aliquoties ponatur ubi auctor non ignoratur, quum non pauca etiam ψευδεπίγραφα sint, quae his ego aliisque multis vitiis adhibuerim remedia, ex ejus editionis cum aliis collatione quam ex meis verbis intelligi malo. »

2. C'est grâce à Planude que nous possédons les épig. AP. XVI, 132 et 213. La dernière existe également dans le *Florentinus*, plut. 57, et le *Parisinus* 2720 (cf. *infra*).

3. Par exemple (AP. V, 151), ἄτεγκτοι au lieu de l'incompréhensible ἄτεκνοι. Χαροποῖς (AP. V, 156) est bien plus naturel et plus expressif que χαλεποῖς.

avec les leçons du correcteur. Mais Planude avait plus d'érudition et de facilité que de scrupule. Il ne résiste pas toujours au désir de changer ce qu'il ne comprend pas [1].

III et IV. Le *Parisinus* 2720, et le *Florentinus*, plut. 57, n° 29, nous ont conservé un choix de poésies, dédié à un certain Euphémios, et publié sous le règne de Léon le Philosophe [2]. Le n° 23 de la collection appartient peut-être à Méléagre [3]. Schneidewin, en comparant les textes, a introduit dans cette pièce une ingénieuse modification [4]. Cette collection est précédée dans le *Florentinus* par une série de 151 épigrammes, qui furent rassemblées vers le XIII^e^ ou le XIV^e^ siècle [5]. Méléagre peut, sur le nombre, en revendiquer deux ou trois [6].

V et VI. Deux *Parisini* (supp. 352, F. gr. 1630) nous font connaître une quatrième *Anthologie*, complète dans

1. Méléagre (AP. V, 163) avait écrit δυσύποιστον. Ce mot rare fut vite dénaturé. Le scribe du *Palatinus* copia δύσοιστον, qui fausse le vers et met le lecteur en garde. Planude essaie une conjecture malheureuse (δύσπιστον). De même, le poète dit à Zénophile : « Ta beauté lance en moi le désir comme une flèche » (AP. V, 139),

Ἡ γάρ μοι μορφὰ βάλλει πόθον.

Là, Planude invente une phrase qui n'a pas de sens, mais qui peut un instant faire illusion : ἡ γάρ μοι μορφὰ βάλλει. Ποθέν.

2. Ces mss. sont désignés par les sigles R et F. Pour la question de texte on peut consulter : Schneidewin, *Progymnasmata ad Anthologiam graecam*, Göttingen, 1855, et Dilthey, *De epigrammatum graecorum syllogis quibusdam minoribus*, Göttingen, 1887.

3. La pièce a été imprimée par Dubner (AP. XVI, 213). Elle ne se trouve pas dans le corps du ms. palatin, mais elle est écrite sur la première feuille. Les copistes ne s'entendent pas sur l'attribution, et on peut hésiter entre Straton, Léonidas et Méléagre.

4. Φεύξομ' Ἔρως σ' ὑπὸ γᾶν. Τί δὲ τὸ πλέον.

Le *Palatinus* donne τί δὲ πλέον; R et F, τί τὸ πλέον. L'expression τί δὲ τὸ πλέον est familière à Méléagre. (Cf. Schneidewin, *op. cit.*, p. 25.)

5. Cf. sur ce sujet une longue note de Stadtmuller, *Jahrbücher für Philologie*, CXXXIX, p. 769 sqq.

6. Elles correspondent aux n^os^ suivants du *Palatinus* : IX, 453; VII, 13; VII, 535.

le premier manuscrit, mutilée dans le deuxième. C'est ce qu'on appelle la *Sylloge Crameriana* parce que Cramer en fut le premier éditeur [1]. Cette *Sylloge* renferme en troisième exemplaire la fameuse idylle sur le printemps [2], et deux pièces anonymes qui semblent être de Méléagre.

VII et VIII. On trouve dans le *Barberinus*, I, 123, et le *Vaticanus* 240 [3], des vers érotiques recueillis probablement au XV^e^ siècle pour servir d'appendice à la compilation de Planude. Méléagre a fourni à ce recueil neuf épigrammes [4]. Le texte est médiocre, mais il ne dérive pas du *Palatinus*, et permet d'en combler les lacunes [5].

La variété de ces ressources rend moins malaisée la tâche des critiques. Sans doute, ici comme ailleurs, le temps a fait son œuvre. Les vers du poète sont parfois mutilés ou indéchiffrables [6]. Trop souvent ils donnent prise aux restitutions conjecturales des érudits. Mais des écrivains plus illustres que Méléagre ont été encore plus cruellement maltraités, et l'éditeur de l'*Anthologie* sera toujours moins embarrassé que ceux d'Eschyle ou d'Euripide. Sur deux points seulement il aura droit de se plaindre.

D'abord, rien n'est plus mal fixé que le dialecte des épigrammes. Les habitudes variant avec chaque auteur, les scribes étaient sans cesse déconcertés. Or, on sait

1. *Analecta Parisina*, vol. IV, p. 841 sqq. Le travail de Cramer a été assez vivement critiqué par Dilthey *(De ep. syll. quib. minor.)*.

2. Les variantes ont été relevées dans l'édition de Paris. (Cf. AP. IX, 363. Pour les pièces anonymes, cf. *infra*, ch. II.)

3. *Sylloge Barberino-Vaticana*, éd. Sternbach.

4. Elles portent les numéros suivants : 3 (AP. XII, 65); 9 (AP. V, 172); 19 (AP. V, 37); 31 (AP. V, 76); 32 (AP. V, 86); 34 (AP. XII, 59); 35 (AP. XII, 79); c'est la *Sylloge Barberino-Vaticana* qui permet de rétablir ici le nom de l'auteur; la pièce est adespote dans le *Palatinus;* 50 (AP V, 96); 53 (AP. V, 87).

5. Dans l'épigramme AP. XII, 65.

6. Cf., par exemple, AP. V, 184, v. 5; V, 198, v. 5.

s'il est facile de remplacer les α du Dorien par les η de l'Ionien.

Au premier abord, la confusion de nos manuscrits est décourageante. Planude contredit le *Palatin* [1]. Le reviseur corrige le scribe [2]. Une même pièce réunit des formes inconciliables [3].

Pourtant les divergences sont plutôt nombreuses que profondes. Pour les mots très caractérisés, des raisons métriques rendaient souvent l'erreur impossible. D'ailleurs les scribes valent mieux que leur réputation. Chez Asclépiade, Posidippe et Hédyle, le dialecte est assez pur [4]. Crinagoras imite le parler des vieux épiques, et les copistes n'ont pas trop dénaturé son langage [5]. Si Méléagre a plus souffert, c'est qu'il s'était donné moins de peine. La bigarrure de son style semblait autoriser les corrections arbitraires.

L'attribution des épigrammes soulève des difficultés moins inextricables, mais plus graves. Un trait de plume donné mal à propos peut modifier l'histoire littéraire. Dès l'antiquité les supercheries n'étaient pas rares, et l'accord de nos manuscrits laisse place à l'incertitude. Telle pièce est de Méléagre d'après le *Palatinus* et la *Sylloge Barberino-Vaticana* [6]. Elle est pourtant apocryphe, et tout l'indique : la coupe spondaïque du quatrième pied, le nom romain de Favorinus et le ton même de la plaisanterie. Cette

1. Voici quelques exemples : AP. V, 149, Pal. λαλίαν, ἑταίρην; Plan. λαλίαν, ἑταίραν; Pal. καὐτάν; Plan. καὐτήν; — V, 154, Pal. ναὶ τὴν νηξαμέναν; Plan. νὴ τὴν νηξαμένην; — V, 180, Pal. Ἀφαίστου κοινὰ; Plan. Ἡφαίστου κοινή.

2. Dans l'épig. V, 191, le scribe écrit ά et στοργᾶς; le correcteur y substitue ή et στοργῆς (cf. Sternbach, *Meletemata*, p. 10 et 11.)

3. Le fait est surtout frappant dans le *Proème* de Méléagre (AP. IV, 1).

4. J'ai essayé de le démontrer dans ma thèse latine : *Quae fuerint dicendi genus et ratio metrica apud Asclepiaden, Posidippum, Hedylum*, ch. III.

5. Cf. la préface de l'édition de Crinagoras par Rubensohn, Berlin, 1888.

6. AP. XI, 223.

satire serait isolée parmi les œuvres d'un poète érotique. Elle est tout à fait dans le goût de Lucillius et de Nicarque.

Une divergence dans les manuscrits éveille le soupçon, mais il faut se garder de trancher trop vite. C'est, me semble-t-il, le défaut de Finsler.

Par exemple, pour certains poèmes, Planude et le scribe du *Palatin* ignorent le nom de l'auteur. Le correcteur supplée à leur silence. Simple conjecture, dit Finsler. La conclusion est d'un scepticisme bien dogmatique, et dans certains cas elle me semble erronée [1]. Les copistes sont si paresseux qu'il y aurait péril à tirer argument de leurs omissions.

D'autres attributions reposent sur le seul témoignage de Planude, et pourtant il faut les admettre. Qui contesterait à Méléagre des madrigaux en l'honneur de sa maîtresse Héliodora [2]? Finsler n'ose pousser le doute aussi loin [3].

Du reste, si les Byzantins se trompent fréquemment, d'ordinaire un signe extérieur nous avertit de leur bévue. Une formule malheureuse a causé presque toutes les fausses attributions de l'*Anthologie*. Quand deux pièces appartiennent au même auteur, on écrit simplement τοῦ αὐτοῦ en tête de la seconde. Le scribe, par négligence,

1. Je songe surtout à l'épitaphe de Charixène (AP. VII, 468). Le correcteur attribue ces vers à Méléagre, et non sans motifs. Le poète a déploré dans une autre pièce la mort de Cléarista (AP. VII, 182). Il a sans doute voulu opposer en deux tableaux symétriques la jeune fille et l'adolescent. D'ailleurs, l'épigramme douteuse est imitée d'Antipater, un Syrien qui fournit souvent des modèles à son compatriote (AP. VII, 467). Enfin, elle se trouve mêlée aux débris de la *Couronne*. Passow et Weigand ont montré l'importance de ce fait, et je ne crois pas qu'un Byzantin ait pu la soupçonner (cf. *infra*, ch. I, *in fine*).

2. AP. 141 et 143.

3. Il me semble même que, par moment, Finsler est trop crédule. L'épig. V, 2, est adespote dans le *Palatin;* mais, dit le critique, cette pièce, mise à la place d'honneur, devait appartenir à l'auteur de la première *Anthologie*. Planude nous l'affirme, et il faut le croire. Je ne saurais m'y résoudre. Méléagre n'a jamais flétri la rapacité des courtisanes. A-t-il pu se féliciter de voir en songe Sthénélaïs et d'obtenir ses faveurs sans la payer?

oublie ces deux mots, ou bien il les répète sans raison pour combler une lacune [1]. Le lecteur perd une notion utile ou conçoit une idée fausse. Du moins, avec de l'attention, peut-on découvrir la faute, et quelquefois la corriger [2].

Malgré tant d'ignorance, les copistes ont voulu composer un commentaire. Le *Palatinus* est enrichi de notes marginales, où plusieurs personnes ont mis la main. La valeur des renseignements est très inégale. Réduits à eux-mêmes, les Byzantins s'agitent dans le vide. Ils ont eu la prétention de juger les maîtresses de Méléagre; mais la sentence du critique est toujours tirée de l'épigramme qu'il a sous les yeux. Le poète dit-il du bien de l'hétaïre, elle prend le nom de jeune fille; ces amours sont-ils troublés par la jalousie, Héliodora et Zénophile ne sont plus que des prostituées [3].

Parmi ces pauvretés, on rencontre quelques données précieuses. Elles viennent de loin, et les scoliastes n'ont eu qu'à transcrire quelque auteur ancien. C'est ainsi qu'ils

1. Kaibel, *De monumentorum aliquot graecorum carminibus*, Bonn, 1871, p. 17 : « Qui tunc temporis colligendis digerendisque epigrammatis vacabant, eximio quodam vacui horrore ducti, cujuslibet poetae nomine quam molestissima ἄδηλον nota singula carmina quae ἀδέσποτα ferebantur insignire maluerunt. »

2. L'épig. V, 82, anonyme dans le *Palatin*, est attribuée à Méléagre par Planude, à Denys par la *Sylloge Barberino-Vaticana*. Planude a certainement tort. S'il s'est trompé, c'est qu'il avait mis dans son recueil une pièce de Méléagre avant l'épig. V, 82.

Pour l'épig. V, 172, c'est le *Palatin* qui nous indique le nom de l'auteur. Cette attribution est exacte. Il suffit pour s'en convaincre de comparer les numéros 172 et 173 du manuscrit. Ces deux quatrains ont été écrits pour se faire pendant. Le second appartient à Méléagre, le premier est donc également de lui. Mais le poète avait aussi composé la pièce précédente (V, 171). La répétition des formules fatigua l'attention des scribes, et dans la *Sylloge Barberino-Vaticana*, l'épig. V, 172, est adespote.

3. Il est curieux de comparer le texte de l'épigramme et le jugement de l'annotateur. Cf. surtout : AP. V, 136, εἰς κόρην Ἡλιοδώρα; 140, εἰς κόρην Ζηνοφίλαν; 144, εἰς κόρην Ζηνοφίλαν; 151, εἰς Ζηνοφίλαν τὴν ἑαυτοῦ ἐρωμένην; 172, εἰς Δημὼ τὴν ἑαυτοῦ ἐρωμένην; 195, εἰς τὴν ἑαυτοῦ ἐρωμένην Ζηνοφίλαν; 160, εἰς Δημὼ τὴν ἑταίραν; 165, εἰς Ἡλιοδώραν τὴν ἑταίραν; 197, εἰς Τιμὼ καὶ Δημὼ τὰς ἑταίρας; 204, εἰς Τιμάριον ἑταίραν; 184, εἰς ἐπίορκον ἑταίραν; 191, εἰς ἑταίραν ἄσωτον.

ont pu fixer une date essentielle [1], et analyser brièvement l'œuvre de Constantin Céphalas.

Au surplus, nous aurions mauvaise grâce à trop critiquer les Byzantins, car leurs négligences sont quelquefois précieuses. Céphalas, comme tous ses contemporains, travaillait très vite. Il voulut mélanger les poèmes empruntés aux diverses *Anthologies,* mais la patience lui manqua et aujourd'hui encore on peut isoler dans son livre les éléments qui le constituent.

Passow eut le premier la bonne fortune de s'en apercevoir. Il prit pour point de départ le *Proème* de la *Couronne.* C'est une pièce de cinquante-huit vers où Méléagre énumère les auteurs dont il rassembla les œuvres. Cherchons à retrouver ces poètes dans le manuscrit palatin. Nous remarquerons que leurs noms sont presque toujours rapprochés et forment des séries à peine interrompues à de rares intervalles. Les préfaces de Philippe et d'Agathias donnent lieu à des observations analogues. Après cette étude, et avec un léger effort d'imagination, on peut se figurer Céphalas à l'œuvre. Il prend un volume, en transcrit quelques pages, puis passe à un autre. Sa part d'initiative se réduit à modifier l'ordre des épigrammes.

Toutefois on rencontre parmi les Anacréon et les Callimaque des versificateurs du même temps, mais que le *Proème* de la *Couronne* ne mentionne pas. Ils étaient pourtant admis dans le recueil; mais Méléagre crut leur faire assez d'honneur en disant : « J'ai mêlé à ma guirlande beaucoup de fleurs nouvelles. »

Ces inductions prêtent quelquefois au doute, ou se heurtent à des contradictions. Le scoliaste nous épargne alors une erreur. Certaines épigrammes de Simonide, de

1. Cf. *infra*, ch. II.

Platon et de Callimaque existent encore chez Hérodote ou Diogène Laërce, et c'est là que Céphalas les a trouvées[1]. Un de ses amis, Grégorios, copia également pour lui quelques inscriptions[2]. Mais ces faits sont isolés. D'ailleurs, enlevât-on à la première *Anthologie* une cinquantaine de vers, elle conserverait le même aspect et la même importance. On s'exagère les pertes qu'elle a subies. Sans doute Euphémios, Parthénis, Mélanippide et Polyclète ont complètement disparu, bien que leurs noms soient rappelés dans le *Proème*. Mais ces personnages sont obscurs, et Méléagre n'avait pas dû les traiter généreusement. Il s'engage à recueillir beaucoup de lis dans les poésies de Mœro. De cette moisson, il reste deux épigrammes. Ce n'est guère; mais la promesse fut-elle tenue? Je suppose qu'en la faisant, l'écrivain cherchait surtout une répétition élégante[3].

D'ordinaire, ses indications sont sérieuses et s'accordent avec le témoignage du *Palatinus*. La part d'Archiloque, de Sappho et de Bacchylide est bien petite, mais le *Proème* nous en prévient[4]. Anyté a toujours sa gerbe de fleurs éclatantes[5]. Enfin la composition de la première *Anthologie* s'explique par les goûts et les faiblesses d'un poète syrien[6]. A travers tant d'intermédiaires, on devine la gracieuse figure de Méléagre.

1. Consulter sur cette question Weigand, *Rheinisches Museum*, Neue Folge, III, 1845, p. 566 sqq.

2. Cf. notamment AP. VII, 334, 337, 429.

3. Il faut lire le passage, AP. IV, 1.

Πολλὰ μὲν ἐμπλέξας Ἀνύτης κρίνα, πολλὰ δὲ Μοιροῦς
Λείρια.
... ἄνθος ἀκάνθης
Ἀρχιλόχου, μικρὰς στράγγας ἀπ' ὠκεανοῦ
....., καὶ Σαπφοῦς βαιὰ μὲν ἀλλὰ ῥόδα...
Λείψανά τ' εὐκαρπεῦντα μελιστάκτων ἀπὸ Μουσέων
Ξανθοὺς ἐκ καλάμης Βακχυλίδεω σταχύας.

4.

5. Cf. *supra*, n. 3.

6. Cf. *infra*, ch. V.

CHAPITRE II

DISCUSSION CHRONOLOGIQUE

Méléagre parlait volontiers de lui-même; sa biographie se retrouve presque tout entière dans ses épigrammes.

Elles sont au nombre de cent trente-quatre [1]. Tel est du moins le chiffre que nous donne l'édition de Paris. La critique moderne conteste cinq ou six attributions du scribe [2]; mais deux seulement me paraissent inexactes [3]. Par trois fois, il n'ose se prononcer; nous imiterons sa réserve [4].

D'autre part, un quatrain adressé à Héliodora porte indûment le nom de Philodème [5]; il faut ici faire valoir

1. AP. IV, 1; V, 8, 57, 96, 136, 137, 139, 140, 141, 143, 144, 147, 148, 149, 151, 152, 154, 155, 156, 157, 160, 163, 165, 166, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 182, 184, 187, 190, 191, 192, 195, 196, 197, 198, 204, 208, 212, 214, 215; VI, 162, 163; VII, 13, 79, 182, 195, 196, 207, 352, 417, 418, 419, 421, 428, 461, 468, 470, 476, 535; IX, 16, 331, 363, 453; XI, 223; XII, 23, 33, 41, 47, 48, 49, 52, 53, 54, 56, 57, 59, 60, 63, 65, 68, 70, 72, 74, 76, 78, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 92, 94, 95, 101, 106, 109, 110, 113, 114, 117, 119, 122, 125, 126, 127, 128, 132, 133, 137, 141, 144, 147, 154, 157, 158, 159, 164, 165, 167, 256, 257; XVI, 134, 213.

2. IX, 363 (j'ai traité la question en appendice); VII, 418, (cf. Kaibel, *Observationes criticae in Anthologiam graecam,* ap. *Commentationes in honorem Theod. Mommsenii*); XI, 223 (cf. *supra,* ch. I); XII, 33 (cf. *infra,* ch. VI); XII, 257 (cf. Dubner dans l'édition de Paris).

3. IX, 363; XI, 223.

4. VII, 13 (Léonidas ou Méléagre); VII, 352 (adespote ou Méléagre); XVI, 213 (Méléagre ou Straton).

5. AP. V, 24.

les droits de Méléagre. Huit madrigaux furent écrits pour Myiscus, Cléobule, Héraclite, Apollodote, Dorothéos, Diodore et Denys. Quel est l'auteur? Le copiste n'en dit rien; mais ces jeunes gens furent les amis du poète, c'est donc à lui que les vers doivent être rendus [1]. Enfin je reconnais la marque indiscutable de son talent dans trois pièces adespotes du livre XII, et le témoignage d'un manuscrit confirme partiellement cette induction littéraire [2].

Nous obtenons ainsi un total de cent quarante-quatre épigrammes qui seront notre base d'études.

Un premier renseignement nous est fourni par trois épitaphes du livre VII [3]. Méléagre, à la veille de sa mort, indique les principaux événements de sa vie : « Je suis, dit-il en substance, né à Gadara. Tyr a fait de moi un homme. J'ai trouvé dans l'île de Cos un asile pour ma vieillesse; dans mes écrits, j'ai su réunir le culte de Cypris, et les enseignements philosophiques de Ménippe. »

A côté de ces indications précieuses, nous cherchons une date, une allusion à l'histoire contemporaine. Mais le

1. AP. XII, 66 (Dorotheos), 67 et 107 (Denys), 151 (Apollodote), 152 (Héraclite), 156 (Diodore). Cf. *infra*, pour deux épigrammes adressées l'une à Myiscus, et l'autre à Cléobule. Elles viennent de la *Sylloge Crameriana*.

2. AP. XII, 130. Les nombreuses répétitions, le choix des mots et la technique du vers, tout, dans cette pièce, fait songer à Méléagre. Je signalerai seulement le début :

Εἶπα καὶ αὖ πάλιν εἶπα· καλὸς, καλός· ἀλλ' ἔτι φήσω
Ὡς καλὸς, ὡς χαρίεις ὄμμασι Δωσίθεος.

Il faut rapprocher de ce passage les exemples que j'ai cités dans mon ch. X. Dans l'épigramme XII, 136, nous trouvons la fin de vers :

... τρυφερῇ..... σαρκὶ χλιαινόμενον,

qui revient plusieurs fois chez Méléagre, avec de très légères modifications. L'épigramme XII, 79, est pleine d'antithèses et de concetti. A noter également l'emploi caractéristique de l'adjectif δυσέρως (cf. AP. XII, 81 et 137). Voyez en outre *supra* la note 4 de la page 16.

La méthode des séries prouve que ces trois pièces faisaient partie de la *Couronne*.

Sternbach revendique pour Méléagre les épigrammes XII, 69 et 90 (*Sylloge Barberino-Vaticana*, p. 141). Cette opinion ne me paraît pas suffisamment appuyée.

3. AP. VII, 417, 418, 419.

poète ne songeait guère à la politique. Ptolémée l'intéressait beaucoup moins que Zénophile.

Diogène Laërce semble venir à point pour nous tirer d'embarras : « Les ouvrages de Ménippe ne contiennent, dit-il, rien de sérieux. Ils sont pleins de railleries, comme ceux de Méléagre, qui vécut à la même époque (τοῦ κατ' αὐτὸν γενομένου)[1]. » Ménippe était, vers 275, dans toute la force de son talent[2]. Ainsi Méléagre appartiendrait à la première période de la littérature alexandrine.

Durant deux siècles on s'en tint au témoignage de Diogène[3]. Pourtant Vavasseur eut quelques doutes, que Reiske changea en certitudes[4]. Jacobs a repris et développé ses arguments. On peut leur donner encore plus de précision et de force.

Nous savons, en effet, que Méléagre a écrit un *Proème;* Philippe de Thessalonique suivit cet exemple. Cherchons dans les deux pièces les écrivains dont on connaît la date. Ceux qui figurent dans la première *Anthologie* ne peuvent être beaucoup plus jeunes que le compilateur; ceux que Philippe a mis à contribution vécurent probablement avant Méléagre. Appuyée sur un fait unique, cette dernière induction serait peut-être hasardeuse, mais la multiplicité des témoignages finit par emporter la conviction. D'ailleurs Philippe n'a-t-il pas dit, dans son

1. Diogène Laërce, VI, 99.

2. On l'a contesté, mais le doute n'est plus possible en présence des arguments réunis par Zeller, *La Philosophie des Grecs,* trad. Boutroux, Paris, 1877-1884, t. III, p. 265, n. 2.

3. Saumaise, *Praefatio in librum de homonymis Hyles Iatricae,* Dijon, 1668, p. 15; — Burette, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions,* XIX, p. 441; — Martini, *Epistolae,* Amsterdam, 1738, t. IV, p. 184 sqq.; — Klotz, *Stratonis aliorumque veterum poetarum graecorum epigrammata,* Altenburg, 1764, Introduction, p. 7. — Schneider, *Periculum criticum in Anthologiam graecam,* Leipzig, 1772, p. 45 sqq., croyait même Straton de Sardes plus ancien que Méléagre.

4. Consulter Fabricius, *Bibliotheca graeca,* éd. Harles, Hambourg, 1785, t. IV, p. 416, et Reiske, *Anthologiae graecae a Constantino Cephala conditae libri tres...,* etc., Leipzig, 1754, Notitia poetarum, art. *Méléagre.*

préambule : « J'ai tressé une nouvelle couronne pareille à celle de Méléagre. Connaissant, ô cher Camille, le mérite des poètes *anciens*, connais maintenant les modestes essais des *modernes* (ὁπλοτέρων) [1]. »

La première série d'auteurs comprend : Samos, Alcée de Messénie, Polystrate et Antipater. Tous les quatre sont cités avec éloge par Méléagre. Pour Alcée, la question pourrait faire doute; je crois l'avoir définitivement résolue [2]. En outre, la méthode des séries nous prouve que les œuvres du Messénien faisaient partie de la *Couronne*. Il en est de même pour Polystrate et Antipater. Ce dernier fut du reste en relations avec Méléagre, qui composa son épitaphe et s'inspira de ses exemples. Quelle est la date de ces quatre écrivains?

Alcée fut le détracteur acharné de Philippe V (220-178). Samos, courtisan de cet indigne souverain, finit par être sa victime [3]. Polystrate chanta les tristes souvenirs de la conquête romaine (146) [4]. Antipater nous est donné par Cicéron comme un contemporain de Q. L. Catulus [5].

Je dois ajouter que le poète Archias naquit vers 117, et que ses épigrammes se retrouvent encore aujourd'hui parmi les débris de la *Couronne* [6].

Zonas, Philodème et Tullius Lauréa, composent la deuxième série. Philippe les a mentionnés dans son *Proème*. Zonas est un rhéteur de Sardes, qui dut en 87 plaider sa

1. AP. IV, 2.
2. Cf. *infra*, ch. V.
3. Polybe, V, 9, 4, et XXIV, 1, 8, 9.
4. AP. VII, 297.
5. *De Oratore*, III, 50, § 194.
6. Cf. Théodore Reinach, *De Archia poeta*, Paris, 1890, p. 2 sqq. Suivant Reiske, un poète de la *Couronne*, Tymnès, n'a pu vivre avant l'année 120. Il parle en effet de Priape (AP. VII, 437), dont le culte, dit le critique, ne s'est répandu qu'après cette époque. Jacobs a déjà fait observer que l'argument était des plus faibles (cf. *Animadv.*, t. VIII, p. 963).

cause devant le tribunal des Romains [1]. Philodème, concitoyen de Méléagre, qu'il imite fréquemment, avait en 55 la réputation d'un adroit versificateur [2]. Tullius fut le secrétaire de Cicéron, qui parle de lui dans une lettre écrite en 51 [3]. Enfin, le Syrien Archias a visiblement eu entre les mains les œuvres de son compatriote [4].

Méléagre vécut donc à la fin du IIe et au commencement du Ier siècle. Une note du *Palatin* vient à l'appui de ces conclusions. Le poète était, dit le scoliaste, dans son ἀκμή sous le règne du dernier Séleucus (ἤκμασεν ἐπὶ Σελεύκου ἐσχάτου) [5]. Quel est ce prince? Probablement Séleucus Épiphane (95-94) [6]. Séleucus Cybiosactès ne fut guère qu'un aventurier.

En présence de tels arguments, que vaut l'assertion de Diogène? On peut la rejeter, et compter une erreur de plus au passif du compilateur. Nietzsche accusait le scribe et cherchait des corrections. Maass et Wilamowitz Möllendorf proposent une interprétation très plausible [7]. Dans le passage qui nous occupe, Diogène se réfère à Dioclès de Magnésie. La phrase n'est donc qu'une citation. On a prouvé, d'autre part, que Dioclès [8] vivait une soixantaine d'années avant notre ère. Supposons qu'il ait écrit : « Les

1. Strabon, XIII, § 9 (cf. Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, Paris, 1890, p. 127).

2. Cicéron s'étend sur son compte dans un discours contre Pison (prononcé en 55), 28-29, § 68-70. Le poète n'est pas nommé, mais Asconius dit, dans une note à ce passage : « Philodemum significat, qui fuit epicureus hac aetate nobilissimus. »

3. *Ad Atticum*, V, 4.

4. Cf. ch. III et XII.

5. L'annotation se trouve en marge du *Proème* (AP. IV, 1).

6. Cf. Imhoof-Blumer, *Monnaies grecques*, Amsterdam, 1883, p. 437, et Babelon, *Les Rois de Syrie*, Paris, 1890, p. 198-200.

7. Maass, *De biographis graecis quaestiones selectae*, Berlin, Weidmann, 1880. Les conjectures de Nietzsche et de Wilamowitz sont indiquées dans l'ouvrage de Maass.

8. Cf. *infra*, ch. III, *in fine*.

ouvrages de Ménippe sont pleins de railleries et ne contiennent rien de sérieux, comme ceux de Méléagre *notre contemporain* (τοῦ καθ' ἡμᾶς γενομένου). » Diogène vint, copia le texte, remplaça ἡμᾶς par αὐτόν, et n'y songea plus. Un coup d'œil lui aurait montré que, grammaticalement, le pronom ne se rapportait plus à Dioclès, mais à Ménippe. Durant deux siècles les hellénistes ont commis un contresens. Ils en avaient le droit.

Ainsi, nous invoquerons, pour défendre notre système, jusqu'au témoignage qui paraît le détruire; mais est-il interdit d'aller plus loin? Une hypothèse est d'autant plus légitime que l'erreur sera toujours circonscrite entre des limites assez étroites.

Notre point de départ sera la date fournie par le scoliaste. L'ἀκμή de Méléagre coïncide avec le règne de Séleucus Épiphane. Le voyage de Cos est donc postérieur à 94, puisque le poète était vieux quand il quitta la Phénicie.

L'expression ἥκμασε a, en effet, un sens très net. Elle s'applique aux hommes qui atteignent la quarantaine ou la dépassent de quelques années. Qu'on lise, pour s'en convaincre, Diogène Laërce. Il ne parle que des philosophes[1]. Mais, sans doute, chez un versificateur galant,

1. Zeller, *La Philosophie des Grecs*, trad. Boutroux, t. II, p. 22, en note : « L'ἀκμή est généralement placée dans la quarantième année de la vie. » Voici plusieurs remarques à l'appui de cette assertion : Pittacus (Diogène Laërce, I, 79) était dans son ἀκμή vers la 42ᵉ olympiade, il mourut dans la 52ᵉ olympiade, âgé de 70 ans passés; — Anaximandre naquit (Diogène Laërce, II, 2) ol. 58-2. Son ἀκμή coïncida avec le début de la tyrannie de Polycrate (Apollodore, commenté par Zeller). Polycrate établit son pouvoir ol. 53, 3. Anaximandre avait alors 44 ans; — Clément d'Alexandrie (*Stromates*, I, p. 130.), Eusèbe (*Chronique*, éd. Schoene, *Versio armenia*, t. II, p. 98) et d'autres auteurs disent que l'ἀκμή de Pythagore tombe dans la 62ᵉ olympiade. Cette opinion paraît venir d'Aristoxène (Porphyre, *Vie de Pythagore*, 9), qui faisait émigrer Pythagore en Italie à 40 ans, pour se soustraire à la domination de Polycrate. Donc, suivant ces auteurs, un homme de 40 ans est dans son ἀκμή. — Apollodore (Diogène Laërce, IX, 56) fixait pour l'ἀκμή de Protagoras les dates de 444-440. Or, Protagoras naquit en 480 (Frei, *Quaestiones Protagoreae*, Bonn, 1845, p. 64) ou 481/2 (Diels, *Rheinisches Museum*, XXXI, p. 41).

l'ἀκμή ne put être plus tardive. Asclépiade, à vingt et un ans, chantait ses joies et ses tristesses [1].

D'autre part, quand Méléagre parle de son grand âge, il faut prendre ces mots à la lettre. Les amoureux se plaignent volontiers de la vieillesse, et Properce, à peine au sortir de l'adolescence, se croyait au déclin de la vie [2]. Mais les épigrammes dont je m'occupe ne sont pas des madrigaux, ni des lamentations sur la fuite du temps. On peut accorder toute confiance à ces poésies claires, précises et pleines d'une philosophie tranquille.

Si l'on prend comme point de départ l'année 94, il faut adopter pour le voyage de Cos une date assez récente. L'Asie-Mineure est à cette époque en proie à l'ambition de Mithridate. En 92, il se jette sur la Bithynie. En 88, il force l'entrée de l'Euxin. On connaît les péripéties de la lutte : assassinat des citoyens romains, batailles navales dans les eaux de Rhodes, déportation des habitants de Chios, massacre des troupes asiatiques. Le traité de Dardanos, en 84, ne rétablit pas immédiatement le calme.

Il aurait fallu plus que de l'audace pour braver ces orages. L'amant d'Héliodora n'avait rien d'un guerrier. S'il parcourut la mer Égée et s'avança jusque dans la Propontide [3], c'est que les périls étaient loin. Ses voyages suivirent donc la paix de Dardanos, mais ils la suivirent de près. Rappelons-nous que Méléagre a pu servir de modèle à Philodème et Archias. En outre, il mentionne à peine les Romains [4], et, longeant la côte de Cilicie, il

1. AP. XII, 46.

Οὐκ εἰμ' οὐδ' ἐτέων δύο κεἴκοσι, καὶ κοπιῶ ζῶν.

2. Plessis, *Études critiques sur Properce et ses élégies*, Paris, 1884, p. 131.

3. Cf. *infra*, ch. III.

4. Il parle de la Ῥωμαικὴ λοπάς (AP. XII, 95). J'ai déjà dit que l'épigramme lancée contre Favorinus (AP. XI, 223) est apocryphe.

redoutait encore les pirates [1]. C'est en 70 que Pompée les extermina.

La date de 82/79 a donc pour elle une assez forte vraisemblance. A cette époque, Méléagre était vieux. Il semble pourtant avoir vécu longtemps dans sa nouvelle patrie. Je rapporte à ces dernières années plusieurs intrigues amoureuses, une assez longue traversée, quelques compositions littéraires et une grande compilation [2].

Supposons, pour fixer les idées, qu'il ait quitté la Phénicie entre cinquante et soixante ans, nous arrivons aux dates suivantes, qui me paraissent très admissibles.

Naissance, 140/130. Voyage de Gadara à Tyr, 120/110. Voyage de l'Archipel, 82-79. L'ἀκμή du poète tombe dans le voisinage de sa quarantième année.

Ces chiffres ne sont pas absolument certains, mais la chronologie des œuvres est beaucoup mieux établie. En premier lieu, nous rencontrons les *Ménippées*. Les critiques du XVIII[e] siècle en contestaient l'attribution. « Il y a, disait Schneider, deux Méléagre : un philosophe et un auteur d'épigrammes. Athénée, citant le premier, l'appelle ὁ κυνικός, pour marquer la différence [3]. » Ainsi, on ne pourra dire que Thucydide est un savant, et Platon un créateur de mythes, sans enrichir la littérature grecque de deux écrivains nouveaux. D'ailleurs, en ces matières, il vaut mieux donner la parole au principal intéressé. Comment Schneider explique-t-il les vers suivants : « Moi, le compagnon des Muses, j'ai couru d'abord dans la

1. AP. XII, 85 :

..... πόντον
Καὶ κλῶπας προφυγόντ[α].

2. Cf. *infra*, ch. III.

3. Schneider, *Peric. crit. in Anth. graec.*, p. 109 : « Quod summus Reiskius in notitia Meleagro tribuit Συμπόσιον, in eo adversum sibi habet Athenaeum, qui clare hoc Meleagro cynico tribuit, quem distinguit a Gadarensi. Unde error Fabricii natus, qui Gadarensem nostrum Diogenis cynici discipulum facit. »

carrière avec les *Charites* de Ménippe[1]? » Dans les *Deipnosophistes*, le nom de *Charites* s'applique aux *Ménippées* de Méléagre[2]. L'accord n'est-il pas frappant? Le poète se vante d'avoir associé les Piérides, Éros et les Grâces riantes[3], c'est-à-dire les madrigaux et les joyeuses satires. Il affirme, un peu plus loin, qu'il sut réunir le plaisant et le sérieux (γέλωτα καὶ σπουδάν)[4]. Ces deux mots paraphrasent exactement le titre de σπουδογέλοιος que portait Ménippe.

Ces preuves sont décisives, aussi sommes-nous en droit de négliger une phrase malencontreuse du scoliaste. On lit en marge d'une épigramme[5]: Τοῦ αὐτοῦ Μελεάγρου, εἰς τὸν Μελέαγρον τὸν ἐπιγραμματόφορον. Schneider peut-il s'autoriser de ce texte? Évidemment non. S'il faut ici distinguer deux personnes, ce sont deux poètes, et non pas un poète et un philosophe. Mais il est hors de doute que le Byzantin a voulu dire : « Par deux fois Méléagre s'est pris pour sujet de ses vers. » L'idée était complexe, l'expression fut ambiguë.

Les *Ménippées* ne furent qu'une œuvre de début. Le jeune Syrien eut bientôt des maîtresses, et ne songea plus qu'à les chanter. Dès ce moment commence pour lui une vie nouvelle, où l'érudition peut déterminer plusieurs périodes. Mais avant tout, une question se pose. Le principe de notre étude est que les épigrammes se rapportent à des faits réels. Sommes-nous autorisés à l'admettre? Les Grecs en usent fort librement avec la vérité. Antimaque publia une énorme collection d'élégies. On ignore s'il fut amoureux. Les passions de Méléagre ne sont-elles que le reflet de ses lectures? Je ne le crois

1. AP. VII, 417.
2. Athénée, IV, 157, B.
3. AP. VII, 419.
4. AP. VII, 421.
5. AP. VII, 418.

pas. Une comparaison nous fournit un premier indice. Posidippe et Hédyle s'inspirent d'Asclépiade; tous les trois ont traité les mêmes sujets et mis en scène les mêmes courtisanes. Nous supposons immédiatement une supercherie, puisque le maître vécut à Samos, et ses disciples en Égypte [1]. Méléagre agit tout autrement. Sans doute il suit de près Asclépiade, Posidippe, et même Antipater de Sidon. Mais il ne leur emprunte pas un seul personnage. Ses aventures sont bien à lui. Tous les acteurs de cette comédie galante ont leur caractère et leur vie propre. Zénophile n'est point Timarion et Oudiadès ne ressemble guère à Myiscus. Les intrigues se rapprochent, se mêlent et se succèdent, mais sans jamais se confondre. Tel jeune homme est Tyrien [2], tel autre s'embarque pour retourner à Rhodes [3]. Phanie attend sur les rivages de l'Archipel son amoureux qui voyage dans la Propontide [4]. Le seul nom d'Héliodora ou de Dorothée atteste une origine syrienne [5]. Aréthas semble être un Arabe [6]. Les romanciers s'égarent quelquefois dans les dédales de leur intrigue. Prêterons-nous à un léger versificateur plus de mémoire et d'attention? Il aimait le drame et l'églogue, et voyait parfois la réalité à travers ses rêves. Je ne crois guère à ses désespoirs, je rabattrais de ses enthousiasmes; pousser plus loin le scepticisme serait peu raisonnable. Méléagre exagère, il ne ment pas.

1. Cf. ma thèse latine, ch. I.
2. AP. XII, 256.
3. AP. XII, 52.
4. AP. XII, 53.
5. Héliodore, l'auteur de *Théagène et Chariclée*, était d'Emèse. Pour Dorotheos, cf. Etienne de Byzance, au mot Ἀσκαλών; Athénée, VII, 329, D, et XI, 497, E, ainsi que Fabricius, *Bibliotheca graeca*, t. VII, p. 452 sqq.
6. AP. XII, 256. Ce dernier nom est sans doute une transposition de El Hareth (cf. les articles sur Ἀρέθας dans le lexique de Pape et le *Thesaurus* d'H. Estienne).

Une première série d'épigrammes nous le montre renonçant pour toujours aux enseignements de Ménippe. Un adolescent de Tyr, Myiscus, eut la gloire de ce triomphe : « Je suis pris, moi qui jadis tournais en ridicule les orgies des jeunes gens malades d'amour; Eros, l'enfant ailé, m'a placé dans ton vestibule, ô Myiscus, avec cette inscription : Dépouilles arrachées à la Vertu [1]. » L'expression grecque : σκῦλ' ἀπὸ Σωφροσύνης manque peut-être de précision, mais en voici une autre qui ne laisse rien à désirer : « Je portais sur mon front, dit Méléagre, l'austère froncement de sourcils de la Sagesse qui tient le sceptre (φρύαγμα σκηπτροφόρου Σοφίας) [2]. » Ce sceptre est probablement le bâton dont s'armaient les stoïciens et les cyniques. Je rapporte à la même période un beau poème où le nom de Myiscus n'est du reste pas prononcé [3]. L'amant s'exhorte à faire la débauche. Retenu par quelques scrupules, il passe outre et dit adieu aux pénibles leçons de la Philosophie : Ἐρρίφθω Σοφίης πολὺς πονός.

Méléagre composa vers ce moment les quinze épigrammes où il est question de Myiscus [4]. Deux d'entre elles ont un caractère tout particulier. Ce sont des madri-

1. AP. XII, 23.
2. AP. XII, 101.
3. AP. XII, 117.
4. AP. XII, 23, 59, 65, 70, 94, 101, 106, 110, 117, 144, 154, 159, 167, 257. Dilthey a déchiffré dans le *Parisinus* une épigramme qu'il attribue à Méléagre et reconstitue comme il suit *(De epigr. graec. syll. quib. minoribus,* p. 4 sqq.) :

Εἶπεν ἔρως τὸν καλὸν ἰδὼν παριόντα Μυίσκον,
Δωροῦμαι τάδε σοι τόξ' ἐμὰ καὶ φαρέτρην,
Δωροῦμαι καὶ πτηνὸν ἰδοὺ καλόν, εἰ δ' ἐπὶ χείλεα
Χείλεσί μοι θείης, λάμβανε καὶ πτέρυγας.

Ce quatrain est tout à fait dans le genre de Méléagre. Je lirais pourtant au troisième vers βέλος plutôt que κάλον. Cette leçon a été déjà proposée par Fix. Le poète n'a jamais représenté l'Amour un oiseau à la main. L'expression πτηνὰ βέλη se retrouve dans un madrigal adressé à Héliodora (AP. V, 291, 5). Quoi qu'en dise Dilthey, le texte est très clair avec βέλος. L'amour offre son arc, son carquois, et enfin la flèche qu'il tient à la main.

gaux qui associent au jeune homme plusieurs Tyriens [1]. Myiscus est oublié, volontairement sans doute, dans une troisième pièce [2], mais je retrouve ici les noms qui figurent dans les poésies précédentes. La conclusion s'impose : l'auteur a rencontré vers la même époque tous ces adolescents, Diodore, Asclépiade, Héraclite, Dion, Théron, Oudiadès, Dorothéos, Callicrate, Eudème, Apollodote, Philon et Aréthas. Nous datons par ce moyen onze épigrammes [3]. L'une d'elles est plus récente que les autres. Elle contient des sarcasmes contre Héraclite, dont l'âge a détruit la beauté [4].

Parmi les pièces que nous venons d'étudier, la seconde a depuis longtemps attiré l'attention des critiques. Elle est d'une invention fort originale. Sept enfants comparés à des fleurs forment une guirlande qu'Éros offre à Cypris [5]. Ce développement rappelle trait pour trait l'introduction de la *Couronne*. Il est probable que nous avons ici un *proème,* Reiske ajoutait même, un *proème* d'*Anthologie*. Méléagre aurait de bonne heure recueilli et publié un choix d'épigrammes philopédiques [6]. Je ne puis admettre cette hypothèse. Comment un compilateur oserait-il consacrer sa préface à ses aventures personnelles? Un tel préambule ne pouvait convenir qu'à un ouvrage original. Je suppose donc simplement que Méléagre a, de bonne heure, édité ses premiers

1. AP. XII, 94, 256.

2. AP. XII, 95.

3. AP. 33, 41, 60, 63, 95, 109, 113. Les épig. XII, 66 (Dorothéos), 151 (Apollodote), 152 (Héraclite), et 156 (Diodore) sont douteuses.

4. AP. XII, 33.

5. AP. XII, 256.

6. *Op. cit.*, Notitia poetarum, art. *Méléagre :* « Corona seu Anthologia carminum graecorum a Meleagro condita fuit gemina : una in amores puerorum, quam Strato deinceps auxit, eo successu ut ea oblitterato Meleagri nomine, de solo Stratone nomen acciperet...; altera in amores puellarum et omnes humanae vitae casus atque instituta ».

vers [1]. Son livre était consacré tout entier aux amours contre nature.

Un deuxième groupe comprend les poésies où le débutant célébra ses premières maîtresses [2]. Deux madrigaux réunissent les noms de plusieurs courtisanes. Nous rapprochons ainsi Héliodora, Démo, Timarion, Dorothée, Anticlée et Isias. Pour elles furent écrites vingt-trois épigrammes, contemporaines des Παιδικά, ou peut-être un peu plus récentes. Nous savons en effet que Diodore s'éprit de Timarion. Quelques vers, consacrés à cette mince aventure, vantent les attraits du jeune homme et l'égalent au dieu des amours [3]. Diodore, vieilli, n'aurait pas mérité ces éloges, et Méléagre n'eût pas raconté la victoire de l'hétaïre s'il n'avait voulu gagner ses bonnes grâces.

Les dernières épigrammes du poète forment une troisième série. L'une d'elles fut écrite pendant le voyage, car elle fait allusion à un séjour en Pamphylie [4]. Dans la seconde il est question du jeune Rhodien Andragathos [5].

1. Jacobs paraît être de cet avis (*Animadv.*, t. I, p. 15) : « Meleager (hos versus) praeposuisse videtur ei carminum *suorum* parti quae epigrammata complectebatur Παιδικά. » Dehèque s'exprime en termes vagues.

2. AP. V, 24, 136, 137, 141, 143, 147, 148, 155, 157, 163, 165, 166, 198, 214, 215; VII, 476; XII, 147 (Héliodora). Planude attribue à Posidippe l'épig. V, 215. Elle se retrouve dans la Μοῦσα Παιδική avec le nom d'Héliodore au masculin. Sternbach (*Meletemata graeca*, p. 66) suppose que la pièce était d'abord adressée à un jeune homme. Méléagre l'aurait prise à Podisippe et légèrement modifiée, pour en faire un madrigal à sa maîtresse. Cette hypothèse ingénieuse, mais compliquée, est difficilement admissible. Je croirais plutôt qu'un Byzantin a changé quelques mots dans l'épig. V, 215, afin de pouvoir la placer dans la « Muse puérile ». Ces supercheries n'étaient pas rares. Ainsi les poèmes composés pour Phanie figurent dans le XII[e] livre, à cause de la terminaison ambiguë du mot Φάνιον. — V, 160, 172, 173, 197, 198 (Démo); V, 96, 197, 198, 204; XII, 113 (Timo ou Timarion).

3. AP. XII, 113; V. 96.

4. AP. XII, 157, 4 :

Παμφύλῳ παίδων νήχομαι ἐν πελάγει.

Cf. Schneider (*Peric. crit.*, p. 56), cité par Jacobs (*Animadv.*, t. I, p. 50). Brunck et Jacobs approuvent l'interprétation de Schneider.

5. AP. XII, 52.

Quelques autres, enfin, furent certainement composées à Cos : « Aidez-moi, je quittais la mer et je posais mes premiers pas sur la terre lorsqu'Éros est venu m'attirer ici. En guise de flambeau, il fait briller le charmant visage d'un enfant.... Quoi donc, à peine délivré des flots amers de l'Océan, il me faut traverser les flots plus amers de Cypris [1]. » Une autre pièce de vers, simple réplique de la précédente, contient des expressions encore plus caractéristiques. L'amoureux invoque tour à tour les étrangers (ξεῖνοι) qui le regardent, et Éros dieu de l'hospitalité (ξένιος Ἔρως). Des mots analogues (ξεῖνον ἐπὶ ξείνης) se retrouvent dans une troisième épigramme [2].

C'est à Cos également que vécut Phanie [3]. Elle reparaît quatre fois dans des poèmes d'un tour très gracieux. Praxitèle, son compatriote, n'inspira que deux médiocres madrigaux [4]. Trois épitaphes, où l'écrivain rappelle tous ses voyages, datent évidemment de la même époque [5].

Ainsi nous arrivons à déterminer deux groupes : l'un de

1. AP. XII, 84. Dilthey, *Kritische Bemerkungen zur griechischen Anthologie*, ap. *Rheinisches Museum*, Neue Folge, XXVII, 1872, p. 308, change entièrement le sens de cette épigramme, en lisant ἐρωτόπλουν (v, 2) au lieu de πρωτόπλουν. Suivant le critique, Méléagre, à peine sorti de l'Océan amoureux, aurait à braver de nouveaux orages. Cette interprétation ne peut être maintenue. Qu'on relise le poème et surtout les vers suivants :

... ἐκ πελάγευς ἐπὶ γαῖαν...
Πόντον προφύγοντ', ἐν χθονὶ δ' ὀλλόμενον.

L'antithèse de l'amour et de l'Océan est familière aux poètes de l'*Anthologie*. Cf. AP. V, 209 (Asclépiade ou Posidippe), v. 5 :

Χὠ μὲν ἐναυάγει γαίης ἔπι, τὴν δὲ θαλάσσης
Ψαύουσαν, πρηεῖς εἶχοσαν αἰγίαλοι

2. AP. XII, 85; voir aussi AP. XII, 81. Cette pièce ressemble beaucoup aux épig. 84 et 85. Il est probable que Méléagre s'est amusé à reprendre trois fois le même sujet (cf. *infra*, ch. IX). Dans ce cas, le héros des trois poésies serait Denys, et il faudrait attribuer également à la vieillesse de l'écrivain deux épigrammes (AP. XII, 67 et 107) qui sont dédiées à ce même jeune homme.

3. AP. XII, 53, 82, 83. L'épig. VII, 207 est l'épitaphe d'un lièvre apprivoisé qui appartenait à Phanie. Cette Phanie est sans doute la maîtresse du poète.

4. AP. XII, 56 et 57.

5. AP. VII, 417, 418, 419. L'épig. VII, 428 est probablement moins récente.

quarante-neuf, l'autre de treize pièces [1]. Le premier appartient à la jeunesse, le second à la vieillesse de Méléagre. Restent quelques centaines de vers. Je suis tenté d'y voir les œuvres de maturité. L'hypothèse peut comporter plusieurs erreurs et rester vraie dans l'ensemble. Les épigrammes de la première période forment un tout auquel il est difficile de rien ajouter. D'autre part, nous verrons qu'arrivé dans l'île de Cos, Méléagre vieillit et s'adonna surtout à des travaux d'érudition. J'incline donc à supposer que Tryphéra, Callistion, Zénophile, Charidème, Antiochus, Cléobule [2], Aristagoras, Sopolis et Alexis habitaient en Phénicie.

Il est certain que l'épitaphe d'Antipater [3] s'adressait à un public de Tyriens. Le *Proème* de l'*Anthologie* et l'envoi au lecteur qui la terminait furent publiés à Cos, ainsi que la *Couronne* elle-même.

Ce recueil est en effet dédié à Dioclès. On songe naturellement à Dioclès de Magnésie qui mentionna Méléagre et vécut au I^er^ siècle avant notre ère. Cet historien traitait avec une faveur marquée l'école cynique. D'où lui venait cette sympathie? De ses rapports avec le disciple de Ménippe? C'est l'avis de Maass, et la conjecture est bien séduisante [4].

1. Ou seize, si l'on adopte mes conjectures. Cf. *supra*, p. 32, n° 2.

2. Une pièce adespote de la *Sylloge Crameriana* est adressée à Cléobule. Dilthey, *De epig. graec. syll. quib. min.*, p. 7 sqq., la revendique pour Méléagre, et corrige quelques erreurs du scribe. Ces conjectures me paraissent acceptables. Voici le texte proposé par le critique :

Αὐτοῦ μοι, Κλέοβουλε, παρὰ στροφάλιγγα θυράων
Κλεπτομένην χάρισαι Κύπριδος εὐφροσύνην.
Ὕβριν ἔρως οὐκ οἶδε ποθούμενος· ἡ γὰρ ἀνάγκης
Πρῆξις προστίμοις ἐνδέδεται πάθεσι.

Les deux épigrammes qu'a déchiffrées Dilthey (cf. *supra*, même ch.) seront dorénavant désignées par les sigles S 1 et S 2.

3. AP. VII, 421.

4. Maass, *op. cit.*, p. 20 : « Studium erga cynicos quosdam, etiam in philosophorum percursione prae se fert. Diocles, quum de Antisthene disputaret, inter illius placita nihil quin esset laudabile protulit (cf. Laert, VI, 13). Sapit praetera cynicorum studium quod tritum illud Socratis : δεῖ σκοπεῖν ὅττι μοὶ ἐν μεγάροισιν, etc. Diogeni cynico VI, 103, vindicavit. »

Si ces deux hommes furent amis, où purent-ils se rencontrer? Il y a deux Magnésie : l'une près du Sipyle, l'autre sur le Méandre. Toutes deux sont voisines de Cos. D'ailleurs on ne faisait guère à cette époque le voyage de Phénicie. Posidonius, Antipater et Philodème vinrent d'Orient en Grèce; mais pourquoi se rendre de Grèce en Orient? En outre, Dioclès était plus jeune que Méléagre. Il a étudié Posidonius, et Maass pense qu'il mourut vers le milieu du 1er siècle. Tant de vraisemblances dégagent au moins une demi-certitude.

La vie de Méléagre commente cette discussion et en confirme les résultats. Les faits dont nous avons marqué les dates ont eu leurs causes, que nous pouvons déterminer. Ils s'expliquent par les sentiments du poète et les mœurs de ses contemporains.

CHAPITRE III

VIE DE MÉLÉAGRE

Méléagre était de Gadara [1]; mais il y a deux villes de ce nom : la première, dans la province de Pérée, près du Jourdain, de l'Hiéromax et du lac de Génésareth; la seconde en Idumée, non loin de la mer et dans le voisinage d'Ascalon. MM. Droysen et C. Muller tiennent pour la Gadara de Pérée [2]; M. Duruy, pour la Gadara d'Idumée [3]. Personne que je sache n'a discuté la question.

L'opinion de M. Duruy s'autorise d'un texte formel : « Dans l'intervalle (entre Joppé et le mont Casius) se trouvent, nous dit Strabon, le pays de Gadara, puis Azot et Ascalon. De Gadara sont Philodème l'épicurien,

1. AP. VII, 418, 1, 419, 5. Ce témoignage est confirmé par celui des lemmes (p. 81 du ms.). Le texte de Méléagre :

Ἀτθὶς ἐν Ἀσσυρίοις ναιομένα Γαδάρα,

a donné lieu à de nombreuses discussions. Martini, *Épist.*, IV, 5, p. 184 sqq., déclare qu'il s'agit d'une ville d'Atthis, voisine de Gadara, ou plutôt de Padara. Padara serait située non loin de l'Euphrate. Reiske suppose simultanément, et avec une égale vraisemblance, que la mère du poète s'appelait Atthis, ou que Gadara avait reçu une colonie attique. La solution que j'adopte se trouve dans Jacobs. — Le sens du mot Ἀσσυρίοις ne peut faire difficulté. Les Grecs ont toujours dit indifféremment : Syrien et Assyrien.

2. *Histoire de l'Hellénisme*, traduite sous la direction de M. Bouché-Leclercq, Paris, 1883, t. II, p. 737; — Strabon (collection Didot), index, au mot *Gadara*.

3. Duruy, *Rome 30 ans av. J.-C.*, Paris, 1853, p. 70.

Méléagre..., Ménippe et Théodore le rhéteur notre contemporain [1]. » Il est difficile d'atténuer la valeur de ce témoignage. Pourtant je ne puis l'accepter.

La patrie de Méléagre était, s'il faut en croire le poète, un foyer d'hellénisme, une Attique. Quatre littérateurs remarquables y virent le jour [2] et y trouvèrent, vivantes encore, les traditions de la philosophie et du beau langage. La Gadara de l'Idumée a-t-elle pu soutenir un rôle si brillant?

La Bible nous en parle comme d'un point stratégique sur la frontière d'Azot [3]. Azot n'est qu'une petite ville; que devaient être ses postes avancés? Pourtant les guerres du IIe siècle attirèrent l'attention sur Gadara. Simon Macchabée y entra en vainqueur. Le Sénat de Rome, malgré les protestations des Séleucides, en confirma la possession à Jean Hyrcan. Ces luttes sont racontées dans la Bible, mais nulle part nous n'y voyons qu'il y eût dans ces murs une colonie hellénique, et il me semble que sur une question pareille le patriotisme du rédacteur hébreu n'aurait pas dû garder le silence.

La guerre terminée, cette forteresse perdit toute impor-

1. Strabon, XVI, 2, 29 : Ἐν δὲ τὸ μεταξὺ καὶ ἡ Γαδαρίς ἐστιν, ἣν καὶ αὐτὴν ἐξιδιάσαντο οἱ Ἰουδαῖοι... εἶτ' Ἀζωτὸς καὶ Ἀσκάλων... Ἐκ δὲ τῶν Γαδάρων Φιλόδημός τε ὁ Ἐπικούρειος καὶ Μελέαγρος, καὶ Μένιππος ὁ σπουδογέλοιος, καὶ Θεόδωρος ὁ καθ' ἡμᾶς ῥήτωρ. Je ne puis adopter la traduction de M. Tardieu (*Géographie de Strabon*, Paris, 1886-90, t. III, p. 341). Gadaris est le nom de la province et non point celui de la ville. Ce dernier se trouve au génitif à la fin de la phrase (ἐκ δὲ τῶν Γαδάρων). Gadara d'Idumée s'appelait plus exactement Gazara (cf. les passages de Josèphe indiqués plus bas); Gaza était dans le voisinage, et entre les deux noms il y eut sans doute un rapport de filiation. La confusion du ζ et du δ est peu surprenante si l'on songe à la prononciation sifflante du δ grec. Josèphe, qui écrit *Gazara*, emploie une fois au moins la forme *Gadara*, qui lui paraissait équivalente (*Antiquités juives*, XII, 7, 4).

2. AP. VII, 417. A l'époque romaine, Œnomaos et Apsines naquirent à Gadara.

3. *Macchabées*, I, 17, 34 : ὀχύρωμα ἐπὶ τῶν ὁρίων Ἀζωτοῦ (cf. aussi Josèphe, *Antiquités juives*, XII, 7, 4; XIII, 1, 3; XIII, 9, 2, et *Macchabées*, I, 9, 52; I, 15, 28, 35).

tance. Les historiens cessent de s'en occuper, et le voyageur a peine à en retrouver les ruines [1].

La Gadara de Pérée eut des destinées bien différentes. Elle faisait partie de la Décapole [2], où se groupaient dix colonies grecques éparses dans la vallée du Jourdain et sur les plateaux dénudés qui la dominent. A la fin du IIe siècle, les Juifs arrivèrent triomphants dans ces parages, et traitèrent durement une ville dont la prospérité leur faisait peur. L'œuvre de destruction était presque achevée quand Pompée vint y mettre un terme [3]. L'hellénisme fut prompt à refleurir sur un terrain si bien préparé. Cent ans après, les Grecs étaient de nouveau les maîtres; ils devinrent oppresseurs et profitèrent d'une révolte des Juifs pour les massacrer [4].

Ces quelques données pourraient suffire. D'ailleurs Strabon est contredit par un texte d'Étienne de Byzance [5] : « Gadara, écrit le lexicographe, est une ville de Cœlé-Syrie où naquit Ménippe. On l'appelle encore Antioche ou Séleucie. » La précision du renseignement invite à la confiance. Enfin Méléagre apporte son témoignage puisqu'il dit être Syrien [6]. Des géographes anciens reculaient jusqu'aux déserts de la mer Rouge les frontières de la

1. Quand on sort de Ramleh pour se rendre à Jérusalem, on laisse à gauche quelques ruines confuses où les historiens croient reconnaître la Gadara de Josèphe.

2. Ces colonies sont énumérées dans Pline (*Hist. naturelle*, V, 18). Josèphe appelle Gadara πολὶς ἑλληνὶς (*Antiquités juives*, XVII, 11, 4). Cette Gadara est bien celle de l'Hiéromax, car l'historien la cite à côté d'Hippos, et Hippos est voisine du lac de Tibériade. Les noms de ces deux villes sont fréquemment rapprochés dans l'œuvre de Josèphe. (Cf. *Antiquités juives*, XIV, 4, 4; XV, 7, 3 et *Vie de Josèphe*, 65.) Voyez également *Guerre des Juifs*, IV, 7, 3. Γάδαρα μητρόπολις τῆς Περαίας.)

3. Josèphe, *Antiquités juives*, XIV, 4, 4.

4. Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, 18, 5.

5. Cf. Étienne de Byzance au mot Γάδαρα : πόλις κοίλης Συρίας, ἥτις Ἀντιόχεια ἡ Σελεύκεια ἐκαλεῖτο, ἐντεῦθεν ἦν Μένιππος ὁ σπουδογέλοιος.

6. AP. VII, 417, Εἰ δὲ Σύρος, τί τὸ θαῦμα.

province; mais c'est un abus de langage et je crois que le poète l'aurait évité. Il savait que les Occidentaux n'aimaient pas ses compatriotes. Aurait-il sans nécessité avoué des origines aussi compromettantes?

L'erreur de Strabon ne doit pas surprendre. Il ne connaît, ou du moins ne décrit ni la Gadara de Pérée ni les colonies de la Décapole. Trompé par l'analogie des deux noms, il n'a pas été mis en garde par ses souvenirs.

Des scrupules lui fussent venus s'il avait passé quelques heures sur les bords de l'Hiéromax. Aujourd'hui encore, des ruines éparses attestent que dans ce désert fut autrefois une grande cité [1]. En attendant une exploration scientifique, que la mauvaise volonté des Arabes rendra toujours mal commode, quelques excursions rapides ont permis de reconnaître deux théâtres, une rue bordée de colonnes, des sarcophages d'une ornementation un peu lourde et des tombeaux creusés dans le roc. Ces vestiges ne remontent d'ailleurs qu'à l'époque romaine. Gadara et Palmyre furent embellies en même temps. Mais la fière situation de la ville n'a pu changer. Assise sur un plateau rocheux, elle domine la gorge verdoyante où coule l'Hiéromax et où fument des sources thermales. L'horizon s'élargit lumineux et triste, jusqu'aux lointaines collines qui cachent le lac de Tibériade.

Ce seul nom éveille le souvenir d'une grande école hébraïque et du christianisme commençant. C'est à Gadara que s'accomplit, suivant l'Évangile, un des mira-

1. Cf. Reclus, *Géographie universelle*, IX, p. 794; Ritter, *Vergleichende Erdkunde der Sinaï-Halbinsel, von Palästina und Syrien*, t. II (I^re^ part., p. 375 sqq.), et surtout Renan, *Mission de Phénicie*, Paris, 1864, p. 784. Renan n'a pu se rendre lui-même sur les lieux. Des renseignements que lui rapporta un collaborateur, il tire les conclusions suivantes : « Gadara appartient au cycle architectonique haurano-palmyrénien, dont le moment de splendeur tombe au II^e^ et au III^e^ siècle de notre ère. »

cles de Jésus-Christ [1]. Pourtant, comme nous l'affirme Josèphe, la ville était grecque. Elle avait eu longtemps à craindre les incursions des Macchabées, et ses voisins ne furent guère pour elle que des ennemis. C'est dans Alexandrie que travaillèrent les Septante et que Philon unit aux théories platoniciennes le culte de Jéhovah. Hommes et peuples s'entendent surtout lorsqu'ils sont hors de chez eux. Sur les bords de l'Hiéromax, les Grecs et les Juifs restèrent toujours en conflit.

D'ailleurs, on connaît l'invincible ténacité des Hellènes. De toutes les nations de l'antiquité, ils sont la seule qui demeure, et vingt siècles d'épreuves n'ont pu lasser leur énergie. Méléagre fut donc un Grec. Son père s'appelait Eucrate, et lui-même porte le nom d'un héros de la fable. Son éducation fut sans doute toute classique. Parmi les scribes de Jérusalem et les marchands de Phénicie, il eut pour compagnons les vieux poètes, Homère et surtout Callimaque, et son ambition fut de les imiter.

Pourtant, il nous donne à entendre qu'il connaissait la langue syrienne [2]. La docilité orientale se plie aisément à ce genre d'études; mais ici le fait a une signification toute particulière. Il nous permet de pressentir que chez le jeune homme le génie grec fut pénétré d'influences étrangères. Toute l'œuvre de Méléagre s'expliquera par la combinaison de ces deux éléments.

Mais une première difficulté se présente. Qu'est au juste l'esprit syrien, et pouvons-nous l'analyser? Je crois que oui. Les compatriotes de Méléagre ont leur individualité et leur histoire. Amis de saint Paul ou complices d'Héliogabale, ils ont souvent pesé sur les destinées du monde

1. Év. Marc, 5, 1; Luc, 8, 26. D'après Renan, *Vie de Jésus*, Paris, 1882, p. 145, ce fait eut lieu à Gergésa.

2. AP. VII, 419, 8 :

Ἀλλ' εἰ μὲν Σύρος ἐσσί, Σάλαμ.

romain. Leur langue s'est élevée à la dignité d'un idiome littéraire. Ils en ont fait usage pour traiter des questions philosophiques [1], et sans même abandonner le domaine des lettres grecques, on voit que les Syriens occupent toute une province de cet immense empire. Posidonius d'Apamée, Lucien de Samosate, Archias d'Antioche, Antipater de Sidon, Ménippe, Méléagre et Philodème de Gadara ont reçu l'héritage de la culture hellénique et pourtant on leur trouve je ne sais quel air étranger. Il faut, pour les bien comprendre, avoir rencontré sur les pentes du Liban ou dans les rues de Beyrout les derniers descendants de leurs auditeurs.

Une étude linguistique prouve que les Syriens sont des Sémites. Frères des Juifs, ils ont comme eux les passions vives, et, dans l'intelligence, moins d'originalité que de souplesse. Mais en outre ils ont subi l'influence d'un pays séduisant et bizarre, admirable de fécondité dans les jardins de Saïda, dénudé sur les plateaux, grandiose et presque tragique dans les gorges du fleuve Adonis. La déclivité brusque du Liban rapproche et oppose plusieurs climats [2], et les souffles venus du désert parlent de vie libre et d'espaces inconnus. Trop étendue et trop divisée, la Syrie n'a pas le rythme et la proportion de la Grèce. Jamais elle n'a connu par elle-même l'unité politique.

Les hommes sont à l'image de leur patrie [3]. Ne leur demandez ni la froide résolution des Romains, ni la puissance logique des Hellènes. Vifs et légers, avec un

1. Cf. Renan, *De philosophia peripatetica apud Syros*, Paris, 1852.

2. Les Arabes disent que le Sannin a l'été aux pieds, l'hiver au front, et le printemps à la ceinture.

3. Renan a esquissé à plusieurs reprises le portrait du Syrien (cf. surtout *Les Apôtres*, p. 295, 299, 301). On peut aussi consulter Mommsen, *Histoire romaine*, traduite par Alexandre, Cagnat et Toutain, Paris, 1863-1889, t. XI, p. 19 sqq., et Th. Reinach, *De Archia poeta*, p. 3.

charme d'abandon et de faiblesse, ils excellent aux improvisations et s'amusent à la satire. Les contradictions des choses frappent ces esprits superficiels [1]. Pour railler, il est utile de ne pas trop comprendre. Mais c'est en vain que le Syrien se plaît à contredire. Il ne demande qu'à se donner, séduit par l'amour plus encore que par la maîtresse, et enthousiaste jusqu'à l'inconstance [2]. Qu'une forte discipline s'empare de lui, il se livrera sans révolte; vivant beaucoup par l'esprit et le cœur, il sera volontiers religieux. Les Druses et les Maronites ont éternisé le souvenir de leurs disputes. Au IIIe siècle avant notre ère, les dieux d'autrefois étaient détrônés, Épicure et Zénon prirent la place vide, et leur voix fut entendue jusque sur les lointains rivages de Béryte et de Sidon [3].

Nous retrouverons chez Méléagre tous les traits du caractère syrien. Avant de chanter ses amours, l'adolescent s'essaya à la philosophie. La poésie, toute en nuances, était dans ces pays lointains moins populaire que les idées morales. Un précepte avait, par lui-même, une valeur qui semblait indiscutable. Pour goûter Homère, il fallait être Grec; pour comprendre Chrysippe ou Cléanthe, il suffisait d'être homme.

Épicuriens et stoïciens se partageaient alors la direction des consciences. Pourtant Méléagre choisit pour maître un cynique. Ménippe était de Gadara, et ses œuvres furent toujours populaires parmi ses concitoyens. L'un d'eux, Œnomaos, s'efforçait encore de l'imiter jusque sous les

1. Ménippe et Lucien sont de grands railleurs. Julien l'Apostat échangea des sarcasmes avec les mauvais plaisants d'Antioche. C'est contre eux qu'il écrivit le *Misopogon*.

2. Cf. surtout l'épigramme V, 1115 (Philodème).

3. Nous connaissons à l'époque hellénistique trois philosophes sidoniens: un éclectique, Boéthos, et deux Zénon qui furent, l'un stoïcien, l'autre disciple d'Épicure (cf. Susemihl, *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, Leipzig, 1891-1892, t. II, p. 62-63; I, 73; II, 261-264).

empereurs romains [1]. Ces livres, pleins de fantaisie et d'inventions plaisantes, avaient moins de portée, mais plus de valeur littéraire que les dissertations des autres écoles. En s'attachant aux exemples de Ménippe, Méléagre annonçait déjà sa vocation d'écrivain. S'il avait eu l'esprit philosophique, les doctrines cyniques l'eussent rebuté. Les descendants dégénérés de Diogène avaient laissé perdre le meilleur de son héritage. Il ne leur restait plus guère, pour s'imposer à l'attention, qu'une attitude méprisante, des sarcasmes, et au besoin des injures. Mais cette violence n'était pas pour déplaire à un jeune homme. A vingt ans, on recherche l'originalité et la force, et l'on croit y atteindre en poussant toutes ses opinions à l'extrême. En outre, dans une société qui décline, parmi des hommes qui s'abandonnent, la brutalité semble presque une vertu.

Les enseignements de Ménippe eurent des conséquences imprévues. Les cyniques n'aiment guère à se replier sur eux-mêmes. Ils cherchent la foule pour y trouver des auditeurs et des victimes. Méléagre fut donc bientôt fatigué de Gadara. Il vint en Phénicie, connut la vie galante, oublia ses principes, et au milieu de ses débauches, l'amour lui enseigna la poésie.

Tyr était alors une grande ville. Ses habitants avaient même conquis une demi-indépendance. Tandis que l'empire séleucide tombait dans le chaos, ces marchands battaient monnaie et tenaient à l'écart les prétendants et les pirates [2]. Démétrius Nicator leur demanda pourtant un asile, qui ne fut pas respecté [3]. Ptolémée Alexandre

1. Au IIe siècle de notre ère, Œnomaos de Gadara prit Ménippe pour modèle. (Cf. Suidas, Οἰνόμαος, et Christ, *Geschichte der griechischen Literatur*, Munich, 1890, p. 585.)

2. Strabon, XVI, 2, 23.

3. Cf. Justin, XXXIX, 1. Les faits sont racontés différemment par Tite Live, LX, et Appien, *Syriaques*, 69.

l'Égyptien déposa chez eux ses trésors, qu'il légua plus tard à la République romaine [1]. Sans doute les temps glorieux de la domination phénicienne étaient loin; Alexandrie rejetait dans l'ombre sa rivale. Mais on recherchait toujours les étoffes de pourpre [2], et dans les rues étroites, entre les maisons de cinq et six étages, l'odeur des teintureries poursuivait le voyageur [3].

Dans un quartier retiré s'élevait le temple de Melkarth, dont les hiérodules conservaient les antiques traditions [4]. L'auteur du traité sur la déesse syrienne vit encore, en parcourant les sanctuaires, les poissons dans les étangs mystiques [5]. Néanmoins, ici comme ailleurs l'hellénisme triomphait, la Grèce expirante conquérait le monde [6]. Moins lettrée que Tarse, ou même que Sidon [7], Tyr comptait pourtant au IIe siècle quelques philosophes de marque [8].

Ses courtisanes étaient encore plus célèbres. La cité de Melkarth fut toujours fidèle au culte d'Astoreth, et dans le voisinage la prostitution sacrée subsistait encore au début de l'ère chrétienne [9]. D'ailleurs, dans un grand

1. Ces événements semblent s'être passés après le départ de Méléagre, vers 65 (cf. Cicéron, *De lege agraria*, I, 1; II, 16; — Suétone, *J. César*, 11).

2. Pline, *Hist. naturelle*, IX, 38.

3. Strabon, XVI, 2, 23.

4. Suivant Strabon *(loc. cit.)*, les fidèles de Melkarth étaient des enthousiastes fanatiques.

5. Pseudo-Lucien, *De Dea syria*, § 45.

6. Cf. pour les rapports de Tyr et de Délos, CIG, II, 2271, 2290, 2319.

7. Diogène, Zénon et Antipater étaient de Tarse (cf. Susemihl, *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, t. II, 258, et I, 82, 84; — Renan, *Les Apôtres*, p. 165). Strabon vante l'intelligence des Sidoniens. C'est de Sidon que provient une importante inscription métrique (cf. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 372). La nécropole de Saïda renfermait des trésors artistiques (Hamdi-Bey et Th. Reinach, *La nécropole royale de Sidon*, en cours de publication).

8. On cite parmi les philosophes tyriens Diodore, Diotime et Héraclite. Antipater vécut au temps de Cicéron et mourut à Athènes vers 44 (cf. Susemihl, *op. cit.*, t. I, 154; II, 247, 279, et 284).

9. Le Pseudo-Lucien nous atteste qu'il en était ainsi à Byblos (*De Dea syria*, 6). Cf. Renan, *Les Apôtres*, p. 275.

port de commerce, l'incertitude du lendemain, la rapidité des fortunes, l'absence de toute discipline amènent bien vite le relâchement des mœurs.

Méléagre fit comme les autres, mais non sans hésitation. Pourtant les doctrines de Diogène étaient accommodantes, et ses adeptes ne craignaient pas le scandale. Dans le *Banquet* de Lucien, un cynique fait rougir tous les convives et le lecteur. Mais cette étrange morale qui tolérait la débauche tournait l'amour en ridicule. Aimer n'était-ce pas perdre tout droit à mépriser l'univers [1] ? Méléagre prit au sérieux les enseignements de ses maîtres. Mais son incertitude ne dura guère, et je le regrette. Le Syrien accepta tout entier l'héritage de la Grèce, et connut les égarements du *Phèdre*, sans avoir la candeur sereine de Platon. Qu'était devenu le beau commerce des âmes rêvé par le philosophe? Les héros de l'*Anthologie* sont bien loin de Lysis et même d'Alcibiade. C'est à peine si par instant quelques vers nous rappellent les nobles et souriantes figures du temps passé. Telle épigramme s'adresse à un athlète, telle autre à un théore [2]. La pureté d'un jeune visage, la fermeté d'un corps viril inspiraient toujours aux Grecs une joie d'artiste, un plaisir tout à la fois sensuel et chaste.

Méléagre dut éprouver de tels sentiments, mais d'habitude il visait moins haut et ne dédaignait pas les compagnies vulgaires. Que furent les Diodore, les Dorothée, les Oudiadès, et tous ces enfants dont on perd le compte? Leurs noms, presque toujours accompagnés d'images inquiétantes, éveillent l'idée d'adolescents, au sourire équivoque, au visage fardé, aux cheveux trop blonds, à la

1 Cf. Zeller, *La Philosophie des Grecs*, t. III, p. 291, n. 4.

2. AP. XII, 171 (Dioscoride); AP. XII, 123 : l'épigramme est adespote, mais elle faisait partie de la *Couronne*.

parure trop éclatante. Ces douteux personnages n'avaient rien à apprendre de Thaïs et de Phryné. « Va trouver Hermogène la main pleine, dit Dioscoride, et tu obtiendras bientôt ce que désire ton âme;... mais si tu jettes dans l'eau une ligne sans hameçon, tu la retireras mouillée, et ce sera ton seul bénéfice[1]. »

Avec de tels amis, Méléagre ne dut pas s'en tenir à de simples rêveries. Une épigramme relevée par Knaack[2] est une priapée qui ne déparerait pas un *Venereum* de Pompeï. Il faut cependant reconnaître que le tableau n'est pas pris sur le vif. Désireux de plaire à son ami Philoclès, le poète imagine ce que nous pourrions appeler le paradis d'un libertin. D'autres témoignages plus discrets sont peut-être plus décisifs[3]. Méléagre se condamne à diverses reprises, et nous n'aurons pas la mauvaise foi de le défendre. N'oublions pas pourtant que, dans ses épigrammes philopédiques, il ne se vante guère d'avoir triomphé, et chez un homme assez peu modeste, un tel silence est significatif.

Myiscus n'était pas du moins une conquête vulgaire, et Méléagre sut mettre dans cette bizarre liaison un enthousiasme juvénile et un vague sentiment d'idéal. Dans le visage qui le charme, il vante beaucoup moins la beauté que l'expression et l'éclat des yeux sous les sourcils qui brillent[4]. Cherchant pour son bien-aimé des armes parlantes, il songe au noble et sombre feuillage de l'olivier[5]. Cette première affection lui fait même connaître la jalousie. Deux épigrammes convient Philoclès à partager les faveurs banales de quelques jeunes Tyriens.

1. AP. XII, 42. On peut consulter aussi : AP. XII, 148 (Callimaque); AP. XII, 44 (Glaucus), et les *Oiseaux*, d'Aristophane, V, 705 sqq.
2. AP. XII, 95.
3. AP. XII, 137.
4. AP. XII, 159.
5. AP. XII, 256.

Myiscus n'est pas du nombre : « Si vous jetez sur lui un regard avide, puissiez-vous ne plus rien voir de beau [1]. »

Le philosophe d'hier, initié à la vie galante, y apporte une ardeur de converti. A côté de Myiscus il célèbre jusqu'à douze adolescents. Quelques-uns nous apparaissent dessinés d'un trait assez net. Héraclite attire les cœurs comme un aimant [2], mais il se plaît à tourmenter ses victimes. Il a pour symbole une rose épineuse [3], et, devant sa porte fermée, Damis pleure en vain toute la nuit [4]. Méléagre n'est pas beaucoup plus heureux. Son affection rebutée se tourne en haine, et il reproche au beau jeune homme de vieillir [5]. Théron semble plus séduisant encore : « Le voir c'est contempler l'univers; ne plus le voir c'est perdre la vue de toute chose [6]. »

On pouvait croire à cette heure que Méléagre allait s'user et se perdre dans les débauches, et c'est pourtant dans cette crise que naquit son talent. Enthousiasme, remords, voluptés sensuelles et transports vers l'idéal, tout se mêlait dans son âme. Il vivait d'une vie plus ardente. Plein de sensations nouvelles, il s'efforça de les exprimer.

Les modèles n'étaient pas loin. La poésie s'acclimatait dans les grandes villes de Phénicie. Elle y trouvait un public peu délicat, mais fort enthousiaste. Ce peuple d'improvisateurs aimait avant tout les pompeuses tirades de l'épopée, mais il ne méprisait pas les épigrammes. C'est qu'elles avaient pris, dès la fin du IIIe siècle, un caractère tout nouveau et fait pour séduire des déclamateurs. Alcée

1. AP. XII, 94, 95.
2. AP. XII, 152.
3. AP. XII, 256.
4. AP. XII, 72.
5. AP. XII, 33.
6. AP. XII, 60.

et Dioscoride se plaisent aux développements faciles et aux élégances hasardeuses. Ces Grecs semblent écrire pour des Syriens. Archias d'Antioche et Antipater de Sidon n'avaient qu'à suivre ces exemples. Ils les dépassèrent. Cicéron nous montre ces intrépides versificateurs tournant et retournant un sujet, variant les expressions, faisant une phrase d'un mot et d'un mot une phrase. La littérature tourne à la prestidigitation [1].

Méléagre connut peut-être Archias ; mais l'enfant prodige cherchait un théâtre plus retentissant que Tyr ou qu'Antioche. De très bonne heure il gagna l'Italie [2], où l'attendait l'admiration d'une foule mobile et l'amitié d'un grand homme. Antipater fit aussi des voyages [3], mais il revint dans sa patrie. C'est même à Tyr qu'il se fixa. Méléagre l'y rencontra menant fort joyeuse vie. La bonne chère et le jeu le reposaient de ses travaux, et l'âge même ne put l'assagir. Il fit une chute malheureuse au cours de quelque promenade bachique, et succomba aux suites de l'accident [4].

Ses récitations étaient sans doute fort suivies. Il avait

1. Cicéron, *De Oratore*, III, 50, § 194 : « Antipater Sidonius... solitus est versus hexametros aliosque variis modis atque numeris fundere ex tempore, tantumque hominis ingeniosi ac memoris valuit exercitatio ut cum de mente ac voluntate conjecisset in versum verba sequerentur. » — *Pro Archia*, 8, § 18 : Cicéron vante chez son client : « Animorum incredibiles motus, celeritatemque ingenii. » Le passage suivant est encore plus caractéristique : « Quoties ego hunc vidi..., cum literam scripsisset nullam, magnum numerum optimorum versuum de his ipsis rebus quae tunc agerentur dicere ex tempore? Quoties revocatum eamdem rem dicere commutatis verbis atque sententiis. » — Les vers d'Antipater et d'Archias justifient entièrement ces appréciations (aux éloges près).

2. Archias quitta l'Orient vers l'année 100 av. J.-C. Il eut le temps de connaître Méléagre, et il imita une de ses épigrammes (Cf. AP. V, 68, et AP. V, 198.)

3. Il vit Q. L. Catulus, peut-être en Grèce. Nous avons de lui une lamentation sur la mort d'un prince égyptien (AP. VII, 241).

4. C'est du moins ce que raconte Méléagre (AP. VII, 428). Pline (*Hist. naturelle*, VII, 51) affirme qu'Antipater mourut de la fièvre. Les deux témoignages ne sont pas inconciliables ; mais s'il faut choisir, j'aime mieux en croire un compatriote et un contemporain.

assez de défauts brillants pour réussir. Ces prouesses oratoires éveillaient lentement le goût des Tyriens. Méléagre doit beaucoup à son obscur devancier. Il semble même qu'Antipater avait composé des poésies érotiques[1]. Mais il n'en reste rien, et nous pouvons affirmer que ce n'étaient point des épigrammes.

Le débutant osa maintenir son originalité en face de l'auteur à la mode. Il renonça aux déclamations et mit la Muse au service de l'amour. Incapable de rejeter tous les modèles, il sut du moins les bien choisir. Son véritable maître est le Samien Asclépiade, qui vivait au commencement du IIIe siècle. Dès ses premiers essais, Méléagre est soutenu par ses lectures. Versification aisée, syntaxe régulière, il a comme d'instinct les qualités que d'autres doivent péniblement acquérir; mais la correction n'est que le moindre de ses mérites. Les pièces adressées à Myiscus sont pleines de mouvement et de couleur. L'amant de Zénophile et d'Héliodora se surpassera pour les chanter; mais, dès le début, les Tyriens durent s'apercevoir qu'ils avaient enfin un vrai poète.

Ces épigrammes furent publiées dans le recueil des Παιδικά. Ces étranges passions semblaient aux Grecs matière à badinages, et on s'exerçait volontiers sur ce thème avant d'aborder des sujets plus sérieux[2].

Méléagre eut pourtant des scrupules. Knaack suppose même qu'il finit par renoncer aux égarements de son

1. Knaack le suppose (*Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, II, p. 553, n. 181). Méléagre dit en effet de son rival (AP. VII, 428, 150) :

... γεγωνὸς ἀνὴρ, καί που περὶ Κύπριν
Πρᾶτος, κἠν Μούσαις ποικίλος ὑμνοθέτας.

La conjecture est plausible, étant donnée la place de Κύπριν entre γεγωνός et ὑμνοθέτας; mais nous n'avons rien conservé de ces vers amoureux.

2. Cf. Eschine, *Plaidoyer contre Timarque*, § 135, et Pline le Jeune, *Lettres*, VII, 4.

adolescence[1]. Sans doute il les condamna sans appel, mais la sentence était revisée le lendemain, et peut-être en lançant l'invective songeait-il à la palinodie[2]. Toutefois, qu'on examine les épigrammes philopédiques de Méléagre. Le plupart faisaient partie des Παιδικά. Il est donc certain que peu à peu l'écrivain changea d'idées ou d'habitudes; non qu'il mérite notre estime, mais du moins nous épargne-t-il le dégoût.

Ses maîtresses n'étaient que des hétaïres. De tout temps, en Grèce, les femmes de condition restèrent à l'abri derrière les murs de leur gynécée. A l'époque des Ptolémées, les mœurs anciennes se relâchèrent sans doute, mais bien lentement. L'*Anthologie* nous le prouve. La bourgeoise d'Alexandrie ou de Tyr, escortée de suivantes, passe au milieu de la foule comme une souveraine ou une prisonnière[3]. Les poètes s'adressent donc aux courtisanes. Asclépiade est presque seul à nous parler d'une jeune fille. Il nous montre dans un éclair « le pâle visage de Nicarète, cher aux amours, qui paraît souvent à la haute fenêtre et que brûlent les yeux bleus de Cléophon debout au seuil de la porte »[4]. Et pour une Nicarète, que de Laïs! Tryphéra vient sans se faire attendre[5]. Callistion tient tête aux hommes dans les festins[6], et sa maison est toujours ouverte[7]. Hermione porte écrit en lettres d'or sur sa

1. *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, t. II, p. 556. Knaack a écrit pour Susemihl le chapitre XXXVI de ce livre *(Lyrik und Epigramm)*.

2. Cf. surtout AP. V, 208, et XII, 41, et d'autre part XII, 141.

3. AP. V, 106 (Diotime). Praxinoa et Gorgo elles-mêmes sont accompagnées par des servantes.

4. AP. V, 153. Jacobs, *Animadv.*, t. II, p. 34, dit à ce sujet : « Ad fenestras stare meretricum erat. » C'est mal interpréter le passage. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire attentivement l'épigramme. Brunck ne s'y est pas trompé (cf. la note de Dubner).

5. AP. V, 185 (Asclépiade).

6. Cf. Cougny, *Epigrammatum Anthologia palatina*, t. III, Paris, 1890, liv. I, épig. 115 (Hédyle).

7. AP. XII, 131 (Posidippe).

ceinture : « Sois heureux et ne t'afflige pas si d'autres partagent ton bonheur [1]. »

Méléagre, plus enthousiaste que ses devanciers, nous parle un langage moins clair. Mais les noms de Tryphéra, Démo et Callistion valent presque une enseigne, et les diminutifs comme Démarion, Timarion et Phanion sont encore plus compromettants. Le poète affiche une parfaite indifférence en matière de fidélité. Il ne la promet pas et ne l'exige guère. Son attitude se comprendra mieux s'il a dû se résigner d'avance à avoir tous les Tyriens pour rivaux. Zénophile elle-même ne fut qu'une hétaïre ; nous l'apprenons par un madrigal plein de compliments hyperboliques [2]. On devine ce que furent les Asclépias et les Lycénis.

Timarion eut des complaisances pour Diodore [3] : Méléagre n'y prit garde. Cependant la colère vint à la longue ; pour quel motif, nous l'ignorons. Trahisons ou dédains lassèrent la patience de l'amoureux, qui essaya de se venger. Dans une cruelle satire [4], la courtisane est comparée à un vaisseau dont les flots secouent la carène branlante et les voiles déchirées. Démo courait au sabbat avec quelque bel Israélite [5]. Les religions nouvelles avaient beaucoup de prise sur les âmes faibles, et un sentiment mystique peut se glisser jusque dans l'âme d'une hétaïre.

Héliodora valait mieux que ses compagnes. Elle excite

1. AP. V, 158 (Asclépiade).
2. AP. V, 149 :

Τίς μοι Ζηνοφίλαν λαλίαν παρέδειξεν ἑταίραν.

Dubner adopte la correction ἑταίρων ; mais le vers ainsi modifié s'achève par une platitude. Pourquoi Méléagre n'aurait-il pas appelé sa maîtresse ἑταίρα ? Le mot n'était pas aussi infamant qu'on le suppose. Antiphane (*Athénée*, XIII, 572, c) parle ainsi d'une femme :

Ἦθός τι χρυσοῦν πρὸς ἀρετὴν κεκτημένης·
Οὕτως ἑταίρας.

3. AP. XII, 113.
4. AP. V, 204.
5. AP. V, 160.

encore après vingt siècles les sympathies des critiques. Sainte-Beuve et Paul de Saint-Victor en sont aussi épris que le poète. Elle lui enseigna des sentiments qu'il ignorait et qu'il n'éprouva plus guère : le respect et la tendresse. Bien qu'il l'adore, il évite de trop la vanter. Elle était peut-être chanteuse, mais en l'entendant causer, on oubliait ses chansons. Méléagre aime à se représenter loin d'elle souffrant de l'absence et jouissant du souvenir. Héliodora, dit-il, est « l'âme de mon âme. [1] »

Pourtant la belle Tyrienne n'était pas au-dessus du soupçon, et son amant alla lui-même chercher ailleurs un plaisir plus banal. Ces contradictions n'inquiètent pas la jeunesse. Elle a des forces inconnues pour l'enthousiasme et pour l'oubli. Chez un adolescent le cœur et les sens parlent bien fort, et très souvent il les écoute tour à tour.

La morale peut s'en plaindre, mais la poésie n'y perd pas. C'est auprès d'Héliodora que Méléagre a trouvé ses meilleures inspirations. Dans ses vers comme dans sa vie, il donna pour cortège à sa maîtresse préférée tout un essaim de beautés faciles. Nous avons déjà vu parmi les Παιδικά des épigrammes de ce genre ; mais ici quelle supériorité d'invention, quelle ardeur, quelle touche précise et forte ! Il fait bon de rentrer dans la vérité et la nature.

Ce moment d'éclat et de bonheur ne devait pas durer. Après tant de madrigaux nous trouvons une épitaphe [2] : « Je t'offre mes larmes, là-bas, à travers la terre, Héliodora, je te les offre comme gage de mon amour jusque dans les enfers ; et, sur la tombe où elles ruissellent, je verse en libation le souvenir de nos tendresses, le souvenir de notre affection : car tu m'es toujours chère, même parmi les morts, et moi, Méléagre, je me désole, je

1. AP. V, 155.
2. AP. VII, 476.

me lamente, vain hommage à l'Achéron. Hélas! hélas! où est ma fleur bien-aimée? Hadès me l'a ravie, il me l'a ravie et la poussière a terni tout son éclat! Ah! je t'en supplie à genoux, terre, notre mère à tous, embrasse dans ton sein doucement, comme une mère, cette morte que j'ai tant pleurée. »

Méléagre se souvint, et s'il ne renonça point aux intrigues banales, ses œuvres ont désormais un accent nouveau. Les épigrammes, moins ardentes, se suivent en rangs moins pressés. Le temps n'est plus où le jeune homme unissait dans une seule poésie le nom de cinq ou six maîtresses.

Zénophile semble l'avoir retenu quelque temps. Il eut la bonne fortune d'être contrarié dans ses amours, et l'hétaïre dut peut-être ses plus grands charmes à certain « compagnon », dont il fallait tromper la vigilance. Était-ce un mari? Dubner le suppose, sans motif sérieux. L'expression grecque est des plus vagues [1], et Méléagre n'a pas l'air de braver une vengeance bien tragique. Qu'on se rappelle le théâtre de Plaute. Cet amant ridicule me fait involontairement songer à quelque *Miles Gloriosus*, riche, brutal et fanfaron. Méléagre vante la voix de sa maîtresse et son talent de cithariste. Hétaïres et chanteuses se touchaient de près, et Philodème s'excuse de courtiser une Italienne qui ne connaît pas les œuvres de Sappho [2]. Zénophile causait bien, peut-être faisait-elle des vers. Sainte-Beuve le suppose, et nous savons en effet que la jeune femme avait reçu toutes les faveurs des Muses et de Peitho [3]. Les courtisanes se piquaient de

1. AP. V, 152 :

... μὴ καὶ συγκοῖτον ἐγείρας
Κίνησῃς ἐπ' ἐμοὶ ζηλοτύπους ὀδύνας.

2. AP. V, 132.
3. AP. V, 139, 140.

littérature. Aspasie composait des oraisons funèbres, et Gnathaina [1] reprochait à Diphile la froideur de ses comédies. Mais la plus belle œuvre de Zénophile fut d'inspirer une douzaine d'épigrammes assez riches de développement et d'une subtilité bien élégante [2]. Méléagre cherche la délicatesse et l'esprit. En flattant, il veut éblouir, et quelques prétentions se mêlent à sa tendresse. Ce n'est plus la fraîcheur des premières amours. Cependant l'âge n'est pas encore venu, et les sens ne se laissent pas oublier. Zénophile reçoit des compliments dignes de la petite Démo [3].

Ces aventures sont vulgaires, mais leur cadre est bien séduisant. La conquête d'Alexandre a porté jusqu'en Orient les mœurs helléniques et leur élégante simplicité. Ovide annonce déjà tous les raffinements de l'époque moderne. Mais en Phénicie, on est bien loin de ces recherches. Point de causeries au théâtre, tandis que les musiciens préludent; point d'excursions aux plages bruyantes où Catulle suivait sa Clodia. Si Méléagre connut ces plaisirs, il n'en parla jamais. A peine pouvons-nous deviner entre les courtisanes et leurs amants un commerce de petits vers. Zénophile donne son portrait au poète, qui lui renvoie un madrigal [4]. Les jeunes gens se rencontrent surtout la coupe en main. On porte la santé de ses maîtresses « dont on boit le nom mêlé au

1. Cf. le *Ménexène* de Platon. — Athénée, XIII, 579, EF; 580, A.

2. AP. V, 139, 140, 144, 149, 151, 152, 171, 174, 177, 178, 195, 196. L'épig. V, 179, fut composée en même temps que V, 177 et 178, et sans doute pour Zénophile. J'ajouterais volontiers à la liste XII, 114, à cause du dernier vers. Viens, dit le poète :

Ἔσπερος, ἦν ἀπάγεις λάθριος αὖθις ἀγών.

3. AP. V, 151. L'épig. V, 175, contient des attaques très vives contre une maîtresse infidèle. Suivant le scoliaste, cette maîtresse est Zénophile. Le Byzantin s'est trompé une fois de plus. Méléagre supporte très patiemment les écarts de conduite de la courtisane. Il jouait le rôle de l'amant favorisé.

4. AP. VII, 149.

vin pur[1]. » On vante l'éclat de leur visage et le parfum de leurs guirlandes. L'hétaïre répond à ces compliments, déclame des vers, et, prenant sa pectis, exécute un air oriental, plein de sons aigus et de modulations bizarres[2]. Le chant est un art, mais la danse est un métier. Les belles Tyriennes laissent à leurs servantes le sistre et les crotales[3].

Ces festins n'ont rien d'austère, mais les Oudiadès et les Diodore ne s'y montrent pas.

Quelquefois le poète, suivi d'une joueuse de flûte, donne, dans la nuit claire, une sérénade à sa bien-aimée. C'est ainsi que chez Théocrite, Delphis voulait, couronné de peuplier blanc, frapper à la porte de Simétha. La Grèce n'abandonna jamais ces gracieuses coutumes. A lire Méléagre, on se croirait dans ces rues d'Athènes où courent, des flambeaux à la main, les compagnons d'Alcibiade[4]. Pourtant, çà et là, quelques détails rappellent la Phénicie. On respire, dans plusieurs épigrammes, les lourdes senteurs des aromates. Les cheveux d'Héliodora et la guirlande qui les pare sont imprégnés de parfums. Dans la maison de Démo, des essences inondent le portique, et la jeune femme en est toute pénétrée[5].

Ces mœurs sont bien faites pour inspirer le poète. Mais elles ont leurs dangers. Il ne faut pas trop contempler le monde aux lueurs des torches et de la lune.

1. AP. V, 136, 137.

2. AP. V, 143. Méléagre connaît la lyre et la cithare, qu'il place dans les mains d'Apollon (AP. XII, 128, et V, 141); mais les courtisanes tyriennes n'ont que la pectis (cf. AP. V, 139, 140 et 175), ἡ φιλόχωμος πηκτίς. C'était une sorte de harpe, accordée très haut, et qui semble d'origine asiatique (cf. Croiset, *Histoire de la Littérature grecque*, t. II, p. 203).

3. Il faut remarquer le ton dédaigneux du poète dans l'épig. V, 175.

Les joueuses de flûte phéniciennes étaient célèbres (cf. Renan, *Les Apôtres*, p. 221, n. 2).

4. Cf. Platon, *Banquet*, ch. 30.

5. Cf. surtout AP. V, 136, 147, 175, 197, 198; XII, 256.

Dans ce demi-jour, toute chose perd ses véritables proportions. Aux enthousiasmes, aux déclarations ardentes succèdent les prompts retours et les dédains. C'est le songe d'une nuit d'été, où les couples se cherchent et se quittent, où le fil des intrigues se rompt et s'emmêle et se renoue à chaque moment. A tant rêver on court risque de peu sentir, et c'est d'émotions sincères qu'est faite la poésie. Du moins est-ce là une vie charmante et Méléagre l'a-t-il vécue. Nous n'avons plus à compter avec les doctes inventions d'Antimaque et des pédants qui « chantent dans la volière des Muses ». Homme du monde fort lettré et encore plus libertin, le Syrien fit des vers pour son plaisir. Il rédigea quelques épitaphes et quelques ex-voto afin d'obliger un ami ou de flatter un confrère, mais écrire lui fut un amusement et jamais un besoin. Sans doute il était riche, bien qu'il ait eu la délicatesse de n'en rien dire. Les Timarion ne se payaient pas de compliments.

Ses rivaux furent moins heureux. Léonidas vendait ses dédicaces aux marins et aux campagnards de Tarente, et sa huche n'avait pas toujours de quoi fournir au repas d'une souris [1]. D'autres, plus favorisés ou moins dignes, se firent les clients des Ptolémées ou des dilettantes romains. Antipater composa un thrène sur la mort d'un prince inconnu [2]. Archias et Philodème payèrent en petits vers ou en tirades épiques l'hospitalité de Lucullus et de Pison. Méléagre n'eut point de patrons, il vécut pour lui-même et pour ses maîtresses, et c'est là sans doute le secret de son inspiration souvent maniérée, mais presque toujours sincère.

Il ne fut jamais las de cette existence. Pourtant, dans sa

1. AP. VI, 302.
2. AP. VII, 241.

vieillesse, il quitta pour toujours la Phénicie. Les Syriens aiment les voyages [1]. Leur esprit mobile se plaît aux changements, leur humeur facile les fait partout bien accueillir. Manso croit en outre que le poète voulut fuir un pays déchiré par les révoltes de Tryphon contre Démétrius [2]. Mais, au début du Ier siècle, ces luttes étaient depuis longtemps oubliées. Sans doute la mort de Séleucus Épiphane avait fait renaître les discordes; mais Rhodes et Cos étaient, à cette époque, encore moins sûres que la Syrie. Du moins ces villes de l'Archipel avaient-elles l'attrait des souvenirs. C'est là que vécurent les plus grands écrivains de l'époque alexandrine. Quand Méléagre entra dans la mer Égée, il salua sa patrie d'élection, longtemps désirée et enfin reconquise.

Il retrouvait à Cos la mémoire toujours vivante de Théocrite et de Philétas. Hérondas avait moins de gloire, mais son nom restait cher à un peuple dont il avait étudié les mœurs et parlé la langue. La cité n'était pas endormie dans la béatitude des petites capitales littéraires. Des ateliers mettaient en œuvre les soies et les laines. Les pentes du Prion fournissaient un vin renommé. Les malades venaient dans l'Asclépiéion invoquer la puissance du dieu et l'expérience plusieurs fois séculaire de ses prêtres. Des médecins illustres s'étaient formés à cette école et continuaient les traditions d'Hippocrate. Leurs clients demandaient la santé sans renoncer au

1. Th. Reinach, *De Archia poeta*, p. 3 : « Solum mutare Syris hominibus, praesertim doctis, nunquam grave visum, testes Antipater Sidonius, Posidonius Apamensis....., mox Publilius Syrus, Maniliusque, Antiochusque. »

2. Manso, *Meleagri Gadareni reliquiae*, Iéna, 1789, préf. : « Quot enim quantaeque calamitates Demetrio a Tryphone pulso, moxque insidiis conjugis Tyri circumvento per plures annos Syriam invasere, neminem nisi historiae rudem fugit. »

plaisir. Parmi les ressources de l'État figurait la taxe des courtisanes [1].

Méléagre, dans ce milieu nouveau, ne fut pas dépaysé. Tyr l'avait accoutumé au mouvement et même au tumulte. D'ailleurs, les poètes de la vie facile n'ont jamais craint les sociétés nombreuses. Écrivains ou artistes étaient bien accueillis partout, et il semble que les habitants de Cos admirent l'étranger au nombre de leurs concitoyens [2]. Il put même rencontrer des Syriens dans sa patrie d'adoption. L'épigraphie nous atteste que des rapports étroits unissaient la Phénicie aux côtes de la mer Égée [3].

Mais, avant tout, Méléagre cherchait de nouvelles aventures; il ne renonçait même pas aux passions philopédiques. Théoclès et Praxitèle [4] nous intéressent fort peu; il n'en est pas de même pour Phanie. Le poète vieillissant mit dans cette intrigue moins d'ardeur qu'autrefois, mais plus de tendresse. Au cours d'un voyage dans l'Hellespont, il songe à l'absente et rêve au bord de la mer : Que les vaisseaux portent à la jeune fille des nouvelles de son amant. S'il en avait le pouvoir, il reviendrait à pied au milieu des flots.

De cette passion, il ne reste qu'une vingtaine de vers [5].

1. Cf. Rayet, *Mémoire sur l'île de Cos*, ap. *Arch. des Missions*, 3e série, t. III, p. 37 sqq.; — Dubois, *De Co insula*, Paris, 1884; — Th. Reinach, *Inscription de l'île de Cos*, ap. *Revue des Études grecques*, t. IV, 1891, p. 357 sqq; *Notes et documents, l'impôt sur les courtisanes à Cos*, même recueil, t. V, 1892, p. 100 sqq.

2. AP. VII, 418 :

....Κῶς
Κἀμὲ θετὸν Μερόπων ἄστὸν ἐγηροτρόφει.

3. Rayet, *Mémoire sur l'île de Cos*, ap. *Arch. des missions*, 3e série, t. III, p. 82-83. Cos a rendu un décret de proxénie en faveur d'un Tyrien, fils de Boudastratos, et nommé Théron, comme l'ami de Méléagre. Plus tard une mesure du même genre fut prise au profit d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée et de Pérée.

4. AP. XII, 158, 56, 57.

5. AP. XII, 53, 82, 83; VII, 207.

Jadis, un Diodore ou un Héraclite même étaient mieux partagés. La verve de l'écrivain s'épuise, les pièces composées à Cos sont fort peu nombreuses.

L'ancien disciple des cyniques se reposa dans la philosophie et l'érudition. L'*Anthologie* fut achevée; Dioclès en reçut la dédicace. Il ne fut certainement pas pour Méléagre un successeur de Myiscus [1], mais un ami plus jeune, un confident, peut-être un élève. Toutefois, il ressaisit bien vite son indépendance. En lisant les formules élogieuses qui terminent le *Proème* de la *Couronne,* je songe au jugement si sévère de la Διαδρομή: «Les *Ménippées* de Méléagre ne contiennent rien de sérieux.»

Si l'indulgent Syrien prévit cette sentence, il n'en fut pas accablé. La philosophie gardait rancune à son inconstant adorateur; mais Timarion avait eu d'autres caprices. Les dernières épigrammes [2] sont d'un sentiment très doux, un peu triste, mais charmant. La «Sagesse», entrevue dans un lointain plein d'illusions, n'est plus une déesse maussade dont le sceptre prend des aspects de férule. C'est une Charite souriante qui, sans vaine pruderie, tient les Muses par la main.

Méléagre vieillit lentement dans l'île de Cos, et c'est là qu'il mourut, comme nous l'apprend un mot du scoliaste en marge du manuscrit palatin [3].

1. C'est l'hypothèse de Maass *(op. cit.)*; mais elle ne peut s'autoriser d'un seul argument, et pour la maintenir il faut ou vieillir Méléagre, ou rajeunir Dioclès.

2. AP. VII, 417, 418, 419.

3. On lit dans une note au *Proème* (AP. IV, 1): Μελέαγρος .... ἐτελεύτησεν ἐν Κῷ τῇ νήσῳ.

CHAPITRE IV

LES MÉNIPPÉES

L'élève de Ménippe ne lui fit pas beaucoup d'honneur, et le souvenir de ses œuvres dogmatiques a presque entièrement péri. Diogène Laërce parle d'un Méléagre qui écrivit sur les « Opinions » (Περὶ Δοξῶν) [1]. Ce traité avait au moins deux livres. Mais il y a bien des homonymes dans l'histoire des lettres grecques ; et d'ailleurs, comment pourrait-on fonder une appréciation sur un témoignage isolé? L'auteur, paraît-il, mentionnait les cyrénaïques et rappelait leur dédain pour la logique et les sciences naturelles. De telles remarques plaisaient aux disciples de Diogène. Ils citaient volontiers les autres philosophes pour s'amuser de leurs controverses [2].

Nous connaissons un peu mieux les *Ménippées*. Athénée nous en a conservé deux fragments. Dans les *Deipnosophistes,* des cyniques sont assis en face d'un plat de len-

1. Diogène Laërce, II, § 92.

2. Les cyniques ont plusieurs fois opposé l'*opinion*, δόξα, et la *science*, ἐπιστήμη (cf. Zeller, *La Philosophie des Grecs*, t. III, p. 275, n. 2 et 3). Antisthène, comme les cyrénaïques, dédaignait toutes les spéculations qui ne touchent pas directement à la morale (cf. Zeller, *op. cit.*, t. III, p. 267, n. 1 et 2). Diogène Laërce disait (VI, § 103) : ἀρέσκει... αὐτοῖς (les cyniques) τὸν λογικὸν καὶ τὸν φυσικὸν τόπον περιαιρεῖν.

tilles. Nicion, une courtisane, entre et leur dit : « Aucun de vous, hommes à la longue barbe, ne mange de poisson. Est-ce à cause de votre ancêtre Méléagre de Gadara[1]? A ce qu'il prétend dans ses *Charites*, Homère, étant Syrien, prête aux héros d'autrefois ses habitudes nationales; car ils s'abstiennent de poisson, bien que l'Hellespont en fournisse une grande quantité. Peut-être connaissez-vous seulement de cet auteur le livre qui contient le jugement du pois et de la lentille (λεκίθου καὶ φακῆς σύγκρισις)? » Ailleurs. Athénée [2] commente le mot Χυτρίδες : Méléagre le cynique, dans son *Banquet*, parle ainsi : « Et cependant il lui proposa une santé dure à recevoir, douze profondes chytrides. »

Ces quelques phrases nous apprennent d'abord que le livre des *Ménippées* s'appelait : *Les Grâces*. L'opinion que je défends vient de Jacobs [3]. Oehler la conteste [4], et Wachsmuth la repousse [5], ainsi que Susemihl [6]. Suivant ces érudits, Athénée ne cite que le nom d'une satire isolée. La preuve en est qu'il ajoute immédiatement à ce titre celui de la Σύγκρισις. Je ne saurais accepter ce raisonnement. Le compilateur considère tour à tour le recueil dans son ensemble, et l'une des pièces qui le constituent. La tournure même de la phrase est significative. La courtisane pose deux questions, dont la première seule est générale; d'ailleurs Méléagre nous raconte qu'il unit les Muses amoureuses et les Grâces riantes. Si le premier de ces mots s'applique aux épigrammes, le second désigne les satires [7].

1. Athénée, IV, 157, B.
2. Athénée, XI, 502, C.
3. *Animadv.*, t. I, *Prolegomena*, p. 38.
4. *Saturarum Menippearum reliquae*, Quedlinbürg, 1844, préf., p. 31.
5. *Corpusculum poesis epicae graecae ludibundae, fasciculus alter*, Leipzig, 1885, préf., p. 84.
6. *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, t. I, p. 46, n. 146.
7. AP. VII, 418.

En choisissant ce titre, le jeune homme faisait œuvre d'imitateur. Il ne s'en cache pas et dit avoir couru dans la même carrière que les Charites de Ménippe [1]. Varron voulut innover et choisit une autre expression dont on sait la prodigieuse fortune. Méléagre faillit ravir aux Latins l'honneur de cette invention. Il connaissait la *Satura lanx*, ou Ῥωμαϊκὴ λοπάς [2], qui lui a même fourni une allusion littéraire. Mais on comprend que ce Grec, voué d'avance à l'amour, ait voulu mettre ses débuts sous la protection des Grâces. Cette idée un peu subtile enchanta sans doute un public de raffinés. Les noms des ouvrages alexandrins sont fréquemment des énigmes que l'érudition est impuissante à résoudre. Faut-il rappeler ici les *Rossignols* d'Héraclite [3], et les *Causes* de Callimaque [4]? On sait que les trois discours d'Eschine étaient, eux aussi, comparés aux trois Charites [5]. Du moins l'allégorie choisie par Méléagre n'avait-elle rien de mystérieux. Les déesses de la joie aimaient les divertissements et les libres propos. Un sculpteur antique avait mis un jeu de dés au nombre de leurs attributs [6], et tout lecteur de Ronsard a gardé le souvenir

des Grâces riantes
Avec leurs aiguilles poignantes [7].

Ces deux vers pourraient servir d'épigraphe aux satires du Syrien. Il avait assez de mordant pour que Dioclès n'ait voulu voir en lui qu'un railleur. Pourtant, ces plai-

1. AP. VII, 417.
2. AP. XII, 95.
3. Callimaque, épig. 2 (éd. Schneider).
4. AP. XI, 275.
5. Photius, *Bibliothèque*, ch. 61.
6. Pausanias, VI, 24, 6.
7. *Odes*, liv. IV, *Le petit enfant Amour...*

santeries cachaient des idées sérieuses. Zeller, qui le reconnaît pour Ménippe, le conteste pour Méléagre. Suivant le critique, les compilateurs, trompés par des ressemblances de forme, auraient indûment rapproché deux écrivains assez différents [1]. On ne peut plus se ranger à cette opinion. Dioclès n'épargne guère un vieil amoureux dont il a pénétré toutes les faiblesses; mais, en le condamnant, il ne le sépare pas de son maître. Nicion dit aux mangeurs de lentilles qu'ils ont pour ancêtre l'auteur de la Σύγκρισις. La formule sacramentelle qui fait du poète un philosophe se rencontre quelques livres plus loin [2]. Enfin Méléagre est très affirmatif; il se glorifie d'avoir associé les Charites et la sagesse. Traçant d'avance le dessin de son tombeau, il y place un génie qui porte un épieu à deux tranchants. C'est le symbole de l'inspiration sérieuse et plaisante [3].

Les deux cyniques de Gadara avaient donc une doctrine, mais point de système. Des sarcasmes, le mépris des théories adverses et des vices contemporains, une réfutation superficielle de certaines hypothèses cosmogoniques [4], çà et là un témoignage de respect pour les fondateurs de l'école, il ne fallait pas en demander davantage aux *Ménippées* en général, et surtout aux *Charites* de Méléagre.

La Σύγκρισις était une condamnation des fausses jouissances. Après une semblable lecture, dit Nicion, on ne tient plus au poisson bien apprêté. Si Pythagore vénérait les fèves, Diogène estimait les lentilles [5]. Le plus grossier

1. Zeller, *La Philosophie des Grecs*, t. III, p. 266, n. 1.

2. Athénée, XI, 502, c.

3. AP. VII, 419, 421.

4. Athénée, XIV, 629, e : Καλεῖται δέ τις καὶ ἄλλη ὄρχησις Κόσμου ἐκπύρωσις, ἧς μνημονεύει Μένιππος ὁ Κυνικὸς ἐν τῷ Συμποσίῳ.

5. Wachsmuth, *op. cit.*, p. 84, n. 6 : « Quid φαχῆ apud Cynicos valuerit, praeter alios docet Cratetis fr. 10 Bergk. »

des aliments semblait aux cyniques le symbole d'une vie pauvre et sereine. Un ancien suppose que, dans un grand festin, un sage vante ce modeste légume pour faire honte à la mollesse des convives [1].

Il va de soi que l'adversaire de la lentille était le champion des mauvaises mœurs. Mais le mot Λέκιθος est bien obscur. Désespérant de l'expliquer, des critiques y changeaient une lettre [2]. Le *lécythe* (Λεκύθος) est un petit vase qui servait à renfermer les huiles odorantes. On comprendrait qu'un Phénicien eût raillé l'abus des parfums; mais, dans le combat qui s'engage, une fiole et un ragoût sont des lutteurs mal appareillés. Wilamowitz, sans corriger le texte, en donne une traduction fort ingénieuse [3]. Λέκιθος désigne les pois réduits en farine et accommodés avec de la graisse. Le débat s'ouvre entre les gourmands et ceux qui mangent leurs lentilles au naturel.

On le voit, une pointe d'étrangeté ne déplaisait pas à Méléagre. Ce procès comique nous remet en mémoire les *Guêpes* d'Aristophane. Ménippe aimait les tableaux fantastiques [4]; son disciple l'imite docilement. Il lui emprunte aussi l'idée du Συμπόσιον. Cette invention n'avait pas beaucoup de piquant; mais presque tous les philosophes grecs ont tenu à écrire un *Banquet*. On peut rappeler ici Platon, Xénophon et Lucien, sans oublier les *Deipnosophistes* d'Athénée.

1. Démétrius, *De Elocutione*, ch. 170 : Χρήσονται δέ ποτε καὶ οἱ φρόνιμοι γελοίοις πρός τε τοὺς καιρούς, etc., καὶ φακῆς ἐγκώμιον ἂν ἀναγνῷ τις ἐν τοῖς ἀσώτοις.

2. Cf. Fabricius, *Bibliotheca graeca*, éd. Harles, t. IV, p. 418, note.

3. Wilamowitz, *Antigone de Carystos*, p. 294 sqq., cité par Susemihl, *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, t. I, p. 46, n. 146 (cf. l'article Λέκιθος dans le *Thesaurus* d'H. Estienne).

4. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner les titres de ses ouvrages, dans Diogène Laërce, VI, § 101.

Les *Ménippées* avaient souvent la forme d'un dialogue [1]. Méléagre suit fidèlement cette tradition. La lentille n'obtenait pas gain de cause avant d'avoir exposé ses raisons et subi le choc de son adversaire. Les convives du Συμπόσιον ne gardaient certainement pas le silence. Le poète saura plus tard plaider bien joliment le pour et le contre, et lorsqu'il fait parler la volupté ou la vertu [2], il n'en est pas, je pense, à son coup d'essai.

Ces dialogues étaient d'un genre tout spécial : quand un moderne met des interlocuteurs aux prises, il respecte les conventions du genre dramatique. La Grèce a plus d'abandon et de souplesse. Prenons la *République* ou les *Lois* : au début, des amis se rencontrent, ils causent; puis, l'un d'eux commence un récit où s'encadre une conversation qui peut à son tour amener un autre récit. Cette composition pleine de détours est celle des contes orientaux, et longtemps nos romanciers n'en voulurent point d'autre. Méléagre en avait fait usage. La personne qui parle des douze chytrides assistait au banquet et en donne une description relevée sans doute par les jeux de mots ou les injures des buveurs.

Ces propos n'étaient pas sans charme. Nous trouverons plus tard dans les épigrammes beaucoup d'esprit à défaut de bon sens. L'histoire d'Homère et des poissons est fort divertissante. Le satirique se moque des Grecs, qui voulaient tous avoir le grand poète pour concitoyen. Rappelons-nous aussi les Ἀπόριαι des érudits. Aristote n'a-t-il pas discuté des questions de cette importance? Pourquoi Ulysse, au deuxième chant de l'*Iliade*, jette-t-il son man-

1. Cf. surtout Oehler, *op. cit.*, p. 39. La *Nécyomantie* de Lucien est imitée de la *Nekuia* de Ménippe, et c'est un dialogue. Le περὶ Μέθης, les *Endymiones* t le *Est modus matulae* de Varron, avaient la forme de conversations.

2. Par exemple dans l'épigramme AP. XII, 117.

teau avant de courir sus aux fuyards [1]? Ajoutons que la plaisanterie a un goût de terroir assez agréable : pour un Hellène, les poissons sacrés de la Syrie étaient aussi ridicules que les chats et les crocodiles de l'Égypte.

Enfin l'allusion a le mérite d'être exacte. Il est vrai qu'Achille et Agamemnon réparent leurs forces avec de lourdes viandes, et négligent les ressources de l'Hellespont poissonneux (ἰχθυόεις Ἑλλήσποντος) [2]. La connaissance d'Homère est toute naturelle chez un cynique. La popularité de l'*Iliade* avait séduit jusqu'aux disciples de Diogène. Le tour était plaisant d'en remontrer à Platon, et de prendre ces textes vénérables comme sujet de prédications bouffonnes [3].

Les auteurs de *Ménippées* poussaient-ils encore plus loin le goût des disparates? Nous sommes disposés à croire qu'ils rapprochaient comme au hasard la prose et les vers. Cette idée est-elle bien juste? Sans doute le fragment du *Banquet* nous atteste qu'il y avait de la prose dans les *Charites* et les formes métriques étaient rendues nécessaires par les parodies. Lucien nous donne un exemple de cette composition, mais il n'admet le vers qu'avec la plus grande réserve. Varron, il est vrai, a beaucoup moins de scrupule. Mais pourquoi se figurer les *Ménippées* grecques d'après les *Satures* latines? M. Th.-Henri Martin dépasse le but quand il parle des poésies satiriques de Méléagre. Méléagre fut satirique et poète, mais pas en même temps. Il a toujours marqué une opposition profonde entre ses essais de jeunesse et ses épigrammes. Il unit les « Muses à l'Amour et les Grâces à la Sagesse » [4]. Il fut σπουδογέλοιος,

1. Pierron, *L'Iliade d'Homère*, Paris, 1883, t. I, p. XXI.
2. *Iliade*, IX, 360.
3. Cf. Wachsmuth, *op. cit.*, préf., p. 69.
4. W. S. Teuffel, *Histoire de la Littérature romaine*, trad. française, Paris, 1883, t. I, p. XIII et XIV.

puis versificateur. Ces expressions ne prêtent pas au doute [1]. Pour l'auteur même, les *Ménippées* étaient des œuvres en prose.

Acceptons ce témoignage. Du reste, nul ne peut le contrôler, puisque les *Charites* n'existent plus. En présence de ces tristes débris, le blâme et l'éloge seraient également vains. Évitons cependant de nous laisser abuser par le prestige des choses disparues. Ces premiers essais d'un élève trop docile n'ont pu s'imposer au souvenir. Varron et Lucien semblent ne pas connaître Méléagre. Mais sa tentative méritait de nous arrêter un instant. Il faut relever dans ces écrits l'influence du caractère national. Jamais les Grecs de race ne s'inspirèrent de Ménippe, tandis qu'il eut dans son pays trois disciples : Méléagre, Lucien et Œnomaos. Leurs ouvrages étaient faits pour séduire des Syriens. Un peu de philosophie, plus de préceptes que de doctrines, des imaginations bizarres, des allusions malicieuses, un je ne sais quoi de libre qui faisait succéder aux élans poétiques la marche plus calme des périodes, tout, dans ces fantaisies, enchantait les habitants de Sidon et d'Antioche. Malgré leurs défauts, elles avaient de l'agrément, et nous pouvons encore en juger : si les satiriques de Gadara ont péri, Lucien a recueilli leur héritage, et je doute qu'ils perdent à être lus dans l'*Icaroménippe* et la *Nécyomantie*.

1. AP. VII, 417, 421.

CHAPITRE V

LA PREMIÈRE ANTHOLOGIE

I

La *Couronne* de Méléagre a plus de valeur que ses *Charites*. C'est une œuvre d'expérience et de soin, qui eut en outre le mérite de venir à son heure.

Nul n'ignore que les littérateurs du Musée s'employèrent à préparer des éditions. On publiait les beaux poèmes qu'on ne savait plus égaler. D'ailleurs Aristote avait enseigné que rien au monde n'est indifférent, et les péripatéticiens, pour devenir savants, se faisaient compilateurs. On collectionnait tout, jusqu'aux propos des courtisanes. Les Χρεῖαι, dont nous avons un long fragment dans les *Deipnosophistes* [1], sont une *Anthologie* de calembours.

Des gens si attentifs ne pouvaient négliger les épigrammes. On les copia d'abord sur les monuments. Des quatrains ou des distiques, épars dans des pays éloignés, couraient grand risque d'être oubliés ou détruits. Les réunir était bien mériter de la science et de la poésie. Philochore entreprit ce travail, et Polémon le Périégète

1. Athénée, VI, 242 AB, 243 E, 244 B-D, 245 DE, 246 BC ; XIII, ch. 39 et ch. 41-45.

composa un véritable *Corpus* d'inscriptions, classées par pays d'origine. Ce livre avait surtout une valeur historique [1].

La première *Anthologie* doit-elle beaucoup au Périégète? Jacobs le suppose sans le prouver [2]. Suivant Hecker, Méléagre emprunta à son devancier beaucoup moins ses matériaux que sa méthode. En Phénicie et dans l'Archipel, le Syrien aurait visité les temples, examiné les tombeaux, et prié tous ses amis de le seconder dans ses recherches [3]. Weishaüpl a fait justice de ces idées [4]. Sur quoi se fondent-elles? Agathias, dit Hecker, a lu sur les marbres beaucoup d'épigrammes, et il y a nombre d'inscriptions dans la *Couronne*. Ces arguments ne portent pas, surtout le premier. Le second même est très faible. Des vers composés pour un cippe ou une tablette votive peuvent être également publiés par leur auteur.

Mais, répond le critique, certaines pièces de la première *Anthologie* portent en marge l'indication du lieu où elles furent déchiffrées. Ces renseignements viennent de Méléagre et nous montrent qu'il marchait sur les traces de Polémon. Je ne puis l'admettre. Les annotations dont

1. Suidas, Φιλόχορος. Pour Polémon, cf. Athénée, X, 436 D et 442 E. On a trouvé une épigramme copiée à l'encre sur un tesson de poterie qui remonte au IIe siècle avant l'ère chrétienne. Le petit poème est précédé de la formule : ἄλλο. Il vient donc probablement de quelque *Anthologie* littéraire antérieure à celle de Méléagre (cf. *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1893, 20 mai, p. 642–643). Suivant Reitzenstein (*Inedita poetarum graecorum fragmenta*, Rostock, 1891, p. 6 et 7), les œuvres d'Asclépiade, de Posidippe et d'Hédyle avaient été publiées dans un même recueil. J'ai tenté ailleurs de prouver que cette opinion est insoutenable (cf. ma thèse latine, *Prooemium*).

2. *Animadv.*, t. I, *Prolegomena*, p. 35 : « Ex his Polemonis operibus, quibus fortasse et alia quaedam ejusdem hominis scripta accensenda sunt, sed ex his praecipue aliorumque similibus, antiquissimum Anthologiae conditorem Meleagrum multa in collectionem suam transtulisse probabile est. »

3. *Commentatio critica de Anthologia graeca*, Leyde, 1853, p. 90 et 167 : « Inscriptiones partim ipse descripsit Meleager, partim ab hospitibus et familiaribus acceptas publici juris fecit. » Pour Hecker, les épigrammes d'Archiloque et de Bacchylide étaient des inscriptions.

4. *Die Grabgedichte der griechischen Anthologie*, p. 28 sqq.

parle Hecker sont quelquefois tirées du texte même [1]. Quelquefois l'épigramme semble ne point provenir de la *Couronne*. La série est irrégulière, ou très courte, ou composée d'œuvres prises à un même écrivain [2]. Enfin tous les pays que mentionne le scoliaste ont été visités par Grégorios [3]. C'est donc cet obscur personnage qui recueillit les vers ou rédigea la note. Le savant allemand peut au surplus avoir parfois raison sans que sa théorie soit acceptable. Weishaüpl présente en effet une observation frappante. Les poésies gravées sur des monuments ne sont pas d'habitude signées de leur auteur. Quelques exemples isolés et de basse époque n'infirment en rien cette remarque. Or, la première *Anthologie* contient fort peu d'adespotes. J'ajoute qu'une inscription doit être funéraire ou votive et jamais érotique. Les noms des poètes devraient donc manquer très souvent dans les livres VI et VII, très rarement dans le livre V. Pourtant la proportion est partout à peu près identique.

Méléagre a donc de préférence consulté les manuscrits. Le libertin fut aussi un homme de cabinet, et nous pouvons presque reconstituer sa bibliothèque.

Les épigrammes des grands classiques étaient jointes à leurs élégies et à leurs odes. Suidas [4] nous l'affirme pour Sappho et Anacréon. Kaibel suppose que les œuvres légères de Simonide ne furent mises en ordre que par les

1. AP. VI, 344; VII, 464; IX, 333.

2. Cf. surtout AP. IX, 435, et toute la série 432-437. Les épig. VI, 6-8, viennent d'Hérodote. L'annotateur lui-même en fait foi.

3. AP. VII, 227. Sur Grégorios, cf. *supra*, ch. I.

4. Suidas : Σαπφώ.... ἔγραψε δὲ μελῶν λυρικῶν βιβλία θ'.... ἔγραψε δὲ καὶ ἐπιγράμματα καὶ ἐλεγεῖα, καὶ ἰαμβοὺς, καὶ μονωδίας.

Ἀνακρεών... ἔγραψεν ἐλεγεῖα καὶ ἰαμβοὺς... ἔγραψε παροίνια τε μέλη καὶ ἰαμβούς.

Les ἐλεγεῖα comprenaient les épigrammes (cf. Méléagre, AP. IV, 1, 35) :

Ἐν δ' Ἀνακρείοντα, τὸ μὲν γλυκὺ κεῖνο μέλισμα
Νεκταρέους δ' ἐλέγους, ἄσπορον ἀνθέμιον.

Alexandrins. Preger est d'un avis contraire, et il apporte à l'appui de sa thèse des arguments solides [1]. Pourtant la première *Anthologie* prête bien des pauvretés à l'illustre lyrique. Aristophane de Byzance avait donné une édition d'Alcée, et probablement aussi une autre d'Anacréon [2]. On cite les études de Callias [3] sur les lyriques éoliens; mais le personnage est inconnu, la date de sa vie ne peut être fixée, et nous ignorons le caractère de son travail.

Avec les écrivains de l'époque alexandrine, le terrain s'affermit. Ces lettrés, qui éditaient les classiques, assurèrent le sort de leurs propres ouvrages. On peut l'affirmer pour Callimaque [4], Asclépiade [5], Posidippe [6], Hédyle [7], Nicénète [8] et Mœro [9]. On le suppose pour Dioscoride [10]. Théocrite eut moins de prévoyance. Le grand recueil, dont nos manuscrits ne sont qu'un extrait, contenait un livre d'épigrammes [11]. Mais je doute que la collection existât au temps de Méléagre, puisque, au I^er^ siècle avant Jésus-Christ,

1. Cf. sur cette question Preger, *Inscriptiones graecae metricae*, Leipzig, 1891, *Prolegomena*, p. 21.

2. Susemihl, *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, t. I, p. 435 et 436.

3. Strabon, XIII, 2, 4.

4. Suidas, Ἀρχιβίος. Cet Archibios écrivit une ἐξηγήσις des épigrammes de Callimaque.

5. Cf. ma thèse latine : *Prooemium*. Certaines pièces d'Asclépiade avaient été composées pour former un ensemble. Elles furent donc publiées en même temps.

6. Cf. le scoliaste du *Venetus* à propos du vers XI, 101, de l'*Iliade* :... ἐν τοῖς Ποσειδίππου ἐπιγράμμασιν.

7. Athénée, VIII, 344 F : Ἥδυλος ἐν ἐπιγράμμασιν.

8. Athénée, XV, 673 B : Νικαίνετος ὁ ἐπόποιος ἐν τοῖς ἐπιγράμμασιν.

9. Suidas : Μυρώ... ποιήτρια ἐπῶν καὶ ἐλεγείων καὶ μελῶν. Les ἐλεγεῖα comprenaient les épigrammes (cf. *supra*, les remarques présentées à propos d'Anacréon).

10. Cf. Benndorf, *De Anthologiae graecae epigrammatis quae ad artes spectant*, Leipzig, 1862, p. 32. Comme nous le verrons plus bas (même ch., § II), Erinne vivait au milieu du IV^e^ siècle. Les anciens possédaient une édition de ses épigrammes (cf. Suidas : Ἤριννα... ἔγραψεν Ἠλακάτην... ἐποίησε δὲ καὶ ἐπιγράμματα).

11. Suidas, Θεόκριτος... τινὲς δὲ ἀναφέρουσιν εἰς αὐτὸν καὶ ταῦτα · Προιτίδας, Ἐλπιδας... ἐπιγράμματα (cf. Susemihl, *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, t. I, p. 219 sqq.).

Artémidore se vantait d'avoir réuni dans une seule enceinte les muses bucoliques autrefois dispersées [1]. Nous verrons du reste que les vers de Théocrite cités à l'*Anthologie* soulèvent plus d'une question embarrassante.

Méléagre pratiqua de bonne heure les auteurs qu'il devait mettre à contribution. Il allait d'Héliodora à Démarion, et de Callimaque à Simonide; il célèbre du même ton et avec le même enthousiasme ses maîtresses et ses auteurs favoris. Entre le *Proème* de la *Couronne* et certains madrigaux, la distinction est malaisée. Rien qu'à lire les épigrammes, on devine un homme qui n'avait pas l'admiration exclusive. L'esprit du Syrien est aussi largement ouvert que son cœur. Point de scrupules d'écoles, point de vaine jalousie. Heureux de comprendre et d'être ému, le poète convia tous ses amis à partager son plaisir. Il voulut même leur épargner toute peine et ne leur donner que la fleur de son érudition. Un tel dessein exigeait de la souplesse et du jugement. Méléagre en eut conscience et sentit bien l'originalité de son livre.

Il le présente comme un trésor offert à quiconque fréquente les mystères des Muses [2]. L'envoi au lecteur qui termine et résume l'*Anthologie* vante ce monument consacré au beau langage [3]. Les divisions scientifiques de Polémon ne sont plus de mise, et le mot d'épigramme est évité avec soin. Il n'est pourtant pas rebelle à la métrique de l'hexamètre [4], mais en grec Ἐπίγραμμα désigne

1. AP. IX, 205. — Susemihl (*Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, t. I, p. 285, n. 4) fait observer que le scoliaste d'Aratus, malgré son érudition, ne semble pas avoir eu entre les mains les poésies de Théocrite.

2. AP. IV, 1.

3. AP. XII, 257, 8. C'est la *Coronis* qui parle :

Σύνθρονος ἵδρυμαι τέρμασιν εὐμαθίας.

4. Ἐπίγραμμα a la forme d'un péon troisième, pourvu qu'on fasse usage de la correption attique. C'est ainsi que le mot est employé par Euripide

une inscription [1], et le compilateur ne voulait pas laisser dans l'ombre la valeur artistique de son recueil. Lorsqu'il parle de son butin poétique, ses expressions deviennent pompeuses [2]. On ne jugerait pas autrement les tragédies de Sophocle ou les odes de Pindare.

Du reste le choix du titre est significatif, bien que la malencontreuse ingéniosité de Reiske répande quelque obscurité sur la question. Pourquoi rappeler ici que les anciens se couronnaient avant de chanter dans les festins [3]? De tout temps et dans tout pays on a comparé les fleurs et les beautés littéraires. Sappho vante les roses de Piérie [4]. Dans une épigramme de l'*Anthologie* il est dit que Sophocle est la fleur des poètes [5].

Cette métaphore en amenait d'autres. Suivant Antipater de Sidon, Érinne apprit de Peitho à tresser la guirlande toujours fraîche des Piérides [6]. Méléagre s'inspire peut-être de son rival. Originale ou non, l'image est heureuse; elle rappelait aux Grecs l'éclat des victoires, la gaîté des repas et l'enivrement des parfums. L'amant d'Héliodora avait suspendu au seuil de ses maîtresses ses couronnes mouillées de larmes. Avec une souplesse de génie et d'expression qui est bien hellénique, il sut associer à ses doctes labeurs les souvenirs de sa vie galante.

(*Troyennes*, 1187). Méléagre a souvent maintenu la brève devant le groupe γρ (cf. *infra*, ch. XI).

1. Cf. les titres cités plus haut : Ἐπιγράμματα Ἀττικά, etc.

2. Πάγχαρπον ἀοιδάν (AP. IV, 1, v. 1); ὑμνοθέταν (v. 2); ὕμνων (v. 7); μέλισμα (v. 35); ἐλέγους (v. 36).

3. Jacobs, *Animadv.* t. I, p. 3.

4. Stobée, *Florilège*, IV, περὶ ἀφροσύνης, 12 (cf. Pindare, éd. Heyne, *Olymp.*, VI, 180; IX, 74).

5. AP. XII, 20.

6. AP. VII, 14 :

... ἃς μέτα Πειθὼ
Ἔπλεκ' ἀείζωον Πιερίδων στέφανον

Cf. aussi Pindare (*Olymp.*, VI, 147 et 148), πλέκων ποίκιλον ὕμνον.

II

Il semble au premier abord que l'*Anthologie* ait fait largement accueil aux poètes de la haute antiquité. Dans le *Proème* sont mentionnés Archiloque, Sappho, Érinne, Anacréon, Simonide, Bacchylide, Mélanippide et Platon. Quant à Hégésippe, il faut le distinguer de son homonyme, contemporain et rival d'Antiphane.

Les critiques modernes s'efforcent de compléter l'énumération. Passow y ajoutait le nom d'Empédocle [1]. Weigand a démontré que l'hypothèse était hasardeuse. Toutes les pièces mises sur le compte du philosophe agrigentin sont tirées de Diogène Laërce. Une seule figurait dans la *Couronne*. Elle était attribuée à Simonide.

Weigand n'est-il pas à son tour bien téméraire? J'admets avec lui qu'Eschyle [2] obtint un honneur refusé aux Sophocle et aux Euripide. Mais Pisandre de Rhodes? Il arrive tout à la fin d'une série et comme en intrus [3].

On ne saurait sur ce point pousser trop loin la prudence. Méléagre nous avertit bien que sa liste n'est pas close. Mais, prise à la rigueur, sa phrase s'applique uniquement aux Alexandrins [4]. Plutôt que de chercher des noms nouveaux, je serais tenté d'en retrancher quelques-uns.

Alcée, « l'hyacinthe éloquente, » paraît bien être le fameux lyrique de Lesbos. Weigand et Dehèque n'hésitent pas. Mais Alcée de Messénie composa aussi des vers

1. AP. VII, 508; IX, 569. Les ouvrages de Passow et de Weigand sont énumérés *supra*, ch. I, n. 1.
2. AP. VII, 255; X, 110.
3. AP. VII, 304.
4. AP. IV, 1, v. 55 : ἔρνεα πολλὰ νεόγραφα.

qui ne semblèrent pas indignes de l'*Anthologie*. Sur quatre ou cinq épigrammes attribuées au Mitylénien, je n'en vois pas une d'authentique. D'ailleurs Méléagre l'aurait-il mis dans le *Proème* aux côtés de Samos? Cette bizarrerie serait sans exemple. Samos et Alcée de Messénie purent se rencontrer à la cour de Macédoine, sous Philippe V [1].

De même Érinne et Rhianus sont mentionnés dans un distique. Rapprochement inexplicable pour qui croit la poétesse contemporaine de Sappho. Mais il est facile de détruire sur ce point l'assertion de Suidas. Le dialecte des épigrammes, leur genre et le témoignage même des biographes, tout prouve qu'Érinne précéda de fort peu les Philétas et les Théocrite.

Même après ces corrections, les auteurs du VII^e^ et du VI^e^ siècle semblent être assez bien partagés. C'est justice : L'épigramme a vécu d'abord à l'ombre de l'élégie et de l'ode. Ainsi que l'ode, elle se consacre aux joies et aux tristesses de l'individu. Par sa technique et son inspiration, elle est comme un raccourci du poème élégiaque.

D'ailleurs, les Alexandrins vont volontiers chercher leurs modèles aux origines de la littérature grecque. Pour un client des Ptolémées, les grands lyriques n'étaient pas seulement des écrivains illustres et des maîtres vénérés, c'étaient des héros de roman. Un versificateur du Musée respecte Sophocle et chérit Euripide, mais il est fasciné par Archiloque. Dans le demi-jour de

1. Il n'y a aucun plan d'ensemble dans le *Proème* de Méléagre. Mais les noms d'auteurs ne sont pas d'ordinaire rapprochés sans motif. En voici la preuve : vers 5 et 6, Anyté, Moero, Sappho; 7 et 8, Mélanippide et Simonide (lyriques du V^e^ siècle); 13 et 14, Alcée de Messénie et Samos; 23 et 24, Euphorion et Dioscoride (milieu du III^e^ siècle); 41 et 42, Polystrate et Antipater (II^e^ siècle); 53 et 54, Théodoridas et Phanias (milieu ou fin du III^e^ siècle). Phanias est un disciple de Léonidas de Tarente.

sa bibliothèque, il évoque cette sombre figure, exprime en quelques distiques une admiration mêlée d'épouvante et reproche aux Muses leurs complaisances pour un adorateur si compromettant. L'adresse de Dioscoride triomphe dans ces bagatelles [1]. Une épigramme, peut-être apocryphe, de Méléagre, met en scène les filles de Lycambe [2]. Ces mortes, mal ensevelies, souffrent encore et s'efforcent de parler. Sans espérer une réparation, elles veulent attester leur innocence.

L'érudition galante des Alexandrins parait Sappho d'une double auréole [3]. Méléagre eut plaisir à trouver chez une femme tous les dons du génie. A l'enthousiasme se mêla de la tendresse. Nous pouvons encore en saisir la trace. Les roses, fleurs d'Aphrodite, servent d'emblème à la grande amoureuse qui les avait jadis célébrées dans un vers charmant [4].

Anacréon, avec moins de force et de grâce, eut peut-être encore plus de renommée. De très bonne heure il s'insinue aux premiers rangs. On pressent que son nom deviendra le symbole de toute une littérature. Cet esprit facile, sans idéal ni passion profonde, ce client de Polycrate ou d'Hipparque fut le plus vieux des Alexandrins et le plus jeune. Dès la fin du IIe siècle [5], on cherche à le faire revivre, on s'efforce de retrouver ses grâces naturelles. Cette gloire s'achevait en popularité. Un sculpteur

1. AP. VII, 351 (Dioscoride); 664 (Léonidas).

2. AP. VII, 352 : ἀδέσποτον οἱ δὲ Μελεάγρου, de la main du correcteur. Dans Planude l'épigramme est adespote.

3. AP. VII, 14 (Antipater de Sidon); VII, 407 (Dioscoride); IX, 66 (Antipater de Sidon).

4. Cf. *supra*, p. 72, n. 4.

5. On pense généralement que les badinages des *Anacreontea* sont d'époque plus récente (cf. Nageotte, *Histoire de la poésie lyrique grecque*, Paris, 1889, t. II, p. 23 sqq.). Je crois avoir prouvé (cf. *infra*, même chapitre) que Méléagre a connu quelques pièces anacréontiques (AP. XI, 47 et 48).

avait représenté le joyeux libertin, couronné de fleurs, alourdi par l'ivresse et perdant nonchalamment sa sandale. Léonidas décrivit la statue en une fort jolie épigramme. La poésie et la plastique se renvoyaient cette image; elle s'imposait à tous les yeux [1].

Simonide avait, pour les Syriens, d'autres mérites encore que son génie. Un peuple d'improvisateurs devait aimer l'abondance et l'éclat de l'épopée; nous savons qu'Archias raconta les hauts faits de Lucullus et qu'il puisa souvent ses expressions aux sources homériques. Or, n'y a-t-il pas de l'Homère dans ces chefs-d'œuvre dont la brièveté suffit à la grandeur des guerres médiques? De tels souvenirs gardèrent toujours leur prestige dans ce pays de Grèce qui, jusque sous le joug de Rome, rappelait ses triomphes passés. Les compilateurs avaient double motif pour ne pas laisser perdre un butin si précieux. Nous lisons sept pièces de Simonide dans le recueil des Διάφορα μέτρα. L'*Anthologie*, plus étendue, nous donne une moisson bien plus riche.

Les Attiques sont assez mal traités. Eschyle se glisse dans le recueil, mais si modestement qu'on peut l'oublier. Mélanippide vivait au v^e^ siècle, mais il y continuait les traditions du vi^e^. Méléagre aurait pu mieux choisir. Les contemporains de Périclès et de Démosthène versifiaient encore les dédicaces et les épitaphes. Simonide avait fait voir que l'épigramme suffisait presque à tous les sujets. Sophocle [2], Euripide [3], Thucydide [4], Ion [5], Astydamas [6] et

1. AP. XVI, 306, 307 (Léonidas); IX, 599 (Théocrite); VII, 31 (Dioscoride); VII, 23, 26, 27, 29, 30 (Antipater de Sidon).
2. Athénée, XIII, 60, 4 F.
3. AP. X, 107; Athénée, II, 61 A, B.
4. AP. VII, 45.
5. AP. VII, 43.
6. AP. t. III, III, 43.

Ménandre [1] s'essayèrent peut-être dans ce genre, mais ils ne lui donnèrent que fort peu de leur temps et de leurs talents. Ainsi peut s'expliquer la conduite de Méléagre. Entre tant de poètes il jette son dévolu sur Platon. Platon avait écrit des vers amoureux et il les épargna quand il sacrifia ses premières ébauches [2]. Furent-ils conservés? C'est peu croyable. La renommée du *Phèdre* et du *Lysis* tenta les faussaires et, comme toujours, les imitations prirent la place des originaux. Les épigrammes platoniciennes font pendant aux chansons anacréontiques. Méléagre n'y regarda pas de si près. Philosophe et libertin, il fut ravi de trouver une telle excuse à ses faiblesses et de mêler aux fleurs de sa *Couronne* « un rameau d'or tout éclatant de vertu » [3].

Le compilateur exalte les écrivains qu'il nous présente. C'est son droit. Je voudrais seulement que ces éloges fussent plus sincères. Deux pièces d'Archiloque, trois de Sappho, une vingtaine d'Anacréon, c'est bien peu pour tant de gloire. Et n'accusons pas les Byzantins. Quand on voit les pauvretés d'Antipater s'étaler impudemment, on n'a pas à chercher bien loin le coupable. Faisons la part du temps et de ses ravages. Mais ajoutons que la simplicité d'autrefois paraissait bien nue à Méléagre. Les noms classiques sonnaient harmonieusement dans sa mémoire : il admirait, mais il ne lisait guère.

Le pire est qu'à passer aussi vite on néglige des traits essentiels. Dès l'origine, les Grecs pratiquèrent l'épigramme satirique. Archiloque raille une courtisane,

1. AP. XI, 438. L'authenticité de ces poésies n'est pas démontrée, mais nous n'avons aucun droit de les croire toutes apocryphes. Durant la période attique on écrivit beaucoup d'épigrammes (cf. Kaibel, *Epigrammata graeca ex lapidibus conlecta*, Berlin, 1878, p. 8-32).

2. Diogène Laërce, III, § 29-33.

3. AP. IV, 1.

figuier qu'assiègent les corneilles [1]. Démodocus connaît l'art de déchirer un adversaire en trois mots [2]. Simonide lance le sarcasme à Timocréon de Rhodes [3], qui réplique sur le même ton [4]. D'autres écrivains présentaient brièvement une maxime ou un précepte. Les sentences plurent toujours aux Grecs. Hipparque en fit inscrire à la base des Hermès attiques [5]. Tel distique de Théognis semble solliciter l'attention des compilateurs. Nous connaissons encore Phocylide et ses adages surannés [6]. Constantin Céphalas nous donne sous le nom de Mimnerme un court fragment d'une philosophie découragée [7].

La naïveté du bon temps ne dédaignait pas les énigmes. Nous en avons de Cléobule et de Cléobuline. Elle nous amusent comme d'antiques statuettes informes et souriantes. Les Byzantins s'intéressaient à ces vieux débris, et le *Palatin* nous les conserve [8]. Méléagre avait le goût plus difficile. Aux plaisanteries archaïques, il préférait les subtilités d'Antipater. Archiloque le frappait d'admiration, mais cette âme douce ne pouvait se plaire aux violences continues du satirique. Notre Syrien se laissa quelquefois emporter par la colère, mais il ignora toujours la haine, et il ne s'embarrassa guère de morale quand il connut Héliodora. Aussi négligea-t-il comme d'instinct tout ce qui ne flattait point ses goûts.

1. Bergk, *Poetae lyrici graeci,* Archiloque, épig. 19.

2. AP. XI, 235–238.

3. AP. VII, 348. Cette épigramme fut peut-être recueillie par Méléagre, mais elle n'est pas contenue dans une série. J'espère du reste prouver que le compilateur négligeait volontiers les poésies satiriques. On ne trouve, dans le livre XI, que deux séries provenant de la *Couronne*, et elles sont insignifiantes. Cf. Weishaüpl, *op. cit.*, p. 11.

4. AP. XIII, 31.

5. CIA, 1, 522.

6. Bergk, *Poetae lyrici graeci,* Phocylide, ἔπη, 4, 5, 6.

7. AP. IX, 50.

8. AP. VII, 153; XIV, 101. Cf. la note de Dubner.

Les dédicaces et les épitaphes s'imposaient à son attention. Ces deux genres furent toujours populaires chez les Grecs. Ici le compilateur devait récolter à pleines mains. Y prit-il beaucoup de plaisir? Question insoluble et du reste inutile. Les Phéniciens aimaient les inscriptions où ils trouvaient une matière à développements interminables. Méléagre écrivit une tirade pompeuse sur des armes [1] consacrées à Bellone. Poète, il suivit la mode; compilateur, il s'en fit l'esclave. Sappho, Anacréon et Archiloque n'ont donné à l'*Anthologie* que des épitaphes et quelques dédicaces.

On s'en consolerait aisément si elles étaient authentiques, mais il y a bien des fleurs artificielles dans la *Couronne*. Laissons à Archiloque la paternité de ses deux distiques. Deux épigrammes sur trois appartiennent à Sappho; mais la dernière est d'une couleur tout alexandrine. Sittl [2] voudrait même les rejeter toutes en bloc, parce qu'elles contiennent des expressions doriennes. Pour Anacréon, les critiques [3] distinguent; mais un éloge de Myron n'a pu être composé avant le milieu du v^e^ siècle. Simonide, plus illustre, a souffert encore davantage. Son recueil est un chaos, que les efforts de Bergk, Sittl et Flach [4] n'arrivent pas à débrouiller. D'ailleurs, dans ce fatras, tout ne vient pas de Méléagre. Les pièces attribuées au grand poète forment de longues séries, où on devine la main de Céphalas. Les faussaires ont épargné Bacchylide; mais Platon est bien innocent des fadaises qu'on lui a prêtées.

Sur tous ces points, Méléagre est responsable. Du reste

1. AP. VI, 163.

2. *Geschichte der griechischen Literatur bis auf Alexander den Grossen*, Munich, 1884-1887, t. I, p. 329.

3. Cf. Benndorf, *De Anthologiae graecae epigrammatis quae ad artes spectant*, p. 9.

4. Bergk, *Poetae lyrici graeci*, Simonide, *Epig.* — Sittl, *op. cit.*, t. III, p. 38 sqq.; — Flach, *Geschichte der griechischen Lyrik*, Tubingue, 1884, p. 441-447.

il s'est une fois au moins condamné en propres termes. « Je choisirai dans Anacréon, dit-il, des vers élégiaques et lyriques. » Ce dernier mot s'applique à des couplets évidemment apocryphes sur les joies de l'ivresse et la modération dans les désirs [1].

Il faut pardonner à tant d'erreurs et même ne pas trop les regretter. L'*Anthologie* nous apporte un précieux témoignage sur les faiblesses du I^er^ siècle. La majesté des chefs-d'œuvre classiques ne suffit plus; on raffine, on subtilise, on jette des fleurs sur les colosses de l'antiquité. Chez les Grecs, la conscience n'égala jamais le talent, et quand arriva le déclin, ils furent abandonnés sans défense aux caprices d'un goût hasardeux. Rappelons-nous les livres où les Istros et les Hégésandre voilent de tant de fables leur ignorance et leur mauvaise foi [2]. Ces études extravagantes sont pleines de renseignements sur les gens qui les ont écrites. Quand on commence à connaître l'histoire de la littérature, il n'est pas sans intérêt d'en parcourir le roman.

III

A l'époque alexandrine, les auteurs d'épigrammes règnent en maîtres. Ils ont toutes les audaces, et font rêver quelquefois à Benserade et à ses *Métamorphoses d'Ovide* mises en rondeaux : Archélaüs raconte les générations des animaux [3]; Eratosthène et Archimède [4]

1. AP. XI, 47 et 48.
2. Cf. Susemihl, *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, t. I, p. 489 et 622.
3. AP. t. III, III, 50, 51, 52.
4. AP. t. III; I, 119; VIII, 5.

versifient des problèmes; Arcésilas [1] flatte les rois de Pergame; Archimèle [2] décrit un navire offert par Hiéron II à Philadelphe; Théocrite de Chios se révolte contre la double souveraineté d'Alexandre et d'Aristote [3]; Daphitas de Magnésie s'attire par ses ironies le courroux des Attalides [4]; Callimaque et Apollonius [5] échangent des allusions piquantes ou des insultes; Hérodicus le grammairien dit crûment leur fait aux disciples d'Aristarque [6]. Les rois eux-mêmes entrent en lice. Nous possédons une épigramme attribuée à Ptolémée [7]; une autre est certainement de Philippe, le vaincu de Cynoscéphales [8].

Méléagre négligea la plupart de ces écrivains et pourtant il ne fut peut-être pas assez sévère. On est indulgent aux défauts que l'on partage. Les Alexandrins envahirent l'*Anthologie*. Les énumérer est une fatigue. On trouve déjà dans le *Proème* : Anyté, Mœro, Nossis, Rhianus, Samos, Erinne, Léonidas, Mnasalque, Pamphile, Pancrate, Tymnès, Nicias, Euphémus, Damagète, Callimaque, Euphorion, Dioscoride, Persès, Diotime, Ménécrate, Nicénète, Phaenne, Simmias, Alexandre, Polyclète, Polystrate, Hermodore, Posidippe, Hédyle, Asclépiade, Aratos, Chérémon, Phédime, Antagoras, Théodoridas, Phanias et Antipater, sans parler de Méléagre lui-même [9].

Les travaux de Passow, de Weigand et de Knaack ont permis de grossir encore le catalogue. Je rappelle seu-

1. AP. t. III, III, 56.
2. AP. t. III, III, 82.
3. AP. t. III, II, 46. Cf. Athénée, XII, 540, A.
4. AP. t. III, V, 20.
5. AP. XII, 43; XI, 275.
6. AP. t. III, V, 25.
7. AP. t. III, III, 59.
8. AP. t. III, V, 10.
9. On peut consulter sur ces différents auteurs Knaack, *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, t. II, ch. 36.

lement Agis [1], Philétas [2], Aristodicos [3], Hermocréon [4], Phalæcus [5], Philoxène [6], Nicomaque [7], Glaucus [8], Carphyllidas [9], Théétète [10], Artémon [11], Nicarque [12], et Denys de Cyzique [13] et Thymoclès. Pour Erycias de Thessalie [14], l'hésitation est permise. Damostrate, mentionné en tête d'une épigramme votive, semble être non le poète mais le personnage qui fait l'offrande [15]. Qu'Alcée de Messénie fût oui ou non cité dans le *Proème*, il avait certainement obtenu les honneurs de l'*Anthologie* [16].

Cette succession de personnages obscurs donne presque le vertige; mais il serait injuste de s'en prendre à Méléagre. On ne peut juger ses contemporains. Le temps prépare le travail de la critique. Il détruit et simplifie, tire un homme de la foule et accumule sur sa tête les blâmes ou les éloges mérités par toute une génération. La complexité des choses écraserait notre faiblesse; pour comprendre il faut oublier.

Le compilateur, incapable de choisir, resta pourtant fidèle à ses goûts. Nous savons qu'il n'aimait pas les satires. Il ne fournit pas une seule série au livre XI du

1. AP. VI, 152.
2. AP. VI, 210; VII, 481.
3. AP. VII, 189, 473.
4. AP. IX, 327; XVI, 11.
5. AP. VII, 650.
6. AP. IX, 319.
7. AP. VII, 299.
8. AP. XII, 44; VII, 285.
9. AP. VII, 260; IX, 52.
10. AP. VII, 499. Théétète fut l'ami de Callimaque, qui lui adressa une épigramme. Call., Ep. 9 (éd. Schneider).
11. AP. XII, 55, 124.
12. AP. VI, 285; IX, 330; VI, 31; VII, 159, 166. Un autre Nicarque vécut sous l'empire romain et composa des poésies satiriques. L'*Anthologie* nous les a conservées.
13. Cf. *infra*, même ch.
14. AP. XII, 32; VII, 397.
15. AP. IX, 328.
16. Les épig. AP. VI, 218; VII, 247, etc., sont comprises dans deux séries.

Palatinus. Les problèmes furent également mis à l'écart. Aux Alexandrins comme aux classiques, l'*Anthologie* emprunta surtout des épitaphes et des ex-voto. La faveur des inscriptions métriques grandissait toujours, et c'est par centaines que nos savants les recueillent. Les versificateurs n'attendaient pas les commandes. Ils déclamaient dans le vide, et ces fantaisies enchantaient un compatriote d'Antipater.

Mais un poète érotique gardait ses meilleures tendresses pour les poèmes amoureux. Le IIIe siècle avait de quoi le satisfaire. L'épigramme subit les vicissitudes de l'élégie. A côté de Philétas écrivirent Asclépiade et Posidippe. L'école ne fut pas très nombreuse. Dioscoride, Rhianus, Alcée, Phanias, Callimaque, Asclépiade, Posidippe, Polystrate, Antipater et Mnasalque forment une liste assez longue et pourtant incomplète. Mais où sont les interminables énumérations de tout à l'heure [1]? Un bel esprit sans beaucoup de talent alignait aisément quelques distiques pour une offrande ou une tombe. Éros est moins indulgent aux médiocres, et les gens du métier se risquaient seuls à le célébrer. Leurs œuvres en avaient d'autant plus de prix, et Méléagre y puisa largement.

Knaack suppose pourtant que ces préférences furent contenues par quelques scrupules. Le compagnon de Myiscus et d'Oudiadès avait pris de la réserve avec les années, et, quand il sollicita l'approbation de Dioclès, il ne voulut pas lui présenter trop d'épigrammes philopédiques. Les pièces de ce genre sont, dit le critique, extrêmement rares dans les séries qui proviennent de la première *Anthologie*. Le contraire est bien plus vrai. On

1. On pourrait presque retrancher les noms de Phanias et de Mnasalque. Ces deux poètes semblent n'avoir composé que fort peu d'épigrammes érotiques.

s'en aperçoit en parcourant la Μοῦσα Παιδική. Mais, suivant Knaack, Straton a mis à contribution, non la *Couronne*, mais les Παιδικά. Je ne saurais accepter cette hypothèse, puisque les Παιδικά renfermaient seulement des vers de Méléagre. D'ailleurs, des madrigaux composés pour Théoclès, Andragathos et Praxitèle n'ont pu être publiés en Phénicie. Ils faisaient donc partie de la *Couronne*.

Un écrivain de notre temps répugnerait à rapprocher ses œuvres de leurs modèles. Mais les Anciens cédaient moins que nous au désir de l'originalité. Méléagre fut, je pense, fier de prouver qu'il avait des lettres et ne craignait pas de se mesurer avec Asclépiade et Callimaque.

Il avait en outre son amour-propre de compilateur et ne voulait pas laisser perdre les plus précieuses pierreries de sa *Couronne*. Son livre est paré avec un soin jaloux. Tel grand homme est là pour la montre. Dût-il ne donner qu'un distique, on pourra le mentionner, et cela honore. Un modeste sixain forme tout l'apport d'Antimaque [1]. Apollonius est oublié, mais les *Thériaques* valent à Nicandre [2] les honneurs d'une citation. Les épopées d'Euphorion, plus que ses petits vers [3], font songer aux couleurs éclatantes du lychnis [4]. Aratos est le palmier qui élève son feuillage parmi les étoiles [5]. Cet éloge serait bien disproportionné s'il ne s'appliquait aux *Phénomènes* [6].

Deux pièces insignifiantes sont attribuées à Philétas le

1. AP. IX, 321. On croyait jadis l'épigramme apocryphe. Spiro (*De Euripidis Phoenissis*, Berlin, 1884, p. 26, n. 29) a démontré qu'elle est authentique.
2. AP. VII, 435, 526.
3. AP. VI, 279; VII, 651.
4. AP. IV, 1, 23 : Λυχνίδα τ' Εὐφωρίονος.
5. AP. IV, 1, 49 :

> Ἄστρων τ' ἰδρὶν Ἄρατον ὁμοῦ βάλεν, οὐρανομάκευς
> Φοίνικος κείρας πριοτογόνους ἔλικας.

6. AP. XI, 437; XII, 129.

Samien [1]. Le maître de Théocrite était de Cos. Faut-il distinguer ici deux poètes? La question est embarrassante. Que décider pour Théocrite lui-même? Le *Proème* ne le mentionne pas, mais l'*Anthologie* lui fait accueil. Sur ce point Weigand a levé tous les doutes exprimés par Passow. L'omission peut être involontaire, mais je ne le crois pas. Méléagre eut probablement des manuscrits défectueux et interpolés. Certaines dédicaces ont été copiées sur des monuments. Elles sont d'ailleurs groupées avec une régularité qui inquiète, et il ne semble pas que la série provienne de la *Couronne* [2]. Le silence du compilateur trahit donc la gêne, et peut-être quelque dédain.

Callimaque avait des ennemis et des admirateurs enthousiastes. Cet écrivain délicat et sec ne réussit pas toujours dans les grands tableaux, mais il triomphe dans les esquisses. Jusque sous l'empire ses épigrammes furent célèbres, et les archéologues en ont récemment déchiffré une, copiée sur le mur d'une maison romaine par quelque jeune Italien [3]. Cinq nous ont été conservées dans l'*Anthologie* des *Diaphora metra* [4]. Un grand nombre fut recueilli par Méléagre. L'emblème du poète est un myrte plein de miel amer [5]. Entre tous les feuillages qui composaient les couronnes, on recherchait ces rameaux parfumés et brillants. L'arbuste d'Aphrodite convenait au grand élégiaque de Cyrène, et la métaphore, dans sa concision, rappelait bien les joies et les tristesses des amoureux. Ne cherchons pas ici d'allusions raffinées et malveillantes. Méléagre ne songeait pas aux inimitiés

1. AP. VI, 210; VII, 481.
2. Cf. surtout AP. VI, 336, 340; VII, 660, 664, et les notes de Dubner.
3. Susemihl, *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, t. I, p. 357, n. 54.
4. AP. XIII, 7, 9, 10, 24, 25.
5. AP. IV, 1, 22.

littéraires de Callimaque, pas plus qu'à la perfection laborieuse de ses vers [1].

Pour ce chef d'école, l'épigramme n'était qu'un divertissement. D'autres auteurs renoncèrent aux vastes ambitions et mirent toute leur gloire à ciseler des bijoux. Rien ne manque à Léonidas de Tarente, qu'un peu d'orgueil. Anciens et modernes vantent son ingéniosité, son idéalisme discret, sa touche large et précise. Les vers qu'il consacra à l'Aphrodite Anadyomène faisaient, suivant Pline, pâlir l'original. Il est vrai que chez Pline le goût n'est pas toujours à la hauteur de l'érudition [2]. Méléagre sut rendre justice à son prédécesseur. Tant de mérites furent dignement récompensés par la couronne de lierre, « dont s'honorent ces doctes fronts »[3]. Témoignage encore plus flatteur, le nom du Tarentin revenait presque à chaque page de l'*Anthologie*. On ne peut ici fixer de nombres absolument certains. Les résultats sont faussés par des confusions. Un autre Léonidas vécut à Alexandrie sous l'empire romain et composa de fort médiocres épigrammes. Même en faisant sa part, celle de son homonyme reste fort belle, et le lecteur ne s'en plaint pas.

Les Syriens en étaient encore plus heureux. Les qualités de Léonidas flattaient leurs défauts. Ses petits chefs-d'œuvre ont souvent pour cadre une énumération d'offrandes. Quel merveilleux thème à développements!

1. Cf. dans Jacobs (*Animadv.*, t. I, p. 7) les conjectures de Martini et de Reiske. Je me borne à rappeler que Posidippe a dit qu'Éros est γλυκύπικρος (AP. V, 134). Méléagre lui-même a écrit (AP. XII 154, 4):

[Ἔρως] οἶδε τὸ πικρὸν συγχεράσαι μέλιτι.

2. *Hist. naturelle*, XXXV, 91 : « Versibus graecis tali opere cum laudatur victo, sed illustrato. » J'adopte ici une conjecture assez vraisemblable de Dehèque (*Anthologie grecque*, t. II, p. 373). Bien des versificateurs chantèrent l'Aphrodite Anadyomène, mais aucun ne fut plus heureux que Léonidas de Tarente (AP. XVI, 182).

3. Horace, *Odes*, I, 1.

Archias [1] et Antipater [2] s'en emparèrent avec enthousiasme. Tout lecteur de l'*Anthologie* connaît la fameuse dédicace des trois frères. Ils présentent une triple offrande à trois divinités qui les ont favorisés dans trois sortes de chasses [3]. Ce sujet a été tourné et retourné sous quinze formes différentes, et Léonidas fut le premier qui le traita.

Méléagre admira l'auteur à la mode. La célébrité du maître couvrit même la faiblesse de quelques disciples: Ariston et Phanias. Knaack s'en étonne [4], mais au 1er siècle, cette erreur de goût était presque inévitable.

Asclépiade n'avait pas à craindre le jugement d'un élève. Les critiques modernes ont mis quelque temps à comprendre ce talent impétueux et coloré [5]. Méléagre en sentit de prime abord toute la valeur. Il sut profiter de l'exemple et paya généreusement, dans l'*Anthologie,* cette dette de reconnaissance.

Asclépiade et Posidippe appartiennent au même groupe littéraire, si bien qu'il est souvent difficile de les distinguer. Le cas se présente cinq fois dans le manuscrit, et toujours à propos d'épigrammes érotiques. Le *Proème* de la *Couronne* marque nettement cette communauté de génie. Les noms sont rapprochés et les emblèmes presque identiques. Je crois même que Méléagre force la ressemblance. Posidippe est autre chose qu'un amou-

1. Cf. AP. VII, 67 (Léonidas), et 68 (Archias); VI, 289 (Léonidas), et 39 (Archias).

2. Jacobs appelle Antipater : « Perpetuus Leonidae imitator. »

3. AP. VI, 13 (Léonidas de Tarente), 14 (Antipater de Sidon), 16 (Archias).

4. Cf. Knaack, *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit,* t, II, p. 549, n. 163 : « Mit der Aufnahme dieses Quasipoeten, hat Meleagros wenig Geschmack bewiesen. »

5. Bernhardy (*Grundriss der griechischen Literatur, dritte Bearbeitung,* Halle, 1880, zweiter Theil, zweite Abtheilung, p. 754) trouve qu'Asclépiade a plus de naturel que d'art.

reux. Les *Deipnosophistes* lui attribuent une satire très violente [1], et on a trouvé sous son nom, dans des papyrus égyptiens, une pièce de circonstance sur le phare d'Alexandrie [2]. Méléagre avait lu ces vers [3], mais il prit plaisir à les oublier.

Hédyle fut traité de même. Cet écrivain sarcastique nous est connu par Athénée. L'*Anthologie* ne lui emprunta guère que des vers érotiques [4] ou, comme dit le *Proème*, des fleurs champêtres. Apprécier ainsi le poète, c'est presque le trahir.

Mnasalque de Sicyone est le digne compagnon de Philopémon et de Lycortas. En lui passe quelquefois le souffle héroïque de Simonide [5]. Cette inspiration belliqueuse lui valut les sympathies des Syriens. Dix-huit épigrammes de l'Achéen nous ont été transmises par Méléagre, qui ne dédaigna pas ces branches de pin maritime. L'allusion est fine, car dans les jeux isthmiques, ce sombre feuillage était la récompense du vainqueur.

Théodoridas déteste Mnasalque et le compare à un tambour résonnant sous les coups [6]. L'école phénicienne accordait aux deux rivaux une égale estime [7]. Ils furent, après leur mort, réconciliés par l'*Anthologie*, qui leur fit la part à peu près égale. Les anciens ratifièrent ce jugement,

1. Athénée, X, p. 414, D, E.

2. Cf. AP., t. III, III, 80.

3. Il en a tiré l'expression proverbiale οἶα κορώνη (AP. XII, 92, 4).

4. AP. V, 199. Il faut y ajouter AP. VI, 292. Les satires d'Hédyle étaient nombreuses si nous en croyons Athénée (cf. X, 414, D, E, et VIII, 344, F). Remarquer surtout l'expression ὀψοφάγους καταλέγων.

5. C'est le jugement de Théodoridas, qui n'était pas favorable à Mnasalque (AP. XIII, 21, 3) :

Ἃ μῶσα δ' αὐτῶ τᾶς Σιμωνίδα πλάτας
Ἧς ἀποσπάραγμα.

6. AP. XIII, 21, 7 et 8.

7. Théodoridas a écrit des poésies votives, et ce genre plaisait aux épigrammatistes phéniciens. Cf. VI, 222 (Théodoridas), et VI, 223 (Antipater). Cet Antipater est le Sidonien, car l'épigramme fait partie de la *Couronne*.

car ils ont recueilli une épigramme de Mnasalque [1] et deux de Théodoridas.

Méléagre est donc assez équitable, mais sa galanterie fit quelquefois tort à son jugement. Les critiques ont toujours traité avec complaisance les héroïnes de l'histoire ou de la légende. Ils se les figurent charmantes et n'ont pas à craindre de les trouver cruelles. Le *Proème* de la *Couronne* nous présente tout d'abord trois femmes; Callimaque et Simonide passeront ensuite. Tel un amateur un peu libertin place au seuil de sa galerie le groupe des trois Grâces. Devant le piédestal, Méléagre entasse les fleurs les plus brillantes et les plus recherchées [2]. Anyté mérite cet enthousiasme [3]; mais Nossis et Moero eurent sans doute plus de beauté que de talent.

Les versificateurs du IIe siècle sont aussi jugés avec trop d'indulgence. Heureusement leur stérilité nous épargne des lectures fastidieuses : car le compilateur était incapable de choisir. Dioscoride, sans appartenir à cette période, en a presque tous les défauts. Il abuse de l'adresse et de la facilité. Ses panégyriques d'Anacréon ou de Sophocle nous ennuient souvent, mais ils avaient beaucoup de succès [4], et Méléagre dut satisfaire ses lecteurs.

1. Athénée, IV, 163, A. Cette épigramme se retrouve deux fois dans le volume de Cougny (III, 71, et V, 14). Pour Théodoridas, cf. AP. XIII, 8 et 21.

2. Notamment le κρίνον dont Dioscoride parle en ces termes (III, 116): κρίνον βασιλικὸν, τούτου τὸ ἄνθος στεφανωματικόν ἐστι, καλούμενον ὑπ' ἐνίων λείριον. Voir aussi Athénée, XV, 681, B; 683, D. Pour l'iris (qui sert de symbole à Nossis), voir Nicandre cité par Athénée, XV, 683, E. Les expressions de Méléagre sont pleines de galanterie (AP. IV, 1, 9, 10):

... μυρόπνουν εὐάνθεμον ἶριν
Νοσσίδος, ἧς δέλτοις κηρὸν ἔτηξεν Ἔρως.

Knaack en a déjà fait la remarque.

3. Anyté fut assez populaire; son influence est visible chez Mnasalque (AP. IX, 144, et IX, 333) et les poètes syriens (AP. VII, 215, Anyté; VII, 214, Archias).

4. AP. VII, 31, 37. Cf. AP. VII, 2, 6, 8 (Antipater); 13 (Méléagre); 14, 15 (Antipater); 23, 26, 27, 29, 30, 34 (Antipater); 79 (Méléagre); 81 (Antipater).

Alcée de Messénie est fort bien traité et pour les mêmes raisons. L'emblème de Samos est une branche de laurier : c'est bien excessif. Denys de Cyzique [1] et Polystrate ne nous ont laissé que cinq ou six épigrammes; mais Polystrate est appelé la fleur des poètes et comparé à l'amaracus [2], gloire des couronnes antiques. Antipater de Sidon obtient plus large hospitalité que Léonidas et Callimaque [3].

L'œuvre achevée, l'érudit se rappela qu'il était poète. Dans son *Anthologie,* il se fit la part du lion. Je doute qu'il ait pu se résoudre à oublier un seul de ses vers [4]. Malgré les suppressions des Byzantins, le manuscrit lui en attribue encore plus de huit cents. Un moderne se fût tenu à la porte du sanctuaire, mais les Grecs ont moins de scrupule, ou peut-être plus de franchise.

IV

Le scoliaste nous apprend que les épigrammes de la *Couronne* étaient disposées suivant l'ordre alphabé-

1. Plusieurs Denys fournirent des épigrammes à l'*Anthologie* de Céphalas. Il faut distinguer Denys d'Andros (AP. VII, 533), Denys de Rhodes (AP. VII, 716) et Denys de Cyzique (AP. VII, 78). Le premier fut admis dans la *Couronne* de Philippe; les deux autres, dans celle de Méléagre. J'ai pourtant des doutes sur l'existence de Denys de Rhodes. On dirait que l'adjectif Ῥόδιος a été ajouté par le scoliaste, parce que dans l'épig. VII, 716, il est question d'Ialysos. Si j'ai raison, Méléagre n'a connu que Denys de Cyzique. Ce poète vivait au IIe siècle, car il a parlé de la mort d'Ératosthène.

2. Athénée, XV, 679, D.

3. J'admettrais volontiers que la *Couronne* contenait quelques épigrammes d'Archias. Ses poésies sont assez fréquemment comprises dans des séries (cf. AP. VII, 191, 213-214; V, 58, 59). L'épig. VII, 723 (adespote) fut recueillie par Méléagre. Elle appartient au IIe siècle, car elle rappelle la prise de Lacédémone.

4. Il est frappant que l'auteur ait voulu publier à nouveau les poésies des Παιδικά. En outre, aucun indice ne permet de supposer que les anciens aient possédé en recueil les épigrammes de Méléagre.

tique [1]. On supposait jadis que Méléagre avait réservé à chaque auteur un chapitre de l'ouvrage. Dans cette hypothèse, la place des différents écrivains était déterminée d'après les initiales de leur nom [2]. Cette idée ne trouverait plus aujourd'hui de partisans. Nous savons qu'il faut considérer seulement le début de chaque pièce.

Malgré les efforts de Céphalas, quelques traces de cet arrangement subsistent encore [3]. Il est d'ailleurs très nettement visible chez Philippe de Thessalonique. Or, Jacobs remarque, avec beaucoup de raison, que la seconde *Anthologie* suit de fort près les exemples de la première.

Des pièces jetées ainsi, comme au hasard, ne pouvaient être réparties en plusieurs livres. Les Byzantins eurent l'initiative des divisions actuelles, j'en trouve la preuve dans une annotation du *Palatinus* [4]. Toutefois, la masse compacte de l'ouvrage était allégée par une introduction,

1. Συνέταξεν δὲ αὐτὰ κατὰ στοιχεῖον (p. 81 du ms.). Cette note vient du lemmatiste (cf. Finsler, *Kritische Untersuchungen*, p. 152).

2. Jacobs (*Animadv.*, t. I, *Prolegomena*, p. 41-42) : « Posteriora haec verba male accepit Salmasius in exercitationibus, Plin., p. 596, D, qui etiam Leichium in Carm. Sepulcr., p. IV, et Reiskium in errorem induxit, Praef., p. XIII, ut putarent Meleagrum poetarum nomina secundum ordinem elementarem disposuisse. »

3. Jacobs (*Animadv.*, t. I, *Prolegomena*, p. 77) : « Ordinis elementaris quo epigrammata in Meleagri conlatione disposita fuisse constat in plurimis locis manifesta reperiri vestigia... » Ceci est fort exagéré. Passow (*Opusc. Acad.*, p. 179) a noté deux séries assez longues où l'on retrouve encore la disposition primitive (AP. VII, 194-203) : Ἀκρίδα, Ἀκρίς, Ἀχήεις, Δαμοκρίτῳ, Εἰ, Ὄρνεον, Οὐκέτι, Οὐκέτι, Οὐκέτι, Οὐκέτι, Οὐκέτ' ἄν; (AP. VII, 264-271) : Εἴη, Ναυηγοῦ, Ναυηγοῦ, Ναυτίλοι, Ναυηγόν, Πλωτῆρας, Τούσδε, Ὤφελε (cf. aussi AP. VI, 110, 112). Weigand a ajouté à la première série les épig. VII, 192-193. Setti (*Studi sulla Antologia greca*, Torino, 1890) a repris ces études. Sa méthode consiste à écarter de la série les épigrammes que Céphalas y a introduites pour rapprocher les œuvres appartenant à un même auteur. On peut ainsi reconstituer quelques groupes nouveaux. AP. VII, 8-21 (ο — τ.); 507-513 (α — φ.); 712-718 (ν — ω.); XII, 71-78 (θ — ε). Ici l'ordre alphabétique est renversé. L'épig. XII, 70, commençant par un Σ, peut être jointe aux précédentes.

4. Κωνστάντινος ὁ ἐπονομαζόμενος Κεφαλᾶς συνέχεεν αὐτὰ, ἀφορίσας εἰς κεφαλαῖα διάφορα.

un envoi au lecteur et une biographie de Méléagre. Nous connaissons le *Proème*. Les Παιδικά en avaient déjà un dont le poète n'eut qu'à reproduire le dessin général. La conclusion est d'une originalité qui confine à la bizarrerie. Voulant flatter Dioclès et se décerner quelques éloges, le compilateur prend pour intermédiaire la *Coronis* [1]. Cette ligne onduleuse que les scribes traçaient à la fin des manuscrits rappelle le dragon qui défend le jardin des Hespérides, mais ici le gardien ouvre la porte et appelle le public. Cette fantaisie est présentée sans beaucoup d'adresse, mais elle est ingénieuse et a tenté la verve de Martial [2].

En dernier lieu venait l'épigramme où le Syrien salue ses trois patries. C'était la conclusion sereine, mais attristée, d'un livre quelquefois bien scabreux.

Ainsi reconstituée dans son désordre apparent, l'*Anthologie* nous choque au premier abord. Brunck, dont l'érudition est souvent téméraire, crut avoir le droit de corriger l'Antiquité. Dans les *Analecta*, un chapitre distinct est consacré à chaque auteur. Déjà Céphalas, poussé par le même désir, avait réuni les vers de sujet pareil. Planude exagérait ce principe jusqu'au ridicule.

Je pense que Méléagre a raison contre ses éditeurs [3].

L'art hellénique nous charme par des moyens qui surprennent. L'architecte jette un édifice sur des roches

1. AP. XII, 257.

2. Dans l'épig. X, 1, c'est également le livre qui s'adresse au lecteur (cf. Horace, *Épit.* I, 20). Jamais un poète classique n'aurait eu de pareilles recherches. Les Alexandrins et les Romains sont des gens de lettres. Ils songent non seulement à l'ouvrage, mais au volume. — L'une des trois épitaphes (VII, 417-19) était placée à la fin de l'*Anthologie* (cf. Finsler. *Kr. Untersuchungen*, p. 152, 1).

3. L'ordre alphabétique est resté en usage chez les Byzantins (cf. Benndorf, *De Anth. graec. epigrammatis*, p. 3 sqq., et Wachsmuth, *Studien zu den griechischen Florilegien*, Berlin, 1882, p. 5). Dans Planude la disposition des chapitres est caractéristique. Voici le commencement du liv. I : Εἰς ἄγωνας, εἰς ἄμπελον, εἰς ἀναθήματα, εἰς ἀναπήρους, εἰς ἀνδρείαν, εἰς ἀνταπόδοσιν, etc.

mal aplanies. Le sculpteur de bas-reliefs pose un niveau inflexible sur la tête de tous ses personnages. On est prêt à s'indigner; mais que l'on regarde seulement, et on verra où sont les barbares. Les poésies étaient, dans les éditions alexandrines, divisées d'après la nature du mètre [1]. La négligence de Méléagre dissimule bien des finesses.

Des épigrammes mélangées forment un ensemble qui se tient. L'ordre des *Analecta* n'est bon que pour des savants. L'adopter, c'est faire un herbier d'une gerbe de fleurs. Les classifications byzantines sont au-dessous de la critique. Plaignons les lecteurs que Planude entraîne dans les méandres d'un plan scolastique. Le retour des mêmes idées amuse un instant, puis irrite, et devient bientôt intolérable. On voudrait déchirer le volume pour en brouiller les pages.

Au contraire, l'ordre alphabétique est fécond en agréables surprises. Rétablissons-le dans les fragments qui nous restent de la première *Anthologie* [2]. Tour à tour se présentent devant nous Antipater, Léonidas, Héraclite et Méléagre. Les sujets changent en même temps que les auteurs. Nous lisons en dix minutes trois épigrammes votives, une érotique et deux funéraires.

Les musiciens s'amusent quelquefois à débuter par quelques mesures d'un air connu. Soudain la mélodie prend son essor et s'achève en cadences originales. Voici des effets du même genre. Deux pièces commencent par la même formule : Ἡ Κύπρις [3]. Que fera la déesse? Elle reconnaît, dit Asclépiade, le pouvoir des amours philo-

1. On distinguait entre les iambes, les distiques et les vers lyriques (cf. plus haut les renseignements donnés sur les éditions d'Anacréon et de Sappho).

2. AP. IX, 724, 728 : Ἡ δάμαλις (Antipater de Sidon); AP. VII, 466 : Ἦ δεῖλ' Ἀντίχλεις (Léonidas de Tarente); AP. VII, 465 : Ἡ Κόνις (Héraclite); XII, 86 : Ἡ Κύπρις θήλεια (Méléagre); VI, 340 : Ἡ Κύπρις οὐ πάνδαμος (Théocrite).

3. AP. XII, 86; VI, 340.

pédiques; elle protège, dit Théocrite, le mariage de Chrysogone et d'Amphiclès.

Ici le plaisir naît du contraste. Ailleurs, la ressemblance est plus complète [1], bien qu'elle soit fugitive et n'ait pas le temps de nous ennuyer. Les auditeurs d'Antipater et d'Archias étaient ravis de telles rencontres. Les mots Ἄκρις, Ἀκρίδι, Ἀκρίδα [2] annoncent qu'il va être question de cigales. Il est piquant de voir trois auteurs s'ébattre dans un champ si restreint. Une sorte de concours est ouvert entre Mnasalque, Léonidas et Méléagre. Ces rapprochements n'étaient pas rares. L'imagination des Grecs aime les cadres traditionnels. Des pièces commençant par Πῖνε, Αἰάζειν ou Τύμβος, devaient tout au moins appartenir au même genre.

Plus loin des épigrammes s'opposent comme le double visage d'un Hermès. D'abord l'affirmation, puis la palinodie. L'écrivain a mis au début deux expressions pareilles. Placés à côté l'un de l'autre, les deux poèmes se feront valoir [3].

Antipater a composé une épitaphe demi sérieuse, demi bouffonne, dont le premier vers est une invocation à la stèle funéraire. Méléagre, annonçant la mort de son rival, lui emprunte ce mouvement oratoire. Grâce au choix heureux de quelques mots, les lecteurs de la *Couronne* passaient sans intermédiaire de l'original à l'imitation [4].

D'ailleurs l'*Anthologie,* malgré son désordre, avait de l'unité. Mille images, austères ou riantes, se succédaient comme au hasard, mais quelques-unes, sans cesse ramenées, se gravaient plus profondément dans la mémoire. A la longue, elles faisaient centre. Des lignes s'ébau-

1. Cf., par exemple, AP. IX, 724, 728.
2. AP. VII, 190, 194, 195.
3. AP. V, 172, 173.
4. AP. VII, 427, 428.

chaient, puis se dessinaient plus précises. On apercevait un ensemble, et l'on savait gré à Méléagre d'avoir travaillé en sa compagnie. Cette composition n'est point proprement celle des œuvres littéraires. Je songerais plutôt ici à une peinture, avec ses dégradations de teintes et sa couleur dominante. Le formalisme de Rome eût demandé peut-être plus de rigueur. Mais les Hellènes étaient moins difficiles à satisfaire. Qu'on lise les odes de Pindare et même les discours de Démosthène.

Ainsi la première *Anthologie* est toute pleine de la Grèce. C'est la Grèce qui donne à tant d'épigrammes la perfection de la forme et la justesse du trait, et qui fait planer sur les réalités de la vie l'ombre clémente de la mort et le regard des dieux indulgents. Et pourtant, jusque dans cette compilation, on devine la personnalité du Syrien. Pourquoi tant de vers érotiques et de tirades pompeuses? C'est que Méléagre est né dans un pays d'improvisateurs et de courtisanes. Jusqu'à son dernier jour, il resta l'admirateur de Zénophile et le disciple d'Antipater. On s'étonne même qu'un livre terminé à Cos soit si fortement marqué à l'empreinte de la Phénicie. Sans doute l'auteur commença de bonne heure à réunir des épigrammes. Du reste, il y a pour tous les hommes un moment qui fixe les idées et les goûts. Les poètes amoureux sont encore plus impénétrables que les autres. Ils s'obstinent à vivre dans le mirage de leurs vingt ans.

La *Couronne* a bien des imperfections. Mais ses copies la font valoir. Remercions Philippe d'avoir proscrit ou dédaigné les passions philopédiques. Mais il multiplie les sentences, les satires, les anecdotes, les flatteries aux puissants. La dextérité grecque conciliait la dignité de l'art et les intérêts de l'artiste. Ces délicatesses sont tombées entre des mains bien lourdes. Straton de Sardes

nous ramène aux égarements des Παιδικά et fait sombrer le libertinage dans l'ordure. Agathias a quelque mérite. Son travail est correct et pâle comme tout ce qui naît de l'imitation. Mieux vaut ne pas juger Céphalas. Sa plus grande gloire est d'avoir possédé une bibliothèque.

Toute cette lignée vient de Méléagre et n'en fait pas mystère. Philippe suit pas à pas son devancier. Comme lui, il compose une *Couronne,* écrit un *Proème*, adopte l'ordre alphabétique et laisse inachevée l'énumération des auteurs [1]. Straton de Sardes s'inspire plutôt des Παιδικά. Grâce à une citation bien choisie et malicieusement interprétée [2], il place même ses abominations sous le patronage de Méléagre. La popularité de la première *Anthologie* se maintint pendant douze siècles. Le scribe du *Palatinus* [3] rend hommage à l'érudit « qui réunit la fameuse collection d'épigrammes ».

1. AP. IV, 2.
2. AP. XII, 2 :

.... ζητεῖ .... δέλτοισιν ἐμαῖς
.... ἱλαραῖς χαρίτεσσι μεμιγμένον ἡδὺν Ἔρωτα.

Cf. Méléagre, AP. VII, 419, 3 et 4 :

.... γλυκύδακρυν Ἔρωτα
.... ἱλαραῖς συστολίσας Χάρισιν.

3. AP. IV, 1 (en marge) :
Μελέαγρος ... ἐποίησεν .. τὸν θαυμάσιον τουτονὶ τὸν ἐπιγραμμάτων στέφανον.

CHAPITRE VI

L'AMOUR ET LES IDÉES MORALES DANS LA POÉSIE DE MÉLÉAGRE

Méléagre aima toute sa vie, et sa poésie est pleine de ses amours. Aux jours de vieillesse, rappelant ses travaux littéraires, il se vantait d'avoir uni les Muses et Éros [1].

Cet Éros n'est pas le nôtre. Il y a dans l'âme antique des sentiments qu'un moderne refuse de comprendre. Ils nous apparaissent très lointains, comme la vieille civilisation qui les a produits. Épargnons du moins aux Anacréon et aux Alcibiade les hontes d'une comparaison qui semble indiquée. Ces libertins ne furent pas des criminels. L'opinion faussait la conscience, et un vice qui répugne suscitait parfois d'admirables élans. Théron, comme Héliodora, fit connaître l'amour à Méléagre.

Sans doute cet amour fut bien sensuel ; mais s'il n'arriva jamais à se déprendre des réalités matérielles, il sut les ennoblir par le culte de la beauté. On pouvait sans déchoir, dans le pays de Praxitèle, oublier l'âme en contemplant le corps. Les Grecs furent jusqu'à la dernière heure fidèles à cette religion, et l'ardeur de leurs enthousiasmes ne décrut pas, bien que leurs goûts aient

1. AP. VII, 419. 421 : ... Μοῦσαν Ἔρωτι ... ἡρμόσαο. ... μέτρον ἐρωτογράφον.

plusieurs fois changé. Dès la fin du IVe siècle, la sécheresse vigoureuse des œuvres antiques fait place dans les statues à une élégance voluptueuse et frêle [1]. C'est le temps des Psychés délicates et des Éros douteux.

Les Syriennes étaient loin de réaliser cet idéal [2]; mais leur amoureux les contemple avec des yeux de poète et de poète alexandrin. Démo s'enorgueillit de ses joues blanches [3]. La fraîcheur de Zénophile séduit jusqu'aux moucherons [4]. Myiscus est délicat [5]. Si la maigreur de Callistion est notée d'un trait rapide, Oudiadès échappe à ce blâme, et Méléagre ne l'oublie pas [6]. La beauté a fait son temps, le règne du joli commence. Le premier mérite est la jeunesse. Zénophile et Phanie sont des enfants [7]. Passé dix-huit ans un adolescent perd son charme [8], et des énumérations déplaisantes nous montrent tous les signes de cette déchéance [9].

1. Cf. Rhianus, AP. XII, 93:

Τῇ μὲν γὰρ Θεόδωρος ἄγει ποτὶ πίονα σαρκός
Ἀκμὴν, καὶ γυίων ἄνθος ἀκηρασίον.

Cf. W. Helbig, *Untersuchungen über die campanische Wandmalerei*, Leipzig, 1873, p. 258 sqq.

2. Théocrite, *Idyl.* X, 26 sqq.:

Βομβύκα χαρίεσσα, Σύραν καλέοντί τυ πάντες
Ἰσχνὰν ἁλιόκαυστον, ἐγὼ δὲ μόνος μελίχλωρον.

Cf. AP. XI, 327, Antipater de Thessalonique:

Τὴν ξηρὴν ἐπὶ νῶτα Λυκαινίδα, τὴν Ἀφροδίτης
Λώβην.....
..... τοιαῦται Σιδονίων ἅλοχοι.

3. AP. V, 160.

4. AP. V, 151. Cf. V, 152.

5. AP. XII, 59.

6. AP. V, 192. Græfe a fort bien interprété cette épigramme énigmatique. Cf. la note de Dubner dans l'édition de Paris. Voir aussi l'épig. XII, 94.

7. AP. V, 144. Noter également le choix des expressions dans les épigrammes consacrées à Phanie : βαιὸν φανίον, βραχὺ φέγγος (AP. XII, 82), et βραχὺ φανίον (AP. XII, 83).

8. AP. XII, 125. On trouve une idée analogue dans Straton, AP. XII, 4.

9. AP. XII, 33, 41. Méléagre emploie volontiers l'adjectif ἀπαλόχρους (AP. XII, 94, 133). De même (AP. V, 195):

Ἃ μὲν ἐπὶ χρωτὸς θεμένα πόθον, etc.

Si les Alexandrins méconnurent parfois l'austère harmonie des modèles classiques, ils comprirent en revanche le charme de l'expression et du mouvement. Helbig l'a remarqué [1], dans les peintures hellénistiques les prunelles brillent sombres et voluptueuses sous les sourcils épais. Ces éclairs ont ébloui Dioscoride [2], ils embrasent Méléagre [3]. Les yeux d'Héraclite fondraient une pierre, et leur muette éloquence peut convaincre jusqu'aux sourds. Le poète n'ignore point la force des regards brûlants, et la magie des regards humides [4]. Les yeux bleus d'Asclépias l'attirent comme le calme de la mer [5]. Ces hétaïres ne sont point des almées. Sous leur chevelure savamment arrangée [6], leur physionomie parle et leur bouche sourit [7]. Elles ont deviné que la beauté n'est point la grâce. Le plus immatériel de tous les dons est aussi le plus précieux [8].

Pour de telles passions la morale n'est qu'une gêne. Toutefois, la Grèce pensa trouver dans les amours philo-

1. Cf. Helbig, *Untersuchungen über die campanische Wandmalerei*, p. 267.

2. AP. V, 56 :

... γλῆναι λασίαισιν ὑπ' ὀφρύσιν ἀστράπτουσαι.

3. AP. V, 96; XII, 63, 68, 72, 94, 101, 109, 110, 113, 122, 144, 159. Méléagre dit à Myiscus :

... Ναὶ μὰ τὸ σὸν φαιδρὸν ἐπισκύνιον.

4. AP. XII, 127 :

... ἀκτῖνες... ἀπ' ὀφθάλμων...

AP. XII, 68 :

... ὄμμασι νεῦμα διύγρον.

La même idée est exprimée par Léonidas de Tarente, AP. XVI, 306.

5. AP. V, 156. Les anciens parlent volontiers des yeux bleus, sans doute parce qu'ils n'en voyaient pas souvent. Cf. Asclépiade, AP. V, 153.

6. AP. V, 147 :

....μυροβοστρύχου Ἡλιοδώρας
Εὐπλόκαμος χαιτή...

7. AP. V, 198 :

Καὶ τρυφερὸν μείδημα βοώπιδος Ἀντικλείας.

8. AP. V, 148, et surtout AP. V, 139 :

Ἡ γὰρ μοι μορφὰ βάλλει πόθον,...
Ἡ χάρις...

ainsi que V, 196 :

Ζηνοφιλᾷ κάλλος μὲν Ἔρως, σύγκοιτα δὲ φίλτρα
Κύπρις ἔδωκεν ἔχειν, αἱ Χάριτες δὲ χάριν.

pédiques un entraînement et une discipline salutaires. Méléagre s'est-il cru docile aux leçons de la philosophie socratique? On pourrait le supposer. Il prétend, dans la préface des Παιδικά, qu'il a réuni des exemples de vertu; et, pour vaincre les rigueurs d'un jeune homme, il dit lui avoir donné des gages de sagesse. Ces déclarations surprennent. Je crois simplement que le texte du manuscrit est altéré. Quelque Byzantin sentencieux a voulu jusqu'en ces épigrammes inquiétantes glisser un bon conseil [1].

Les amours de Méléagre naissent tout d'un coup. Il n'est pas séduit par les qualités qui se dissimulent, et sa mobilité n'admet pas les longues réflexions. Ses compagnons sont aussi prompts à l'enthousiasme. On trouve Damis pleurant sur le seuil d'une porte : le malheureux a vu Héraclite [2].

Il y a de la convention dans ces tableaux, mais les Grecs n'y prenaient pas garde. Chez les romanciers, au premier chapitre, le héros est frappé du coup de foudre, et le sort d'une vie se décide en un instant [3]. L'amour, en prenant les traits d'Éros, était devenu un dieu impatient qui voulait triompher sans combattre. D'ailleurs les coutumes antiques séparaient les hommes et les femmes, et si les amants se hâtent, c'est que les moments leur sont comptés. Dans la Comédie nouvelle [4], la jeune fille est assez souvent violée par un inconnu, qui la

1. AP. XII, 256 :

Ἰμερτοὺς ἀρετῆς κλῶνας ἀπεδρέπετο.

Dubner lit ici : Arétas ou Aréthas (cf. *supra*, p. 28).

AP. XII, 158 :

... ξυνῆς σύμβολα σωφροσύνης.

Græfe conjecture : σύμβολ' ὁμοφροσύνης.

2. AP. XII, 127, 72.

3. Voir les observations très justes d'E. Rohde, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, Leipzig, 1876, p. 145 sqq.

4. Comparer les imitations latines la *Cistellaria*, l'*Hécyre*, etc.

retrouve ensuite, et l'épouse au dénouement. Ces odieuses aventures sont heureusement imaginaires. Dès qu'un auteur grec veut peindre la passion, il renonce à nous donner une fidèle image de la vie.

Méléagre est épris. L'histoire de ce caprice naissant est d'une finesse exquise. Assez ému pour nous toucher, l'écrivain reste assez calme pour suivre ses émotions. C'est l'éternel mensonge de l'art. Si les sentiments qu'on nous exprime régnaient sans partage, ils demeureraient au fond de l'âme, et nous y perdrions des vers charmants.

Voici la rêverie des passions qui commencent. Méléagre est-il amoureux, ou sur le point de l'être? Nous l'ignorons. Le sait-il bien lui-même? Il pleure silencieusement. Une musique mystérieuse résonne à ses oreilles. Des apparitions enchantent son sommeil [1]. Il est délicieusement las, il souffre, et il est heureux. On se souvient de Catulle [2] :

Tenuis sub artus
Flamma dimanat; sonitu suopte
Tintinant aures.

Le poète veut résister cependant. Quelque scrupule le retient, ou la fausse honte, ou le souvenir des maux subis [3]. Il s'adresse des reproches, puis soudain il s'arrête. Il a compris que ses remontrances sont un vain bruit de paroles. Absent de ses propres discours, il appartient tout entier à Héliodora [4].

Bientôt, cessant de lutter, il descend dans les rues [5], et marche au hasard; il jette sur toute chose un regard

1. AP. V, 212 :

Ἀεί μοι δινεῖ ἐν οὔασιν ἦχος ἔρωτος,

et toute l'épigramme.

2. Catulle, 51, v. 9-11.

3. AP. XII, 117; XII, 82.

4. AP. V, 24.

5. AP. XII, 85 :

Αὐτομάτοις δ' ἄκων ποσσὶ ταχὺς φέρομαι.

distrait : « Quand je vois l'univers sans Théron, je ne vois rien [1]. » Un moderne dira avec plus de largeur, et moins de force :

Un seul être me manque et tout est dépeuplé.

Mais est-on jamais seul quand on aime? Une image apparaît aux yeux de Méléagre, lumineuse comme l'éclair, légère comme un nuage [2]. Il la suit, ayant aux lèvres le baiser de la vision céleste. Il retient son souffle et marche pas à pas [3], comme s'il craignait d'effaroucher ses rêves, et respectait en sa personne le sentiment qui le pénètre.

Puis tout s'efface. L'esprit s'assoupit un instant, mais bientôt il se réveille. Impitoyable et charmant, un détail obsède la mémoire. Toutes les joies et toutes les douleurs connaissent ces brusques retours de sensations lointaines et qui semblaient presque indifférentes. Quelle était donc la grâce de cette attitude passagère, de ce sourire? On en souffre maintenant, et jadis on n'en a pas su jouir. Quand Méléagre pense aux absentes, il revoit une boucle de cheveux, une fine sandale aux réseaux compliqués, ou moins encore, une couronne, ou, sur le mur plein de soleil, une porte hospitalière [4].

Lorsqu'il est près de sa maîtresse, l'extase va jusqu'à la douleur. Mélodie de la voix, beauté du visage, accents de la pectis qu'effleurent des doigts légers, c'en est trop pour une seule âme [5]. Le poète veut fuir et ne le peut

1. AP. XII, 60.
2. AP. XII, 84 :

..... φλόγα δ' οἷα προφαίνων
Παιδὸς ἀπαστράπτει κάλλος ἐραστὸν ἰδεῖν.

3. AP. XII, 84 :

Βαίνω δ' ἴχνος ἐπ' ἴχνος, ἐν ἄερι δ' ἡδὺ τυπωθέν
Εἶδος ἀφαρπάζων χείλεσιν ἡδὺ φιλῶ.

4. AP. V, 198.
5. AP. V, 139.

pas; dans ce trouble de tout son être, il ne pense plus, il ne vit plus, il aime [1].

On voudrait rester toujours à cette heure délicieuse. Mais elle est fugitive. Les Démarion et les Zénophile ne se font point prier. Méléagre est heureux, mais ses désirs satisfaits se calment. Pour soutenir son élan, le Syrien a besoin des prestiges de l'attente. Il se plaint que l'étoile du soir tarde à paraître, il injurie le coq dont les chants annoncent le matin [2]. Ce sont là protestations de rigueur; mais que signifient-elles? Qu'on relise le quatrième livre de Lucrèce [3], ou la *Magicienne* de Théocrite. Simétha est folle d'amour, et on devine qu'elle tressaille encore au souvenir de Delphis. Méléagre ignore ces transports. Il cherche à nous faire illusion. Mais ses images sont froides et banales; il nous parle de l'amant qui se réchauffe sous la couverture d'Héliodora, il nous montre une chair parfumée qui « trompe le sommeil » [4]. Je doute que de telles descriptions aient jamais pu corrompre personne.

Et cependant elles nous font quelquefois rougir. L'obscénité n'a pas toujours pour excuse l'emportement des sens; elle n'est souvent qu'une habitude d'esprit et même de langage. Méléagre a d'étranges hardiesses; mais, de son temps, elles n'ont dû scandaliser personne. Plus encore que le latin, le grec brave l'honnêteté dans les mots, et maint auteur de l'*Anthologie* est le digne compatriote d'Aristophane. Rhianus s'ébat avec lourdeur [5], Dioscoride se complaît dans l'ordure [6]. Rufin et Straton unissent la

1. AP. XII, 126 :
... οὔτε μένειν οὔτε φυγεῖν δύναμαι.
2. AP. XII, 114, 137. Cf. AP. V, 172 et 173.
3. *De Natura Rerum*, chant IV, 1045 sqq.
4. AP. V, 165. Cf. V. 173. — Voir aussi AP. V, 197 :
Ναὶ μυρόπνουν Δημοῦς χρῶτα τὸν ὑπναπάτην.
5. AP. XII, 37.
6. AP. V, 54, 55.

corruption hellénique et la pesanteur romaine [1]. Je crois qu'en telle compagnie l'amant de Myiscus a dû sembler presque chaste. Les plus libertins sont quelquefois les plus réservés dans leurs propos.

Toutefois les Παιδικά sont pleins de vers scabreux : juste châtiment d'une passion contre nature. Dans une épigramme [2], on voit autour de Philoclès un groupe de jeunes gens qui s'emploient à ses plaisirs [3]. Lysistrata n'a rien de plus audacieux. Songeons pourtant que les auteurs de décadence ont le goût des énumérations. L'invention curieuse du détail a peut-être ici pour but d'attribuer à chaque personnage un rôle bien déterminé. Mais j'avoue ne point comprendre les scrupules de Kaibel qui refuse à Méléagre la paternité d'une pièce par trop déshonnête. Si ces vers faisaient partie de la *Couronne,* ils ne déparaient point le recueil.

Mais le goût et le talent du poète n'étaient point là. Dans la peinture de l'amour satisfait, il vaut surtout par la finesse. Une angoisse, mêlée de colère, nous prend quelquefois devant le sommeil de ceux que nous chérissons. On sent qu'ils échappent à leurs affections, à leur personnalité même, brutalement ressaisis par les fatalités égoïstes de la vie. C'est l'impression que rendent ces vers subtils et pénétrants : « Tu dors, Zénophile, tendre tige;

1. AP. XII, 3; V, 35 et 36.

2. AP. XII, 95.

3. AP. XII, 33. Kaibel (*Sententiarum liber primus,* ap. *Hermes,* XV, [1880], p. 457-459) croit l'épigramme apocryphe : 1° à cause de son obscénité; mais le poète n'est point chaste; 2° à cause des mots μὴ γαῦρα φρυάσσου et de l'invocation à la Némésis, qui rappellent l'Hymne de Mèsomède (contemporain d'Hadrien). On trouve en effet dans cette ode :

κοῦφα φρυάγματα θνητῶν ἐπέχεις,
et γαυρούμενον αὔχενα κλίνεις.

Mais ces mêmes expressions ont été employées ailleurs par Méléagre (cf., pour γαῦρος, AP. XII, 137; pour φρύαγμα, XII, 101, et pour l'invocation à la Némésis, XII, 141).

plût aux dieux qu'imitant Hypnos, mais sans prendre ses ailes, je pusse pénétrer sous tes paupières, pour qu'il ne vînt pas en toi, celui qui charme jusqu'aux yeux de Zeus, et que seul je fusse ton maître [1]. »

Ailleurs l'amant frémit au vol d'une mouche, à l'aspect inattendu d'une maison solitaire. Abandonné pour quelques heures, il gémit, exagère sa peine, et jouit de la ressentir [2].

Après ces élans de tendresse, il semble que Méléagre va se recueillir, et nous dépeindre sa maîtresse pour mieux la posséder. Mais quelle déception! Au milieu de ces madrigaux on ne trouve pas un portrait. Héliodora et Zénophile nous sont inconnues : le poète qui les adora ne sut pas les sauver de l'oubli. Il nous dit, pour faire une antithèse, que Cléobule est blanc et Sopolis brun comme le miel, qu'Héraclite a des yeux éloquents et que Diodore fondrait des pierres à la chaleur de sa poitrine [3]. Et c'est tout. Point d'épithètes caractéristiques, même dans les énumérations. Les jeunes gens de Tyr se partagent au hasard les traits de l'idéal masculin, et, d'épigramme en épigramme, telle perfection passe de l'un à l'autre, suivant les besoins de la versification [4].

Comment expliquer cette défaillance? Avouons-le, l'aisance incomparable du génie grec se déploie surtout dans le domaine des idées générales. Il est frappant que les concitoyens de Phidias aient prêté si peu d'attention au visage de leurs grands hommes. Praxitèle immortalisa Phryné, mais il fit d'elle une Aphrodite. D'ailleurs, si

1. AP. V, 174.
2. AP. XII, 70 et 147. Cf. V, 136, *in fine*.
3. AP. XII, 165, 63.
4. AP. XII, 41, πυραυγὴς Ἀπολλόδοτος; XII, 94, ὄμμασι δ' Ἡράκλειτος; XII, 122 (Aristagoras), ὄμμασι τερπνὰ λαλεῖ; XII, 127 (Alexis), ἀκτῖνες... παιδὸς ἀπ' ὀφθαλμῶν; XII, 164, ἀβροκόμην... Κλεόβουλον; XII 256, ἀβροκόμην... Μυίσκον.

Méléagre ne voyait pas bien, c'est peut-être qu'il ne regardait pas toujours. Il ne distingue pas ses maîtresses; n'oublions pas qu'il en eut six en même temps.

On a droit de ne point admettre cette excuse, et de reprocher à ce raffiné un manque de délicatesse. Le Syrien subit trop profondément l'influence des mœurs orientales. Il naquit et vécut dans le pays des harems. Il faut dire pourtant que cette fougue impétueuse ne dura pas; c'est seulement au début que le poète voulut unir Anticlée à Timo, et Héliodora à Timarion. Chez un jeune homme ces égarements sont pardonnables. Les désirs de Chérubin s'élancent vers la comtesse, mais ils s'arrêtent sur la suivante.

Méléagre ne prétend point à la fidélité. Il accepte jusqu'aux faiblesses d'Héliodora, et demande seulement que la lampe s'éteigne, et que le rival favorisé soit saisi d'un profond sommeil [1]. C'est une vengeance de comédie.

Mais quelquefois sous les plaisanteries on devine la souffrance. Puisse la lampe d'Héliodora veiller sur elle et la garder pure [2]! Une épigramme du cinquième livre est traversée par un beau cri de jalousie douloureuse. Sans doute, dans ces vers [3], il n'y a pas un nom propre, et le lecteur craint vaguement d'être ému par un lieu commun. Mais ces quelques mots ont un accent qui pénètre; l'amant délaissé se maîtrise un instant et cherche à raisonner : il veut se prouver à lui-même la perfidie et la cruauté de l'infidèle.

D'ordinaire, Méléagre a moins de réserve. Il crie, jure, recherche tous les signes de la trahison, et attise le flambeau qui l'éclaire, et qui le brûle; voici tous les signes

1. AP. V, 165. Cf. V, 160.
2. AP. V, 166.
3. AP. V, 8.

d'une nuit de débauche : les cheveux en désordre, l'œil humide et la tête enivrée qui chancelle encore. Où est la bonne humeur cynique de tout à l'heure? L'évidence inattendue a frappé une âme mobile, et le poète honore de sa colère la femme qu'il allait abandonner [1].

Calmes ou troublées, ces passions finissent vite par l'indifférence. Héliodora mourut et fut pleurée. Timo s'attira de cruelles invectives. Mais Démarion, Anticlée, Phanie et tant d'autres! Après tant de flatteries, elles n'obtinrent pas un regret. C'est bien l'égoïsme des gens de lettres. Quand le vieillard rédigea son épitaphe, il rappela ses vers, mais il ne pensa plus à ses maîtresses [2].

La vie du libertin n'a pour elle que son éclat heureux. Méléagre ne sut pas le comprendre. Il se prétendait et se croyait peut-être tourmenté par les amours. Nous le voyons, dans une épigramme, fuir leurs atteintes jusqu'au centre de la terre [3]. Fadaises, dira-t-on, et l'on n'aura point tort. Des plaintes langoureuses sont le meilleur des madrigaux. On déplore son esclavage pour le faire adoucir. Ce n'est pas du temps de Boileau que les galants ont commencé à mourir par métaphore. Céladon est un lointain descendant de Méléagre.

Mais tous deux ont pour ancêtres les premiers aèdes helléniques. Les badinages de l'*Anthologie* sont l'écho des antiques malédictions lancées contre Cypris. Pour les Grecs, l'amour est une maladie que suivent la démence et le malheur. La passion troubla souvent un peuple qui n'avait pas su lui faire sa part. Les noms d'Hélène et de Clytemnestre dominent les vieilles légendes. Les tragiques reçurent l'héritage de l'épopée, et, durant un demi-siècle,

1. AP. V, 175, 184.
2. AP. VII, 417, 418 et 419.
3. AP. XVI, 213.

Euripide présenta aux Athéniens les mêmes images de volupté et de meurtre. Aristophane protestait pour la forme; mais le public était enivré, et toute une ville frappée de folie répétait : « Amour, tyran des hommes et des dieux! » Les Alexandrins recueillirent la tradition. L'avons-nous laissé perdre?

Méléagre, qui se lamente, n'a pas envie de se révolter. Les Syriens adorent la main qui les frappe, et ne savent pas toujours marquer la limite de la tendresse et de la religion. Myiscus est l'arbitre de la vie et de la mort [1]. Un jeune Tyrien est enlevé aux cieux. Que du moins il accepte quelques larmes pour s'y laver les pieds [2]! Bassesse et mauvais goût, rien ne manque à ces vers; ils sont plus déshonorants que les polissonneries de tout à l'heure.

Et pourtant sachons gré à Méléagre d'aspirer à la grande passion. Il n'y peut atteindre, et se contente de chimères. Bien des hommes en sont là, surtout chez les peuples de l'Orient et du Midi. Tandis que la poésie plane dans l'idéal, les mœurs restent brutales et vulgaires. A l'amour on demande les joies de l'imagination et des sens; on oublie trop souvent l'amour même. Chez les Persans la femme est traitée comme une déesse et comme une esclave. Bien que Pétrarque adorât Laure, il consentit à vivre loin d'elle. Mais Pétrarque fut constant, et Méléagre ignora jusqu'au nom de la fidélité. Je lui en ferais presque un mérite. Sa vie commente ironiquement ses épigrammes, et réduit à leur juste valeur tant de plaintes désespérées.

Cet amour fait de sensualité, de fantaisie, d'imaginations flottantes et d'exagérations oratoires, est ce qu'il y

1. AP. XII, 159.
2. AP. XII, 68 :

Ἐκ γῆς νίπτρα ποδῶν δάκρυα τἀμὰ λάβῃ.

a chez le poète de plus pénétrant et de plus fort. Dans cette âme subtile les impressions naissent et meurent comme ces plantes sans racines que semaient les Phéniciennes [1] servantes d'Adonis. Quand on oublie si vite ses maîtresses, peut-on songer longtemps à ses amis? Bien pâles sont les figures de Philoclès et de Damis [2]. Dioclès nous est connu par une dédicace [3], Antipater par une épitaphe [4].

Cette pièce, assez longue, ne fut certainement pas gravée sur le tombeau. On dirait un article nécrologique, plein d'hyperboles et de sous-entendus. Célébrer un rival disparu n'est point dangereux, et la vanité même y trouve son compte, car les éloges accordés au défunt profitent à tous ses confrères. Antipater sera donc l'un des premiers dans le cortège des Muses. Noble naissance, chants inspirés, il avait tout [5]. Pourtant sa tombe est pauvre. Le mort connaissait d'autres ivresses et d'autres jeux que ceux de la poésie [6]. L'allusion est malicieuse, mais inoffensive. On ne pouvait flétrir la débauche en sortant de chez Myiscus.

Méléagre n'y songeait pas : il joignait au charme naïf du Syrien l'indulgence de ceux qui ont beaucoup aimé. Il a eu le mérite de prononcer une des plus tendres paroles qu'on ait dites; mais il n'en a pas la gloire. Le fameux

Non ignara mali miseris succurrere disco,

1. Platon, *Phèdre*, ch. LXI.
2. AP. XII, 72, 95.
3. Cf. *supra*, ch. II.
4. AP. VII, 428.
5. AP. VII, 428 :

... ποικίλος ὑμνοθέτας.
'Αντίπατρον, προγόνων φύντ' ἀπ' ἐρισθενέων.

6. AP. VII, 428 :

Πρὸς δὲ, τί λιτὸς ὁ τύμβος; ἐπιπρέπει ἀνδρὶ πενιχρῷ
... προπεσὼν κέκλιται ἀστράγαλος.
... θνάσκειν δὲ πεσόντα
Οἰνοβρεχῆ...

semble avoir jailli du cœur de Virgile; mais un siècle auparavant, un libertin rencontrant Damis à la porte d'Héraclite, s'écriait : « Va, malheureux! je mêle mes larmes aux tiennes; j'ai éprouvé cette angoisse et j'y compatis [1]. » Ailleurs, l'amoureux, craignant que Zeus ne trouble ses plaisirs, reçoit cette réponse vraiment divine : « Rassure-toi, j'ai souffert et je connais la pitié [2]. »

Ces idées sont vieilles comme le monde. Priam doit aux anxiétés paternelles de Pélée la permission d'ensevelir Hector [3]. Mais, au IIe siècle, ces mots prennent un autre accent; ils éveillent de tristes échos. La civilisation antique décline, l'allégresse brillante et dure de l'âme hellénique est bien loin. L'*Heautontimorouménos* se punit du mal qu'il a fait. Un voisin demande avec sympathie la cause de sa tristesse et ajoute : « Je suis homme, rien d'humain ne m'est étranger. »

Lentement naît une morale plus clémente, mais l'amour de la cité s'affaiblit, ou plutôt il se dissimule, et les auteurs qui portent la parole ne peuvent exprimer un sentiment qu'ils ignorent. Clients des souverains ou des villes, ils courent le monde, s'acclimatent partout, et ne s'attachent nulle part. L'excès de leurs flatteries cache mal une complète indifférence. Méléagre a des hyperboles qui ne messiéraient pas à un acteur en voyage : île aimable, terre sacrée [4], Tyr est fière de ses nombreux enfants, Phéniciens et Rhodiens emportent tour à tour et sans lutte le prix de la beauté [5].

1. AP. XII, 72.
2. AP. XII, 70 :
... οἶδα παθὼν ἐλέειν.
3. *Iliade*, XXIV, 486 sqq.
4. AP. VII, 417, 418, 419, 421, 428 :
... τὰν πολύπαιδα Τύρον.
5. AP. XII, 52, 59.

Mais voici un mot sincère. Gadara est une Attique au milieu de la Syrie [1]. Chez un auteur, le patriotisme comme l'amitié s'imprègne de sentiment littéraire. Quand il arrive à Cos, le fils d'Eucrate ne veut pas qu'on le prenne pour un intrus. Je suis Grec, s'écrierait-il volontiers, et moi aussi je possède le secret du beau langage.

Cette fierté n'allait pas sans inquiétude. En Phénicie, les habitants de Gadara et d'Antioche étaient presque chez eux. Mais les Occidentaux jugeaient sévèrement un peuple de musiciens et de danseurs; Cicéron allait jeter le mépris à ces Asiatiques « voués à la servitude » [2], et, pour tout lecteur des *Adelphes*, Syrus était le nom d'un valet gourmand, railleur et fripon.

Méléagre craignit un reproche et s'efforça de le prévenir : « Je suis Syrien, dit-il, et pourquoi s'en étonner? Nous habitons tous une seule patrie, qui est le monde [3]. » Il y a là plus qu'une simple formule. La conquête d'Alexandre et la politique de ses successeurs avaient répandu partout la littérature et les mœurs helléniques. Du reste, dès le IV^e^ siècle, Diogène se déclarait « cosmopolite » [4]. Le disciple infidèle des cyniques doit peut-être à leurs enseignements la largeur de ses idées.

Il était bien difficile en ce temps de ne pas sacrifier à la philosophie. La Grèce, abandonnée par ses dieux et envahie par les superstitions étrangères, n'avait guère d'autres ressources que les doctrines des moralistes. Mieux valait croire à Zénon qu'à Sérapis. De toute part

1. AP. VII, 417.

2. *De provinciis consularibus oratio*, ch. V, § X : « ... tradidit in servitutem Judaeis et Syris, nationibus natis servituti. »

3. AP. VII, 417 :

Εἰ δὲ Σύρος, τί τὸ θαῦμα; μίαν, ξένε, πατρίδα κόσμον
Ναίομεν.

4. Havet, *Le Christianisme et ses origines*, Paris, 1880-84, p. 18 sqq. Diogène Laërce, VI, 63 : Ἐρωτηθεὶς πόθεν εἴη; Κοσμοπολίτης, ἔφη.

on préludait à cette prédication pédantesque mais généreuse, qui fut plus tard reprise par une nation plus grave et plus forte. Méléagre ne fit que traverser l'école, mais toujours il resta en coquetterie avec ses maîtres. Une épigramme glorifie quelque élève de Zénon ou de Diogène, qui termina sa vie par le suicide [1] : « Réponds à mes questions. Comment t'appelles-tu, et de qui es-tu fils? — Philaulos, fils d'Echécratidas. — Et ta patrie? — Thria. — Quel fut ton métier? — Je n'étais ni laboureur, ni marin, mais philosophe. — Es-tu mort de maladie ou de vieillesse? — Je suis descendu chez Hadès de mon plein gré, en vidant une coupe de Céos. — Étais-tu âgé? — Très âgé. — Que la terre te soit légère, car ta vie est restée en accord avec tes principes [2]. » Quelques métaphores, quelques expressions de Méléagre sentent encore le disciple de Ménippe [3]. Mais la trace est bien peu visible. Il faut, pour y prendre garde, être averti.

Ces ressouvenirs d'une éducation lointaine peuvent amuser l'esprit et ennoblir l'existence; mais au jour de la mort, quel secours attendre d'eux? Au IIe siècle, le problème se pose plus cruel que jamais; l'énergie a

1. AP. VII, 470. Je mentionne pour mémoire l'étrange tentative de Dittmar (*De Meleagri Macedonii Leontii re metrica*, Königsberg, 1886, p. 16 sqq.), qui bouleverse l'épigramme pour en tirer un éloge de la bonne chère et de la vie facile. Les vers ainsi défigurés sont, paraît-il, mieux en rapport avec le caractère du poète. — Les Alexandrins ne craignaient pas le suicide : Érathostène et Aristarque se laissèrent mourir.

2. L'attribution de ce poème n'est pas absolument certaine. Suivant Planude, il est d'Antipater. Mais quand les compilateurs se contredisent, il faut se fier aux plus anciens. D'ailleurs, l'épitaphe de Philaulos ne ressemble guère aux autres épigrammes de Méléagre. Est-ce à lui qu'auraient songé les scribes s'ils avaient voulu faire une conjecture?

3. Un stoïcien n'aurait pas désavoué l'expression ἔμπνουν πῦρ (AP. XII, 127). Mais les théories philosophiques sur la perception extérieure semblent avoir laissé plus de souvenirs à Méléagre. Dès le IIIe siècle, ces problèmes furent examinés par les écoles. M. Chaignet résume en ces termes les explications d'Épicure : « Du fond intime et de la superficie des choses se détachent, comme des pellicules, des membranes légères qui pénètrent en nous par les yeux et

décru, et, tandis que les sages dissertent, la foule se plaint [1]. On entend chez Méléagre l'écho de ces soupirs. Le poète pleure sur la tombe d'Héliodora [2]. Mais que peuvent les larmes? Ailleurs [3], c'est l'épitaphe de l'adolescent qui succombe à la veille de ses noces. Sa mère l'a vêtu de la chlamyde, mais pour l'envoyer chez Hadès. Après le jeune homme, la jeune fille [4]. Les torches de l'hyménée brillent aux funérailles. On a reconnu la poignante antithèse de Shakespeare. En vain les parents ont prodigué leurs soins. La mort a tout pris. Qu'en fait-elle? Est-il jusque dans le tombeau une existence obscure? Les âmes languissent-elles, emprisonnées dans les enfers? Les anciens ont hésité entre les deux croyances;

se rendent au siège du sens propre... Ces espèces d'écorces fines représentent exactement, toute proportion gardée, la forme des objets réels et solides...

Mittier ab rebus summo de corpore earum
Quasi membranae vel cortex... (Lucrèce, IV, 47.) »

Cf. Chaignet, *La Psychologie des Grecs*, t. II, p. 328. Il faut ici rappeler les vers de Méléagre, AP. XII, 84 :

... ἐν ἀέρι δ' ἡδὺ τυπωθέν
Εἶδος ἀφαρπάζων χείλεσιν ἡδὺ φιλῶ,

et AP. XII, 125 :

... ὄμμασι δ' ὕπνον
Ἀγρευτὴν πτηνοῦ φάσματος αἰὲν ἔχω.

Suivant Cléanthe, les impressions intellectuelles sont pareilles aux marques d'un cachet dans la cire. Cette idée revient sans cesse chez Méléagre. Je signale seulement les épigrammes adressées à Praxitèle (AP. XII, 56, 57). Éros sculpte dans les cœurs son image, qui est celle du bel adolescent. Lire aussi le madrigal suivant (AP. V, 155) :

Ἐντὸς ἐμῆς κραδίης τὴν εὔλαλον Ἡλιοδώραν
Ψ'υχὴν τῆς ψυχῆς αὐτὸς ἔπλασσεν Ἔρως.

Le vocabulaire donne lieu à des observations toutes semblables (cf. *infra*, ch. X, 2e partie). Les mots ψυχὴ τῆς ψυχῆς étaient certainement employés par les épicuriens pour désigner la quatrième essence de l'âme. Cf. Lucrèce, III, 281 :

... animae quasi totius ipsa
Proporro est anima.

1. Cf. Pottier, *Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité*, Paris, 1890, p. 168. Les épitaphes prennent un accent douloureux ou ironique (cf. Callimaque éd. Schneider, épig. 21, 22, 32).
2. AP. VII, 476.
3. AP. VII, 468.
4. AP. VII, 182.

Méléagre fait comme eux, et son indécision est presque aussi cruelle que son désespoir [1].

Mais, changement subit où triomphe la vigueur de l'esprit antique, aux derniers jours de la vieillesse, le Syrien retrouve une sérénité vraiment grecque. Pourquoi repousser « le doux, l'alme et l'ultime embrassement de la terre »? Pourquoi lutter contre le « sommeil que nous impose la nature » [2]? Lentement, Hadès s'approche, mais il n'est pas méchant voisin. Un dernier regard à la vie : elle est bonne, et pourtant on la quitte sans un regret ni un remords.

N'en déplaise à Méléagre, cette fin est meilleure que celle de Philaulos. Lassé par tant de contradictions et de folies, le critique s'arrête sur une impression consolante.

1. Cf. AP. VII, 476 et 182 :

Πεῦκαι... φθιμένῃ νέρθεν ἔφαινον ὁδόν.

2. AP. VII, 419 :

... ὕπνον ὀφειλόμενον.

L'expression est déjà dans Callimaque, AP. VII, 459.

CHAPITRE VII

LA MYTHOLOGIE

La religion grandit à l'époque hellénistique; si les cultes nationaux se désorganisent, des croyances bizarres inquiètent les esprits et troublent les sens. Isis et Sérapis trouvent partout des fidèles [1], les extases des Galles frappent d'étonnement jusqu'aux faiseurs d'épigrammes [2], et Rome elle-même doit se défendre contre les sanglantes folies des Bacchanales [3].

Méléagre ne subit point cette contagion; viveur et sceptique, il chercha ses maîtresses jusque dans le cortège d'Adonis [4]. Chez les Hébreux, aux jours de fête, le recueillement des visages et le silence des rues lui inspirèrent un ennui profond. Il passa, en jetant une plaisanterie dédaigneuse [5]. Quelques mots d'une épigramme font allusion à Dionysos, qui aime les orgies

1. Lafaye, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie*, etc., Paris, 1884 (cf. surtout les ch. II et III).
2. AP. VI, 218 (Alcée de Messénie), 219 (Antipater de Sidon), 220 (Dioscoride).
3. CIL. t. I, p. 43 sqq.
4. Cf. AP. V, 53 (Dioscoride).
5. AP. V, 160 :

... ἐν ψυχροῖς Σάββασι...

Cf. Rutilius Namatianus, *De reditu suo*, I, 389 :

Radix stultitiae : cui frigida sabbata cordi.

secrètes [1]. Faut-il penser aux effrayantes cérémonies que proscrivit un sénatus-consulte fameux? Je crois plutôt que le poète venait de lire les *Bacchantes* d'Euripide.

Cet amoureux n'eut pas même de superstitions. Il parle des philtres qui attendrissent les cœurs, et d'Éros, subtil magicien, qui grave son image dans les âmes [2]. Mais, pour son compte, il méprisa toujours les sortilèges. N'avait-il pas à son service tous les enchantements des Muses? Un écrivain devait laisser aux hétaïres les mystérieuses pratiques de Simétha, et l'iunx de Nico' dont l'influence s'étend au delà des mers [3].

Poète et rhéteur, Méléagre n'eut d'autre culte que celui des lettres. Il vécut dans une atmosphère artificielle, avec les grands dieux du paganisme. Il ne croyait plus à leur puissance, mais leur nom le charmait encore, et, comme dans le VI[e] chant de l'*Enéide*, les ombres vaines barraient le chemin aux nouveaux venus.

Ces majestés vieillies sont pourtant bien ridicules. Le ravisseur de Ganymède ne va-t-il pas s'abaisser jusqu'à Myiscus? L'amant déclare qu'il défendra son bien. Il luttera contre Zeus [4], il traitera Éros en esclave [5]. Nous retrouvons ces plaisanteries chez Lucien. Tant de scepticisme ne laisse même plus de place à l'impiété.

Toutefois, dans l'esprit de l'écrivain flotte comme un souvenir des émotions antiques. Le silence d'un temple, la blancheur sereine d'une statue, la pureté d'une mélodie font revivre dans un cœur vieilli des impressions qu'on

1. AP. XII, 119 :

... τεὰ δ' ὄργια κρύπτειν
Αὐδῶν.

2. AP. XII, 57 : ... ἔμφυχα μαγεύων; 56 : ... φίλτρα... βραβεύῃ.

3. AP. V, 205. L'épigramme est adespote, mais elle faisait partie de la *Couronne*.

4. AP. XII, 70 et *passim*.

5. AP. V, 177, 178, 179.

croyait effacées. Méléagre a compris le charme des longues *pannychies;* il a suspendu sa lampe amoureuse au pied d'une Aphrodite [1]. Si la foi d'Eschyle lui fut toujours étrangère, il connut le sentiment très subtil qui perce à travers les polissonneries d'Aristophane.

J'avoue que ce dilettantisme religieux eût indigné un Athénien du vieux temps. Dans le naufrage de ses croyances, l'écrivain n'a guère sauvé que le goût des belles légendes. La mythologie païenne a tant d'attraits qu'elle a séduit les chrétiens eux-mêmes; les Grecs ne purent se résoudre à l'abandonner : c'est d'elle que vécurent les poètes, les artistes, et jusqu'aux compilateurs de généalogies.

Longtemps ils avaient travaillé côte à côte, sachant qu'ils tendaient au même but, mais peu soucieux de s'entr'aider, et peut-être même de se connaître. Dès le IVe siècle, tout changea. L'imagination défaillante chercha partout du secours; les auteurs du Musée furent en même temps des érudits et des connaisseurs, qui goûtaient les chefs-d'œuvre de la plastique. Méléagre resta fidèle à ces traditions. N'oublions pas, en étudiant sa mythologie, qu'il a contemplé les statues de Praxitèle et feuilleté les écrits d'Apollodore.

Qui croirait, par exemple, que ce libertin esquisse une cosmogonie? Et pourtant il a mentionné dans ses épigrammes le Chaos d'où sortirent tous les mortels, Gæa, mère de toute chose, et la Nuit qui jadis enveloppait les générations futures [2]. D'où viennent ces idées? Apollodore

1. AP. VI, 162.

2. AP. VII, 417 : ... θνατοὺς πάντας ἔτικτε Χάος.

AP. VII, 461 : Παμμῆτορ Γῆ, χαῖρε...

AP. VII, 476 : Ἀλλά σε γουνοῦμαι, Γᾶ παντρόφε...

AP. V, 165 : Ἔν τόδε, παμμήτειρα θεῶν, λίτομαί σε, φίλη Νύξ.

fait de Gæa le principe de l'univers [1]. Mais sa théorie de la genèse est aujourd'hui bien incomplète. Pour trouver le commentaire de ces vers, il faut remonter jusqu'à l'auteur de la *Théogonie*. Suivant Hésiode, le Chaos et Gæa sont bien les premiers en date parmi les êtres divins [2], et dans un beau passage le poète s'écrie : « Salut, fille de Zeus ; donnez-moi, ô Muses ! votre voix ravissante. Chantez la race des Immortels, nés de la Terre ou conçus par la Nuit [3]. »

A ces puissances primordiales, les vieux aèdes associaient Éros, qui fit germer le monde au sein du Chaos [4]. Un madrigal adressé à Zénophile nous rend un souvenir de ces antiques doctrines. « Je ne puis nommer le père de l'Amour : ni l'Éther, ni la Mer ne reconnaissent l'avoir engendré [5]. » Dans le *Banquet* de Platon, les mêmes idées fournissent la matière d'un spirituel panégyrique : Phèdre exalte un dieu qui malgré sa jeunesse justifie d'une si prodigieuse antiquité [6]. Cette invention devait enchanter un versificateur galant. Non content d'en jouir, Méléagre trouva spirituel d'en profiter et d'associer à ses escapades le plus grand des philosophes. Dans une épigramme composée à Cos, il est dit que l'Amour a de légères sandales 7. Ce mot nous remet en mémoire les vers fameux de l'*Iliade :* « Les pieds d'Até sont délicats, car elle ne court pas sur le sol, mais sur la tête des hu-

1. *Bibliothèque*, § 1.
2. *Théogonie*, éd. Flach, 116 sqq. :

Ἤτοι μὲν πρώτιστα Χάος γένετ', αὐτὰρ ἔπειτα
Γαῖ' εὐρύστερνος...

3. *Théogonie*, 104 sqq.
4. *Théogonie*, 120 sqq. Cf. Aristophane, *Oiseaux*, éd. Kock, 696 sqq.
5. AP. XII, 177.
6. *Banquet*, ch. VI : ...γονῆς γὰρ Ἔρωτος οὔτ' εἰσὶν,' οὔτε λέγονται ὑπ' οὐδενὸς... — Méléagre emploie des expressions presque identiques.
7. AP. XII, 158 : ἁβροπέδιλος Ἔρως.

mains [1]. » Ce rapprochement ingénieux vient de Platon. Dans le *Phèdre,* Agathon montre l'Amour marchant sur le cœur de ses victimes [2].

Le dieu troublait jusqu'aux moralistes. Il exerça l'ingéniosité des sculpteurs. Praxitèle en fit un bel adolescent [3], et le reflet de cette œuvre célèbre ennoblit encore mainte statuette de Myrina. Souple et nerveux, l'arc levé, les ailes frémissantes, l'éphèbe sourit d'un air menaçant [4]. D'autres modeleurs sont plus tentés par les grâces molles du jeune âge. Sous leur main, l'Amour devient un enfant espiègle [5]. Méléagre nous montre par trois fois l'Éros de Praxitèle. Dix-huit ans, la chlamyde sur l'épaule, les traits fins et réguliers, c'est l'idéal même du sculpteur [6]. Mais cette image ne vient que pour amener un compliment hyperbolique. Il fallait aux Syriens du 1er siècle plus de miévrerie. Est-ce une loi de compensation? Cette littérature de décadence s'amuse aux caprices d'un enfant.

Voici, dans les épigrammes de Méléagre, Éros potelé et joufflu [7]. Il balbutie à peine, il joue sur le sein d'Aphro-

1. *Iliade,* XIX, 51 sqq. :

> ... τῇ μέν θ' ἁπαλοὶ πόδες· οὐ γὰρ ἐπ' οὔδει
> Πίλνηται, ἀλλ' ἄρα ἧγε κατ' ἀνδρῶν κράατα βαίνει.

Cf. Méléagre, AP. XII, 48 :

> ... λὰξ ἐπίβαινε κατ' αὐχένος, ἄγριε δαῖμον

2. *Banquet,* ch. XVIII.

3. Pausanias, IX, 27, 1-3.

4. *La nécropole de Myrina,* par E. Pottier et S. Reinach, Paris, 1887, t. II: planche XII, 3; XIII, 1, 3, 5; XIV, 1. — Collection Lécuyer, *Terres cuites antiques,* Paris, 1882-85, I 3, J 3, U 3, V 3, M 5. — Cf. l'Éros de Mégare (Pottier, *Les statuettes de terre cuite...,* p. 121). — Hésychius, au mot τάλιξ, parle de l' Ἔρως τάλιξ, c'est-à-dire qui est en âge de se marier.

5. *La nécropole de Myrina :* XII, 1, 2, 4, 5; XIII, 2, 4; XIX, 1; XXXIII, 2; XLII, 1.

6. AP. XII, 54, 56 et 57, 76.

7. AP. V, 178; XII, 47; V, 177 :

> Τοξότα, Ζηνοφίλας ὄμμασι κρυπτόμενος.

M. Dittmar (*De Meleagri Macedonii Leontii re metrica,* p. 3 et 4) propose de lire τόξα; cette correction prête à Méléagre une image incohérente et presque ridicule.

dite et s'endort dans ses bras, ou se blottit dans les yeux de Zénophile. Mais, avec ses osselets, il tient les torches [1], l'arc [2], le carquois et les flèches sanglantes [3]. Qu'on lui résiste, il égratigne [4], et, de sa main délicate, lance la flamme.

L'imagination d'un poète ne peut se borner aux inventions de la plastique. Chez Chérémon, l'Amour avait deux arcs [5]. Méléagre va jusqu'à trois [6]. Aux deux ailes il ajoute des talonnières. Le fripon a dépouillé jusqu'au dieu des voleurs [7].

Du moins n'est-il pas hypocrite. Le voir c'est le connaître [8]. Yeux impudents, nez retroussé, parole infatigable, larmes mêlées de sourires, plaintes interrompues par des ricanements. Pour dépeindre tant d'audace, il faut aller chercher jusque dans Homère l'adjectif retentissant qui désigne Arès. Éros est le « destructeur des mortels » [9]. Sa mère n'en peut avoir raison [10]. On prévoit déjà les scènes de famille que Lucien esquissera d'une main si leste [11]. L'enfant est impossible à réduire, terrible et trois fois scélérat [12]. A cette litanie d'insultes se mêlent

1. AP. XII, 48. Cf. IX, 440 (Moschus), v. 22 sqq.
2. AP. XII, 78, et *passim*.
3. AP. V, 180 : ... αἱματόφυρτα βέλη.
4. AP. V, 178 : ... ὄνυξι ... κνίζει.
5. Athénée, XII, 262, E.
6. AP. IX, 16 : ... τρία τόξα κατείρυσεν...
7. AP. V, 179 : ...λαβὼν δ' ἔπι κοῦφα πέδιλα.

Éros est également figuré avec des talonnières sur un vase du Musée de l'Ermitage (Benndorf, *Griechische und sicilische Vasenbilder*, Berlin, 1869-1883, planche XLVIII, n° 2). Cf. pourtant les observations de Benndorf, même ouvrage, p. 101.

8. Cf. surtout AP. V, 177, 178, 179.
9. AP. V, 180 : ... βροτολοιγὸς Ἔρως.
10. AP. V, 178 : ... οὐδ' αὐτῇ μητρὶ φίλῃ τιθασόν.
11. *Dialogues des Dieux*, XI et XII.
12. AP. V, 178 : ... ἄτρεπτον... ἄγριον.
AP. XII, 57 : Τὸν τριπανοῦργον Ἔρωτα...

quelques mots de meilleur augure. Méléagre invoque Éros hospitalier. Ce dieu est inconnu à la mythologie. L'épithète appartient à Zeus. Mais c'est à bon droit que le poète rapproche les deux maîtres de l'Olympe, et dépossède le vieux souverain [1].

Dans le fils d'Aphrodite certains modeleurs voient surtout un enfant, et devant sa grâce ils finissent par oublier sa puissance. L'idéalisme grec et le réalisme alexandrin s'accommodent également de ces légères figures, qui prêtent à la vie de chaque jour les ailes de la fantaisie. Éros bondit, prêt à lancer une balle [2]. Du haut d'une lampe qui figure un char, il conduit un attelage de paons [3]. Des copies romaines, inspirées d'originaux hellénistiques, nous montrent les amours cordonniers, fleuristes, gladiateurs, vendangeurs, laboureurs. L'Éros esclave s'appuie sur une bêche et traîne aux pieds une chaîne qui se rattache à sa ceinture [4]. Déjà pullule l'essaim des petits génies qui, sur les trumeaux du siècle dernier déroulent des cartes ou brandissent des compas.

Tous les auteurs alexandrins ont contemplé ces statuettes. Quelques-uns cherchent à les imiter [5]. Méléagre a plus d'ambition. L'image fournie par le modèle est interprétée comme un symbole. Éros, qui perdait son caractère divin, le retrouve, grâce à l'invention d'une subtile métaphore. La partie de dés a pour enjeu la vie du poète [6]. La balle est un cœur enflammé qui vole aux

1. AP. XII, 85. Cependant Pollux (*Onomasticon*, éd. Dindorf, I, 24) mentionne des ξένιοι θεοί, et Pausanias (III, 11, 11) parle d'une Ἀθηνᾶ ξενία.

2. Pottier et Reinach, *La nécropole de Myrina*, p. 173, 326, 328, 333, 340, 354, 523, 524, 526.

3. *Collection Lécuyer*, t. II, planche H 4, figure 8. Cf. *La nécropole de Myrina*, t. II, p. 532, et *Les statuettes de terre cuite...*, p. 208, figure 68 (Éros de Tarente).

4. Cf. *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, publié sous la direction de Ch. Daremberg et Edm. Saglio, art. *Cupido*.

5. Apollonius, chant III, 114 sqq.; AP. XVI, 200 (Moschus).

6. AP. XII, 47.

mains d'Héliodora [1]. Que la jeune fille le garde; le renvoyer serait une infraction aux lois de la palestre. Les paons qui traînaient le char font place aux désirs frémissants et domptés de Méléagre [2]. Travesti en cuisinier, l'enfant cruel torture une âme qu'il arrose de larmes amères et de miel bouillant [3]. De telles bizarreries sont presque intolérables. Elles n'ont pas plus de valeur qu'un joli rébus.

Parfois l'auteur se donne moins de peine. La statuette lui suggère une comparaison. L'Amour porte une chlamyde et un pétase : qui peut le distinguer d'Antiochus [4]? Ailleurs, la figurine, s'animant, prend un rôle dans un drame. Le bambin, les pieds serrés dans des entraves, va être vendu aux mariniers qui mettent à la voile; mais il s'enfuit : récompense à qui le ramènera. Quelle joie de brûler ces traits douloureux, de couper ces ailes infatigables! Dans ces petits tableaux revivent deux personnages familiers à tout archéologue [5] : l'Amour battu et l'Amour esclave.

Faisons un pas de plus. Méléagre se met en face du dieu et lui demande raison de son attitude. Pourquoi cette mélancolie? Pourquoi cet arc tenu d'une main

1. AP. V, 214.

2. AP. V, 140; XII, 86 :

... Ἔρως ἵμερον ἀνιοχεῖ.

3. AP. XII, 132, et surtout AP. XII, 92 :

Ἄκρος ἐπεὶ ψυχῆς ἐστὶ μάγειρος Ἔρως.

Il y a dans l'épigramme XII, 95, un jeu d'esprit du même genre. Méléagre offre à Philoclès, non point une nichée, mais un plat (λοπάς) d'Amours.

4. AP. XII, 78; cf. AP. XII, 76.

5. AP. V, 177, 178, 179. Cf. AP. XVI, 196 (Alcée de Messénie), et le *Dictionnaire des antiquités*, article *Cupido*, figures 2160 et 2176. La correspondance est plus exacte qu'on ne saurait croire. Le vers

... ποδηγὰ Πόθων ὠκύπτερα κόψας,

rappelle de près un camée hellénistique, où l'on voit Éros dépouillé de ses ailes (même article, figure 2162). Cf. S. 1. L'Amour dit à Myiscus :

... λάμβανε καὶ πτέρυγας.

nonchalante? L'Amour serait-il amoureux? Myiscus l'a-t-il brûlé de ses regards irrésistibles? On pense naturellement ici à quelque Éros boudeur; mais les Alexandrins avaient créé le type de l'Éros funèbre [1]. Dans les sépultures de Myrina, l'incorrigible rieur s'assombrit quelquefois, et, s'enveloppant de voiles sombres, il pose la main sur une torche renversée. Cette tristesse n'a fourni à Méléagre qu'un motif de plus de glorifier ses amants [2].

Pour suffire à tant de rôles, l'Amour a dû se multiplier. Les Syracusaines de Théocrite [3] voient tout un essaim de gracieux enfants voltiger sur le corps d'Adonis. Méléagre chante les Érotes [4], les Himéroi [5], les Pothoi [6], petit monde dont la hiérarchie change sans cesse au gré de la fantaisie. Éros, chef des Pothoi, tantôt s'oppose à Himéros, et tantôt se confond avec lui [7]. Ailleurs l'allégorie devient si transparente qu'elle se dérobe. Aphrodite est maîtresse des

1. AP. XII, 144. Cf. Pottier, *Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité*, p. 168; Pottier et Reinach, *La nécropole de Myrina*, t. II, p. 533 sqq.

2. L'épigramme VII, 421, est plus difficile. L'écrivain trace d'avance le dessin de son tombeau. Sur le sommet se dressera un génie, un épieu à la main, une peau de sanglier sur les épaules. Le mot de l'énigme est : Méléagre. Il est tout simple de songer ici au chasseur mythologique, et c'est lui, suivant Jacobs, que représente la statue. Mais elle porte des ailes, ce qui rend l'hypothèse inacceptable. D'ailleurs les vers, assez obscurs, doivent être traduits : « Discours ailé, tu nous dis le nom du mort... : cet équipement, propre à ceux qui poursuivent le sanglier, désigne Méléagre, homonyme du fils d'Œnée. » En prose, cela signifie : « Cette arme, ce vêtement rappellent l'amant d'Atalante, et par suite, le poète syrien. » Mais alors quel est le personnage figuré par le sculpteur? Probablement un Éros funèbre, mais un Éros de fantaisie, dont les attributs ne se retrouvent dans aucune œuvre de la plastique. L'auteur lui-même semble protester contre cette interprétation. Nous lisons dès la première ligne : « Je ne reconnais point ici l'Amour : l'audacieux ne sait pas gémir. » Mais, prise à la lettre, cette phrase contiendrait une grave erreur. Elle veut dire seulement que le pleureur des tombeaux ne ressemblait guère au fils d'Aphrodite.

3. *Idyl.* XV, 120 :

... οἱ δέ τε κῶροι ὑπερπωτῶνται Ἔρωτες.

4. AP. V, 139, 208.

5. AP. VII, 421; XII, 54.

6. AP. V, 140, 179, 212; IX, 16; XII, 83, 95, 101, 110, 128, 158, 167.

7. AP. XII, 158, 54.

désirs [1]. Ce mot peut, au gré du lecteur, garder un sens prosaïque, ou bien évoquer un tableau de mythologie.

De même, pour Méléagre, Psyché n'est parfois que le nom de l'âme. Mais souvent le poète songe à la douce créature dont Apulée a raconté les infortunes [2]. « Éros, Psyché fuira si tu continues à la brûler : elle aussi, misérable, a des ailes. » Ailleurs, la pauvrette s'est prise aux gluaux [3]. Son bourreau l'attache et la tourmente. Les dessinateurs gréco-romains abuseront de cette peinture; mais au IIe siècle elle est dans toute sa fraîcheur. Méléagre est le premier des amants de Psyché [4].

Pourtant elle a dans son cœur bien des rivales : les Heures, « douces jeunes filles [5], » les Grâces [6] et Peitho [7]. Le poète ne pouvait oublier les Nymphes. Il rappelle une légende assez peu connue qui les rapproche de Dionysos [8] : elles recueillirent au milieu des flammes qui dévorèrent Sémélé l'enfant tout souillé de cendre, et purifièrent son corps divin. En reconnaissance de ce service, Bromios resta toujours leur ami. Cette histoire se retrouve avec quelques variantes chez Phérécyde, Apollodore et le scoliaste de l'*Iliade*. Ce sont là, pour une épigramme, des

1. AP. XII, 158 :

Σοί με Πόθων δέσποινα θεὴ πόρε...

2. AP. V, 57 :

... Ψυχὴν ἂν πολλάκι καίῃς
Φεύξετ', Ἔρως, καὐτή, σχέτλι', ἔχει πτέρυγας.

3. AP. XII, 132 :

... εἶλέν σε πάγη. Τί μάτην ἐνὶ δεσμοῖς
Σπαίρεις;

4. Cf. Collignon, *Essai sur les monuments grecs et romains relatifs au mythe de Psyché*, Paris, 1877.

5. AP. IX, 16. Cf. Hésiode, *Théogonie*, 901.

6. AP. V, 137, 140, 148, 149, 195, 196; VII, 419; IX, 16; XII, 95, 122. Il est intéressant de comparer cette dernière épigramme et un passage de Pindare (éd. Heyne, *Olymp.*, XIV, 5 sqq.).

7. AP. V, 137, 140, 144, 195; XII, 95.

8. AP. IX, 331.

commentateurs bien graves. Mais chez un Alexandrin l'érudition ne perd jamais ses droits [1].

Aphrodite complète le cortège d'Éros. Jadis, dans cette cour, elle eût régné en maîtresse. Mais les immortels eux-mêmes vieillissent, et la gloire du fils marque l'âge de la mère. Méléagre leur partage le domaine des amours : à Cypris, les ardeurs légitimes; à Cupidon, les voluptés contre nature. La vaincue reconnaît sa défaite et dit : « L'audacieux enfant a triomphé [2]. »

Mais elle reste encore chère à l'écrivain. Il jure par elle. Il fait éclore dans l'écume des flots ce corps dont les blancheurs éclatent sur le fond bleu des mers helléniques [3]. On croit voir ces statuettes où la déesse, provocante et nue, repose entre les valves d'une coquille [4]. Ou plutôt, on devine que Méléagre avait dans la mémoire l'image de quelque tableau. Aphrodite laisse deviner ses charmes sous la transparence des vagues. C'est ainsi que Pausias montrait à travers le cristal de la coupe le visage enluminé de la buveuse.

Éros, vainqueur de sa mère, étend son pouvoir sur tous les dieux. La mythologie grecque était un drame tendre et passionné; au temps des Ptolémées, elle devient

1. Homère dit (*Iliade*, VI, 132 sqq.) en parlant de Lycurgue :

Ὃς ποτε μαινομένοιο Διωνύσοιο τιθήνας
Σεῦε κατ' ἠγάθεον Νυσήιον...

Cf. Apollodore, III, 4, 3 : ... αὐτὸν Ἑρμῆς πρὸς Νύμφας ἐκόμισεν ἐν Νύσῃ... κατοικούσας. Phérécyde et Eustathe sont cités dans le *Thesaurus* d'H. Estienne, au mot Ὑάς.

2. AP. XII, 86. Cette idée est en germe dans AP. XII, 17 (Asclépiade ou Posidippe). Je crois avoir démontré que la pièce est d'Asclépiade. Cf. ma thèse latine, *cap.* II.

3. AP. V, 154 :

... νηξαμέναν χαροποῖς ἐνὶ κύμασι Κύπριν.

V, 176 :

... διὰ γλαυκοῖο φανεῖσα
Κύματος...

4. Cf. *Collection Lécuyer*, pl. E, n° 2; Panofka, *Terrakotten des königlichen Museums*, Berlin, 1842, planches XVII et XVIII.

même un vrai roman où Zeus et Apollon tiennent les principaux rôles [1]. Méléagre dit un mot d'Apollon [2]. Quant à Zeus, ses aventures sont une excuse pour le débauché, un thème facile pour l'artiste. L'amant de Zénophile invoque la longue nuit qui protégea la faute d'Alcmène [3]. Hypnos, « qui enchante jusqu'au maître du monde » [4], reporte notre pensée vers le XIV[e] chant de l'*Iliade*, où les ruses d'Héra trompent l'inconstance de son époux. Mais, aux joies du mariage, aux voluptés de l'adultère, le céleste libertin préfère les amours philopédiques. Une transformation commence, qui nous explique les vers de Straton, préface d'un recueil infâme : « Débutons par Zeus, pour parler le langage d'Aratus [5]. »

L'allégorie plaisait aux sculpteurs alexandrins, qui représentaient l'Occasion vêtue de court et la tête rasée [6]. Méléagre accommode le personnage de Kronos au goût du I[er] siècle. Le père de Zeus n'est plus engourdi dans une immobilité hiératique; il se réveille; ses ailes et ses pieds légers l'entraînent, aussi rapide que le temps dont il est le symbole [7]. On devine que plus tard les dessinateurs lui donneront la faux et le sablier [8].

Un récit légendaire s'enfermait difficilement dans les limites d'une épigramme, et, seuls, les malheurs de Niobé attirèrent un instant la curiosité de Méléagre. Homère [9],

1. Cf. E. Rohde, *Der griechische Roman*, p. 97 sqq.
2. AP. XII, 128.
3. AP. V, 172.
4. AP. V, 174.
5. AP. XII, 1. Cf. AP., 64 (Alcée de Messénie); 230 (Callimaque); 69 (pièce adespote de la *Couronne*); 65, 66, 67, 68, 70, 101, 133 (Méléagre); 179, 194, 220, 254 (Straton).
6. Cf. AP. XVI, 275 (Posidippe), sur la statue de l'Occasion, par Lysippe.
7. AP. VII, 421. Il faut, dans cette épigramme, rapprocher les expressions : ... Ἱτανέ, ταχύπουν Κρόνον, et κεῖνος μὲν τριγέρων.
8. Pauly, *Realencyclopädie der classischen Alterthumswissenschaft*, art. *Saturnus*.
9. *Iliade*, XXIV, 602 sqq.

Lasos [1], Eschyle [2], Sophocle [3], Aristophane [4], Théocrite [5], et Antipater de Sidon [6] avaient déjà raconté cette terrible histoire. Scopas ou Praxitèle avait fait voir la mère impuissante devant l'agonie de ses enfants [7]. Ce chef-d'œuvre était célèbre. Nous en possédons plusieurs répliques [8]. Méléagre le connut sans doute et s'en inspira, mais fort librement [9]. C'est surtout aux poètes et aux érudits qu'il demanda la matière de son épigramme [10], et parmi des traditions contradictoires, il sut faire un choix heureux. Il divise en deux actes la tragédie de la vengeance divine : les fils meurent sur le Cithéron, et les filles en présence de Niobé [11]. Apollodore nous donne également le récit avec cette variante. Elle est fort belle. Un double massacre nous frappe doublement, et la première catastrophe, entrevue dans le lointain, forme un arrière-plan terrible à la scène principale.

Achille raconte dans l'*Iliade* que Niobé, seule au monde, eut le courage ou la faiblesse de prendre de la nourriture. Grande idée, qui montre la tyrannie des lois physiques, et rapetisse à notre taille les douleurs que nous croyons infinies. Méléagre n'a point fait accueil à cette conception

1. Elien, *Histoires variées*, XII, 36.
2. Eschyle, fr. 154-164, éd. Dindorf.
3. Cf. Stace, *Thébaïde*, VI, 124 sqq., avec la note du scoliaste.
4. Cf. Euripide, *Phéniciennes*, 159 (édition Kirchoff) et la scolie.
5. AP. XVI, 132.
6. AP. XVI, 131 et 133. Ces épigrammes appartiennent bien à Antipater de Sidon. Cf. Setti, *Studi sulla Antologia greca*, p. 162.
7. Pline, *Histoire naturelle*, XXXVI, 4, 8.
8. L'une d'elles est maintenant à Florence, au musée des *Ufizzi*. Cf. Pottier, *Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité*, p. 151 sqq.
9. Cf. sur ce point les observations très justes et très fines de F. G. Welcker, *Alte Denkmäler*, Göttingen, 1849, t. I, p. 217 sqq.
10. AP. XVI, 134.
11. Apollodore, III, 6 ... τὰς μὲν θηλείας ἐπὶ τῆς οἰκίας κατετόξευσεν Ἄρτεμις, τοὺς δὲ ἄρρενας κοινῇ πάντας ἐν Κιθαιρῶνι Ἀπόλλων κυνηγετοῦντας ἀπέκτεινεν. — Sur un sarcophage du Vatican, les fils de Niobé sont armés comme pour la asse (cf. Welcker, *op. cit.*, t. I, p. 217, n. 6).

familière et profonde. Les beautés épiques sont interdites à l'épigramme. Dans une tragédie qui s'achève en quatre distiques, les événements doivent se précipiter. La Niobé de l'*Anthologie* est changée en pierre devant ses filles expirantes. Peut-être n'est-elle que raidie dans l'immobilité de la douleur [1]. Le vague de l'expression prolonge le miracle en mystère, et à l'horreur d'une vision sanglante ajoute l'anxiété d'un dénouement mal connu.

Un vrai poète est à la hauteur de toutes les émotions. Mais l'alexandrinisme les évite, et cherche avant tout l'agrément. A Niobé, Méléagre préfère Aphrodite et les Charites. En lisant ses épigrammes on se croirait presque transporté dans un salon galant du siècle dernier. C'est un camaïeu rose et bleu tendre, un rêve de nuages vaporeux, d'yeux assassins et de grâces enrubannées. Ces divinités souriantes et molles semblent esquissées par un Fragonard sur une feuille de paravent. Pourtant l'Hellade n'a jamais eu de Dorat et de Bernis. Entre nos mains la mythologie n'est plus qu'un recueil de périphrases. Au temps des Ptolémées, elle conservait sa fleur et son parfum. Pour un Grec, le nom des Néréides évoqua toujours dans un rayon de soleil la chatoyante ondulation des vagues. La foi des premiers âges avait légué aux siècles à venir des formules magiques qui ouvraient le royaume de la féerie, mais, à la longue, ces mots, trop employés, perdirent leur vertu. Endormis dans la musique de leurs syllabes, les poètes se lassèrent de regarder la nature. L'Olympe devint un domaine fermé où régna l'ennui, et la critique doit protester contre l'opinion pour remettre à leur place les gracieuses imaginations de l'*Anthologie*. Mais, ne l'oublions pas, si Méléagre souffre de cette décadence, il l'a provoquée. Il y a toujours quelque logique dans les injustices de l'histoire.

1. AP. XVI, 134 :

Μάτηρ σαρκοπαγὴς οἵα πέπηγε λίθος.

CHAPITRE VIII

LE SENTIMENT DE LA NATURE

La mythologie des Alexandrins leur cacha trop souvent la nature; cependant ils firent effort pour déchirer le voile et se placer en face des choses. Au déclin des littératures, on sent peut-être moins fortement, mais on regarde mieux. L'homme, fatigué de lui-même, s'intéresse davantage à ce qui l'entoure. Le poète prend exemple sur le savant et sur l'artiste; il étudie ses descriptions avec le soin curieux d'un érudit; il essaie, comme un peintre, de fixer les changeants spectacles qui se déroulent sous ses yeux.

Cette méthode vient en aide au travail de l'imagination, mais elle n'y peut suppléer. Malheur à l'écrivain qui, devant un paysage, n'a jamais sacrifié le détail aux confuses harmonies de l'ensemble! Qu'on se rappelle les vers si simples et si larges de Théocrite[1] : « Avec le beau Daphnis faisant paître ses bœufs se rencontra, dit-on, Ménalcas, qui conduisait ses brebis dans la grande montagne. » En lisant ce passage, ne croit-on pas apercevoir les pentes nues, les lointains rapprochés dans l'air qui

1. *Idyl.* VIII, 1 sqq. :

Δάφνιδι τῷ χαρίεντι συνήντετο βουκολέοντι
Μᾶλα νέμων, ὡς φαντί, κατ' ὤρεα μακρὰ Μενάλκας,

vibre, et la végétation rare qui craque sous le pied, en répandant une odeur aromatique?

Méléagre est trop de son pays pour s'enfermer toujours dans une froide érudition et une exacte indifférence. Il sait le charme de la nuit d'Orient, criblée d'étoiles et pleine de brises. Et pourtant il ne l'a jamais décrite. Un ton plus grave et presque religieux, un sentiment de mélancolie douce, quelques invocations à celle qui engendra tous les Olympiens, une épithète sonore et caressante [1], réservée aux mères et aux déesses, tels sont les moyens simples et subtils qui remettent devant nos yeux les clairs de lune de la mer Égée, les cieux sombres et transparents de Byblos.

Un Alexandrin peut être ému, mais bien vite il est ressaisi par les conventions de son école. Avant tout il recherche les mots précis, les adjectifs qui peignent. L'Océan, dit Méléagre, aplanit ses flots bleus. Noter ainsi une couleur nous semble tout naturel; n'oublions pas que les Grecs, durant des siècles, se complurent surtout au jeu des lignes et des contours [2]. A l'époque classique, la lumière semblait faite pour modeler des reliefs et dessiner des profils [3]. Apollonius vit nettement qu'elle avait sa valeur propre. Il décrit une étoffe argentée par l'éclat de la lune, et les vagues où le soleil répand des

1. AP. V, 165 :

... λίτομαί σε, φίλη Νύξ
Ναὶ λίτομαι..... πότνια Νύξ.

Cf. également AP. V, 166.

2. AP. V, 154, et XII, 53 :

Φανίον εἰς χαροπὸν δερκομέναν πέλαγος.

Dans l'épigramme V, 156, deux sensations analogues sont fondues dans une harmonie charmante :

Ἁ φιλέρως χαροποῖς Ἀσκληπιὰς οἷα Γαλήνη,
Ὄμμασι συμπείθει πάντας ἐρωτοπλοεῖν.

3. Cf. Helbig, *Untersuchungen über die campanische Wandmalerei*, p. 210 sqq., et Apollonios, III, 755; IV, 167, 725, 1143.

traînées étincelantes. Méléagre, avant Lucrèce, a suivi dans l'air la marche d'un rayon [1]. Helbig, qui cite ce dernier passage, en rapproche certaine fresque hellénistique où la clarté se glisse par la porte entr'ouverte des enfers.

Même en ces descriptions étudiées, il ne faut pas chercher la couleur locale. L'art moderne sait dégager l'âme des pays lointains; mais ce n'est pas aux anciens qu'il a pu demander ses modèles. Que manquait-il donc aux écrivains d'Alexandrie ou d'Athènes? Un peu de sympathie, ou peut-être une connaissance plus large du monde. Quoi qu'en dise Sainte-Beuve, ce n'est point le poète de Gadara qui nous fait voir la Phénicie [2]. Un contemporain nous dépeindra le sol fécond, les bois d'orangers, les ruines d'énormes pressoirs, le fantôme rose et violacé du Liban, qui se confond presque avec le ciel pâle, et, sur la côte à peine infléchie, les villes qui paraissent à l'horizon avec un orient mystérieux de perles fines.

Les mosaïstes et les dessinateurs romains eurent parfois l'idée de ces recherches [3]; mais la curiosité de Méléagre n'est pas exempte de quelque paresse. Ce regard épris des élégances tyriennes se détournait à regret vers les tableaux de la nature, cette âme légère était incapable de suivre et d'approfondir une impression, cet esprit qu'inquiétaient les tours de force d'Antipater inclinait facilement au lieu commun.

1. AP. XII, 127 :

Διπλαῖ δ' ἀκτῖνές με κατέφλεγον· αἱ μὲν...
... αἱ δὲ παρ' ἠελίου.

Cf. *De Natura Rerum*, II, 113 sqq., et Helbig, *op. cit.*, p. 214 et 215.

2. *Portraits contemporains*, V, p. 442-443 : « C'est le voisinage du Liban qui amène ce concours, cette harmonie parfaite des diverses scènes de la marine et du paysage. » Sainte-Beuve, en écrivant cette phrase, songeait à l'idylle sur le printemps; mais elle est apocryphe.

3. Cf. Helbig, *Untersuchungen über die campanische Wandmalerei*, p. 101 et 302.

A la peinture de paysages [1], l'alexandrinisme préférait le tableau de genre. Si les originaux ont péri, les copies italiennes demeurent. On peut voir aux murs de Pompéi les grappes de fruits et les gerbes de fleurs qu'y a jetées la main souple du décorateur campanien. Une des curiosités du Musée Capitolin est une mosaïque où deux colombes se penchent sur une eau qu'assombrit le reflet de leur plumage.

Méléagre, comme tous ses compatriotes [2], aimait les fleurs, et il se plaît à les décrire. Cette poésie grecque exhale même parfois un arome oriental. Le *chypre* phénicien est le *copher* de la Bible, le henné cher aux femmes des harems [3]. Le roseau parfumé pousse peut-être encore dans les marécages de la Judée [4]. Le palmier allonge toujours ses formes grêles, et dresse son panache aux environs de Saïda et de Jéricho [5]. Le *Proème* nous montre les épis qui se pressent sur la tige du nard, et nous com-

1. Cf. Helbig, *Untersuchungen über die campanische Wandmalerei*, p. 306 sqq., ch. XXV. *Thierstück und Stillleben.*

2. On rencontre encore dans la plaine d'Esdrelon des chameaux en caravane, qui transportent des fleurs pour les jardins de Jérusalem.

3. Cf. Pline, *Histoire naturelle*, XII, 24, et Munk, *Palestine*, p. 20 : « Mon » ami, dit l'amante dans le *Cantique*, est comme une grappe de *copher* dans les » plaines d'Engaddi. » Cette plante est celle que les Arabes appellent *al henna*. Chez les anciens elle s'appelait *cyprus*, κύπρος... C'est la *lawsonia inermis* de Linné, arbuste de hauteur d'homme, dont les feuilles, qui ressemblent à celles du myrte, ne tombent pas en hiver. »

4. AP. IV, 1, v. 26 :

Περσοῦ τ' εὐώδη σχοῖνον ἀμησάμενος.

Cf. Théophraste, *Histoire des plantes*, IV, 8 ... γίνεται ὁ σχοῖνος... μεταξὺ τοῦ τε Λιβάνου καὶ ἄλλου τινὸς ὄρους... εἰσβάλλοντι δ' εἰς τὸν τόπον εὐθὺς ὀσμὴ προσβάλλει. Cf. aussi Hoefer, *Phénicie*, p. 38. Hoefer cite plusieurs textes de la Bible, et ajoute : « Ces passages prouvent que le *kaneh* avait la forme d'un roseau, et qu'il exhalait une odeur aromatique. C'était probablement une ombellifère d'odeur pénétrante. » Voyez enfin Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, ch. XL, et la note 17, dans la traduction de Marcellus.

5. AP. IV, 1, 49 sqq. Cf. AP. VII, 428. Le palmier était le plus bel ornement de la Judée (Strabon, XVI, 2, 41). Pline, *Histoire naturelle*, XIII. 4. Cf. Duruy, *Histoire romaine*, IV, p. 742.

prenons que l'écrivain ne parle pas par ouï-dire [1]. Il a dû regarder dans les bazars tyriens d'autres plantes moins communes, l'amome et la myrrhe, qu'on tirait de Perse ou d'Arabie [2].

Cette flore exotique ne fait point tort à celle de la Grèce. Docile aux leçons de ses maîtres, Méléagre s'attache à dessiner et à peindre : le laurier est noirâtre; l'épi, doré; la menthe, verte; le bleuet, d'une teinte assombrie [3]. D'autres épithètes donnent à la plante une personnalité poétique, rappellent une légende ou font entrevoir un paysage. Le narcisse aime les pluies [4], le lis souriant habite les montagnes [5], l'hyacinthe porte des caractères sur ses feuilles [6].

Les écrivains de décadence se plaisent aux longues énumérations. Méléagre devait trouver des symboles pour les jeunes gens de Tyr et les auteurs de l'*Anthologie* [7]. L'occasion a stimulé son zèle, mais son imagination n'en avait pas besoin. Il entasse autour de Zénophile une moisson de fleurs printanières [8]. « L'enfant, dit-il, est plus belle que les couronnes. » Mais on voit bien que, pour lui, ces beautés se complètent sans se nuire. Le

1. AP. IV, 1, 43 sqq. :

Συρίαν σταχυότριχα... νάρδον.

Cf. Pline, *Histoire naturelle*, XII, 12 : « ... folio parvo densoque. Cacumina in aristas se spargunt. »

2. AP. IV, 1, 29 :

Σμυρναίους τε κλάδους Νικαινέτου.

Cf. Pline, *Histoire naturelle*, XII, 13. Pour la description de l'arbre à myrrhe, voyez également Pline, *op. cit.*, XII, 17. — AP. IV, 1, 23. L'amome venait de Médie ou des Indes (Théophraste, *Histoire des plantes*, IX, 8).

3. AP. IV, 1, 14, 34, 19, 40.

4. AP. V, 144.

5. AP. V, 144 et 147.

6. AP. IV, 1, 13 :

Ἀλκαίου τε λάληθρον ἐν ὑμνοπόλοις ὕακινθον.

Λάληθρος a le même sens que γραπτός chez Théocrite (*Idyl.* X, 28).

7. AP. XII, 256; IV, 1.

8. AP. V, 144.

portrait ne dépare pas le cadre, et le cadre sied au portrait. Imitant Nossis [1], et réunissant en un seul vers toutes les grâces de l'amour, de la nature et de la mythologie, le poète appelle sa maîtresse une rose de Peitho [2].

L'attention curieuse des Alexandrins ne pouvait négliger la peinture d'animaux. D'ailleurs, les Grecs n'eurent jamais pour leurs modestes compagnons notre indifférence hautaine [3]. Les chiens, les chevaux, ou même les sauterelles et les cigales méritaient une tombe. Mainte inscription nous le rappelle. Ces naïves épitaphes nous font sourire; mais l'auteur ancien ne les prenait pas plus au sérieux, et sa légère sympathie s'assaisonnait d'un grain de malice [4].

Phanie possède un lièvre aux yeux éveillés et aux longues oreilles [5]. Dans une autre épigramme, le coq annonce la fin d'une nuit amoureuse [6]. C'est le chant de l'alouette qui arrache Juliette aux bras de Roméo. Méléagre se contente d'un messager plus bourgeois et fait descendre Éros à la basse-cour. Un moderne en sera peut-être choqué. On a pourtant plaisir à voir l'oiseau agiter ses ailes de pourpre et lancer une fanfare dans l'air gris du matin.

Un mot rapide nous montre l'aile d'un moustique effleurant l'oreille de Zénophile [7]. L'indiscret compagnon

1. AP. V, 170.
2. AP. V, 144 :

Ζηνοφίλα Πειθοῦς ἡδὺ τέθηλε ῥόδον.

3. Odyssée, XVII, 292 sqq.; XV, 161 sqq.
4. Cf. Hoffmann, *Die Anthologie, ein Spiegel griechischer Sitte und Denkart*, Nuremberg, 1863, p. 23; S. Reinach, *Traité d'épigraphie grecque*, Paris, 1885, p. 433; Kaibel, *Epigrammata graeca ex lapidibus conlecta*, 329, 332, 625, 626, 627.
5. AP. VII, 207.
6. AP. XII, 137. Cf. aussi AP. VII, 428 :

..... γοργωπὸς ἀλέκτωρ
Ἔστα, καλλαίνᾳ σκαπτοφόρος πτέρυγι.

7. AP. V, 152 :

..... οὔασι δ' ἄκροις
Ζηνοφίλας ψαύσας...

s'est chargé d'un message. En récompense, on lui promet la massue d'Héraclès et la peau du lion néméen. La plastique donne quelquefois ces attributs à Éros, aussi mordant et aussi léger que les moucherons de Phénicie [1].

L'image du petit dieu est toujours présente aux yeux de Méléagre. Lorsque, pour enlever Antiochus [2], il veut se transformer en dauphin, n'oublions pas que la monture est familière aux amours de Myrina [3].

Mais ces recherches fatiguent vite, tandis qu'on retrouve toujours avec joie deux pièces charmantes et fort simples du livre VII [4]. Elles célèbrent avec une ironie douce la sauterelle aux pattes dentelées, la cigale à la chair noire, aux élytres sonores comme un tambour. On entend la mélopée stridente, on voit le platane qui se dresse dans la plaine ensoleillée. Cette précision de détail, bien alexandrine, est relevée par un idéalisme souriant et

1. *Dictionnaire des antiquités,* art. *Cupido,* figures 2183, 2184 et 2194.

2. AP. XII, 52.

3. *Dictionnaire des antiquités,* art. cité, figure 2165. Pottier et Reinach, *La nécropole de Myrina,* p. 99, 201, 339, 340, etc.

4. AP. VII, 195, 196. Ces deux pièces ont été imitées par J.-Maria de Heredia (Anthologie du XIX^e^ siècle, 1842 à 1851). Cf. *Les Trophées,* Paris, 1893, p. 44 :

> Ici gît, étranger, la verte sauterelle
> Que, durant deux saisons, nourrit la jeune Hellé,
> Et dont l'aile, vibrant sous le pied dentelé,
> Bruissait dans le pin, le cytise ou l'airelle.
>
> Elle s'est tue, hélas ! la lyre naturelle,
> La Muse des guérets, des sillons et du blé.
> De peur que son léger sommeil ne soit troublé,
> Ah ! passe vite, ami, ne pèse point sur elle.
>
> C'est là. Blanche, au milieu d'une touffe de thym,
> Sa pierre funéraire est fraîchement posée.
> Que d'hommes n'ont pas eu ce suprême destin !
>
> Des larmes d'un enfant sa tombe est arrosée,
> Et l'Aurore pieuse y fait chaque matin
> Une libation de gouttes de rosée.

M. de Heredia connaît fort bien Méléagre. Ce sonnet rappelle également les épigrammes VII, 207 (Le lièvre de Phanie), et VII, 461 (Épitaphe d'Æsigène).

discret. Les modestes chanteuses deviennent des « Muses agrestes », et le son de leur « cithare naturelle » endort les chagrins de l'amoureux.

Ces quelques mots ont une saveur tout hellénique. Renan l'a dit, un papillon qui voltige, une grotte dans le rocher, un siège à l'ombre d'un arbuste, une tasse sur la margelle d'un puits, suffisent à éveiller chez les Grecs le divin sentiment de la beauté. Ces âmes, vierges encore, vibrent délicieusement aux accords d'une nature harmonieuse et mensongère comme un poème. Une pierre sur le bord de la route prend, aux heures éclatantes du jour, une fermeté de lignes et une variété de teintes qui ravissent l'esprit en récréant les yeux. Et, quand vient le crépuscule, dans la clarté morte du soleil couché, les objets se dessinent avec des noblesses et des élégances de bas-relief.

Tout s'embellit en Grèce, et jadis presque tout y était beau. L'instinct d'une race choisie avait créé mille formes gracieuses, et la simplicité des besoins permettait au sens artistique de s'épanouir librement. Dans ce lumineux pays, une lampe a toute licence de mal éclairer; en revanche, elle est charmante, arrondie comme un sein de femme et svelte comme un navire. Elle protège les amours, elle veille au foyer domestique. Aussi Méléagre, quand il l'invoque [1], reste-t-il fidèle aux meilleures traditions du génie grec. Retrouver l'idéal dans le réel, puiser aux sources de la poésie sans s'y efforcer, et peut-être même sans le savoir, n'est-ce pas le don le plus précieux d'un peuple à qui la nature semble les avoir tous accordés? L'aisance et la suprême grâce des poèmes homériques manquent sans doute quelquefois aux odes pindariques et aux tragédies athéniennes; mais — est-ce une illusion? —

1. AP. V, 166; VI, 162.

on dirait que les fleurs de l'*Anthologie* se rafraîchissent au grand fleuve qu'on croyait épuisé. Lorsque André Chénier vint révéler un monde nouveau aux auteurs français, endormis dans l'admiration de Sophocle et d'Euripide, il sut, à côté de l'Aveugle et de ses souvenirs épiques, faire une place à quelques heureuses inspirations de Léonidas et de Nossis; et, dans son petit livre tout imprégné de l'esprit antique, l'*Iliade* ne dédaigne pas de s'associer à la *Couronne* de Méléagre.

CHAPITRE IX

L'INVENTION POÉTIQUE

Un poète, même original, doit beaucoup à ses devanciers. Dans la création la plus libre, l'analyse démêle une foule d'emprunts, de ressouvenirs et de secrètes influences. Les Grecs le comprirent. Ils n'ont point de mot pour désigner le plagiat, et sans confondre l'inventeur et le copiste, ils se plurent toujours à les rapprocher par une foule d'intermédiaires. En sortant du moule, la statuette de Tanagra passait aux mains d'un ouvrier qui devait l'embellir, et parfois même la transformer. Un changement dans le geste, les attributs ou la couleur, et la pleureuse devenait souriante, la bourgeoise béotienne s'élevait au rang d'une Déméter.

La littérature admettait des compromis analogues, et les variations adroites obtenaient un tel succès qu'on avait du mérite à rester original. C'est à grand'peine que les auteurs de l'*Anthologie* pouvaient maintenir leur indépendance. Dans une œuvre de longue haleine, l'imitation laisse quelque place à l'initiative, mais dans un quatrain ces partages sont impossibles. Enfin la masse énorme des épigrammes s'était naturellement répartie en plusieurs groupes, et chaque genre avait ses idées favorites et ses tournures consacrées.

Antipater et Archias s'abandonnèrent à ces contraintes; Méléagre dut les subir, et il se résigna sans trop de peine. Désireux d'affirmer son talent, il s'attaquait à des sujets fort divers, et comprenait que pour y réussir un appui n'était pas inutile. C'est ainsi qu'il voulut de temps en temps composer une dédicace. Deux pièces lui sont attribuées dans le livre VI[e] de l'*Anthologie*. Mais la première est plutôt érotique [1], et la seconde trahit l'influence d'Antipater [2]. Il s'agit d'armes suspendues dans le sanctuaire d'Arès. Le dieu s'indigne de les voir intactes et brillantes. Il réclame des casques faussés, des glaives souillés de sang. Simple jeu d'esprit sans portée, où tout est fourni par des souvenirs littéraires, depuis l'idée générale jusqu'aux détails du développement. Léonidas a bien plus de netteté et de souplesse. Méléagre a le goût de s'en apercevoir et la sagesse de ne pas insister.

La pièce consacrée aux Niobides [3] est d'un genre très curieux que pratiquèrent presque tous les Alexandrins. Nous avons dit quels rapports étroits unissaient alors la poésie et la plastique. Des écrivains mettaient leur gloire à lutter avec les sculpteurs et les peintres. On prenait pour thème quelque chef-d'œuvre de l'art, et le vers suivait docilement tous les détours de l'ébauchoir ou du pinceau. Méléagre voulut comme les autres faire montre de son adresse, mais il ne put s'astreindre au rôle ingrat de copiste [4]. Nul ne s'en plaindra. Son épigramme est excellente, et l'on pardonne au poète d'avoir entrepris une tâche ingrate, car non content de résoudre les difficultés, il sait en tirer parti. Il voit la scène du meurtre avec le relief puissant de la statuaire; les personnages

1. AP. VI, 162.
2. AP. VI, 163. Cf. Antipater de Sidon, AP. IX, 323.
3. AP. XVI, 134.
4. Cf. *supra*, p. 127.

prennent corps dans son esprit, et le récit mythologique se transforme naturellement en un drame : un messager vient du Cithéron; il tremble, il va dire à la malheureuse que ses fils ont péri. Mais, soudain, la frayeur l'interrompt. Devant lui tombent les jeunes filles mourantes, et ce spectacle lui arrache des phrases entrecoupées qui font passer en nous l'horreur du massacre. Bien des écrivains avaient parlé de Niobé avant Méléagre, mais il ne perd pas à la comparaison.

Toutefois c'est ailleurs qu'il a donné pleinement sa mesure. Pour un lecteur moderne, il restera toujours et avant tout un amoureux [1]. Rappelons-nous pourtant qu'il écrivit des poésies funéraires. Les Syriens trouvent quelque volupté dans les tristes rêveries. D'ailleurs la première épigramme fut une épitaphe, et les Grecs ne l'oublièrent jamais. Presque tous les auteurs de la *Couronne* ont apporté au moins quelques vers au VII^e^ livre de Céphalas.

Ces pièces sont quelquefois exquises. Les modernes ont perdu le secret de ces inscriptions courtes et simples, où s'exprimait si bien la fermeté hautaine de Rome, la grâce émue de l'Hellade. Ces chefs-d'œuvre sont faits de rien, car il n'est pas d'aventure plus banale que la mort. Quelques souvenirs du bonheur disparu et des vertus éteintes, quelques témoignages de sympathie, quelques espérances d'immortalité, de gloire, ou tout au moins de repos, n'est-ce pas le thème éternel des regrets et des consolations? Mais les Grecs ont su répandre jusque sur la tombe une fleur de poésie. Sous un ciel si doux l'existence est bonne, et l'on s'attarde volontiers à en rappeler les péripéties et les modestes triomphes. A l'abri du monument un esprit veille peut-être encore, peut-être reste-t-il sensible à la caresse des feuillages légers, au bruissement des eaux

1. AP. VII, 417.

jaillissantes. Un citoyen de Pamphylie fut enterré près de l'aqueduc dont il avait doté la ville [1]. On espérait que le murmure du ruisseau bercerait le sommeil du bienfaiteur. Jusque dans la sépulture, le Grec conserve l'aisance aimable de sa race. Il s'adresse aux passants, leur demande quelques respects, leur indique une place ombragée dans le voisinage. C'est un génie bienveillant et familier.

Paul de Saint-Victor admirait justement l'épitaphe du petit Æsigène [2]. Cette poésie, religieuse bien qu'ironique, s'achève en deux vers pour ne point peser sur une humble mémoire. « Terre, notre nourricière à tous, sois légère à celui qui fut toujours léger pour toi. »

Les pièces écrites pour Charixène, Cléariste et Héliodora [3] sont des lamentations toutes pleines de cris et de sanglots. Et pourtant leur brièveté semble appeler le ciseau du graveur. C'est un privilège de la Grèce d'avoir mis tant de concision dans un thrène, ou tant de souplesse dans une inscription.

Méléagre a composé quatre épitaphes pour son tombeau [4]. Il se plaisait à reprendre coup sur coup les mêmes sujets et à montrer ainsi toute la variété de son talent. On ne vit pas impunément avec un Antipater. Du moins ces prétentions sont-elles justifiées par quelque adresse. Les deux premiers poèmes énumèrent seulement les œuvres de l'auteur et les pays qu'il a traversés. Quelques idées sur la mort et sur la vieillesse font à cette biographie une conclusion d'une gravité aimable. La troisième épi-

1. Lanckoronski, *Les Villes de la Pamphylie et de la Pisidie*, Paris, t. I, 1890, p. 192, n° 107 :

Τερπόμενον ῥείθροισι διειπετέος π[οταμοῖο]
Θεσπεσίῃ τ' ἠχῇ ὕδατος ἀενάου.

2. AP. VII, 461.
3. AP. VII, 182, 468, 476.
4. AP. VII, 417, 418, 419, 421.

gramme est d'une invention plus recherchée. D'abord une invocation aux passants, qui ne doivent pas troubler le sommeil d'un homme pieux, puis quelques détails sur sa vie, et, pour terminer, un distique fort original, un salut jeté en trois langues aux voyageurs qui s'approchent du tombeau. La quatrième pièce est un véritable logogriphe.

Ces vers ont-ils été inscrits sur la stèle? Il est permis d'en douter. Les épitaphes de l'*Anthologie* ne sont pour la plupart que des variations poétiques. Dans ce cadre commode, les Alexandrins enferment volontiers une description, un panégyrique ou une satire. Mais la perfection n'appartient qu'aux œuvres sincères. Si la pensée et la forme sont en désaccord, un manque de proportion ou un mot qui détonne vient toujours inquiéter le lecteur. Il est vrai que pour les Gréco-Syriens ces disparates n'étaient qu'un attrait de plus.

Méléagre pleura, puisque c'était la coutume, Érinne morte en cueillant des fleurs dans le verger [1] des Muses. Il montra Héraclite, le philosophe misanthrope, insultant les étrangers qui s'approchent de son tombeau [2]. Ces badinages ont peu de valeur, et c'est à bon droit que, de bonne heure, on en contesta l'attribution.

D'autres épitaphes ont la forme d'un rébus. Aussi faibles que les précédentes, elles sont du moins plus divertissantes. En Syrie, vers la fin du IIe siècle, ce genre était à la mode. Antipater [3] et Méléagre [4] s'y exercèrent. Le procédé de composition est des plus simples. Sur la

1. AP. VII, 13.

2. AP. VII, 470.

3. Cf. surtout AP. VII, 427. Voyez aussi VII, 423, 424 et 425. L'idée de ces badinages est empruntée à Léonidas (AP. VII, 422), que les Syriens ont fréquemment pris pour modèle.

4. AP. 421 et 428.

pierre d'une sépulture, un passant aperçoit des attributs. Il en cherche le sens et finit par le découvrir après des suppositions plus ou moins ingénieuses. Le sceptre appartiendra tour à tour à un roi ou à un écrivain plein de talent. La palme sera la récompense de la victoire ou l'emblème de la Phénicie. Ce langage figuré divertissait les Orientaux. Sûr de plaire, l'auteur développe ses énigmes avec une insistance fatigante.

Nous arrivons enfin aux poésies érotiques. Méléagre est maître dans ce domaine; mais il ne l'a point parcouru tout entier. C'est qu'aussi le champ est des plus vastes. Madrigaux, satires, confidences, anecdotes, théories générales et presque philosophiques, tout est dans l'amour, de même que l'amour est partout. Mais l'écrivain ne connaît pas les passions qui élargissent l'âme jusqu'aux limites de l'univers. Il s'intéresse bien rarement à ceux qui l'entourent, c'est pour lui qu'il chante et pour ses maîtresses. Une belle épigramme est remplie par des lamentations contre un perfide [1]. On a cru trouver dans ces vers la plainte d'une jeune fille abandonnée. Mais la conclusion n'est point nécessaire pour quiconque a parcouru les Παιδικά. Ailleurs [2], les victimes d'Héraclite et de Timo émeuvent la pitié de Méléagre, mais c'est qu'il a lui-même éprouvé les rigueurs de l'hétaïre et de l'adolescent.

Dans ses propres aventures, tout ne l'intéresse pas également. Il laisse Asclépiade raconter ses débats avec un esclave fripon [3], ou Hédyle attaquer les courtisanes, ces mauvaises galères qui jettent à la côte les marchands dépouillés [4]. Une seule fois l'amant délaissé exprime sa

1. AP. V, 8.
2. AP. XII, 72, 109.
3. AP. V, 181. Comparer 185 et 183. Cette dernière pièce est de Posidippe.
4. AP. V, 161. Hédyle est probablement l'auteur de cette épigramme. Toutefois le doute est permis (cf. ma thèse latine, *cap.* II).

haine contre Timarion. Mais il échoue dans cette œuvre malsaine. L'ironie, maniée gauchement, devient obscène et brutale. On demande grâce pour la victime, pour le lecteur et pour le poète [1].

D'ordinaire Méléagre mesure mieux ses forces : il vante dans un madrigal les attraits qui le ravissent, raisonne sur la puissance d'Éros, ou met en scène ses propres aventures.

De là trois groupes d'épigrammes; les dernières ont notre préférence. Mais les Grecs étaient d'un autre avis. Ils demandaient aux poètes érotiques eux-mêmes des jugements et des idées générales, et voulaient trouver dans les œuvres légères un lointain reflet de l'éloquence et de la philosophie. Tandis qu'un personnage de Platon, Hippothalès, célèbre la fortune et la haute naissance de Lysis, Mimnerme et sa maîtresse Nanno parlent aux habitants de Colophon [2] de l'heureuse adolescence et de la vieillesse qui, bien vite, amène un cortège de douleurs. Ces villes, où l'on oublia toujours les droits de l'individu, ne surent pas comprendre le charme des sentiments intimes. Pour chanter les amours capricieuses des tyrans grecs, Ibycos osa mettre en mouvement les lourdes masses du lyrisme dorien [3].

Méléagre n'avait pas le désir de rompre avec les traditions. D'ailleurs, l'exemple des improvisateurs lui avait donné le goût des développements faciles, et le madrigal se prête fort bien aux procédés d'une invention mécanique. Un rhéteur pourrait déterminer ici quelques règles très simples : montrez-nous le visage de vos maîtresses, vantez leurs perfections, merveilleuses par leur origine,

1. AP. V, 204.
2. Cf. Bergk, *Poetae lyrici graeci;* Mimnermus, Ναννώ, 1.
3. Nageotte, *Histoire de la poésie lyrique grecque,* p. 311 sqq.

ou adorables par leurs effets, prouvez enfin que dans tout le monde, rien n'égale votre bien-aimée.

Nous savons qu'il ne faut pas demander au poète les portraits de Myiscus ou d'Héliodora [1], mais il a soin de nous dire que Zénophile devait ses attraits aux Muses [2], que Diodore fondait les pierres et qu'Héraclite brûlait la foudre [3]. La comparaison [4] fournit encore plus de ressources. Les Alexandrins ont assez d'érudition mythologique et d'imagination descriptive pour n'être jamais pris au dépourvu. Quand Méléagre contemple ses amants ou ses maîtresses, il songe à Ganymède [5], aux Charites [6], à l'Amour [7], aux fleurs printanières [8], ou même à des beautés [9] rivales. Toutes ces épigrammes ont un air de famille, elles se rapprochent et se classent dans la mémoire avec une régularité mathématique. Sur un terrain si étroit et si bien divisé, la fantaisie ne peut vagabonder à l'aise: on empiète à chaque instant sur le bien d'un devancier ou d'un rival. Mais peu importe : quelques mots changés, un tour nouveau de la phrase suffisent à rajeunir une épigramme. Le public n'est pas difficile : si on ne lui apporte un air original, il se contentera d'une variation.

1. Cf. les observations que j'ai présentées dans ce volume, chap. VI. Voyez pourtant les épigrammes V, 197 et 198; mais ici même on sent que le poète ne veut pas insister.

2. AP. V, 195, 196. Cf. XII, 122.

3. A cette catégorie appartiennent les épigrammes XII, 60, 63, 84, 85, 101, 110, 157, 159, 167.

4. On avait si souvent employé le thème de la comparaison qu'il finit par devenir très ridicule. Lucillius (au début de l'empire romain) dit agréablement, AP. XI, 179 :

Εἰ πόδας εἶχε Δίων οἵας χέρας, οὔκετ' ἂν Ἑρμῆς
Πτηνὸς ἐν ἀνθρώποις, ἀλλὰ Δίων ἐκρίθη.

5. AP. XII, 65, 66, 67, 68, 70, 133.

6. AP. V, 137, 148, 149. La comparaison d'une jeune femme et d'une Charite se trouve dans Callimaque, AP. V, 146.

7. Cf. *infra*, p. 147, n. 1, 2 et 3.

8. AP. V, 143, 144.

9. AP. XII, 59. Cf. XII, 94.

Voyons le poète à l'œuvre. Asclépiade a dit qu'un jeune homme luttait de grâces avec l'Amour [1]. Deux madrigaux semblent avoir épuisé le sujet. Méléagre ose le reprendre, et par trois fois.

D'abord il modifie légèrement le modèle [2]. Des expressions plus piquantes feront accepter une idée connue. Puis un détail secondaire de la poésie primitive devient le germe d'un développement nouveau. Aphrodite refuse de reconnaître son fils, depuis qu'elle a vu un second Éros. La troisième version est plus intéressante. Quelques mots heureux posent en face l'un de l'autre Éros agitant ses ailes, et l'éphèbe en chlamyde, abrité sous son grand pétase [3].

L'ennui nous gagne déjà, mais l'écrivain est infatigable. La beauté prouve sa force en blessant les cœurs; nul faiseur de madrigaux ne l'ignore. Méléagre se le rappelle à temps, et réussit à écrire encore une épigramme sur ce thème : Myiscus a séduit Éros [4].

Le poète, qui s'oublie dans ces badinages, se retrouve par instants. Il sait peindre et sentir, et quelques cris d'émotion profonde dérangent la symétrie de ses antithèses [5].

1. AP. XII, 75, 77. La seconde pièce paraît être de Posidippe (cf. ma thèse latine, *cap.* II).

2. AP. XII, 76. Il est intéressant de comparer Posidippe et Méléagre; tous deux cherchent à renouveler le sujet. Posidippe emploie des épithètes descriptives et poétiques (χρύσεα πτερὰ, ὤμων ἀργυρέων, ἰοδόκος φαρέτρη, Ἔρωτα φιλάγλαον). Méléagre cherche surtout la force de l'expression et la vivacité du tour.

3. AP. XII, 54.

4. AP. XII, 144. Cf. AP. XII, 113. On pourrait faire bien des remarques semblables. La comparaison d'un jeune homme avec Ganymède fournit un thème très brillant. Dioscoride l'a employé (AP. XII, 37), Méléagre le reprend jusqu'à cinq fois (AP. XII, 65, 66, 67, 68, 70). Un poète inconnu a composé sur le même sujet l'épigramme XII, 69. Ces madrigaux montrent bien le procédé de l'auteur. Les pièces XII, 65 et 70, sont les premières en date, car elles furent écrites pour Myiscus. Aussi le développement est-il presque simple. Plus tard, il a fallu plus de recherche, pour éviter les redites.

5. AP. XII, 65 :

Κἠμοὶ τὸν καλὸν ἐστὶν ἐνὶ σπλάγχνοισι Μυίσκον
Κρύπτειν.

Mais, d'ordinaire, il se contente d'être spirituel et subtil. Ses raffinements ne dépareraient pas les canzones de Pétrarque. Toutefois, s'il atteint souvent les limites du mauvais, il ne s'attarde guère dans les plates régions du médiocre. Envoyer d'un coup de raquette son cœur à la bien-aimée [1] est une idée folle assurément, mais point banale. Le lecteur, quoi qu'il en ait, sourit en lisant ce vers, et sans doute Méléagre souriait en l'écrivant.

Pourtant ses efforts deviennent quelquefois sensibles et nous fatiguent. Il rencontre dans l'île de Cos un jeune homme nommé Praxitèle. On voit d'ici les *concetti* qui se préparent; mais s'attendrait-on à de telles puérilités [2]? « Praxitèle, le vieux sculpteur, a fait une statue délicate, mais inanimée, muette image de la beauté dont la forme a pénétré la pierre. Notre Praxitèle, adroit magicien, pétrit nos âmes, où il modèle son portrait, qui est celui de l'amour. Son nom l'égale au grand artiste, et son œuvre est plus belle, puisqu'il s'exerce non sur le marbre, mais sur le souffle vivant de nos cœurs. Plût au ciel qu'il daignât sculpter mon âme, et que sous ses mains elle devînt tout entière un temple de l'Amour. »

Ces madrigaux font également outrage au bon sens et au bon goût. Cherchant à varier des thèmes connus, le Syrien s'est livré à son penchant pour l'hyperbole. Mais un moderne se lasse vite de parcourir un monde fantastique où tout jeune homme devient maître du ciel et de la terre, enchante Zeus, inquiète Aphrodite, fend les pierres et lance des flammes par les yeux [3].

1. AP. V, 214.

2. Cf. AP. XII, 56, 57. Certains critiques pensent que la seconde pièce est apocryphe parce qu'elle est très mauvaise. Ils ont trop bonne opinion de Méléagre. Cf. Susemihl, *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit*, t. I, p. 47, n. 149.

3. AP. XII, 54, 63, 68, 110.

Nous n'aimons pas davantage les idées générales sur les tristesses et les joies de la passion. Méléagre, malgré ses *Ménippées*, n'était pas assez philosophe pour devancer Lucrèce. Il répète avec une grande recherche d'expression : Éros est un maître implacable. Les hommes valent mieux que les femmes; les femmes valent mieux que les hommes [1].

Toute cette partie de son œuvre est d'une médiocrité prétentieuse et parfois obscène. Mais dans ce fatras je relève trois belles épigrammes. Elles développent cette idée que rien ne vaut contre la passion. Remarque banale s'il en fut! Mais la pauvreté du fond se dissimule sous les voiles d'une ingénieuse allégorie. Méléagre s'est rappelé fort à propos une idylle très célèbre de Moschus. Le Sicilien avait représenté Aphrodite cherchant son fils, et donnant à tous le signalement du vagabond [2]. La pièce, un peu fade et comme alanguie par la marche lente des hexamètres, doit son agrément à la finesse des sous-entendus et à la grâce mièvre de la peinture. Mais l'imitation est bien supérieure au modèle : chez Méléagre, tout marche plus vite, Éros est plus vivant. Tour à tour esclave et maître, menacé, vendu, traqué, il brave l'amoureux qui se débat, crie et tempête, pour reconnaître sa faiblesse et revenir par trois fois sur sa décision. Moschus avait dessiné un tableau, Méléagre compose une comédie, un dialogue, où l'Amour donne la réplique par ses ricanements, ses sourires et son silence moqueur [3].

Cette petite histoire remplit trois épigrammes qui s'opposent avec une symétrie calculée. Éros est successivement un enfant battu, un serviteur mis à l'encan, un

1. AP. V, 180, 208; XII, 48, 74, 86, 93.
2. AP. IX, 440.
3. AP. V, 177, 178, 179.

esclave fugitif. Le Syrien s'amuse à ces jeux d'esprit [1]. La nuit est bien rapide [2] quand on est auprès de sa maîtresse; elle est bien tardive quand on attend l'heure du rendez-vous. Maudits soient les moucherons qui tourmentent Zénophile. Béni soit le moucheron qui porte à Zénophile un tendre message [3]. On songe, en lisant ces vers, à ces intailles qui se répondent, gravées aux deux faces d'un cachet [4].

Ces quatre épigrammes sont charmantes. Oubliant pour une heure les madrigaux et les théories, l'écrivain se borne à dire ce qu'il ressent et ce qu'il fait. Certes, il n'y a dans ce roman ni belles passions, ni grandes aventures, et cependant on s'y intéresse. La vie grecque a tant de séductions, que pour nous ravir il suffit de la peindre. Le poète marche dans la rue, sous le soleil éclatant; la beauté des jeunes gens le frappe [5]; il y rêve dans le silence de la nuit [6]; la coupe en main il contemple sa maîtresse [7]; il pleure sur des couronnes effeuillées [8], ou frappe à la porte d'une hétaïre [9]. C'est dans ces vers que Méléagre se livre tout entier. Presque toujours ses inspirations partent du cœur, mais il faut avouer qu'elles

1. AP. XII, 41, 141.

2. AP. V, 172, 173.

3. AP. V, 151, 152. On observe un parallélisme du même genre entre les épigrammes XII, 81, 84 et 85. Voyez également V, 139 et 140, ainsi que V, 136 et 137.

4. Souvent chez Méléagre les thèmes poétiques sont comme consacrés à certaines personnes. Zénophile est plusieurs fois associée aux Grâces (AP. V, 140, 149); Myiscus l'emporte sur les jeunes Tyriens (AP. XII, 59, 94); le nom d'Héliodora évoque l'image des fleurs ou des couronnes (AP. V, 136, 143, 147).

5. AP. XII, 127.

6. AP. XII, 125.

7. AP. V, 137.

8. AP. V, 136.

9. AP. V, 191. Il va de soi que ces classifications n'ont pas une valeur absolue. Par exemple, l'épigramme XII, 127, peut aussi bien être considérée comme un madrigal. Les limites des genres sont indécises; il suffit que chacun d'eux ait son caractère et ses lois propres.

passent par la mémoire. Comment un poète érudit pourrait-il oublier ses modèles? Nous savons que le thème du message était fort populaire. L'auteur l'employa dans sa jeunesse [1], et plus tard, au cours d'un dernier voyage, bien loin de Gadara, de Tyr, et même de Cos, il donna à des sentiments très vifs une forme que nous voudrions plus originale [2]. L'épigramme adressée à Phanie reste pourtant bien gracieuse, et elle touchait Sainte-Beuve. Mais je trouve que Méléagre est allé encore plus loin. Il se dégage quelquefois de toute convention [3]. L'œuvre est alors si personnelle que les imitateurs n'y ont rien trouvé à prendre [4]. C'est à peine si de telles pièces appartiennent à la littérature, tant elles ont la chaleur et le mouvement de la vie [5].

« Dis-lui cela, Dorcas; dis-lui et redis-lui, deux et trois fois, Dorcas, toute chose... Cours; ne tarde plus, vole... Un instant, un instant encore, chère Dorcas; attends un peu. Où cours-tu avant de tout savoir? Ajoute à ce que j'ai dit depuis longtemps, dis plutôt... Mais je déraisonne; ne dis rien, absolument rien, ou seulement... Non, dis tout, ne t'épargne pas à tout dire... Et cependant pourquoi

1. AP. V, 152.

2. AP. XII, 53.

3. Ces pièces ont pourtant quelque analogie avec les mimes du III[e] siècle. Dans une saynète d'Hérondas (la cinquième), une femme amoureuse de son esclave l'envoie au bourreau, pour se venger d'une trahison. Mais elle rappelle aussitôt l'inconstant, l'insulte, et finit par lui pardonner. Asclépiade s'est amusé plusieurs fois à faire tenir une petite comédie en quelques distiques (cf. AP. V, 181 et 185, avec l'imitation de Posidippe, AP. V, 183). Méléagre suit les traces d'Asclépiade, mais il traite des sujets tout différents.

4. Philodème, disciple assidu de Méléagre, a quelques pièces de ce genre (AP. V, 46, et peut-être V, 308). Mais elles sont d'une facture très libre, et ne sentent point l'imitation.

5. AP. V, 182. Il faut probablement joindre à ces vers le distique V, 187, qui n'a guère de sens lorsqu'on l'en sépare. C'est dommage. L'épigramme, telle que nous la donne le *Palatin*, a bien plus de mouvement. Les scribes ont quelquefois des fautes heureuses. Il est fâcheux que Méléagre n'ait pu, comme Malherbe, approuver la correction involontaire du copiste.

t'envoyer, ô Dorcas! me voilà arrivé moi-même avec toi, et avant toi. » Et maintenant, qu'on lise la contre-partie [1]. « Je sais tout, rien ne m'a échappé. Pourquoi jurer? Rien ne m'a échappé; plus de serments, je sais tout. C'était donc cela, oui, cela, parjure! Et, tu le redis, tu dormais seule! Quelle audace! Et maintenant, maintenant encore, elle le répète, elle était seule! Est-ce que ce beau Cléon ne te...? Et si tu... Mais pourquoi menacer? Va-t'en, fléau de ma couche, va-t'en vite. Mais je te ferais trop de plaisir, je sais que tu veux le revoir. Reste donc ici sous les verrous [2]. »

Qu'y a-t-il dans ces belles épigrammes? Peu de chose en apparence. Des sensations violentes, un mouvement impétueux qui se brise et s'arrête plusieurs fois, un début rapide, une conclusion brusque. Les mots sont bien vulgaires, mais les silences sont éloquents. Sachons gré à Méléagre de ce qu'il supprime, dût sa poésie en paraître quelquefois obscure [3]. Il arrive le soir chez sa maîtresse. La maison est vide. La surprise se change en inquiétude, puis en terreur. C'est alors que sans un mot d'explication l'amoureux s'écrie : « On l'a prise; qui a pu commettre un tel forfait? Lutter contre Éros lui-même? Mais j'entends du bruit. C'est Héliodora. Rentre dans ma poitrine, ô mon cœur [4]! »

1. AP. V, 184. Suivant H. Stadtmuller (*Jahrbücher für Philologie und Paedagogik*, CXLVII [1893], p. 670 sqq.), les pièces V, 175, 176, 182, 184, 187, se rapportent à Lycénis et forment tout un drame. Le poète soupçonne sa maîtresse, il lui adresse des reproches (V, 175), puis revient et pardonne (V, 182, 187). Mais la trahison éclate, plus outrageante encore (V, 184). L'amant délaissé gémit et se plaint d'Éros (V, 176). La conjecture est au moins séduisante. Les épigrammes de Méléagre sont fréquemment rattachées par un lien subtil. Cf. *supra*, p. 150,

2. L'épigramme XII, 66, est d'une allure presque aussi vive. C'est un motif de plus pour croire que les vers sont de Méléagre.

3. AP. XII, 147.

4. AP. XII, 147. Saumaise et Brunck croyaient l'épigramme incomplète. C'est Græfe qui a eu l'honneur de l'expliquer. Le manuscrit donne ἁρπασταί (les ravisseurs), qu'on peut admettre. Mais ἅρπαστα est plus simple et plus expressif.

Ces situations semblent faites pour Méléagre. C'est là qu'il s'abandonne et se révèle. Mais ces beaux vers permettent de mieux comprendre les autres. Même dans les pièces de second ordre, on retrouve les qualités qui brillent ici de tout leur éclat. Nous parlions de la franchise du début; qu'on se rappelle le cri du messager [1] : « Fille de Tantale, Niobé, écoute ma voix, qui t'annonce l'infortune; » ou dans une épigramme médiocre [2] : « Aphrodite ne veut plus avoir enfanté Éros depuis qu'elle a vu Antiochus. » Et n'est-ce pas bien finir que de dire à Timarion : « Tes regards brûlent et tes caresses enchaînent [3]. »

Cette vivacité est bien syrienne. Un Grec aurait peut-être craint de s'y abandonner. Méléagre a moins de réserve. Il a pourtant appris des Hellènes l'art de se borner. Sans coquetterie de brièveté, il s'enferme dans des limites étroites et sollicite l'attention en évitant de la fatiguer. Les prolixités de Dioscoride et d'Antipater ne le séduisent pas [4]. Asclépiade lui donnait d'autres exemples [5], il les suivit et s'en trouva bien. Quelques longues pièces qu'il composa par occasion font apprécier les autres. Ses

1. AP. XVI, 134.

2. AP. XII, 54. L'épigramme XII, 48, commence par un cri d'impuissance et de fureur : « Je suis à terre, mets ton pied sur ma nuque, dieu sauvage..... » Voyez encore (AP. XII, 70) : « Debout même contre Zeus, je lutterai, Myiscus, s'il veut te prendre pour lui verser le nectar. »

Les Grecs eurent toujours le don d'entrer vivement en matière. Méléagre a pu chercher des modèles dans Asclépiade. Cf. surtout AP. V, 64 et 85.

3. AP. V, 96. Dans l'épigramme V, 198, le mot de la fin est charmant. Le poète hésite entre plusieurs hétaïres. Renonçant à choisir, il s'écrie : « Non, ton carquois, Éros, ne contient plus de flèches ailées : je les ai toutes dans mon cœur. »

4. Dioscoride a des épigrammes de 10 vers (AP. VII, 31, 351, 407, 430, 707) et même de 16 vers (VI, 220). Pour Antipater de Sidon, les chiffres sont plus forts : 10 vers (VI, 206; VII, 424), 12 vers (VII, 241), 14 vers (VII, 218, 427) et 24 vers (VI, 219). Dès le 1er siècle les épigrammes redeviennent assez courtes.

5. Asclépiade écrivit beaucoup de quatrains. Cf. AP. V, 85, 150, 153, 158, 162, 164, 169, etc.

meilleures épigrammes s'achèvent en trois ou quatre distiques [1].

Cette mesure tout extérieure ne suffit pas. Méléagre sacrifie trop souvent à l'emphase et à la recherche orientales. Il a tous les défauts, mais aussi toutes les qualités de ses compatriotes. Si les traits du caractère national se démêlent aisément chez un homme du vulgaire, chez un écrivain de talent ils apparaissent en plein relief.

1. Méléagre est ou plus bref ou plus verbeux qu'Asclépiade. Il aime surtout le distique (AP. V, 96, 143, 148, 154, 155, 156, 157, etc.), le sixain et le huitain (AP. V, 136, 139, 144, 147, 151, 152, 163, 165, 166, etc.). Cf. les observations présentées dans le chapitre X, § 3.

Les épigrammes VII, 421, et VII, 428 (14 et 20 vers) furent écrites sous l'influence directe d'Antipater.

CHAPITRE X

L'EXPRESSION

I

LE DIALECTE

Les progrès de l'hellénisme amenèrent la création d'une langue commune. Moins forte que le dorien, moins souple que l'ionien et moins fine que l'attique, la κοινὴ διάλεκτος avait l'avantage d'être comprise à peu près partout. Les conquérants macédoniens l'enseignèrent aux Orientaux, et Méléagre put l'apprendre dans les rues de Gadara et de Tyr [1]. Les habitants de Cos descendaient de colons péloponésiens, et ils conservèrent longtemps leur idiome national [2]; mais leurs exemples ne touchèrent point un homme déjà vieux et qui avait pris ses habitudes. Il parla de même à Phanie et à Zénophile [3]. L'apparente

1. Il n'y a, dans les inscriptions phéniciennes, aucun mot qui n'appartienne à la κοινή. CIG, 4529-4536. On doit évidemment négliger la pièce de vers citée sous le numéro 4535.

2. Cf. Paton et Hicks, *The Inscriptions of Cos*, Oxford, 1891.

3. M. Louys suppose que l'épitaphe d'Héliodora fut composée à Cos, parce qu'elle est dorienne (*Les poésies de Méléagre*, Paris, 1893, *Introduction*, p. 8). Mais les dorismes ne sont point rares dans les pièces écrites à Tyr. (Cf. AP. V, 136, 137, 148, 214.)

diversité de ses épigrammes n'exclut pas l'unité, je dirais presque la monotonie. Les expressions de la langue courante fournissent partout la trame du discours. Sur ce fond se détachent, en broderie, les termes empruntés aux différents dialectes.

L'auteur met à contribution tous les peuples de la Grèce. Il prend aux Attiques ἀποκλάω [1], ὑποκλάω [2] et la seconde personne ἁλώσει [3]; aux Éoliens, les datifs κόμαισι, κοίταισι et παρθενικαΐσι [4]. Mais il use plus communément de l'ionien et du dorien. Ainsi firent tous les poètes d'Alexandrie. Ces élèves dociles voulaient suivre pas à pas ceux qu'ils choisissaient pour guides : bucoliastes siciliens, épiques ou élégiaques d'Asie-Mineure. D'ailleurs, l'influence d'Homère était alors souveraine. Les mots pompeux et sonores de l'*Iliade* avaient droit de cité chez tous les versificateurs.

L'ionien aime les sons traînants; toutefois, les caprices de l'usage avaient amené des abréviations comme κρέσσω [5], ἄταρ [6], ἕταρος [7] et βωθέω [8]. Ces exemples sont isolés chez Méléagre.

Il change au contraire volontiers ε en ευ. Cette altération modifie la quantité de la syllabe; la ressource est précieuse pour un écrivain négligent [9]. Ε et ι s'allongent

1. AP. V, 191.
2. AP. XII, 92.
3. AP. XII, 132. On trouvera chez Græfe une liste plus complète des formes attiques (*Meleagri Gadareni epigrammata*, Leipzig, 1811, *Praefatio*, p. XV). Le critique me semble pécher par exagération. Bien des exemples qu'il mentionne se rencontrent aussi dans la κοινή, ou l'ionien. C'est le cas pour βούλει, AP. V, 184; ψακάς, VII, 195; αὖθις, XII, 114; οἴακες, V, 190, et même τἄμπαλιν, XII, 60. L'ῆρως, VII, 417, est une fausse leçon. Le vers est incompréhensible, si on ne lit pas γῆρας. Πεπράσεται, V, 178, et οὐχί, XII, 154, sont vraiment attiques.
4. AP. V, 175, et XII, 256; V, 191; XVI, 134.
5. AP. V, 144; XII, 57.
6. AP. XVI, 134. Ce mot se rencontre quelquefois chez les prosateurs attiques.
7. AP. VII, 470.
8. AP. XII, 84.
9. Γούνασι, AP. XVI, 134; κοῦρος, IV, 1, 24; IX, 331; XII, 54, 101, 159; μοῦνος, VII, 79; νοῦσος, VII, 470; Οὔλυμπος, XII, 101; οὔνομα, V, 137; VII, 428;

aussi en ει, mais plus rarement [1]. L'α du radical est quelquefois remplacé par un η. Θηητά (pour θαητά) n'est qu'une conjecture. Mais nous lisons, en toute certitude, ἀνίηρος [2]. Ἠῶος a subi un changement du même genre [3].

Les épiques négligent aussi de contracter les voyelles dans le corps des mots. Méléagre prend quelquefois cette licence. Je citerai ἀείρω et ἀείδω, avec les substantifs correspondants ἀοιδός et ἀοιδή [4], Ἀΐδης, κενεός [5], ἠέλιος, Γαῖα [6] et ζοώγλυφος [7].

Ἄλλοφος [8], τόσσος [9], ἐννέπω [10] et ἔλλιπες [11] sont obtenus par la répétition de la sifflante ou de la labiale. Les vieux aèdes usèrent fréquemment de ce procédé. Ἄρσην, pour ἄρρην, vient de l'épopée par l'intermédiaire du lyrisme; de cette forme je rapproche le dérivé ἀρσενόπαις [12]. La syncope κεῖνος pour ἐκεῖνος a la même origine, mais presque tous les poètes l'ont admise [13]. On sait que les indéclinables νύ [14], προτί [15] et ἰδέ [16] reparaissent continuellement dans l'*Iliade*.

οὖρος, VII, 535; XII, 128 (deux exemples); οὐρεσίφοιτος, V, 144; πουλυετής, VII, 417; πουλύς, XII, 84. Τοὔνεκα, XII, 122, paraît être également une forme ionienne.

1. Ἀναχρείων, AP. IV, 1, 35; ἀνειρόμενος, VII, 470; εἰαρινός, V, 163; VII, 207; εἴκελος, VII, 428; εἰν, VII, 418; εἰνόδιος, XII, 127; εἰρύω, IX, 16; ξεῖνος, XII, 85, 151, 158 (deux exemples); πανείκελος, XII, 156; χρύσειος, IV, 1, 47.

2. AP. VI, 163; XII, 154. Cf. AP. XII, 74, ἄκρητος pour ἄκρατος.

3. AP. VII, 182.

4. AP. VII, 428; IV, 1, 41.

5. AP. VII, 13, 470 et 476; VII, 476; XII, 94.

6. AP. XII, 127; XII, 84.

7. AP. XII, 54 et 55. Le manuscrit porte ζώγλυφος, mais avec cette leçon le vers est faux.

8. AP. VI, 163. On lit dans Planude εὔλοφος, qui est inadmissible.

9. AP. XII, 147.

10. AP. VII, 428. Méléagre dit ordinairement ἐνέπω (cf. AP. VII, 421).

11. AP. VII, 470.

12. AP. V, 208; XII, 68; XVI, 134.

13. AP. V, 8, 136, 177, 184, etc.

14. AP. VII, 470.

15. AP. VII, 417. La forme προτιειπών n'est point sûre. Le manuscrit a προσειπών, qui fausse le vers. Mais on peut corriger le texte de différentes manières. Cf. *infra*, ch. XI, § 2.

16. AP. IV, 1, 23.

Abordons l'étude de la déclinaison : dans les paradigmes ἡμέρα et νεανίας les Ioniens affaiblissent en η l'α de la syllabe finale. Méléagre se conforme volontiers à cette coutume. Citons, pour les substantifs et adjectifs féminins, τέφρη, ἐλαφρή [1], σοφίης [2], κραδίη, ἡμετέρῃ [3], ἄγρην [4]. Les nominatifs en η et les accusatifs en ην reviennent plus souvent, parce que ces deux cas sont d'un usage plus commun. Θεή, μαρτυρίην, ἐλαίης, ἱερή [5] montrent que toutes les terminaisons en α pur étaient traitées de la même manière. Pourtant, les masculins paraissent moins faciles à manier. Βορέην et Ἀρισταγόρην [6] sont des noms propres.

Cette observation s'étend à Σιμωνίδεω, Λεωνίδεω, Τύμνεω [7]. Presque tous ces génitifs se rencontrent dans le *Proème:* ils appartiennent plutôt au nouvel ionien; les homérides usent souvent des terminaisons en αο [8]. Méléagre admet par exception εων au pluriel [9]. Μουσέων est répété deux fois dans le préambule de la *Couronne*. C'est aussi là que je relève τῇσι et Μούσῃσι [10]. On lit κόρῃσι dans l'épigramme sur les filles de Lycambe [11].

1. AP. XII, 48; VII, 470.
2. AP. VII, 79.
3. AP. VII, 535.
4. AP. VII, 535.
5. AP. XII, 158; V, 8; XII, 256; V, 8. Θεή mérite une mention spéciale, car Homère lui-même dit θεά.
6. AP. XII, 53 (Brunck corrigeait Βορέαν; peut être avec raison, cf. *infra*, p. 165, n. 4); XII, 122.
7. Ἀΐδεω, VII, 418; Βακχυλίδεω, IV, 1, 34; Εὐκράτεω, VII, 417, 418, 419; Εὐκρατίδεω, VII, 470; Θεοδωρίδεω, IV, 1, 53; Λατοίδεω, V, 141; Λεωνίδεω, IV, 1, 15; Σικελίδεω, IV, 1, 46; Σιμμίεω, IV, 1, 30; Σιμωνίδεω, IV, 1, 8; Τύμνεω, IV, 1, 19; Φανίεω, IV, 1, 54.
8. Il y en a dans Antipater de Sidon. On lit Αΐδαο dans une épigramme douteuse de Méléagre (AP. VII, 352).
9. AP. IV, 1, 33 et 58. La première fois, le *Palatin* donne Μουσῶν. Dans l'épigramme S. II, nous trouvons θυράων pour θυρῶν, mais cette leçon n'est point certaine.
10. AP. IV, 1, 23 et 25. La correction admise par Dubner (Μούσαις κυκλάμινον) s'éloigne trop du texte primitif, Μούσῃσιν ἄμεινον.
11. AP. VII, 352.

Les épiques font usage de la caractéristique οιο, dont l'harmonie est si retentissante. Méléagre n'a pas dédaigné ces effets. Il dit : Ἀλεξάνδροιο, θείοιο, etc.[1]. Sur neuf exemples, sept sont fournis par des noms propres, ou par ces grandes épithètes qui sonnent si bien dans les vers homériques.

Les datifs en οισι sont beaucoup moins rares. J'en compte vingt environ, répartis entre des pièces de caractère assez différent[2].

Dans la troisième déclinaison, l'Ionien évite la contraction. Les formes ouvertes étaient commodes, et presque tous les poètes les ont adoptées. Méléagre fait comme eux. Il dit, au vocatif singulier, Φιλοκλέες[3]; au génitif, Παγκράτεος, Μεκεκράτεος, Θέρεος[4]. Χροός et ἀπαλόχροος[5] rentrent dans la même catégorie, bien que leur dérivation ne soit pas très régulière. Au datif et à l'accusatif, je remarque γηραΐ et ἀπαλόχροα[6]. Au pluriel, il faut noter περιαγέες, νέες (restitué par conjecture), ὑμέας et στάχυας[7]. Ce dernier mot est tiré du *Proème*, ainsi que deux neutres en εα, ἄνθεα et ἔρνεα[8]. Χείλεα et ἄνθεα[9] sont isolés dans les livres V et VII. Les génitifs pluriels en εων sont peu communs[10].

1. Ἀλεξάνδροιο, IV, 1, 39; ἀμωμήτοιο, IV, 1, 31; γλαυκοῖο, V, 176; γλαφυροῖο, V, 204; ἡδυπνόοιο, IV, 1, 11; θείοιο, IV, 1, 47; κισσοῖο, IV, 1, 15; παναγρύπνοιο, VII, 195; Φοίβοιο, XII, 128.

2. Ἀλύτοισι, AP. XII, 158; δέλτοισι, VII, 417; ἐμοῖσι, IV, 1, 57; ἠϊθέοισι, XII, 133; θνατοῖσι, XII, 110; θρεψαμένοισι, VII, 79; θριγκοῖσι, VI, 163; κόλποισι, V, 165; XII, 47, 132; κωφοῖσι, XII, 159; νώτοισι, V, 204; πετάλοισι, XII, 136; πόθοισι, XII, 83; προθύροισι, V, 191; XII, 23, 72; πυριφλέκτοισι, XII, 151; σπλάγχνοισι, XII, 65; στέρνοισι, XII, 101; τούτοισι, V, 176; ὑμναπόλοισι, VII, 13; φθιμένοισι, VII, 421; χιμάροισι, VII, 535.

3. AP. VII, 95.

4. AP. IV, 1, 9, 18 et 28; XII, 127.

5. AP. V, 163; XII, 95.

6. AP. VII, 470; XII, 133.

7. AP. VI, 163; XII, 53. Le *Palatin* donne : ... καλὴ νοὲς ὡς...; V, 8; IV, 1, 34.

8. AP. IV, 1, 32 et 55.

9. AP. V, 171; VII, 13. Dans l'épigramme S. I, restituée par Dilthey, on trouve aussi χείλεα.

10. Ἐρισθενέων, AP. VII, 428; ἀχέων, XVI, 134.

Les Ioniens placent ou maintiennent volontiers avant la terminaison une voyelle longue. A leur exemple, Méléagre a écrit : γονῆες, Ἄρηος, νηός, βασιλῆα et νηῶν [1]. Le redoublement de la consonne au datif pluriel rend la versification beaucoup plus aisée. Les vieux aèdes le savaient bien, et cette facilité a séduit un poète peu soigneux. Ainsi doivent s'expliquer : πόσσι, νεκύεσσι, ὄρεσσι [2], etc.

Passons au verbe. La chute de l'augment est continuelle dans Homère. Méléagre s'autorise de ces exemples. Sa négligence y trouve profit [3]. A-t-il jamais supprimé l'augment temporel? Je ne le crois pas. Ἀνύω, ἁρπάζω et quelques autres gardent bien à l'imparfait ou à l'aoriste un α initial. Mais cette voyelle tient la place d'un η. La forme est dorienne.

Dans la flexion, les désinences non contractes sont fréquemment conservées. Je citerai ἔγρεο, ἄγεο, πείθεο [4] : εὔχεαι, ἀπαναίνεαι et ἠρμόσαο [5]. Les voyelles subsistent parfois côte à côte dans les thèmes en α, ε et ο [6]. Parfois aussi elles s'assimilent suivant les règles du dialecte ionien. On en arrive ainsi à dire ὁρόω pour ὁράω [7]. Il est plus difficile d'analyser ὁράᾳ et γανόωντα [8]. Méléagre a commis

1. AP. VII, 468; VI, 163; XII, 85, 68; VII, 470. Planude (V, 180) écrit Ἄρεος. La vulgate est Ἄρεως.

2. Νεκύεσσι, VII, 421; ποσσί, V, 179; VII, 195, 428 (deux exemples); XII, 53, 85, 101; σταγόνεσσι, VII, 196.

3. Βάλεν, IV, 1, 49; δέξατο, XII, 94; δῶκε, XII, 132; θήκατο, IV, 1, 43; κάτεχον, V, 174; κρύψεν, VII, 207; πόρε, XII, 158; στῆσεν, XII, 23; τρέφετο, XII, 132.

4. AP. XII, 72, 119, 130.

5. AP. VII, 470; XII, 158; VII, 421.

6. Δοκέω, AP. V, 163, et VII, 428; ἐών, VII, 421; ἐόντα, XII, 164; γειτονέοντα, VII, 207. Méléagre a pourtant une prédilection marquée pour les formes contractes. Cf. Dittmar, *De Meleagri, Macedonii, Leontii re metrica*, p. 13.

7. AP. XII, 67.

8. AP. XVI, 134; VI, 163. Les grammairiens du IIIe siècle sont responsables de cette erreur. Pour expliquer des mots qu'ils croyaient lire dans l'*Iliade*, ils imaginèrent la règle fausse de l'ἔκτασις (cf. Audouin, *Dialectes grecs littéraires*, p. 188 sqq.). Méléagre l'appliqua docilement.

sans doute une incorrection. Il était bien loin de ses modèles, et il dut avoir par moment des audaces malheureuses.

Ἐγρόμην est familier à tout lecteur de l'*Iliade* [1]. Il en est de même pour la seconde personne ἐσσί [2]. Ajoutons à la liste le parfait ἄρηρε [3], l'aoriste εὕαδε [4], et un subjonctif en μι. Τίθῃσι, après la conjonction μή, ne peut être un indicatif [5]. Malgré les doutes des éditeurs, il faut admettre encore ἐπλασσεν, πεπράσσεται et ἀφυσσάμενος [6]; ce redoublement de consonnes est assez ordinaire dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Les formes prises au dialecte dorien sont moins variées et moins caractéristiques, mais peut-être se présentent-elles encore plus fréquemment. Les radicaux en α reviennent sans cesse. Je relève presque au hasard : μάτηρ, Ἄφαίστος, στάλα, σκᾶπτρα, λάθα [7]; ἀδύ, ἀδυπνόος, θνατός, πτανός, ἅλικες, μεσαμβρινός [8]; θνάσκω, φαμί, ἀνιαχέω [9]; ἀνίκα [10]. Πρᾶτος [11] pour πρῶτος est exceptionnel, ainsi que σκαπτοφόρος [12], ποτί et τέα [13]. Rappelons aussi la crase de α ε en η, dans κἤν (pour καὶ et ἐν) [14].

L'α paraît presque à tous les cas de la première déclinaison. L'article féminin nous donne ἁ, τᾶς et τάν [15]. Nous

1. AP. XII, 72.
2. AP. VII, 13, 421, 470. Sur le caractère dialectal de ce mot, consulter G. Meyer, *Griechische Grammatik*, p. 406.
3. AP. VI, 163.
4. AP. VII, 421. Cf. le *Thesaurus*, art. ἀνδάνω.
5. AP. V, 177. Cf. Curtius, *Das Verbum der griechischen Sprache*, p. 57.
6. AP. V, 155, 178; XII, 49.
7. AP. V, 180; 180 (Planude donne Ἡφαίστου); VII, 428; XII, 49.
8. AP. V, 139; V, 144; VII, 417; V, 212; VII, 468; XII, 127.
9. AP. VII, 428; XII, 86; 86.
10. AP. VII, 468.
11. AP. VII, 428.
12. AP. VII, 428.
13. AP. XII, 86 et 119. Ποτί se trouve aussi chez Homère.
14. AP. VII, 428.
15. AP. V, 144, 151, 160; AP. V, 141; AP. V, 151.

avons, pour les substantifs, στάλα, μορφᾶς, Ζηνοφίλα et ψυχάν [1] : pour les adjectifs, καλά et αἰθομέναν [2].

Les masculins, comme ποιητής, sont traités de même, avec plus de circonspection pourtant. Nous avons vu qu'ils se prêtent assez mal aux modifications [3].

Ὑμνοθετᾶν [4], au génitif pluriel, présente une contraction très curieuse. L'exemple est isolé, ce qui soulève quelques doutes [5]. On a voulu voir ici un accusatif singulier. Quelques érudits croient même toute l'épigramme apocryphe. C'est trop de défiance.

Par contre, Brunck a tort de forger le génitif ἀξυλόγω [6]. Dans les masculins de la deuxième déclinaison, la *Doris mitior* conserve la diphtongue ου, et quand on fait parler un auteur, on ne doit pas déroger à ses habitudes.

Εο donne fréquemment ευ. C'est l'usage des lyriques et même d'Homère. Ainsi doivent s'expliquer certains génitifs de la troisième déclinaison, θέρευς, θάμβευς, etc. [7].

Α long est mis pour η dans les verbes qui reçoivent l'augment temporel, par exemple dans ἄνυσεν et ἀνάρπασεν [8].

Cet emploi de l'α long et de la diphtongue ευ s'étend aux syllabes médianes et aux terminaisons. On obtient

1. AP. VII, 421; V, 154, 171, 196.

2. AP. V, 202; XII, 82.

3. Ἀΐδαν, VII, 182; γενέτας, V, 180; δωροδόκας, XII, 49; κεραυνομάχαν, XII, 110; ὀκτωκαιδεκέταν, VII, 468; σοφιστάς, VII, 421; ὑμνοθέτας, VII, 428 (ὑμνοθέταις dans le *Palatin*).

4. AP. XII, 257. Le manuscrit porte ὑμνοθέταν, qu'on peut expliquer à la rigueur; mais le voisinage de πάντων rend la correction très vraisemblable.

5. Cf. AP. IV, 1, 2. Le *Palatin* donne ici ὑμνοθέταν στέφανον. Reiske veut lire ici ὑμνοθετᾶν. Ce changement n'est pas nécessaire.

6. AP. V, 137.

7. Γανυμήδευς, XII, 133; θάμβευς, XVI, 134; θέρευς, XII, 133; κάλλευς, XII, 95, 125; οὐρανομάκευς, IV, 1, 49; πελάγευς, XII, 85. On peut maintenir πελάγου, dans l'épigramme XII, 84.

8. Ἀνάρπασεν, VII, 13; ἄνυσε, IV, 1, 3; V, 149; ἅρπασε, VII, 476; ἅρπασται, XII, 147; ἄχευν, VII, 182; ἀχθοφόρευν, VII, 468. C'est la leçon de Planude.

ainsi des formes très variées. Κοιμάσειν, νικάσειν; ἐπλαταγεῦντο, λαλεῦντα [1]; ἐφρασάμαν, ἐδρεπόμαν; ἀχθοφόρευν et ἄχευν [2].

Voilà bien des ressources. Callimaque et Théocrite en ont bien davantage [3]; mais, en face de Méléagre, Asclépiade et Posidippe ne peuvent supporter la comparaison [4]. L'auteur semble même embarrassé de ses richesses, car il ne sait pas toujours les mettre en œuvre. Il a pourtant d'heureuses recherches et un sens assez juste des nuances. Quand un poème contient une expression peu commune, des mots empruntés au même dialecte la préparent et la font valoir. Πρᾶτος, dans l'épitaphe d'Antipater [5], est accompagné par σκαπτοφόρος et στάλα. A côté de τεά [6], je trouve de nombreuses terminaisons doriennes. C'est ainsi qu'en peinture, les rappels de ton sauvent bien des audaces.

Mais, d'ordinaire, Méléagre n'a pas autant de soins. Souvent, c'est presque au hasard qu'il puise dans les différents dialectes. Le *Proème* est plein de disparates. Græfe ne peut supporter ces licences [7]. Il voit partout la faute des copistes, et multiplie les corrections. Weigand pense autrement [8], et Jacobs prend plaisir à ce mélange où l'énergie s'unit à la douceur [9].

1. AP. XII, 49; V, 148; VII, 182; XII, 159.
2. AP. VII, 428; XII, 125; VII, 468; VII, 182.
3. Cf. H. Fritzsche et E. Hiller, *Theokrits Gedichte*, Leipzig, 1881, p. 219 sqq. *(Der Dorismus Theokrits)*, et R. Degner, *De dorismi usu Callimacheo*, Breslau, 1877.
4. Cf. ma thèse latine, *cap.* III.
5. AP. VII, 428.
6. AP. XII, 119.
7. *Meleagri Gadareni epigrammata, Praefatio.*
8. Cf. Finsler, *Kritische Untersuchungen*, p. 38.
9. *Anthologia graeca...* t. I, p. XLIV sqq. : « Verisimile est poetas illos qui uterentur sermone non patrio, sed studiose concinnato, non a matribus instillato, sed a magistris tradito, proniore illo nunc ad doricum characterem, nunc ad ionicum; verisimile est, inquam, illos in hac re aurium judicio plus aliquanto quam severis grammaticorum praeceptis tribuisse, atque diversarum dialectorum formis, quae quidem inter se consistere possent, callide conjunctis cavisse, ne aut crebra eorumdem sonorum iteratione aures onerarentur, aut dorico πλατειασμῷ elegiaci numeri nimium gravarentur, aut mollioribus Ionismi formis nimium enervarentur. »

Je crois pourtant qu'un Grec de la bonne époque eût souffert de ces discordances. Mais on était plus accommodant à Tyr, un siècle à peine avant Jésus-Christ. La critique peut laisser, dans les pièces doriennes, les formes non contractes, les datifs en οισι, les génitifs en εῖο et εω, les radicaux allongés, et les verbes sans augment [1].

Des confusions de ce genre sont tolérées par la plupart des auteurs grecs. Σεῦ pour σεῖο se trouve bien des fois dans Homère [2]. Les messagers de Sophocle emploient volontiers les imparfaits et les aoristes épiques [3]. Μοῦνος et ξεῖνος servent à ennoblir le dialogue dans les tragédies [4]. Les datifs archaïques furent longtemps conservés par le style officiel [5].

La licence est bien plus grande dans les inscriptions versifiées de basse époque. Au début de la période romaine, on écrivait : Μναμεῖον τόδε σεῖο [6]. On rapprochait ἀρετάν et Μοιρέων 7, et dans une épitaphe pleine d'α doriens, on mettait ἡέλιος à la fin d'un pentamètre [8].

Il ne faut donc pas abuser des scrupules. D'ailleurs souvent chez Méléagre les mots qui font tache sont défendus par des raisons métriques. Pour maintenir l'uniformité voudra-t-on fausser la mesure, ou changer tout le coloris de l'épigramme 9?

1. Cf. la note 1 de la p. suivante.
2. *Iliade*, III, 206.
3. *Œdipe roi*, 1249, et la note de Tournier.
4. *Œdipe roi*, 1418; *Œdipe à Colone*, 1096.
5. G. Meyer, *Griechische Grammatik*, p. 357.
6. Kaibel, *Epigrammata graeca*, n° 206; Halicarnasse, commencement de l'ère chrétienne.
7. Même auteur, *op. cit.*, n° 202; Scyros, commencement de l'ère chrétienne.
8. Même auteur, *op. cit.*, n° 204; Cnide, I^er^ siècle avant Jésus-Christ, ou peut-être un peu plus tard.
9. La pièce VII, 468, est manifestement dorienne; pourtant on y trouve γονῆες (et κενέας). Dans l'épigramme VII, 417, qui est aussi dorienne, Εὐκράτεω πουλυετῆς (et δέλτοισι) ne peuvent être supprimés sans détruire le vers. Cf. aussi AP. VII, 428; à côté de νίκαν, ματέρα et πρᾶτος, je relève : εἴκελος, ἀειράμενον, ἀείδει, ἐννέπει, οὔνομα et ἐρισθενέων.

Jusqu'où est allée la négligence du poète? Osa-t-il employer dans la même pièce, et peut-être dans la même phrase, les α d'Alcman et les η d'Hérodote? Une telle inconsistance serait choquante. On ne peut la reprocher à aucun auteur vraiment littéraire [1]. D'ailleurs le texte de nos manuscrits n'a pas même le mérite de la variété. Les formes opposées alternent avec une régularité où l'on ne sent pas la main d'un artiste. Le *Proème* se divise en deux parties : la première est plutôt dorienne, les ionismes reparaissent vers la fin [2].

Cette disposition est-elle du fait de Méléagre? J'aime à penser que non. De fortes divergences entre Planude et Céphalas enlèvent toute créance au témoignage des manuscrits [3]. Comme les deux voyelles ont une égale durée, les scribes ont aisément commis une erreur, et les critiques peuvent la corriger sans altérer le texte [4].

1. Quelques exceptions, fort rares, ont pour excuse la recherche d'un effet. Cf. Kaibel, *op. cit.*, n° 233, et ma thèse latine, *cap.* III. Je ne vois rien de semblable dans les épigrammes de Méléagre.

2. Φίλα, τάνδε, ἀοιδάν..., etc.; ἡδυπνόοιο, Λεωνίδεω, κισσοῖο, καρύης, Τύμνεω, ἐπωνυμίην, ῥοιῆς..., etc.

3. Cf. *supra*, ch. I, p. 13 sqq.

4. Voici, je crois, la meilleure méthode. On fait un double relevé; on range dans la première catégorie les α et les η ioniens, dans la seconde les autres formes dialectales. Examinons d'abord les deux hypothèses suivantes : 1° les mots de la seconde classe sont doriens en totalité *ou en partie;* 2° ils sont ioniens. — Dans le premier cas la pièce est dorienne, puisqu'un dorien peut faire des emprunts aux épiques (voyez *supra*), tandis que la réciproque n'est guère admissible (ainsi l'épigramme VII, 428, est certainement dorienne). — Dans le second cas il semble que la pièce doive être ionienne; mais presque toujours elle contient des α doriens, ce qui complique la question. Pour la trancher, il faudra faire appel au jugement littéraire, discrètement aidé par un peu de statistique. Si la poésie était primitivement ionienne, on supprime les α doriens (par exemple, dans l'épigramme V, 204, nous remplacerons δύστανος par δύστηνος). Si elle était dorienne, on fait les changements inverses (ainsi dans l'épitaphe VII, 421, nous corrigerons συοχτασίης). — Quelquefois aucune forme dialectale n'appartient à la 2e catégorie. On compte alors les α et les η, et on modifie ce qui ne rentre pas dans la règle commune. (Cf. AP. V, 149, où la leçon de Planude, λαλίην, est mauvaise.)

Cette méthode n'est guère en défaut que pour le *Proème*, dont la confusion est inextricable. Je crois pourtant que la pièce était dorienne, avec un mélange

Ainsi modifiées, les épigrammes de Méléagre se distribueront en quatre groupes. Les unes sont ioniennes [1], les autres doriennes [2]. Ailleurs, les rudesses doriennes sont tempérées par quelques ressouvenirs de l'*Iliade* [3]. Certaines pièces n'ont aucun caractère dialectal [4].

Cette variété n'est pas sans charme, et elle permet souvent des effets ingénieux. Héraclite était d'Éphèse [5], Érinne et Antipater de Sidon écrivaient en dorien [6]; on s'en douterait rien qu'à lire leur éloge funèbre. Mais, d'habitude, les procédés du poète sont plus simples. Pour donner de l'accent à ses vers, il cherche partout des sons éclatants et bizarres. On dirait un musicien qui emploierait plusieurs instruments sans trop s'inquiéter du timbre et de l'accord. Ces effets vulgaires ne manquent pas de force. On comprend que Niobé tremble quand elle entend les cris sauvages du messager [7].

Certains mots ont presque toujours la même forme dialectale [8]. Le poète s'est accoutumé à eux, et ils viennent spontanément s'enchâsser dans ses distiques. Les

de locutions épiques. Græfe est d'une autre opinion; mais on doit lui répondre que Méléagre aimait le dorien (cf. Sternbach, *Meletemata graeca*, p. 66). C'est le dorien qu'il emploie dans ce qu'on pourrait appeler ses poésies officielles, les épitaphes VII, 417, 418, 421, l'éloge d'Antipater, VII, 428, et la conclusion de l'*Anthologie*, XII, 257.

1. AP. V, 147, 155, 157, 163, 165, etc.

2. AP. V, 139, 148, 149, etc.

3. AP. V, 137, 144; VII, 182, 417, 418, 421, 428, 468.

4. AP. V, 96, 140, 143, 166, etc.

5. AP. VII, 79. La pièce est malheureusement bien mutilée. Jacobs voulait maintenir au premier vers

Ὤνθρωπ' Ἡρακλεῖτος...

parce qu'en parlant d'un Ionien le poète avait pu négliger l'assimilation de la consonne.

6. AP. VII, 13, 428.

7. AP. XVI, 134 :

Τανταλὶ παῖ, Νιόβα, κλύ' ἐμὰν φάτιν, ἄγγελον ἄτας.

8. C'est le cas pour ποσσί et κοῦρος. Cf. *supra*, p. 156, n. 9, et 160, n. 2. Dans certaines épigrammes des mots sont employés avec des formes différentes. AP. VII, 13 : Ἄδας, Ἀΐδα; 428 : ἐνέπει et ἐννέπει.

gens qui ne réfléchissent guère sont à la merci de l'habitude.

Excusons ces faiblesses. Un amoureux ne pouvait compter des syllabes. Au surplus, rien de plus malaisé que de modifier son langage. Les plus grands poètes n'y parviennent pas toujours. Les aèdes, les lyriques, les tragiques étaient soutenus par une forte tradition. Callimaque et Apollonius furent savants à leurs heures. N'est-ce point assez qu'un citoyen de Tyr ait eu l'ambition de les imiter?

II

LE VOCABULAIRE

On consulte souvent les dictionnaires, mais on n'a jamais le courage de les lire. C'est un tort. Le vocabulaire d'un peuple est une œuvre d'art comme ses temples, ses poèmes ou ses statues. Qu'on feuillette ces pages mortes, on y verra revivre l'audace ingénieuse des philosophes et des écrivains. Homère a de belles épithètes, Platon des termes savamment nuancés, Démosthène des mots qui portent et qui tranchent. Le patrimoine commun passe des maîtres aux élèves, et va toujours grossissant. Puis la décadence arrive, et lentement les derniers venus faiblissent sous le poids de leur trésor.

Héritier de tant de grands hommes, Méléagre fut-il digne d'eux? Il eut du moins le mérite de s'attacher à leurs exemples et de ne point céder aux charmes des idiomes sémitiques. A cette règle je ne vois que trois exceptions : *Salam* [1] est syrien, *Sabbat* [2] hébraïque, *Haudonis* [3] phénicien, Mais ces expressions nous sont présentées comme étrangères. En les recherchant, l'auteur pare son style, sans être infidèle aux enseignements de l'hellénisme. L'orgueil du Grec perdu chez les Barbares a réduit à néant les influences du milieu. Du reste la littérature était alors un art raffiné qui vivait surtout de

1. AP. VII, 419.
2. AP. V, 160.
3. AP. VII, 419.

souvenirs; les échos d'Alexandrie n'arrivaient pas jusque sous les voûtes du Musée.

Pour les disciples de Callimaque, le choix d'une épithète ou d'un adverbe est une œuvre de science et de réflexion. Au IIIe siècle le vocabulaire grec est comme un grand répertoire, avec des subdivisions nettes et des références. D'un côté, le chapitre des termes prosaïques, terminé par un appendice qui contient les néologismes. D'autre part, les expressions mises en vogue par les poètes. Elles se répartissent en trois classes, car eux-mêmes forment trois groupes : Homère et Hésiode, — les lyriques et les dramatiques, — les Alexandrins.

Méléagre a beaucoup de ces mots incolores qu'on admet partout et qu'on répète sans même les remarquer. C'est la monnaie courante des conversations, mais chez lui elle n'est pas toujours d'excellent aloi. Pour rendre des pensées et des sentiments nouveaux, il avait fallu enrichir les lexiques. Parmi ces locutions d'origine récente, je note seulement un substantif : σελίς (page de manuscrit)[1]. Les verbes sont plus nombreux[2]. Parfois ils dérivent d'un adjectif composé : cette recherche plaît aux auteurs de décadence. Quelques mots ont changé de sens : à l'époque alexandrine, λαλιά désigne la parole, le discours, et non plus le bavardage[3]; la κορωνίς est un paraphe[4]; ἄρτι répété sert, comme en français « tantôt », à opposer deux membres de phrase[5].

1. AP. XII, 257.

2. Ἀχθοφορέω, VII, 468; διακνίζω, IV, 1, 32; ἐπιπλέκω, V, 147; XII, 256; εὐχαρπέω, IV, 1, 33 (Aristophane a peut-être employé ce mot dans les *Tagénistes* : cf. le *Thesaurus, ad verbum*); μυχθίζω, V, 179; σαρκοφαγέω, V, 151.

3. AP. XVI, 134. Cf. Polybe, XXXII, 9, 4.

4. AP. XII, 257.

5. AP. XII, 132. On ne rencontre, avant Méléagre, aucun exemple de cette construction. L'a-t-il inventée? Je ne le crois pas. Ces innovations ne sont point le fait d'un homme. Elles sont amenées par l'évolution même de la langue.

Les expressions poétiques méritent plus d'attention. Beaucoup sont tirées d'Homère. D'abord des verbes qui présentent l'idée sans nuances, sans luxe de particules et de prépositions, avec une ampleur bien archaïque [1]. Puis des noms qui éveillent des images larges et presque toujours concrètes, le bruit des fleuves, la mer, les feuilles des arbres, les flèches et le bouclier, la fatalité, la patrie. Les adjectifs simples sont très communs; les composés un peu plus rares [2]. C'est en rapprochant deux racines que les Grecs inventaient des locutions nouvelles, et les créations récentes faisaient oublier les anciennes [3]. Quelques indéclinables ont une couleur assez homérique; mais ils sont isolés [4]. Les conjonctions et les prépositions sont peut-être les plus prosaïques de tous les mots.

Le poète a pris aux épiques plusieurs termes négligés par la tragédie [5]. C'est une habitude alexandrine, qu'expli-

1. Ἀραρίσκω, VI, 163; αὐδάω, XII, 63; ἀμάω, IV, 1, 26; γείνομαι, XVI, 134; δέρκομαι, XII, 53; κεύθω, VII, 421; μέλπω, V, 139; μίμνω, V, 152; μίσγω, V, 136; πέλω, VII, 418; πεύθομαι, VII, 470; πλάζομαι, XII, 122; (πόρω), XII, 158; στενάχω, XII, 160; ταρβέω, XII, 65; τεύχω, V, 180, etc.

2. Ἅλς, XII, 84; ἀκτίς, XII, 110; ἀοιδά, IV, 1, 1; ἄτη, XVI, 134; γυῖον, V, 175; δαίς, VII, 207; ἔρνος, XII, 256; θριγκός, VI, 163; ἴον, XII, 144; κέλαδος, VII, 195; κτύπος, XII, 147; ὄρπηξ, IV, 1, 39; πάτρα, VII, 418; σάκος, V, 163; φάτις, XVI, 134, etc.

3. Ἄλυτος, XII, 158; ἀμφηκής, VII, 421; ἀταρβής, V, 177; βρότεος, VI, 163; ἐρατός, VII, 418; λάβρος, XII, 132; πρυμνήσιος, XII, 159, employé substantivement par Méléagre; πτερόεις, V, 177; πύματος, XII, 257. Composés : Ἀγρόνομος, VII, 196; βροτολοιγός, V, 180; εὐπλόκαμος, V, 147; ἡδυεπής, XII, 94; νεοθαλής, IV, 1, 53; πανδαμάτωρ, XVI, 213; πρωτόγονος, IV, 1, 50.

4. Αἰέν, VII, 207; ἠδέ, IV, 1, 40; λάξ, VII, 79; XII, 48; ὄφρα, XII, 56; πολλάκι, V, 57.

5. Substantifs : Αἰγανέη, VI, 163; ἔναρα, VI, 163; οἶμη, IV, 1, 17; πεῖραρ, XII, 158 : il faut comparer Homère (ὀλέθρου πείρατα, *Iliade*, VII, 402) et Méléagre (πείρατα θανάτου); πήληξ, VI, 163.

Adjectifs : Ἄλοφος, VI, 163; ἀμώμητος, IV, 1, 31; βλωθρός, IV, 1, 30; δυσάμμορος, XII, 72; ἴμερτός, XII, 256; πινυτός, VII, 470.

Ἀθλοφόρος, VII, 428, employé substantivement; βοῶπις, V, 198; ἐρισθενής, VII, 428; ἰοδόκος, V, 179; οἰνοβαρής, XII, 117.

Verbes : Γουνοῦμαι, VII, 476; δινέω, V, 210; ἰαίνω, XII, 95; μειδάω, XII, 126; ce verbe est, comme dans Homère, employé seulement au participe aoriste μειδήσας; ῥιπτάζω, V, 165, etc.

quent le retour aux anciens modèles et l'emploi du rythme dactylique. D'ailleurs le génie grec s'épuisait; il fallait rajeunir les vieux genres et les vieilles expressions. Celles-là plaisaient surtout qui se rapportaient aux choses de la guerre. Les archaïsmes de certaines épigrammes sont peut-être un legs d'Apollonius ou d'Euphorion [1].

Un homme du IIe siècle doit rendre hommage à l'*Iliade*, mais, à tous égards, Euripide et Ménandre sont bien plus près de lui. Méléagre parcourut avec profit les écrivains plus récents qu'Homère. C'est à leur exemple qu'il note une couleur (χλοερός) [2], une sensation délicate (γλυκύπικρος) [3], ou une action complexe (ὑποθάλπω) [4]. Ces emprunts forment tout un chapitre de son vocabulaire, et non le moins important.

Ici les noms sont assez nombreux [5], mais les verbes le sont plus encore [6]. Parfois ils dérivent d'un mot composé. Ce raffinement devait séduire un Alexandrin. Ailleurs, une particule modifie légèrement le sens; les Attiques aimaient ces distinctions subtiles. Les épithètes se multiplient. Quelques-unes sont simples [7], mais le poète préfère les autres [8]. Dans ces adjectifs les grammairiens retrouvent

1. C'est le cas pour αἰγανέη. *Argonautiques*, II, 829; πεῖραρ, *Argon.*, I, 413; II, 310, etc., et πήληξ, *Argon.*, II, 920.

2. AP. IV, 1, 19.

3. AP. XII, 109.

4. AP. XII, 92.

5. Ἀλέκτωρ, VII, 428; βαθμίς, VII, 428; γενέτης, V, 180; ἰξός, V, 96; κίκιννος, V, 175; λῆμα, XII, 117; νίπτρα, XII, 68; ὀλολυγμός, VII, 182; στεφάνωμα, V, 195; σάλος, V, 204.

6. Verbes simples : Ἀγκαλίζομαι, XII, 122; αἰάζω, VII, 476; κρέκω, V, 139; νωτίζω, XII, 92; σκύλλω, V, 175; χλιαίνω, V, 151.

Composés prépositionnels : Ἀποθρίζω, IV, 1, 17; ἐγγελάω, XII, 23; καθαρμόζω, XII, 256; συστολίζω, VII, 419.

Composés non prépositionnels : Δαδουχέω, VII, 182; παιδοφιλέω, XII, 137.

7. Adjectifs simples : Ἀκμαῖος, VII, 476; βαιός, XII, 82; γαῦρος, XII, 137; γοερός, VII, 182; γοργωπός, VII, 428; οὐατοείς, VII, 207.

8. Composés négatifs adverbiaux ou prépositionnels : Ἄτεγκτος, V, 151; ἄγρυπνος, V, 152; ἀκοίμητος, V, 190; ἀντῳδός, VII, 196; δίυγρος, XII, 68;

les radicaux les plus divers, mais surtout ceux qui rendent le coloris des fleurs et des visages. Ἠΰς, ἁβρός et φίλος entrent dans plusieurs combinaisons.

L'école de Callimaque interprète plus qu'elle ne crée; aussi Méléagre ne doit-il pas beaucoup à ses prédécesseurs immédiats. Toutefois, il porte bien l'empreinte de son époque. Comme substantifs nouveaux, je citerai seulement σιβύνης [1], μέλισμα et ἀροτρεύς [2]. Il faut y joindre une assez forte quantité d'adjectifs [3], dont plusieurs composés. Les verbes sont rares [4]. Nous savons que pour les néologismes prosaïques la proportion est inverse. C'est la différence toute naturelle des vers et de la conversation courante [5].

Certains changements de sens ont pour auteurs les poètes alexandrins. Apollonius ou Antipater de Sidon disent comme Méléagre μοχθός, οἶνη, λινόν et ἐνοπή pour désigner une œuvre littéraire, du vin, une voile de navire et une bataille [6].

ἔμπυρος, XII, 48; ἐπιβώμιος, IX, 453; ἐπιμαστίδιος, XVI, 134; ἐπινυμφίδιος, VII, 182; εὐάνθεμος, IV, 1, 9; σύγκοιτος (employé substantivement), V, 152; συννεφής, XII, 159; τριγέρων, VII, 421; ὑπέραντλος, V, 204.

Composés à double racine significative : Ἀνθοφόρος, XII, 165 (employé substantivement); βαρύμοχθος, XII, 132; γλυκύπικρος, XII, 109; ζηλότυπος, V, 152; ἡδυλόγος, V, 137; ἡδυμελής, V, 140; ἡδύπνοος, IV, 1, 11; κακάγγελος, XII, 137; λευκανθής, XII, 165; μεγαυχής, VII, 428; μουσοπόλος, XII, 257; πάγκοινος, V, 175; πολυετής, VII, 417; ποδηγός, V, 179; πυρίπνοος, V, 180; ὀξυβόας, V, 151; ταχύπους, VII, 207; ὑμνοπόλος, IV, 1, 13 (pris substantivement); φιλόκωμος, V, 175; χαλκόδετος, V, 179.

1. AP. VII, 421. Le mot est dans le *Palatinus;* Planude nous donne σιβύνη, qui est beaucoup plus commun. Mais Antipater de Sidon avait dit, avant Méléagre : τὸν σιβύνην (AP. VI, 93).

2. AP. VII, 196; IX, 453.

3. Ἀειθαλής, VII, 195; XII, 256; βαρύφρων, XII, 141; εὐχαίτης, IV, 1, 5; καλλαίνος, VII, 428; θηλυμάνης, IX, 16; παλίμπους, V, 163; περιαγής, VI, 163; ὀρθρινός, XII, 47; φιλάδουλος, XII, 80; φιλάκρητος, IV, 1, 53; ψυχαπάτης, XII, 256. Van Herwerden (*Mnémosyne*, 1874, p. 374) propose de lire (V, 184) : κακόρρεκτες κοίτης θηρίον; κακορρέκτης est dans Apollonius.

4. Ἐναιχμάζω, XII, 147; πλαταγέω, VII, 182.

5. Les versificateurs inventent surtout des épithètes. Cf. *infra*, p. 173.

6. AP. XII, 257, 49; V, 204; VI, 163. Πυρίφλεκτος signifie : brûlé. Chez Méléagre et Lycophron, on doit le traduire par : brûlant. Cf. AP. XII, 151 (l'épigramme est douteuse), et Pape, *Handwörterbuch... ad verb.*

Παντόθι est une expression moderne [1]. Dès l'époque de Pindare, τετράκι avait perdu le ς final [2]. Mais au IIIe siècle on fit plus volontiers usage de cette forme abrégée. Tout s'use, et les mots affaiblissaient peu à peu leur dernière syllabe. Mais ces façons de parler semblaient vulgaires. Callimaque n'emploie πάλι qu'une fois, et dans une épigramme [3].

Méléagre invente volontiers des mots [4], surtout des adjectifs et des verbes. Un versificateur est moins tenté d'accroître le nombre des substantifs; ils représentent les conceptions les plus nettes et les mieux liées de notre esprit; et pour créer le nom, il faut d'ordinaire créer la chose [5]. Dans le domaine des qualités et des actes, les limites sont moins précises et les formes plus changeantes; c'est là que la fantaisie de l'écrivain peut se donner libre carrière.

L'auteur choisit donc un thème verbal, et lui adjoint soit une particule, soit un mot significatif. Le premier procédé, familier à Sophocle et aux autres Attiques, nous donne συντροχάζω, περισκυθίζω, et même ἀποπροφεύγω [6]. Mais c'est là un artifice de logicien; un littérateur aura toujours plus de plaisir à rapprocher et à fondre deux

1. AP. IV, 1, 48.

2. AP. XII, 52. Rapprochons de ce mot : πάλι, V, 137, et ἔμπαλι, VII, 421. Cf. le *Thesaurus* et le *Handwörterbuch* de Pape. Ἔμπαλι est dans Antipater de Sidon, AP. VI, 47.

3. Callimaque, édit. Schneider, épig. 12. Cf. AP. VII, 520.

4. Il n'était pas le seul. Cf. Th. Reinach, *De Archia poeta*, p. 39 : « Verbis compositis, novis parum usitatis ultra modum utitur, quorum sunt exempla jam a Suida notata : ἁρπέδων, πολυσπαθής, τριτανύστος, σκοπιήτης, βιαρκής, δειραχθής (AP. VI, 207, 39, 192, 16, 179). »

5. Pourtant quelques substantifs paraissent avoir été mis en usage par Méléagre : ἄλλαγμα, XII, 132; γαμέτις, V, 180; θρεπτήρ, XII, 137; συοκτασία, VII, 421; σπαδόνισμα, V, 204; ὑφηγεμών, XII, 56.

6. Ἀναφλογίζω, XII, 127; ἀνωρύομαι, VII, 468; ἀπεικονίζω, XII, 57; ἀποπροφεύγω, XII, 133; περισκυθίζω, XII, 95; προστινάσσω, XII, 67; προσψιθυρίζω, V, 152; συντροχάζω, VII, 417.

images. Il emploiera donc ἐρωτοπλοέω, παιδοφορέω, γλυκυμυθέω, et d'autres composés qui se conjuguent tous sur le modèle de φιλέω [1]. L'élément primitif de la combinaison doit être un mot de sens large. Méléagre s'est servi deux fois de ...βολέω, trois fois de ...φορέω.

Rien n'est plus facile que d'inventer des épithètes. Pour le faire, il suffit souvent de changer une désinence. L'écrivain prend toujours comme point de départ une racine significative, soit qu'il la présente seule, soit qu'il lui adjoigne des particules, soit qu'il l'associe à d'autres racines. On obtient ainsi des formes très diverses, mais qui se rangent en trois catégories. Les deux dernières nous sont connues, car nous venons de les étudier en traitant du verbe. Méléagre a quelques dérivés en τής, κός et δής [2], mais fort peu. Il fait au contraire largement usage des particules σύν, τρίς et δύς [3]. Les adjectifs de la troisième classe sont les véritables composés. Le poète les recherche, et j'en note quarante-deux exemples, où reparaissent à satiété γλυκύς, μύρον, ἄνθος, μέλι, κεραυνός [4]. Les idées tendres ou violentes obsèdent l'esprit du Syrien.

1. Ἀνδροβατέω, V, 208; ἀνθοβολέω, V, 147; γλυκυμυθέω, XII, 122; ἐνειδοφορέω, XII, 57; ἐρωτοπλοέω, V, 156; οἰστροβολέω, IX, 16; παιδοφορέω, XII, 52; σκηπτροφορέω, XII, 56.

2. Δενδρώδης, VII, 196; πελαγίτης, XII, 53; σαββατικός, V, 160.

3. Ἀείλαλος, V, 177, 178; ἄνταθλος, XII, 68; ἀρτιθαλής, V, 198; δυσέραστος, V, 172, 173; δυσνίκητος, V, 179; δυσύποιστος, V, 163; εὔφορτος, XII, 53; ὀπισθοβάτης, XII, 33; συμπαίκτης, V, 214; σύμπλανος, V, 165; σύνθρονος, XII, 257; τριπάνουργος, XII, 57; τρισάλαστος, XII, 137.

On lit ἀδιστάκτως dans une épigramme douteuse (XII, 151).

4. Ἀβροπέδιλος, XII, 158; αἰγοβάτης, XII, 41; ἀκροβολής ou ἀκροβελής, XVI, 213; ἀνθοδίαιτος, V, 163; ἀνθολόγος, XII, 95; βαρυπενθής, XVI, 134; γλυκερόχρως, VII, 207; γλυκύδακρυς, V, 177; VII, 419; XII, 167; γλυκύμυθος, V, 195; γλυκύπαις, XII, 52; γλυκυπάρθενος, IX, 16; γυναικομανής, XII, 86; δακρυχαρής, V, 166; ἐρημολάλος, VII, 196; ἐρωτοπλάνος, VII, 195; ζωογλύφος, XII, 56 et 57; κεραυνομάχης, XII, 110; λευκοπάρειος, V, 160; λιγυπτέρυγος, VII, 195; μελίστακτος, IV, 1, 33; μυροβόστρυχος, V, 147; μυρόπνους, V, 175, 197; XII, 95; μυρόῤῥαντος, V, 198; μυροφέγγης, XII, 83; νεόγραφος, IV, 1, 55; ὀξυτόρος, IV, 1, 16; οἰνοβρεχής, VII, 428; πανάγρυπνος, VII, 195; πανείκελος, XII, 156; πεζοπόρος, XII, 53; πλευροτυπής, XII, 137; σαρκοπαγής, XVI, 134;

On le voit, entre le verbe et les adjectifs les rapports sont étroits. Méléagre indique bien cette correspondance. Il dira : σκηπτροφόρος et σκηπτροφορέω [1]; γλυκύμυθος et γλυκυμυθέω [2].

Ces audaces nous inquiètent, mais peut-être sommes-nous trop timides. Les Grecs ne craignaient pas de créer des expressions nouvelles, et je pense qu'au IIe siècle ils eussent accepté jusqu'au barbarisme. Les scrupules du goût et le respect de la langue n'ont jamais arrêté Polybe. Il va si loin que les éditeurs ne peuvent le suivre, et corrigent l'écrivain, en croyant rétablir le texte [3].

σκηπτροφόρος, VII, 428; σκολιόθριξ, IV, 1, 37; σταχυόθριξ, IV, 1, 43; ὑπναπάτης; V, 165, 197; φαρετροφόρος, V, 177; φιλάγρυπνος, V, 166, 197; φιλάσωτος, XII, 175, 191; φιλόμβρος, V, 144; φρενοληστής, XII, 144; χειροτυπής, V, 175.

Les critiques ont prêté à Méléagre plusieurs mots qu'on ne trouve pas avant lui : Δεξέφησος (qui mord les Éphésiens), AP. VII, 79 (cf. Van Herwerden, ap. *Mnemosyne*, 1874, p. 319); ἠκαλός, en dorien ἀκαλός, XII, 53 (cf. Dilthey, *Observationes criticae in Anthologiam graecam*. Je ne saurais admettre la conjecture. La première syllabe d'ἀκαλός est longue et ne peut entrer dans une thésis dactylique); λιγύδακρυς, V, 177 (cf. Dilthey, *op. cit.*, p. 1 sqq.).

Les six dernières listes paraîtront peut-être incomplètes. J'ai cru devoir omettre plusieurs mots qui ne furent pas, à mon avis, créés par Méléagre : αἱματόφυρτος, AP. V, 180 (cf. Dindorf, *Lexicon Aeschyleum, ad verb.*); αἰπολικός, AP. XII, 128 (cf. Callimaque, *Fragm.* 412, édit. Schneider); ἀπάτημα; AP. VII, 195 (cf. le *Thesaurus, ad verb.* Ce nom figurait dans les œuvres d'Énée sur la tactique; Énée vécut au IVe siècle); ἀρσενόπαις; AP. XVI, 134 (cf. Dioscoride, AP. V, 54); ζωροποτέω, AP. XII, 48 (cf. Callimaque, *Fragm.* 109, édit. Schneider); θεόπαις, AP. XII, 56 (cf. Hérodicus de Babylone, AP., t. III, V, 25); κεραυνοβολέω, AP. XII, 122 (cf. l'épigramme adespote, XII, 140; l'auteur de cette pièce vécut avant Méléagre, car elle faisait partie de la *Couronne*); μελίχρους, AP. XII, 165 (cf. le *Thesaurus, ad verb.* Le mot se retrouve dans les traités hippocratiques; il existe peut-être aussi dans une épigramme de Simmias, AP. VII, 22; je crois pourtant qu'il faut lire ici μελιχρός); πάναισχρος, AP. VI, 163 (cf. F. Kaelker, *Quaestiones de elocutione polybiana*, ap. *Leipziger Studien*, 1880, p. 297); συμπαίστωρ, AP. VI, 162 (cf. Léonidas de Tarente, AP. VI, 154; le scribe nous donne deux noms d'auteurs, Léonidas et Gétulicus, mais la pièce est dans une série qui vient de la *Couronne*); τραγόπους; AP. VII, 535 (cf. Simonide, AP. XVI, 232); φίλερως; AP. V, 156 (cf. Nicandre, *Fragm.* 16, édit. Schneider).

1. AP. VII, 428; XII, 56.

2. AP. V, 195; XII, 122.

3. Cf. Kaelker, *Quaestiones de elocutione polybiana*, ap. *Leipziger Studien*, III (1880), p. 296 sqq. Le critique cite des exemples bien frappants : ἀναστρατοπεδεία, ἀντιστρατοπεδεία; ἐθελοκάκησις, ἐνδουχία, κακοζηλωσία, καινοποιία; βιβλιαφόρος, γυναικόθυμος, κουρεακός, πανευέφοδος, χειροπρακτικός; ἀνυπονοήτως, ἀπαραχωρήτως, τετραπόδητι; ἀλλοτριοπραγέω, ἀποξυστρόσμαι, γεφυροποιέω, προσαστειάζομαι.

A côté de témérités pareilles, insisterons-nous sur quelques acceptions plus ou moins communes? Méléagre désigne par φρύαγμα [1] une attitude insolente; εὐμαθία est une œuvre érudite [2]; θάμβος, un spectacle surprenant [3]. Ces exemples relèvent de la rhétorique plutôt que de la grammaire. A signaler encore ἅλος (tison éteint) [4] et αὐτομολέω (fuir) [5]. La première expression a été reprise par Lucien, et la seconde par Diodore de Sicile [6].

Bien qu'il affecte l'indépendance, le poète a subi la contrainte de l'usage et de l'éducation. Je ne songe pas en ce moment aux leçons de Ménippe. Il est même étrange qu'un ancien philosophe ait si lestement abandonné tout le bagage de l'école. Qu'en a-t-il gardé? Κόσμος (l'univers) [7], εἴδωλον, τύπος et εἰκασία (l'image), φαντάζομαι (représenter) [8]. C'est bien peu.

L'influence des œuvres littéraires fut plus profonde. Les auteurs d'épigrammes avaient en commun certaines manières de penser et d'écrire. En outre, le compilateur

1. AP. XII, 101.
2. AP. XII, 257.
3. AP. XII, 110.
4. AP. V, 41.
5. AP. XII, 92.
6. Il serait facile d'allonger cette liste. Je noterai encore : αἰθίοψ, VII, 196, noir, et non plus Éthiopien; ἀπληστός, VII, 207, trop abondant, et non pas insatiable; Ἀχέρουσις, V, 204, de l'Achéron. Dans Apollonius, Achérousis est un terme géographique. Cf. H. de La Ville de Mirmont, *Les Argonautiques*, traduction française, Bordeaux-Paris, 1892, p. 409-410; γεγωνός, à la voix éclatante (il s'agit d'un poète); ἐγκρούω, VII, 195 (même sens que le simple κρούω); κατερύω, IX, 16, tirer de l'arc; μιτόω, VII, 195, jouer de la lyre; ξένος, V, 180, étrange; ὀθόνη, XII, 53, voile de navire; σκολίος, V, 166, dur, désagréable; ψιθυρός, XII, 136, bruyant.

Au sujet d'ἄνθος, VII, 207, voici l'opinion de Van Herwerden (*Mnémosyne*, 1886, p. 385) : « Manifesto Phanium dici non potuit a poeta leporem floribus pavisse, sed herbis et oleribus. Notandus hic apud Meleagrum vocabuli usus, cujus alterum exemplum ignoro. » Le lièvre de Phanie ne mangeait-il jamais de serpolet ni de thym?

7. AP. VII, 417.
8. AP. XII, 125; V, 212, 166; XII, 106.

de la *Couronne* était presque contraint à l'imitation de ses devanciers.

Λαμύρος se rencontre chez Dioscoride et Asclépiade [1], ἄνθεμα, pour ἀνάθημα, chez Nossis et Mnasalque [2], ἔρρυς chez Léonidas et Dioscoride [3], ἀκμαῖος chez Dioscoride et Antipater [4], γλυκύπικρος chez Podisippe [5], λίτος chez Léonidas, Carphyllidas et Antipater [6]. Je note, comme de juste, beaucoup d'emprunts au Sidonien [7].

Tous ces éléments sont combinés avec adresse. Une épigramme décrit des armes consacrées [8] : la phrase fait penser à ces lourdes périodes eschyléennes qui résonnent comme des panoplies. Éros apparaît travesti en Arès destructeur [9] : des épithètes retentissantes saluent l'entrée du dieu nouveau. Les madrigaux sont pleins d'adjectifs caressants [10]. Les poèmes violents et passionnés ne s'éloignent guère de la prose [11]. Un homme vivement ému ne craint pas d'être vulgaire.

Dans son ensemble, ce vocabulaire a de l'éclat et de la grâce, mais aussi quelque mollesse. Les épithètes y tien-

1. AP. VII, 450; V, 162; Méléagre, V, 180.

2. AP. VI, 275, 128; Méléagre, VI, 162.

3. AP. VII, 440 (cf. pourtant la note de Dubner); XII, 42; Méléagre, XII, 101. A l'époque romaine, l'emploi d'ὄρρυς est constant chez les auteurs d'épigrammes. Cf. Jacobs, *Animadv.*, t. VIII, p. 387.

4. AP. XII, 14; XI, 54; Méléagre, VII, 476.

5. AP. V, 134; Méléagre, XII, 109.

6. AP. VII, 478; IX, 52; VII, 26; Méléagre, VII, 428.

7. Ἄμματα παρθενίης, VII, 164, Méléagre, VII, 182; κρίνω, VII, 625 (avec le sens bizarre de : mettre à l'épreuve, tourmenter. Ce mot revient avec la même acception dans une épigramme adespote que Jacobs, Hecker et Sternbach attribuent à Méléagre, XII, 156. Cette remarque est un argument de plus en faveur de leur théorie); λιπόπνους, XVI, 133, Méléagre, XII, 132; μεγαυχής, VII, 427, Méléagre, VII, 428 (la pièce est consacrée à Antipater); πάγκοινος, VII, 218, Méléagre, V, 175; ὑμνόπολος, XVI, 220, Méléagre, IV, 1, 13; φιλάδουλος, XVI, 133, Méléagre, XII, 80.

8. AP. VI, 163.

9. AP. V, 180.

10. AP. V, 144.

11. AP. V, 184.

nent trop de place. Le mot précis manque parfois. Méléagre le trouve toujours lorsqu'il est piqué par le désir de compléter une énumération. Pour accabler Timo, il a des locutions nautiques qui seraient dignes d'un inventaire athénien [1]. Plus loin, Aphrodite, Éros et Pothos se partagent les fonctions d'armateur, de capitaine et de pilote [2]. On sait que le *Proème* contient une riche collection de fleurs. Mais aussitôt que le poète s'abandonne, il tombe dans le vague. Pas un détail sur l'ajustement de ses maîtresses ou les parfums de Phénicie [3] !

Cet esprit facile excelle à trouver des synonymes. L'idée de cueillir [4], l'image d'un rameau verdoyant nous sont présentées de manières très différentes, mais toujours dans des énumérations [5]. Ailleurs les répétitions se succèdent sans pitié pour le lecteur [6]. Dans des pièces isolées ce défaut est peut-être moins choquant. Méléagre en a fait sans doute le calcul. Du reste, il gardait trop peu ses maîtresses pour qu'elles pussent lui reprocher des redites. Regrettons seulement qu'un homme si bien doué n'ait pas compris la valeur de l'effort. Je crois que l'amoureux a fait tort à l'écrivain.

1. AP. V, 204 : κέλης, le vaisseau rapide, κέρας, la vergue, ἱστός, le mât, πρότονος, le câble, ἱστία, les voiles, κοίλη, la sentine, εἰκόσορος, la galère à vingt rames.

2. AP. XII, 157.

3. Et cependant il abuse des mots composés avec μύρον; cf. AP. V, 105, 175, 197, 198; XII, 83, 95, 256.

4. AP. XII, 256 : τρυγέω, ἀποδρέπω; IV, 1 : ἀποθρίζω, ἀμάομαι, διακνίζω, κείρω. Comparer les mots qui désignent le travail du compilateur, AP. IV, 1 : τεύχω, ἐμπλέκω, συμπλέκω, ἐνίημι, τίθημι, βάλλω, μίγνυμι.

5. AP. IV, 1 : κλῆμα, κλών, κόρυμβος, ἔρνος, ἀκρέμων, κλάδος, ὄρπηξ, ἕλιξ. Van Herwerden (*Mnémosyne*, 1874, p. 302) ajoute un mot à la liste, en lisant, vers 17 : βλαστήν τε πλατανίστου. Cette correction me paraît excellente. La leçon actuelle : βλαισήν... πλατάνιστον, n'a aucun sens. Dehèque traduit : « Jets flexibles de platane. » Mais βλαισός veut dire : recourbé, tortueux. Pape donne comme équivalent : « Nach allen Seiten seine Zweige verbreitend. » Mais la poésie de Pamphile doit être comparée à un rameau, et non pas à un arbre tout entier.

6. Ἰδού est fréquemment employé, sans que Méléagre lui donne une signification bien précise. Cf. AP. V, 136, 151, 175, 177, 178, 182; XII, 110, 141.

III

LA GRAMMAIRE

Méléagre décline et conjugue régulièrement les mots. D'ailleurs, le grec, avec ses dialectes, avait tant de souplesse, qu'une incorrection eût été impardonnable. Parmi les nombreuses formes que lui offrait la grammaire, le poète sait choisir. Il néglige le duel [1], et montre quelque prédilection pour les adjectifs tirés des verbes [2]. Mais je ne trouve nulle part dans ses épigrammes une dérivation vraiment vicieuse [3]. Il en admet cependant plusieurs qu'eût évitées un prosateur du v[e] siècle [4].

1. Le duel n'a jamais repris faveur après la période attique. Aussi ne puis-je admettre la correction de Van Herwerden, ap. *Mnémosyne*, 1886, p. 406 :

Τοὕνεκα τοῖν παίδοιν με πεδᾷ πόθος...

2. Ἁρπαστός, XII, 167; ἄτεγκτος, V, 151; ἀστυφέλικτος, VI, 163; βαστακτός, XII, 52; γνωστός, V, 212; γραπτός, XII, 257; εὔφορτος, XII, 53; θετός, VII, 418; ἱμερτός, XII, 256; μελίστακτος, IV, 1, 33; μυρόῤῥαντος, V, 198; πλωτός, V, 204; πλαστός, V, 182; πυρίβλητος, XII, 76; στρεπτός, V, 204; σαλευτός, V, 175; σφιγκτός, V, 175; σύμπλεκτος, IV, 1, 18.

3. Dilthey, *Observationes criticae in Anthologiam graecam*, p. 4 sqq., a introduit, par conjecture, l'accusatif irrégulier Ἔρων dans l'épigramme V, 195. Il est certain que le texte actuel ne se comprend pas, tandis qu'après correction le distique est fort élégant :

Ἁ μὲν ἐπὶ χρωτὸς θεμένα Πόθον, ἁ δ' ἐπὶ μορφᾶς
Ἵμερον, ἁ δὲ λόγοις τὸν γλυκύμυθον Ἔρων.

4. Par exemple, AP. XII, 166 : ἐρατώτατος (dans une épigramme douteuse), et AP. XII, 84 : πικρότερος.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'emploi du verbe. Je me bornerai à l'essentiel :

I. *Formes de basse époque.* — 1° Temps : αἰκίσεται, XII, 80 (pour cet exemple et les suivants, cf. Veitch, *Greek verbs irregular and defective*, Oxford, 1886); πνεύσεται, XII, 63; σφίγξω, V, 179; ἔζησας, VII, 470; ἔφυρε, à l'aoriste, VII, 476; ἐναγκάλισαι, VII, 476; ἠγκαλίσασθε, XII, 122; νηξαμένην, V, 154; — 2° Voix :

La syntaxe d'accord est irréprochable, l'article employé avec adresse; il remplace souvent un οὗτος pronom ou adjectif. De ces deux constructions, la première est fort peu intéressante [1]; mais la seconde sert à rendre des nuances fort délicates. Un amant suspend à la porte d'Héliodora τοὺς ἱκέτας στεφάνους, c'est-à-dire les couronnes suppliantes qu'il tient à la main [2]. Éros brandit τὰ... τόξα [3], l'arc dont tous les mortels connaissent la puissance. Ailleurs la phrase est moins claire. On lit dans deux épigrammes : τὸ δάκρυ, τὰ δάκρυα [4]. Quelle explication présenter? Celle-ci peut-être : L'écrivain adresse une excuse aux lecteurs, un reproche aux dieux qui le tourmentent : « Je pleure encore, moi qui tant de fois ai pleuré. » Dans τὸ κεῖνο φρύαγμα [5], l'effet est du même genre, mais plus fort. Le renversement des termes est trop bizarre pour ne point attirer l'attention.

Une épithète introduite par l'article prend plus de valeur et devient presque un substantif. Ce procédé ne saurait déplaire à un homme qui sent vivement et ne hait

γελάσεις, V, 179, les écrivains classiques se servent de γελάσομαι; — 3° Particularités de dérivation : ἀπέχθεται, V, 178; δρεπτομένην, VII, 13.

II. *Formes poétiques.* — 1° Temps : κωμάσομαι, XII, 117; ἔκνισε, XII, 126; ἠγλάϊσαν, VII, 418; ἥλατο, IX, 331; στεφθέντα, XII, 128; — 2° Voix : κρυπτόμενος, V, 177; — 3° Particularités de dérivation : ἀνέτραφες, V, 157, venant de l'aoriste actif ἀνέτραφον, qui a le sens du passif (Callimaque a deux fois employé cet aoriste, cf. *Hymne* I, 55, et *Fragm.* 129); ἀποπτάμενος, V, 177; ἁρπάξας, XII, 65, qui paraît dorien, mais existe aussi dans Homère (cf. *Iliade*, XIII, 199); ἔμεν, VII, 470; ἔπλετο, VII, 418; ἦλυθον, VII, 470.

III. *Formes exceptionnelles.* — Particularités de dérivation : οἴδαμεν, V, 13; οἴδατε, XII, 81.

1. AP. XII, 94. Dans ce cas, l'article est accompagné d'un μέν ou d'un δέ qui marque une opposition. Le relatif prend par exception le sens du démonstratif. Même épigramme :

... ᾧ δὲ, Φιλόκλεις
Ἐμβλεπε...

2. AP. V, 191.
3. AP. V, 180.
4. AP. V, 166, 212.
5. AP. XII, 101.

pas la rhétorique. Nous rencontrons à chaque pas : ὁ θρασύς, ὁ καλός, τὸν ἄγριον, τὸν χαρίεντα [1], τὴν φιλάσωτον, τὰν πανόδυρτον, τὰν ῥαδινάν [2].

Cette expression complexe peut s'adjoindre soit un nom, soit un pronom. Le poète s'écrie volontiers : Μυίσκος ὁ δύσμαχος, Ἔρως ὁ πτανός, Πὰν ὁ τραγόπους [3]; πνεῦμα τὸ λειφθέν, χρῶτα τὸν ὑπναπάτην; μὲ τὸν ἐρειδόμενον, σὲ τὴν φιλάσωτον [4], et, avec une transposition curieuse, τόν με ἄτρωτον [5]. Il use et abuse de ce tour, sans trop s'inquiéter de la correction grammaticale. Ζεύς ἐστι κεῖνος ὁ ἁρπάξας [6] se comprend et même s'analyse; mais la phrase eût-elle satisfait un Attique?

Dans ces exemples, qu'on remplace par un nom l'adjectif ou le participe; on aura des appositions. Elles sont très communes chez Méléagre. L'antécédent est de préférence un pronom personnel, exprimé ou sous-entendu : Μὲ τὸν ναύτην, μὲ τὸν πρεσβύτην, μὲ τὸν ἰκέτην; ἔβλαστον ὁ σὺν Μούσαις Μελέαγρος [7].

Supprimons l'article; la phrase sera plus légère, et l'apposition pourra prendre des formes très variées. En voici de bien curieuses : ἀιάζω Μελέαγρος (moi, Méléagre, je me lamente) [8], τᾶς Πειθοῦς καὶ Κύπριδος Ἡλιοδώρας [9] ([au nom] d'Héliodora l'égale de Cypris et de Peitho). Damis est jeté comme de la cire dans le feu (βληθεὶς κηρὸς εἰς ἀνθρακιήν) [10]. Un rival doit être saisi par le sommeil d'En-

1. AP. VII, 421; XII, 68; V, 177; XII, 67 (épigramme douteuse).
2. AP. V, 191; VII, 476; V, 173.
3. AP. XII, 144; 113; VII, 535.
4. AP. V, 197; XII, 84; V, 175.
5. AP. XII, 101.
6. AP. XII, 65.
7. AP. XII, 167; VII, 417; XII, 85; VII, 417.
8. AP. VII, 476.
9. AP. V, 137.
10. AP. XII, 72.

dymion (Κείσθω δεύτερος Ἐνδυμίων). Zénophile a l'éclat des roses fleuries (ἡδὺ τέθηλε ῥόδον)[1].

Le nominatif s'emploie dans les invocations. En vers, cette licence est autorisée :

Ἄστρα, καὶ ἡ φιλέρωσι καλὸν φαίνουσα Σελήνη[2].

« Astres, et toi, la Lune, qui brilles charmante pour les amoureux. »

Ici l'article est conservé, ce qui donne à la prière un tour hiératique et solennel.

L'accusatif sert de complément direct. Cette construction, quoique banale, peut devenir intéressante quand l'écrivain sait son métier. Méléagre dira : ἀνθοβολεῖν χαίτην (semer de fleurs une chevelure)[3], οἰστροβολεῖν [ἄνδρα] (piquer [un homme] de l'aiguillon)[4], σαρκοφαγεῖν μέλη (dévorer la chair des membres)[5], κυβεύειν πνεῦμα (jouer aux dés le sort d'une âme)[6], ἀπαστράπτειν κάλλος (lancer une image gracieuse dans un éclair)[7].

Ἐᾶν χρόνον (laisser du temps), ναίειν κορυφάς (habiter les cimes des montagnes)[8], πλεῖν πόρον (naviguer sur un détroit), et ἡνιοχεῖν [τινα][9] (conduire [quelqu'un] comme avec des rênes) semblent moins dignes d'attention.

L'accusatif de qualification sert à doubler un substantif

1. AP. V, 165, 144. Cf. V, 143, 152. Dans l'épigramme XII, 114..., je trouve.

... Φαεσφόρε... ταχὺς ἔλθοις
Ἔσπερος...

Étoile du matin, reviens bien vite comme étoile du soir.

2. AP. V, 191 ; cf. AP. VII, 196, φίλος. Σχέτλιος (AP. XII, 72) est un nominatif d'exclamation.
3. AP. V, 147.
4. AP. IX, 16.
5. AP. V, 151.
6. AP. XII, 47.
7. AP. XII, 84.
8. AP. V, 139; VII, 535.
9. AP. XII, 53, 86.

implicitement contenu dans le verbe. Cette règle, particulière au grec, permet d'expliquer, chez Méléagre, certains passages, où il est presque toujours question de cris ou de musique : ἀνωρύεσθαι πένθος (mener un deuil avec des lamentations) [1], κράζειν κέλαδον (produire un bruit) [2], μέλπειν et κρέκειν μέλος (moduler un chant) [3]. Cet accusatif, n'étant pas un complément direct, s'unit quelquefois aux verbes passifs. Κοιμᾶσθαι ὕπνον ὀφειλόμενον (s'endormir du sommeil inévitable) [4] peut surprendre, mais non choquer. Γεμίζομαι οἶνον [5] exige quelque commentaire. Cette forme suppose à l'actif γεμίζειν οἶνον (remplir de vin). C'est, en effet, ainsi qu'on parlait au temps de Méléagre et de Pausanias [6]; un classique aurait dit : γεμίζειν οἴνου.

L'accusatif de qualification est si commun que son emploi s'étend aux adjectifs neutres. On peut alors se croire en présence d'un adverbe, et de fait la distinction est souvent malaisée. Méléagre a multiplié les exemples de cette tournure, si bien que les relever serait fastidieux. Γελᾶν prend après lui μάταια, ἁβρά, φαιδρά, σιμά [7], πολλά, πικρά, σαρδάνιον, ἡδύ [8]. Ce dernier mot, à son tour, peut régir φιλέω, τυπόω et γηθέω [9]. Les participes comme les modes personnels admettent cette construction. Je remarque σιμὰ σεσηρώς (qui fait la nique en retroussant le nez), ἐπίτηκτα φιλοῦσα (qui aime d'un amour dissimulé) [10], οὖλα καμφθεῖσα [κωρονίς]

1. AP. VII, 468.
2. AP. XII, 137.
3. AP. V, 139.
4. AP. VII, 419.
5. AP. XII, 85 :

Κωμάζω δ' οὐκ οἶνον ὑπὸ φρένα, πῦρ δὲ γεμισθείς.

6. Cf. Pausanias, III, 13 : ... γεμιζούσῃ... ὕδωρ.
7. AP. V, 144; XII, 125; V, 144, 177.
8. AP. V, 178, 180, 179; XII, 137.
9. AP. XII, 84; V, 171.
10. AP. V, 179, 182.

([paraphe] tordu en demi-cercle)[1], πεφυρμένος ἀκόλαστα κίκιννος (boucle dérangée d'une main lascive)[2].

Quelquefois le doute n'est plus permis. Ce sont vraiment des adverbes que εἶα (très commun)[3], ἴσα (très rare)[4], πυκνά, πρῶτα[5], ἄκρα, βαιόν, νέον[6].

Méléagre a négligé les accusatifs de relation, d'exclamation et de mouvement[7].

Le génitif dit objectif s'associe aux noms de sens verbal. Cet emploi rappelle, mais d'assez loin, celui des compléments directs. Il donne lieu à des constructions assez remarquables. Οἰνοχόος νέκταρος est un échanson qui verse le nectar, σίφων αἵματος un insecte qui aspire le sang[8], μάγειρος ψυχῆς un cuisinier qui torture l'âme, παίδων κύνες des yeux qui poursuivent des enfants à la piste[9].

Un poète peut tirer grand parti du génitif de possession. On ne s'en douterait guère en lisant Méléagre. A signaler pourtant Ὀλύμπου Ζεύς (Zeus Olympien), Κύπριδος φανίον (flambeau amoureux)[10], θηρίον κοίτης (mauvaise bête qui hantes ma couche)[11], μέλη κώμων (mélodies qui résonnent dans le comos)[12].

Le génitif de dénomination marque un rapport d'identité dans πόλις Γαδάρων (la ville de Gadara)[13].

1. AP. XII, 257.
2. AP. V, 175.
3. AP. V, 156; XII, 84, 92, 164.
4. AP. XII, 257.
5. AP. V, 176; XII, 132; VII, 417.
6. AP. VII, 428; V, 151; XII, 122.
7. AP. V, 177 : ... πτερόεις νῶτα ...; VII, 468 :
Ἀιαῖ, τὰς μαστῶν ψευδομένας χάριτας.
VII, 470 : ... Ἤλυθον Ἄδαν ...
8. AP. XII, 70; V, 151.
9. AP. XII, 92.
10. AP. XII, 122, 83.
11. AP. V, 184. Cette expression déplaisait à Jacobs. On a vu, au chapitre précédent, la correction proposée par Van Herwerden.
12. AP. V, 197.
13. AP. VII, 418.

Les génitifs d'origine et de comparaison se présentent çà et là, sans qu'aucune observation soit nécessaire. Il faut expliquer par le génitif partitif des expressions frappantes, comme ἄνθος ἀοιδῶν (la fleur des poètes), πάντα νέως (toutes les parties du navire), et τοῦτο νυκτός (ce court espace de la nuit) [1].

Quant au génitif de matière, les exemples en sont rares, mais curieux. Ὑμνοθετᾶν βίβλος est un livre de chanteurs, et ἄλσος παίδων un bosquet composé de jeunes gens [2].

Les adjectifs qui désignent la plénitude (πλήρης, ἔγκυος, μεστός) [3], la connaissance (ἴδρις), ou l'oubli (λήθαργος) [4] gouvernent le génitif. Il y a dans σύμπλανος κώμων [5] une idée vague de propriété. Signalons encore ποδηγὰ Πόθων (qui conduit les amours), δωροδότας λάθας (qui dispense l'oubli), et ἀνθοφόρος Κύπριδος (qui porte les fleurs d'Aphrodite) [6].

Méléagre unit fréquemment le génitif aux verbes, surtout à γεύω et à ψαύω. Nous savons déjà combien il aime les expressions toutes faites [7]. Dans σκηπτροφορέω πόθων, la construction est calquée sur celle d'ἄρχομαι [8]. Un Grec n'aurait pas dit, en prose, ἔβλαστον Εὐκράτεω (je suis né d'Eucrate), ni même ἔγχει τᾶς Ἡλιοδώρας (remplis ma coupe en l'honneur d'Héliodora) [9].

Le génitif temporel fournit deux exemples [10]. Je n'en trouve qu'un seul pour le génitif d'exclamation [11].

L'idée de l'intérêt, avec toutes ses nuances, est exprimée

1. AP. IV, 1, 41; V, 204; XII, 137.
2. AP. XII, 257, 256.
3. AP. XII, 49; IV, 1, 7; IV, 1, 22.
4. AP. IV, 1, 49; V, 152.
5. AP. V, 165.
6. AP. V, 179; XII, 49, 165.
7. AP. VII, 470; XII, 68, 81; V, 163, 171; XII, 81, 94, 126.
8. AP. XII, 56.
9. AP. VII, 417; V, 137.
10. AP. VII, 428 : ... νυκτός; XII, 133 : ... θέρευς.
11. AP. V, 184 : Ὦ τόλμης...

par le datif. Le sens de ce cas est souvent très fort (datif de possession); mais ailleurs il s'affaiblit et s'efface (datif éthique). Méléagre dit : βάλλειν τινί (jeter un objet contre quelqu'un), βοᾶν τινι (parler en criant à une personne), ἁρπάζειν τινί (arracher à un adversaire)[1], ἄτρωτος Πέθοις (invulnérable aux amours). Ὀργὴ ἴση κύμασι[2] (colère pareille à celle des flots) est une ellipse fort usuelle en grec.

L'instrumental et le locatif ayant disparu, le datif a pris leur place. C'est ainsi que le poète a pu écrire, non sans force : [ἅλς] βοᾷ μάστιξι ἀνέμων (la mer hurle sous le fouet de la tempête), ou [παῖς] χρυσάνθης κόμαισι ([adolescent] à la chevelure fleurie d'or)[3]. Le datif local est peu commun chez les prosateurs, mais les versificateurs ont plus de licences, et Méléagre use largement de la permission. Citons, sans épuiser la liste, κόλποις, ἑστῷ, κοίλῃ, πυρί[4], ὄμμασι, χέρσῳ et δέλτοις[5].

La syntaxe des prépositions n'est pas très régulière. Βιὸς ἐκ νηῶν[6] veut dire : la vie maritime. Ἐκ introduit les compléments de πλέκειν, ἀνάπτειν et αἴθομαι. Dans ce dernier cas, le datif seul aurait suffi[7].

Ἐν revient sans cesse, et quelquefois hors de propos. S'attend-on à le rencontrer après χρίω[8]? Pour φωνεῖν ἐνί

1. AP. XII, 83, 132, 167. Méléagre, comme tous les auteurs d'épigrammes et d'inscriptions, remplace ἀνατίθεμαί [τινι] par τίθημι ou τίθεμαι (AP. VI, 162). Il a peut-être employé (AP. XII, 67) οἰνοχοέω τινί. Cette tournure n'est pas bien grecque.

2. AP. XII, 101; V, 180.

3. AP. V, 180; XII, 256. Le datif d'accompagnement est représenté par une expression assez curieuse : ἀχθοφορεῖν οἰμωγῇ (AP. VII, 468), porter un corps avec des gémissements.

4. AP. V, 173, 204, 57.

5. AP. V, 177; XII, 84; IV, 1, 10.

6. AP. VII, 470.

7. AP. XII, 165, 82, 132.

8. AP. XII, 92. On lit, AP. XII, 159 : ἐν σοὶ ἀνῆπται; cf. Van Herwerden, *Mnémosyne*, 1874, p. 343 : « Procul dubio scriptum fuit, ἐκ σοῦ... ἀνῆπται... »; cf. Euripide, *Médée*, 770.

στέρνοις et αὐδᾶν ἐν ὄμμασι, la traduction rigoureuse serait : parler *dans* sa poitrine et *dans* ses yeux [1]. Τερπνὸς ἐν ὄμμασι [2] ne vaut pas mieux. Mais ici le texte adopté ne mérite pas grande confiance. Φλὸξ ἐν Ἔρωτι et νίκη ἐν Ἔρωτι [3] désignent les flammes de l'amour et ses triomphes. Dans le portrait de Zénophile, on voit Χάριν ἐν χάριτι [4], probablement une Charite gracieusement dessinée. Héliodora se réchauffe « dans une image froide », ψυχρᾷ θάλπετ' ἐν εἰκασίᾳ [5]. Tant de subtilité passe les bornes. Le goût et la grammaire protestent également.

Σύν et εἰς sont employés avec une audace parfois indiscrète. Προάγειν σύν τινι... (devancer quelqu'un) n'est pas d'une excellente grécité [6], non plus que φίλος σύν τινι [7]. Par contre Méléagre dit avec agrément qu'il est le compagnon des Muses (σὺν Μούσαις) [8]. Βαρὺς εἴς τινα (lourd à quelqu'un), et χάριν εἰς Ἀχέροντα [9] (présent offert à l'Achéron), ἀγκαλίζομαι εἰς χεῖρας (embrasser avec ses mains) auraient inquiété un classique [10]. Τί, dans une interrogation, vaudrait bien mieux que πρὸς τί [11].

1. AP. XII, 63.
2. AP. XII, 94.
3. AP. XII, 119, 68.
4. AP, V, 149.
5. AP. V, 166.
6. AP. V, 182. On pourrait croire que la phrase est incomplète, et la reconstituer ainsi : Σὺν σοὶ ὤν, καὶ αὐτὸς προάγων. Mais l'ellipse du participe serait bien dure. En outre, pour qui connaît Méléagre, καί n'est pas ici une particule de liaison, mais un mot emphatique (cf. *infra*, p. 191, n. 3).
7. AP. V, 182; IX, 331.
8. AP. VII, 417.
9. AP. VII, 461, 476.
10. AP. XII, 122.
11. AP. V, 151. Cependant cette construction est admise par des écrivains de bonne époque.

Suivant Dubner, l'équivalent de παρ' ἥβην, AP. XII, 133, est : « post juventam. » Mais παρά n'a jamais le sens de post. La seule traduction possible est : « circa pudendum. » Cf. pour l'emploi du mot ἥβη, une épigramme de M. Argentarius, AP. IX, 554.

Van Herwerden, *Mnémosyne*, 1886, p. 386, déclare inacceptable ... διὰ χθονός,

Ces audaces sont autorisées en poésie. D'ailleurs les critiques ne doivent jamais oublier qu'il est des fautes heureuses. L'écrivain regagne souvent en force et en grâce ce qu'il perd en correction. Προάγω τινά, c'est précéder une personne; προάγω σύν τινι, c'est marcher avec elle, la devancer, puis revenir. Ces trois mots rendent bien l'insistance et le trouble de l'amoureux [1].

Néanmoins la syntaxe de Méléagre a plus d'abandon que de finesse [2]. On voit bien que l'auteur vivait au IIe siècle. Polybe lui aussi bouleverse la vieille grammaire; πατὴρ ἡμῶν Λυκόρτας [3] ne lui suffit plus, il préfère Λυκόρτας, ὁ παρ' ἡμῶν πατήρ. Comme les idiomes issus du latin, le grec alla toujours de la synthèse à l'analyse. Les formes décomposées pullulent dans le romaïque moderne.

Méléagre ne redoute pas l'anaphore des prépositions [4]. Il les sépare volontiers du verbe [5] ou leur donne un sens adverbial [6]. Pour maint exemple on hésite entre ces deux explications, et j'estime que les Grecs eux-mêmes ne faisaient pas bien la différence. Un préfixe isolé du mot qu'il

AP. VII, 476. Je ne comprends pas ce jugement. Méléagre dit que ses larmes coulent à travers la terre, et baignent le corps d'Héliodora. C'est une exagération, de mauvais goût si l'on veut, mais fort touchante.

1. Stadtmuller, ap. *Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*, t. CXLVII (1893), p. 676, propose de lire :

... σπεύσω καὐτὸς, ἰδού, προάγων.

La correction est ingénieuse, mais on peut s'en passer.

2. AP. V, 182.

3. Cf. F. Kaelker, *Quaestiones de elocutione polybiana*, p. 282 sqq. Naturellement Van Herwerden a modifié le texte. Kaelker répond avec esprit : « Polybium correxit, non scribam. »

4. AP. VII, 352 : ... κόρησιν ἔφ' ... V, 144, κόμαις ἔπι ... Dans προγόνων ἀπ' ἐρισθενέων, AP. VII, 428, et στέρνων ἐντὸς ἐμῶν, XII, 147, la préposition est suivie d'un adjectif; il n'y a pas vraiment anaphore.

5. Ἐγκαταπλέκω, XII, 256; ἐκσιγάω, VII, 182; ἐμβάλλω, XII, 256; ἐμμίγνυμι, IV, 1, 51; ἐνίημι, IV, 1, 41; au vers 45, la préposition est répétée sans le verbe; ἐξεπιτρέχω, XII, 82 (ἐξεπέδραμον); ἐπιλαμβάνω, V, 179 (la préposition est mise après le verbe); περιβάλλω, XII, 125; συμπλέκω, IV, 1, 9, 18.

6. Ἐν, AP. IV, 15, 21, 31, 35, 37; ἐντός, XII, 7; σύν, IV, 1, 27.

régit prend une valeur individuelle. A parler rigoureusement, ce n'est plus une vraie préposition.

La syntaxe des temps est ingénieuse. Quelques étrangetés du texte doivent être imputées aux copistes. Πλέξειν, futur inexplicable, n'est qu'une erreur de transcription pour l'aoriste πλέξαι [1].

Méléagre a dit, dans son épitaphe : Πάτρα δέ με τεκνοῖ ... Γάδαρα [2] (Gadara est la patrie qui *m'enfante*). Dans ces sortes de phrases les auteurs grecs usent volontiers du présent [3].

Ailleurs, une discordance voulue nous montre le pouvoir de Timarion :

Ἢν ἐσίδῃς, καίεις· ἢν δὲ θίγῃς, δέδεκας [4].

« Si tu regardes, tu brûles; si tu effleures, tu as saisi. »

De même :

Ἧστραψε γλυκὺ κάλλος· ἰδοὺ, φλόγας ὄμμασι βάλλει.

« Sa douce beauté a lancé l'éclair, et, vois, ses yeux jettent [encore] des flammes [5]. »

L'optatif sans ἄν prend dans une épigramme le sens du potentiel [6]. Est-ce légitime? Les érudits agitent la question. Il faudrait, pour la trancher, pouvoir analyser quelques passages très amphibologiques d'Homère. Méléagre n'a pas même soupçonné la difficulté.

Il place un subjonctif dans une interrogation indirecte [7],

1. AP. XII, 165. Il faut lire probablement :

Ἐκ λευκοῦ πλέξαι φασί με, etc.

2. AP. VII, 417; cf. VII, 207.

3. Cf. Jacobs, *Anthologia graeca...*, t. III, p. 264 sqq. Le présent μονὴ... ὑπνοῖς (AP. V, 184) est aussi bien expressif.

4. AP. V, 96.

5. AP. XII, 110.

6. AP. XII, 147.

7. AP. V, 139; XII, 86.

un indicatif parfait dans une proposition qui marque la crainte [1]. Ces deux constructions sont régulières. Il n'établit pas un rapport étroit entre les deux parties d'une période suppositive. Mais ici encore l'atticiste le plus rigoureux n'aurait rien à objecter [2].

Ὄφρα est inusité en prose; ὡς ἄν n'est point très commun [3]. Le poète emploie ces deux conjonctions, ainsi qu'ὡς avec la signification d'ἐπειδή [4]. Le relatif et ses antécédents reparaissent dans plusieurs phrases déconcertantes mais correctes :

... γνῷς οἷος ἐμὸς νόος ἄφθονος [5],

« Sache combien mon âme est libérale. »

Τόσσον... ἄγριος... ἐναιχμάσαι [6],

« Assez sauvage pour combattre. »

L'infinitif est ici rattaché très librement à l'épithète. Cette observation s'applique à

Τόσσος ἀντᾶραι... μάχην...

« Capable d'engager une lutte... »

Méléagre a du goût pour les participes; mais le génitif

1. AP. XII, 70 :

... μὴ ψευστὴς Ζεὺς ἐπ' ἐμοὶ γέγονεν.

On trouve, AP. V, 174, deux propositions finales que régit le même verbe. L'une est à l'optatif, l'autre à l'indicatif aoriste. Van Herwerden (*Mnémosyne*, 1874, p. 309) estime que la tournure est vicieuse. Jacobs (*Anthologia graeca*, t. III, p. 88 sqq.) avait signalé le passage, en ajoutant qu'il était correct. C'est aussi mon opinion.

2. AP. XII, 68 : ... εἰ... ἐθελήσοι, γεύσομαι; 70 : ... στήσομαι... εἰ... ἐθέλοι; 94 : ... ἦν... ἐπιδλέψῃς... ἴδοις...; 95 : Ἤι σε Πόθοι στέργουσι... ἔχοις; ... εἰ... πόροι... ἀρτύσεις. Méléagre sent avec vivacité, et passe aisément d'une forme à l'autre.

3. AP. XII, 133.

4. AP. XII, 94.

5. AP. XII, 147.

6. AP. XII, 147.

absolu ne lui agrée pas. Je n'en relèverai qu'un seul exemple [1].

Καί, particule emphatique, devait séduire un Syrien. Le mot est même si souvent répété qu'on ne peut toujours en rendre compte : « Amour, s'écrie le poète [2], je n'ai plus qu'un souffle, mais je l'exhalerai si tu le veux. »

Εἰ δ'ἐθέλεις καὶ τοῦτ', εἰπέ, καὶ ἐκπτύσομαι.

L'expression est juste, malgré la répétition. Mais comment traduire les passages suivants [3] ?

Δρᾶτ' ὅ τι καὶ βούλεσθε...

« Agissez à votre guise... »

ou

Μὴ καί ποτ' ἐφίπτασθαι μὲν Ἔρωτες
Οἴδατε;

« Éros, vous ne savez donc que voler auprès de moi? »

Un δέ semble marquer une opposition entre deux sujets identiques [4] :

Εἰπέ, σὺ δ'ἀκρήτῳ τὸ γλυκὺ μίσγ' ὄνομα.

« Répète : [A la santé d'Héliodora], et mêle au vin ce doux nom. »

1. AP. XII, 127. Il faut signaler aussi, dans une épigramme douteuse (XII, 79) : ... λήγοντος ἔρωτος.

2. AP. V, 197.

3. AP. XII, 92; V, 212. Comparer V, 151, 154, 157; XII, 48, 147. Cet emploi de καί est fréquent chez les poètes grecs. Cf. C. Dilthey, *De epigrammatis nonnullis graecis disputatio*, Göttingen, 1881, p. 6 sqq. Dilthey cite AP. VII, 456 (Dioscoride), 384 (Marcus Argentarius), 31 (Dioscoride), Théocrite, *Syracusaines*, 86, et les *Epigrammata* de Kaibel, num. 647. Je ne suis point sûr que l'épigramme XII, 66, appartienne à Méléagre, mais le vers

Μηκέτι πρὸς τὸ κάλον καὶ σὺ μάταια φέρῃ

est tout à fait digne de lui.

4. AP. V, 136, 2. Je donne ici la leçon d'Hecker. Celle du *Palatin* (σὺν ἀκρήτῳ) n'est pas bonne.

Cette tournure, qui vient d'Homère, fut quelquefois imitée par les classiques [1].

L'*Athénien* de Gadara ne s'est donc point trop vanté dans son épitaphe. Il sait le grec et connaît assez bien les règles pour qu'on lui pardonne de les oublier. Subtil et pourtant aisé, souvent gracieux, quelquefois énergique, il plaît; il étonne, mais il ennuie rarement. Toutefois je voudrais entre les divers éléments de la phrase une proportion plus exacte. Trop d'appositions, d'épithètes, de particules emphatiques. On cherche en vain ces propositions subordonnées qui marquent à l'idée ses justes limites. La période est touffue plutôt que riche. De même, dans les monuments orientaux, le plan rudimentaire se devine sous la profusion des arabesques.

1. W. Kruger, *Griechische Sprachlehre, zweiter Theil, zweites Heft*, § 50, num. 1, note 10.

IV

LE STYLE

Les Grecs aimaient les idées claires et les genres bien définis. Ils opposèrent toujours nettement la poésie et la prose; chez un versificateur la témérité n'était que hardiesse, et les recherches même semblaient naturelles. Aussi, quand nous abordons pour la première fois les chefs-d'œuvre de Sophocle ou de Pindare, un léger trouble vient-il par instant se mêler à notre admiration. Mais si l'écrivain nous déconcerte, nous sommes bientôt rassurés. L'expression, quelquefois tourmentée, est toujours ingénieuse et forte, et les moyens employés cessent de surprendre quand on apprécie le résultat.

Ces remarques sont vraies de Méléagre : il prodigue les figures de rhétorique, mais n'en use jamais sans motifs. Pourquoi dit-il : « Zeus ravit la jeunesse de Ganymède »? C'est qu'une image a frappé le poète. Il garde dans la mémoire, je dirais presque dans les yeux, l'éclat de cette radieuse adolescence, et le mot qui rend cette idée maîtresse ne peut jouer dans la phrase un rôle secondaire. L'ordre logique est donc un moment détruit; mais on le rétablit bien vite. Le lecteur conquiert l'impression juste et unit à la jouissance littéraire le plaisir de la difficulté vaincue [1].

On pourrait multiplier ces exemples : les guirlandes offertes à une maîtresse implacable sont les dépouilles

1. AP. XII, 65 :

... Ζεὺς..... Γανυμήδεος ἁρπάξας...

d'une tendre affection [1]. Charixène refuse à ses parents les récompenses du sein maternel [2]. Les crotales font entendre un bruit frappé avec les mains [3]. Mais ces artifices de langage conviennent surtout à un poète savant et réfléchi comme Sophocle. Dans les épigrammes de Méléagre, idées et images se développent plus simplement. Elles s'unissent deux à deux par des liens tantôt lâches, tantôt plus étroits. C'est le procédé bien connu de la comparaison et de la métaphore.

La première plaît aux esprits larges; on l'emploie surtout au début des littératures. Elle veut, pour se déployer, les vastes espaces de l'épopée et de la tragédie. L'épigramme est un cadre bien restreint pour de pareils tableaux. Méléagre d'ordinaire se contente de la métaphore.

Il a des trouvailles fort heureuses. La belle apostrophe de Bossuet : « Versez des larmes avec des prières » remet en mémoire ce vers non moins beau : « Je répands comme une libation mes désirs et mon amour [4]. »

Σπένδω μνᾶμα Πόθων, μνᾶμα φιλοφροσύνας.

Le poète sent Zénophile boire son âme dans un baiser [5]; il voit le meurtre pousser des vagues sanglantes contre les Niobides [6]; il connaît ce sourire des prairies et des fleurs

1. AP. V, 191 :
... στοργῆς σκῦλα...
2. AP. VII, 468 :
... τὰς μαστῶν ψευδομένας χάριτας.
3. AP. V, 175 :
..... κροτάλων χειροτυπὴς πάταγος.
Cf. AP. VII, 468 :
... γονᾶς στοργᾶν ἔπτυσας εἰς ἀνέμους.
4. AP. VII, 476.
5. AP. V, 171 :
..... εἴθ ὕπ' ἐμοῖς νῦν χείλεσι χείλεα θεῖσα
Ἀπνευστὶ ψυχὰν τὰν ἐν ἐμοὶ προπίοι.
6. AP. XVI, 134 :
..... πλημμυρεῖ παρθενικαῖσι φόνος.

printanières [1] qui, dans l'hymne homérique, accueille la naissance d'Apollon [2].

Par malheur, cette imagination brillante a des faiblesses pour le lieu commun. Métaphores et comparaisons sont trop souvent puisées aux mêmes sources. Éros est un dieu qui blesse : quel thème propice aux développements! Rien ne nous sera épargné, ni l'arc, ni le carquois, ni les plaies cruelles, ni l'ongle des jeunes filles, dont l'égratignure va jusqu'au cœur [3]. Ces folies nous sont presque insupportables; mais il y a en elles un grain d'observation : elles dureront autant que le souvenir de l'Éros mythologique.

Nous avons laissé perdre d'autres expressions qui valaient mieux. Méléagre parle souvent de la mer qu'il put considérer toute sa vie [4]. Cypris est un océan plein d'amertumes [5]; que Myiscus ouvre le port [6]; les Pothoi soufflent avec violence [7]; mais l'Amour tient la barre [8]. Tryphéra est plus dangereuse qu'un écueil [9]. Pour une fois, le dieu malin s'afflige, et ses ailes pendent telles que deux rames [10].

1. AP. V, 144 :
Λειμῶνες, τί..... γελᾶτε.

2. *Hymne à Apollon Délien*, édit. Pierron, 118 :
..... μείδησε δὲ γαῖ' ὑπένερθεν.

3. AP. IX, 16; V, 215, 157 :
Ταύτης γὰρ δύνει κνίσμα καὶ ἐς κραδίην.

4. AP. XII, 84 :
Πικρότερον..... κῦμα..... Κύπριδος.

5. AP. XII, 167 :
..... ἀλλά μ'ἐς ὅρμον
Δέξαι τὸν ναύτην Κύπριδος ἐν πελάγει.

6. AP. XII, 157 :
Χειμαίνει δ' ὁ βαρὺς πνεύσας Πόθος...

7. AP. XII, 157 :
... Ἔρως οἴακα φυλάσσει.

8. AP. V, 190 :
Ἦ πάλι τὴν Τρυφέρην Σκύλλαν ἐποψόμεθα.

9. AP. XII, 144 :
... διφυῆ ταρσὸν ἀνεὶς πτερύγων.

10. Cf. *supra*, ch. VIII.

Les fleurs et les plantes inspirent heureusement un homme qui les aime [1]. Tous les écrivains grecs ont senti le charme de ces existences incomplètes et comme endormies. Méléagre dit que Zénophile est une tendre tige, et Diodore, un rameau verdoyant [2]. Mais il use avec discrétion de ces métaphores, et nous en savourons la fraîcheur antique, sans que l'ennui gâte notre plaisir.

Nous connaissons le goût des Alexandrins pour les tableaux rustiques; Méléagre fait souvent allusion aux exercices de la chasse : les victimes d'Éros sont prises au filet [3]; les baisers de Timarion ont de la glu [4]; les yeux du libertin sont des chiens toujours en quête [5], et durant son sommeil il cherche à saisir les formes ailées qui hantent ses rêves [6].

Il y a de la stérilité dans cette abondance, et l'on en fait bien vite la remarque. Sans même y prendre garde nous rapprochons les images qui passent devant nous, et nous les classons dans notre mémoire comme les papillons d'une vitrine. Le procédé se découvre, et la fatigue vient aussitôt. Pour nous comme pour l'auteur, les mots ne sont plus que des formules, et nous refusons de sentir ce que Méléagre n'a pas senti. Les phrases sont bien vaines quand l'imagination du lecteur se refuse à les animer [7]. L'écrivain comprend bien sa faute, et cher-

1. AP. V, 174 : ... Ζηνοφίλα, τρυφερὸν θάλος...
2. AP. XII, 126 : ..... νέον ἔρνος ἐν ἠϊθέοις Διόφαντον.
3. AP. V, 177 : ..... ψυχαῖς... τίθησι λίνα.
4. AP. V, 96 : Ἶξον ἔχεις τὸ φίλημα...
5. AP. XII, 92 : ..... παίδων κύνες... ὀφθαλμοί...
6. AP. XII, 125 : .....ὕπνον Ἀγρευτὴν πτηνοῦ φάσματος ἀιὲν ἔχω.
7. C'est le cas pour les images maritimes.

chant à la réparer, il la rend irrémédiable. Pour raviver sa peinture il en force les couleurs : l'exagération est une des formes de l'impuissance [1].

Un moderne vantait son talent à suivre une métaphore. Est-ce un mérite? Quelquefois. Un poète qui sait voir saisit un tableau, sans que nulle partie reste dans l'ombre. Mais aussi, lorsqu'un médiocre trouve par fortune un rapprochement ingénieux, il ne se résigne pas à l'abandonner. On se rappelle le dîner à deux services que Trissotin offre à Philaminte.

Je ne compare pas Trissotin et Méléagre : ces deux hommes sont à l'opposé. Mais en Phénicie, les pédants ne manquaient pas. La subtilité alexandrine et le faux goût des Orientaux s'unissaient pour faire la guerre au naturel. On retournait une métaphore de mille façons, on en faisait luire toutes les paillettes. C'est un défaut dont les Arabes n'ont jamais pu se défendre. D'ailleurs, l'abus de l'allégorie est le mal des littératures vieillissantes. Nous saisissons dans la poésie de Méléagre l'influence de la race et de l'époque.

On sait comment il exprime sa haine contre Timo [2], son respect pour les auteurs de l'*Anthologie* [3]. Chez lui les images sont envahissantes; elles s'étalent durant des pages, elles remplissent des épigrammes entières [4]. Cette exubérance n'est pas toujours sans agrément [5] : « Je courais pour fuir l'amour; mais il fouilla les cendres, et allumant un petit flambeau, me découvrit dans ma cachette. Sans

1. Voyez notamment, dans l'épigramme AP. XII, 92 :

..... [ὀφθαλμοὶ] αἰὲν ἐν ἴξῳ
Κύπριδος..... βλέμματα χριόμενοι.

2. AP. V, 204.
3. AP. IV, 1.
4. AP. XII, 132.
5. AP. XII, 82.

bander son arc, avec les ongles aigus de ses deux mains il prit une étincelle ardente et la jeta dans mon cœur. Je ne le vis point, mais la flamme jaillit de toutes parts. O petit flambeau, quel terrible incendie tu fais éclater dans ma poitrine! »

Pétrarque n'aurait pu rimer concetto plus ingénieux. Méléagre excelle à ces délicates ciselures. Il a le talent d'inquiéter le goût sans le révolter; mais le jeu a ses périls. Je n'aime point cette Cypris [1] qui de la mer tire du feu, ni cet Éros qui donne à Psyché de la neige et des larmes bouillantes [2]. Asclépiade [3] avait raconté la mésaventure de Cléandre qui fait naufrage en terre ferme. Cette belle idée revient deux fois chez Méléagre [4].

Un écrivain si raffiné doit abuser des antithèses : Éros sait mêler le miel aux breuvages amers [5]; il brûle jusque dans les froides cérémonies du sabbat [6]; Héliodora fait au cœur une blessure douce et cruelle [7]. Dans un madrigal à Timarion [8], les mots se répondent avec une symétrie compliquée. Le premier terme fait pendant au dernier, et le second, au troisième. On retrouve le même dessin dans certaines mélodies grecques [9].

Toujours en quête de ce qui scintille, le poète ne méprise même pas les faux brillants du calembour. Les

1. AP. V, 176 :

... ἐξ ὑγροῦ... πῦρ τέτοκας.

2. AP. XII, 132.

3. AP. V, 209. J'ai essayé de prouver dans ma thèse latine que l'épigramme était d'Asclépiade. *Cap.* II.

4. AP. XII, 84, 85. La seconde pièce est d'ailleurs charmante.

5. AP. XII, 154 :

Τοιδε τὸ πικρὸν Ἔρως συγκεράσαι μέλιτι.

6. AP. V, 160 :

Ἔστι καὶ ἐν ψυχροῖς σάββασι θερμὸς Ἔρως.

7. AP. V, 163.

8. AP. V, 96.

9. C'est ce qu'on appelait la composition *palinodique*. Cf. Gevaert, *Histoire et théorie de la musique dans l'antiquité*, Gand, 1875-1881, t. II, p. 194 sqq.

Grâces donnent des grâces à Zénophile [1]. Tryphéra mérite son nom, car elle est douce [2]. Praxitèle, mieux que le vieux sculpteur, modèle, dans les âmes, l'image de l'amour [3]. Sopolis a la couleur du lait, et Cléobule celle du miel. Méléagre (μέλας-ἀργός) n'est-il pas contraint à chérir les deux adolescents [4]? Philon donne un agréable baiser (φίλημα) [5]. On a voulu voir un rapprochement du même genre entre Myiscus et une mouche (μυῖα). C'est une erreur; mais bien excusable, l'écrivain pervertit jusqu'à ses critiques [6].

Les idiomes sémitiques redoublent fréquemment les mots pour leur donner plus de force. Faut-il rappeler ici le roi des rois, le cantique des cantiques et les fidèles des fidèles qui gardent les souverains orientaux? On dirait que l'amant d'Héliodora n'est plus tout à fait Grec lorsqu'il chante l'âme de son âme [7], la fleur qui brille entre les fleurs [8] et la couronne de la couronne [9].

Les chanteurs arabes reprennent encore aujourd'hui, à la fin du vers, deux phrases alternées. Ce besoin de symétrie n'était pas étranger à la poésie grecque. Avec le temps il devint plus impérieux. L'art d'écrire a de telles difficultés qu'un auteur de décadence renonce à les vaincre; sentant sa faiblesse, il s'impose alors de vaines contraintes pour avoir le plaisir d'en triompher.

1. AP. V, 140. Cf. V, 149.
2. AP. V, 154 :
Ἔστι καὶ ἐκ μορφᾶς ἁ Τρυφέρα τρυφερά.
3. AP. XII, 56 et 57.
4. AP. XII, 165.
5. AP. XII, 95.
6. AP. XII, 70. Cf. Jacobs, *Animadv.*, t. 1, p. 60 : « Schneiderus... poetam... in voce μυῖα ludere suspicatur, cujus diminutivum Μυίσκος videri possit. Vix tamen hunc lusum in hoc contextu locum habere existimaverim. »
7. AP. V, 155 : ... Ψυχὴν τῆς ψυχῆς...
8. AP. V, 144 : ... ἐν ἄνθεσιν ὥριμον ἄνθος.
9. AP. V, 143 ; ... τοῦ στεφάνου στέφανος.

Méléagre se borne souvent à une allitération : ὦρα διδοῦς; νυκτὸς Νότος; Ἔρως εὐρών [1]. Les lèvres de Zénophile se posent sur les lèvres de son amant [2]. Ailleurs, des mots identiques (οὔ et ναί) introduisent toutes les propositions [3]. Quelques vers ramènent six fois πλέκω et quatre fois θάλλει [4]. Quand deux épigrammes se font pendant, des expressions pareilles reviennent à des places bien choisies [5].

Ὄρθρε τί μοι δυσέραστε, ταχὺς περὶ κοῖτον ἐπέστης.

« Étoile du matin, funeste aux amants, pourquoi t'avances-tu si tôt vers ma couche? »

Ὄρθρε τί νυν δυσέραστε, βραδὺς περὶ κόσμον' ἐλίσσῃ.

« Étoile du matin, funeste aux amants, pourquoi tourner si lentement autour du monde? »

Une traduction ne peut rendre le rapport des sons et des accents. Βραδὺς, ταχὺς; κόσμον, κοῖτον; ἐπέστης, ἐλίσσῃ.

Les deux poèmes sur Éros fugitif se terminent ainsi [6] :

Καίτοι λίσσετ' ἴδοὺ, δεδακρυμένος. Οὔ σ' ἔτι πωλῶ.
Θάρσει. Ζηνοφίλᾳ σύντροφος ὧδε μένε.

« Pourtant, voyez, il supplie, avec des larmes. Je ne te

1. AP. V, 149; XII, 52, 80.
2. AP. V, 171.
3. AP. V, 198, 197.
4. AP. V, 147, 144.
5. AP. V, 172 et 173. Cf. XII, 167. Les deux hexamètres commencent ainsi :

Χειμέριον μὲν πνεῦμα...
Χειμαίνει δὲ βαρὺς πνεύσας πόθος.

Archias a, lui aussi, beaucoup de goût pour les cliquetis de mots. Cf. Th. Reinach, *De Archia poeta*, p. 39 :

AP. VII, 214 : ... πολυψάμμους ὥσέ σ' ἐπὶ ψαμάθους.
AP. VI, 39 : ... ταῦθ' αἱ σαὶ σοὶ θέσαν ἐργάτιδες.
AP. VII, 147 : ..... σὺ σῇ πότμον ἕλῃς παλάμῃ.

6. AP. V, 177, 178.

vendrai pas encore. Prends courage, et reste ici pour vivre auprès de Zénophile. »

Καίτοι κεῖνος ἰδού, περὶ φωλεόν. Οὔ με λέληθας
Τοξότα, Ζηνοφίλας ὄμμασι κρυπτόμενος.

« Pourtant, voyez, il est au gîte. Je t'aperçois, archer, blotti dans les yeux de Zénophile. »

Rien de plus souple qu'un procédé littéraire. La répétition, chère aux auteurs raffinés, exprimera quelquefois l'émotion religieuse ou le trouble de l'amour :

Ἓν τόδε παμμήτειρα Θεῶν, λίτομαί σε, φίλη Νύξ,
Ναὶ λίτομαι, κώμων σύμπλανε, πότνια Νύξ.

« Je te demande une seule chose, mère des dieux, douce nuit, oui, je te le demande, compagne du comôs, vénérable nuit [1]. »

La phrase lente, pleine de redites, et deux fois arrêtée sur un mot court et mystérieux, a l'accent d'une litanie :

Ἔγχει καὶ πάλιν εἰπὲ πάλιν, πάλιν· Ἡλιοδώρας [2].

« Verse, et une fois encore répète, répète, Héliodora. »

Ne croit-on pas voir cet amoureux de l'*Anthologie* qui dans un festin murmure des phrases inachevées, rêve et s'endort au milieu de ses guirlandes [3]?

Méléagre ne s'arrête pas toujours à temps. La passion le rend prolixe. Mais le critique ne s'en plaint pas. Il semble que la vie même soit prise sur le fait [4].

Μὴ, μὴ, πρός σε Διὸς, μὴ πρὸς Διὸς, ὦ φιλάδουλε.

« Non, non, par Zeus, non par Zeus, âme insensée. »

1. AP. V, 165.
2. AP. V, 136.
3. AP. XII, 135.
4. AP. XII, 80.

Ailleurs c'est une idée qui poursuit le poète; il la chasse, elle revient toujours [1].

Δεινὸς Ἔρως, δεινός. Τί δὲ τὸ πλέον, ἢν πάλιν εἴπω
Καὶ πάλιν, οἰμώζων πολλάκι· δεινὸς Ἔρως.

« L'amour est terrible, oui terrible. Mais que gagnerai-je à répéter encore, et encore, avec mille gémissements : « Terrible est l'amour » ?

Au milieu de son désespoir, Méléagre goûte la satisfaction de reprendre sa phrase sur un rythme un peu différent [2].

Les Grecs tiennent beaucoup à lier les propositions. Ils ont pour cet usage de petits mots intraduisibles. Qu'on les supprime, le style devient vif et heurté [3].

Αὐτη ταῦθ' εἵλου, φέρε τὸν πόνον. Ἄξια πάσχεις
Ὧν ἐδρᾷς.

« Toi-même as choisi ton sort, supporte ta peine. Le châtiment est mérité [4]. »

... Ἁδὺ κρέκεις τι μέλος
Ποῖ σε φύγω; πάντῃ με περιστείχουσιν Ἔρωτες.

« Bien doux est ton chant. Où te fuir? De toute part les Amours m'assiègent. »

Souvent Méléagre s'interrompt. Il sent trop vite et n'a

1. AP. V, 176.
2. Certaines répétitions sont tout à fait choquantes.
AP. V, 178 : Πρὸς δ' ἔτι λοιπὸν...
AP. V, 204 : ... ἄνωθ' ἐπιβὰς γραὸς ἐπ' εἰκοσόρῳ.
3. AP. XII, 132.
4. AP. V, 139. Cf. VII, 417 :
Εἰ δὲ Σύρος, τί τὸ θαῦμα; Μίαν, ξένε...
et V, 163 : Ναὶ, δοκέω, τοῦτ' εἶπας. Ἰὼ, φιλέραστε, παλίμπους
Στεῖχε, πάλαι τὴν σὴν οἴδαμεν ἀγγελίην.
Voir également AP. V, 144; XII, 48, 70.

pas le temps de parler. « En toi, Zénophile, tout m'enchante, c'est ton sourire, c'est ta grâce, et puis... que dis-je? C'est tout. Je brûle [1]. »

Χάρις ἦ... τί λέγω; Πάντα. Πυρὶ φλέγομαι.

L'ellipse plaît aux gens passionnés. Asclépiade néglige souvent le verbe substantif [2]. Méléagre fait de même [3]. D'autres effets sont encore plus heureux : « Je voudrais, dit le poète,

» ... τὸ παρ' οὔασιν Ἡλιοδώρας
Φθέγμα κλύειν. »

On traduit : entendre résonner à mon oreille la voix d'Héliodora. Mais il est moins banal de lire : τὸ παρ' οὔασιν φθέγμα. C'est le chuchotement de la jeune femme [4].

Les critiques ne peuvent tolérer ἀπ' ἀκάνθης εἰς ῥόδον. Même sans correction cette phrase a du charme. Ne voit-on pas l'épine qui s'épanouit dans la rose [5]?

Les mots des phrases sont quelquefois jetés comme au hasard [6]. Méléagre refuse de marcher à pas comptés. Il

1. AP. V, 139.
2. Cf. ma thèse latine, *cap.* VI.
3. AP. VII, 417 :

Νᾶσος ἐμὰ θρέπτειρα Τύρος...

Cf. V, 180. On lit dans cette pièce :

... γενέτας δ' οὔτε τίς, οὔτε τίνος.

Van Herwerden, *Mnémosyne*, 1874, p. 309, déclare que l'ellipse d'ἴσμεν est inadmissible. Je partage cette opinion ; mais on peut maintenir le texte, si on fait de τίς et de τινός des enclitiques. Dans ce cas, le mot sous-entendu est le verbe substantif.

4. AP. V, 141.
5. AP. XII, 256.
6. AP. V, 156 :

Ἁ φίλερως χαροποῖς Ἀσκληπιὰς οἷα γαλήνη
Ὄμμασι συμπείθει πάντας ἐρωτοπλοεῖν.

AP. VII, 535 :

... οὐκέτι ναίειν
Ὃν τραγόπους ὀρέων Πὰν ἐθέλω κορυφάς.

AP. XII, 23 :

Καί μ' ἐπὶ σοῖς ὁ πτανὸς Ἔρως προθύροισι, Μυίσκε
Στῆσεν...

n'épargne ni les questions [1], ni les cris de joie ou de rage. Certaines interjections sans cesse répétées sont comme le refrain des épigrammes [2]. Les amoureux n'ont jamais redouté les serments. Le poète invoque en témoignage les flèches qui le percent [3], les premières lueurs du matin [4], les yeux et les sourcils de Myiscus [5], Dionysos [6], Pan [7], Aphrodite [8] et l'Amour [9]. Le style prend aisément une allure familière. Les proverbes n'y manquent pas. Qui contemple un beau jeune homme est une corneille qui ramasse un scorpion, un berger qui enferme un lynx dans l'étable [10]. Les promesses de fidélité sont écrites sur l'onde [11]. Σαρδάνιον γελᾷς [12] était un vieux dicton, de même qu'une phrase énigmatique du livre XII :

Ἦν γὰρ, ὅτ' ἦν, Δάφνις... τέρπνος...

« Daphnis était agréable quand il était [13]. »

1. AP. V, 139, 149; XII, 147, etc.

2. Pour l'emploi du mot ἰδού cf. le chapitre précédent. Il faut remarquer aussi : σχέτλιε, AP. V, 57; σχέτλιος, AP. XII, 72; ὄλβιον, AP. V, 171; ὀλβίστη νήσων, XII, 256; ἰώ, V, 163 et VII, 468.

3. AP. V, 215 :

Ναὶ γὰρ δὴ τὰ σὰ τόξα...

4. AP. XII, 137 :

..... ναὶ τὸν βαθὺν ὄρθρον.

5. AP. XII, 159 :

Ναὶ γὰρ δὴ τὰ σὰ.....
Ὄμματα, καὶ μὰ τὸ σὸν φαιδρὸν ἐπισκύνιον.

6. AP. XII, 119 :

... ναὶ μὰ σέ, Βάκχε...

7. AP. V, 139 :

... ναὶ Πᾶνα τὸν Ἀρκάδα.

8. AP. V, 154.

9. AP. V, 141. Dans l'épigramme XII, 78, le poète invoque Antiochus, qui a pris les attributs et la puissance d'Éros :

Ναιχὶ, τὸν ἁβρὸν ἔφηβον ἐπόμνυμαι...

10. AP. XII, 92.

11. AP. V, 8.

12. AP. V, 179. Cf. Suidas : Σαρδάνιος γέλως, παροιμία ἐπὶ τῶν ἐπ' ὀλέθρῳ τῷ σφῶν αὐτῶν γελώντων.

13. AP. XII, 128. Cf. XII, 33 :

Ἦν καλὸς Ἡράκλειτος, ὅτ' ἦν...

Voyez Jacobs, *Anthologia graeca...*, t. III, p. 738.

Méléagre sait être admirablement concis. Trois mots résument sa vie tumultueuse, prise par Hadès aux mains d'Éros [1]. Ailleurs s'accumulent les expressions inutiles, les répétitions oiseuses. Si le poète résiste à l'envie d'allonger son épigramme [2], il résout le difficile problème d'être diffus en quatre vers. Les grandes émotions aiment les phrases brèves et les discours interminables. Et pourquoi exiger d'un citoyen de Gadara la juste mesure des Hellènes? Toutefois il sait y atteindre par occasion [3].

« Nuit sacrée, et toi, lampe, nous n'en avons pas pris d'autres à témoin dans nos serments, mais à vous seules nous jurâmes tous deux, lui de m'aimer toujours, moi de ne le quitter jamais. Nous l'avons juré, et vous avez reçu la double promesse; et maintenant il dit que nos serments étaient écrits sur l'onde, et toi, lampe, tu le vois dans les bras des autres. »

Cette épigramme est bien belle, mais, à la lire, en devinerait-on l'auteur?

Méléagre n'est pas obscur. Pourtant çà et là quelques vers alambiqués nous embarrassent. Le poète voit un génie funèbre et s'écrie [4] : « Discours ailé, tu nous dis le nom du mort. » L'idée se comprend, mais pas du premier coup, et deux interprétations sont possibles. D'ordinaire la difficulté vient d'une négligence. Zénophile

1. AP. XII, 74 :

... Δῶρον Ἔρως Ἀΐδῃ.

Cf. XII, 59 et 60, et surtout XII, 70 :

... οἶδα παθὼν ἐλεεῖν,

ainsi que XII, 72 :

Σχέτλιος, Ἡράκλειτον ἰδών...

2. Cf. *supra*, chap. IX.

3. AP. V, 8.

4. AP. VII, 421. Cf. la note de Dubner dans l'édition de Paris. Marcellus croit même qu'il est ici question d'une pintade (μελεαγρίς), et, comme dit Dubner : « alia subinde mira profert. »

reçoit des Charites un gage de beauté [1]. Qu'est-ce à dire? Chercher une explication serait duperie. Un bocage porte les fleurs de Cypris [2]. C'est fort clair. Mais plus tard la métaphore s'applique à deux jeunes gens [3]. Elle cesse d'être compréhensible [4].

Cet assemblage de qualités et de défauts déconcerte la critique. Le style de Méléagre annonce la décadence, et pourtant il sent la jeunesse. Le don de s'émouvoir et de sentir fortement est un privilège de l'adolescence. Et n'est-ce pas une faiblesse enfantine que le goût des vaines parures? Un tel auteur concilie les contrastes, il ne connaît pas le juste milieu. La mesure et la correction des classiques lui sont refusées. Mais il a bien du charme. On songe, en lisant ses épigrammes, à certains portraits du XVIII[e] siècle. Les cheveux sont blancs, mais les yeux brillent et les lèvres sourient. Le spectateur, un instant abusé, contemple avec un plaisir encore mêlé d'inquiétude une vieille de vingt ans.

1. AP. V, 195 :

..... τρισσὰς σύμβολα καλλοσύνας.

2. AP. XII, 256 :

Ἄλσος..... Κύπριδος ἀνθοφόρον.

3. AP. XII, 165. Cette épigramme a été écrite après la publication des Παιδικά :

..... οἱ δισσοὶ Κύπριδος ἀνθοφόροι.

4. Il n'est pas impossible que le poète ait voulu dire : Ces deux adolescents sont les prêtres de Vénus. Kaibel, *Epigrammata*, n° 324, s'exprime ainsi : « Ἀνθοφορία sacrum quoddam munus est, quod ad Cereris religionem pertinuisse videtur. »

CHAPITRE XI

LA VERSIFICATION

I

LA PROSODIE

Au 1er siècle avant notre ère, la prosodie grecque était fixée. Méléagre n'avait donc qu'à suivre les usages reçus [1]; il le fit, mais avec nonchalance; par exemple, il abrège la seconde syllabe dans ἔκνισε [2] et ὄρθριος [3]. Ce ne sont point là de bien grandes audaces.

La tradition hésitait sur quelques points. Quelle sera la valeur du groupe formé par une voyelle et deux con-

1. J'ai déjà cité la thèse de Dittmar (cf. *supra*, p. 112, n. 1). Elle est sévèrement jugée en Allemagne (cf. Knaack, *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit*, t. II, p. 556, n. 192 : « Eine dürftige und schlechte Arbeit, die nur in den tabellarischen Zusammenstellungen einen bedingten Werth hat. ») Le travail est cependant consciencieux, mais incomplet et d'une lecture pénible. Les justifications me paraissent insuffisantes. L'auteur veut presque toujours être cru sur parole. J'ai dû refaire la plupart des relevés.

2. AP. XII, 126. Cet ι est déjà bref dans Pindare. Cf. Veitch, *Greek Verbs*, p. 379.

3. AP. V, 177; XII, 47. Dans l'épigramme VII, 352, on lit, au début du vers :

Ἀρχιλόχος· ἐπέων...

La syllabe est allongée par la force de la trithémimère et de la ponctuation. D'ailleurs, on sait que très anciennement ἔπος commençait par un digamma. Cet exemple est isolé, et l'authenticité de la pièce, discutable.

sonnes? Si les deux dernières lettres sont réparties entre la fin d'un mot et le début du mot suivant, les métriciens comptent une longue. Mais bien que la règle soit impérative, quelques écrivains répugnèrent à l'appliquer; car, en grec, les finales allaient toujours s'affaiblissant. Nonnus de Panopolis poussa très loin les scrupules : il exigea que la quantité douteuse fût fixée par la rencontre de l'accent métrique [1].

Les contemporains de Méléagre étaient moins soigneux, et ils toléraient dans la thésis les syllabes allongées par position. Le poète use de cette liberté dix-huit fois au premier pied de l'hexamètre [2], dix fois au second [3] et deux fois au troisième [4]. Pour le pentamètre, la statistique donne des résultats semblables : six exemples au premier pied [5]; un seul au deuxième [6].

Le mot qu'on met au temps faible doit être monosyllabe, ou suivi d'un monosyllabe. Ainsi les deux expressions étaient rapprochées jusqu'à n'en faire qu'une, et les consonnes se rattachaient étroitement à la voyelle [7].

1. A. Rossbach et R. Westphal, *Theorie der musischen Künste der Hellenen*, t. III, 2ᵉ partie, Leipzig, 1889, p. 58 sqq.

2. AP. IV, 1, 51; V, 139, 5; 151, 3; 177, 5; 178, 3; 179, 5; VII, 79, 1; 421, 11; 468, 3; IX, 16, 3; XII, 70, 5; 94, 1 (le texte est très mal établi); 95, 9; 125, 5; 154, 3; 159, 3; 256, 3; XVI, 134, 7.

3. AP. V, 165, 5; IX, 331, 1; XII, 76, 3; 85, 5; 122, 1; 133, 5; 141, 5; 147, 1; 167, 1; S. I, 1.

4. AP. V, 140, 1; XII, 106, 1.

5. AP. V, 144, 6; 178, 2; 182, 6; VII, 421, 6; 428, 16; XII, 128, 6.

6. AP. V, 182, 10. La répartition de ces exemples s'explique sans peine. Les spondées ont leur place toute marquée au premier, et surtout au second pied; mais il est exceptionnel qu'un mot finisse juste avant la troisième arsis. Le fait ne se présente presque jamais dans le pentamètre. Ainsi, les allongements par position sont très fréquents au commencement du vers; ils sont plus rares au second pied, bien qu'on en trouve un certain nombre dans l'hexamètre. Il ne faut pas qu'un signe de ponctuation sépare les deux mots. Cf. pourtant AP. XII, 128.

Τερπνὸς· νῦν δὲ πόθων...

7. AP. V, 139 : Ἦ γάρ μοι μορφὰ βάλλει πόθον...

AP. IV, 1 : Λωτόν τ' εὐχαίτην Χαιρημόνος...

Une exception à cette règle est présentée par un nom propre [1]. Au temps fort, ces précautions semblent inutiles [2]. De plus la finale étant soutenue par l'ictus, le poète peut la placer comme il lui convient. Elle précède même assez souvent une césure forte [3] ou un signe de ponctuation [4].

En grec, la voyelle, pour former une longue, peut s'adjoindre deux consonnes prises au début du mot suivant. L'expédient n'est pas toujours heureux. On n'aime guère à trouver de telles syllabes à la fin du spondée; pourtant l'exemple de Callimaque autorise cette légère incorrection. Dans la thésis, les poètes allongent de préférence les articles; ces petits mots n'ont point d'existence propre et font corps avec le nom ou l'adjectif [5]. Méléagre s'interdit très vite une licence qu'il jugeait vicieuse [6]. Sur quatre exemples, le pentamètre n'en donne pas un seul : on sait que sa technique est toujours assez rigoureuse. Trois se

1. AP. V, 151 : Βαιὸν Ζηνοφίλαν...

J'emprunte cet exemple à Dittmar qui cite encore : AP. V, 182 :

Δορκὰς, ποῖ σπεύδεις...

Mais cet hexamètre est régulier. Cf. *supra*, p. 208, n. 6.
Dans l'épigramme S. II, le vers 4 commence par :

Πρῆξις προστίμοις...

mais ici la voyelle est suivie de *trois* consonnes.

2. AP. IV, 1 : Συμπλεκτὸν καρύης...

3. AP. IV, 1, 53 : Τάν τε φιλάκρητον Θεοδωρίδεω νεοθαλῆ.

AP. XII, 33 : Κηρύσσει πόλεμον δέρρις ὀπισθοβάταις.

4. AP. XII, 57 : Ἄψυχον, μορφᾶς...

5. Cf., dans l'édition Schneider, les épigrammes 1, 13, et 13, 1. Dans ces deux cas, la syllabe douteuse est fournie par un article suivi d'un substantif; elle est en outre placée au second pied de l'hexamètre.

6. AP. V, 204 : Οὐκέτι Τιμάριον, τὸ πρὶν γλαφύροιο...

AP. XII, 23 : Ἠγρεύθην ὁ πρόσθεν ἐγὼ...
Καί μ' ἐπὶ σοῖς ὁ πτανός...

AP. XII, 113 : Καὐτὸς Ἔρως ὁ πτανός...

rencontrent au second pied de l'hexamètre [1]. Le voisinage de la césure forte associait plus étroitement les mots. D'ailleurs, à cette place le spondée paraissait élégant, et les exigences de la prosodie fléchissaient devant celles de la métrique [2].

Pour la composition du temps fort, les versificateurs prenaient moins de peine. Méléagre allonge non seulement des articles, mais des pronoms, des substantifs, des prépositions et des adverbes [3]. Il les place de préférence au second ou au quatrième pied de l'hexamètre; au second, au quatrième ou au cinquième du pentamètre [4]. On voit aisément pourquoi. A la sémiquinaire ces valeurs indécises ne produisent pas un bon effet : la

1. Les trois épigrammes que je viens d'énumérer furent écrites de très bonne heure, pour Timo, Héraclite et Myiscus.

2. Callimaque a les mêmes scrupules que Méléagre (cf. les relevés de Beneke dans sa thèse *De arte metrica Callimachi*, Strasbourg, 1880, p. 43). Épigrammes : thésis du premier spondée, 0; du second, 2; du troisième, 1; du quatrième, 1. Si l'on examine tous les hexamètres de Callimaque, les résultats sont encore plus précis : thésis du premier spondée, 1; du deuxième, 20; du troisième, 9; du quatrième, 11.

3. AP. IV, 17 : Βλαισήν τε πλαταν́ιστον...

AP. V, 8 : Χὠ μὲν ἐμὲ στέρξειν...

AP. V, 147 : Ὡς ἂν ἐπὶ κροτάφοις...

Cependant, d'ordinaire, les éléments de la phrase sont comme resserrés par le sens. La plupart des mots allongés sont des particules, des prépositions ou des pronoms personnels. Méléagre est en progrès sur ses maîtres Asclépiade et Posidippe; il n'aurait jamais écrit comme le premier :

AP. VII, 284 : Ὠκτώ μευ πήχεις ἄπεχε, τρηχεῖα...

ou comme le second :

AP. XVI, 119 : Λύσιππε, πλάστα Σικυώνιε...

4. Hexamètre : Syllabes allongées à la première arsis, 5; à la seconde, 9; à la troisième, 2; à la quatrième, 20; à la cinquième, 1; à la sixième, 1.

Pentamètre : Syllabes allongées à la première arsis, 1; à la seconde, 8; à la troisième, 1; à la quatrième, 9; à la cinquième, 9. Voyez, à la fin du volume, la première table justificative.

Beneke a fait, pour l'hexamètre de Callimaque, des statistiques analogues. Les résultats concordent avec les miens : première arsis, 5; seconde, 33; troisième, 1 (l'exemple est douteux); quatrième, 57; cinquième, 0; sixième, 2.

césure coupant la phrase [1], les trois lettres ne pouvaient s'unir.

Quelquefois, chez Méléagre, la voyelle finale reste brève; mais c'est qu'alors elle est suivie du groupe « muette et liquide » [2]. En effet, quand on prononce ces deux consonnes, on les rattache sans peine à ce qui vient après elles. L'articulation est surtout facile, quand les mots sont disjoints par la trochaïque troisième [3]. Mais un fait sur-

1. Les deux vers suivants sont très incorrects, mais je doute qu'on puisse les modifier :

AP. VII, 470 : Ἔζησας δὲ τίνα στέργων βίον...;

AP. VII, 195 : Καὶ δροσερὰς στόματι σχιζομένας ψακάδας.

Les articulations commençant par une sifflante favorisent l'allongement. Les Latins interdisaient le sigmatisme.

Méléagre, dans l'épigramme XVI, 213, allonge une finale devant une voyelle *simple* :

Σὰν ἔφυγε ῥωμάν...

Le ρ est ici redoublé, ce qui arrive souvent dans l'*Iliade*. Remarquons pourtant que la pièce est douteuse. Cf. *supra*, p. 19. On pourrait donc prétendre que cette licence métrique est étrangère à Méléagre. Elle ne déplaisait pas à Callimaque (cf. Heep, *Quaestiones Callimacheae metricae*, Bonn, 1884, p. 24), Asclépiade et Hédyle (cf. ma thèse latine, *cap.* VII). Ces divers poètes subissaient l'influence des épiques; elle ne s'exerça guère sur le compilateur de l'*Anthologie*.

Suivant Dittmar (*De Meleagri... re metrica*, p. 5), quand une voyelle finale est allongée au temps fort par deux consonnes, le poète ne veut pas que ces deux lettres forment le commencement d'un mot trochaïque; dans ce cas, les deux arsis sont composées de longues incomplètes. Le vers suivant est unique dans les épigrammes de Méléagre.

AP. V, 195 : Ἃ μὲν ἐπὶ χρωτὸς θεμένα πόθον, ἃ δ' ἐπὶ μορφᾶς
Ἵμερον...

L'effet de l'incorrection est atténué par l'emploi de l'anaphore.

2. Cette règle n'est pas absolue. Méléagre s'est permis d'écrire, AP. V, 177 :

Τοξότα, Ζηνοφίλας...

Dittmar propose ici :

Τόξα Ζηνοφίλας...

Cf. *supra*, p. 119, n. 7. Le texte de Dubner peut fort bien se défendre, puisque Ζηνοφίλας est un nom propre, et qu'une virgule précède le second mot. La leçon de Dittmar n'est pas même correcte au point de vue métrique. Chez Méléagre, la double consonne initiale n'allonge, dans la thésis, que des articles. Cf. *supra*, p. 209, n. 5.

3. La syllabe douteuse suit huit fois le temps fort du troisième dactyle. Cf. la table II.

prend au premier abord : la place de ces brèves imparfaites semble être *a priori* la deuxième partie de la thésis dactylique, puisque ainsi les deux consonnes sont rejetées sur la longue de l'arsis. L'observation est juste, mais on dirait que le poète ne l'a point faite. Il abrège surtout les terminaisons devant un mot iambique ou commençant par un iambe [1]. Pourquoi? C'est qu'ici le versificateur ne pouvait choisir. Sans cette ressource, des expressions comme τρέφω, φρενῶν, πνέοντες et προφαίνων étaient exclues du distique [2].

Lorsque la voyelle et les deux consonnes se trouvent à l'intérieur d'un mot, elles forment une longue. Avec le groupe « muette et liquide » la conséquence n'est pas nécessaire. Méléagre allonge volontiers de telles syllabes [3], dans l'arsis du quatrième pied et du cinquième dactyle. Elles figurent moins souvent dans le temps faible, mais on les supporte à la fin du spondée deuxième. Nous en connaissons déjà le motif [4].

1. La brève imparfaite se trouve 41 fois dans la première moitié de la thésis, 15 fois dans la seconde moitié.

2. Le principe, une fois accepté, s'étendit aux mots composés de deux syllabes brèves. Cf. AP. V, 173, 1, δυσέραστε, βραδύς, et V, 144, 2, οὐρεσίφοιτα κρίνα.

3. Syllabes allongées dans l'intérieur d'un mot par le groupe « muette et liquide ». Hexamètre : première arsis, 19; seconde, 14; troisième, 15; quatrième, 32; cinquième, 25; sixième, 40. Pentamètre : première arsis, 35; deuxième, 15; quatrième, 29; cinquième, 23. Les relevés de Beneke conduisent à des résultats identiques : première arsis, 38; seconde, 29; troisième, 17; quatrième, 92; cinquième, 49; sixième, 72.

4. Méléagre a employé, dans la thésis, 48 syllabes allongées à l'intérieur d'un mot par le groupe « muette et liquide ». De ces 48 exemples, 34 sont fournis par le spondée deuxième. Suivant Heep, quand de telles syllabes sont dans l'hexamètre au temps faible du 2e ou 3e pied, le pied suivant doit être un dactyle; quand elles sont au temps faible du 4e pied, le pied précédent ne peut être spondaïque. Dans le pentamètre, la syllabe douteuse n'est guère tolérée que dans la thésis du deuxième spondée. Callimaque, Asclépiade, Léonidas, Dioscoride et Hermésianax observent ces règles. Elles sont connues de Méléagre, mais il les néglige quelquefois. Cf. notamment, dans les épigrammes V, 191, 4, et XII, 63, 4, la position des mots ἄγρυπνον et καὶ πέτρον.

Pourquoi les Alexandrins s'imposaient-ils de telles gênes? Ils ne voulaient

Ailleurs elles restent brèves, mais elles continuent à inquiéter l'oreille. Le poète les emploie surtout pour terminer le dactyle. Quand les deux consonnes sont détachées de la voyelle, il faut de préférence les rejeter sur le temps fort [1]. Cette règle n'est pas toujours observée.

Méléagre garda toujours des défauts d'improvisateur. Il versifiait vite, avec plus de facilité que de soin, et jamais il ne se fit un système. Lorsqu'il rencontre une voyelle suivie du groupe « muette et liquide », il compte volontiers une longue, mais cette préférence n'a rien d'absolu [2], et l'on trouve chez lui bien des abréviations qu'il eût évitées sans peine [3].

Son plaisir est même de reprendre deux fois un mot en lui donnant des mesures différentes. Κύπρις [4] et καλός [5]

pas, dit Heep, mettre côte à côte, au temps faible des deux spondées, une longue régulière et une syllabe douteuse. Cette explication est insuffisante. Pourquoi, si Heep a raison, la *positio debilis* n'est-elle point admise au premier pied du pentamètre? La métrique nous donne la solution du problème. C'est avec répugnance qu'un Alexandrin rapproche deux spondées, avec plaisir qu'il en met un au second pied de l'hexamètre ou du pentamètre. Dans le premier cas, le poète se croit tenu à plus de correction; dans le deuxième, il prend quelques licences.

1. Première partie de la thésis dactylique : Hexam., 6; Pent., 13.
Deuxième — — — — 12; — 16.

2. Au temps de Nonnus on était plus sévère (cf. Dittmar, *De Meleagri... re metrica*, p. 7). Macédonius et Léontius s'interdisent l'abréviation. Ils l'admettent seulement dans les noms propres, ou quand elle est nécessaire pour faire entrer un mot dans le vers dactylique.

3. Méléagre pouvait se dispenser d'écrire (AP. VII, 13) : ἄνθεα δρεπτομέναν, et (XII, 82) εὗρέ με κρυπτόμενον, ou encore (V, 179) ἰοδόκον φαρέτρην, et (VII, 196) ὕπνον ἀγρεύσω. L'exemple que voici est très frappant. AP. V, 155 :

... αὐτὸς ἔπλασσεν Ἔρως.

Il nous paraîtrait beaucoup plus simple de dire :

... ἔπλασεν αὐτὸς Ἔρως.

4. AP. XII, 256; V, 191. Cf. AP. XII, 86, et les observations de Stadtmuller dans les *Blätter für die bayerischen Gymnasien*, XXVI (1890), p. 555.

5. AP. V, 191, 208; VII, 352; XII, 33, 41, 53, 65, 68, 94, 106, 141, 154, 164, et d'autre part AP. V, 140; VII, 352; XII, 122, 133, 154. Dittmar, *op. cit.*, p. 11, a signalé des faits un peu différents mais du même genre : ὕδωρ a la première syllabe tantôt brève, tantôt longue (AP. XII, 81, et V, 8).

sont tantôt des trochées, tantôt des pyrrhiques. Les deux valeurs sont quelquefois réunies dans un seul hexamètre [1].

Est-ce une négligence ou une finesse? Les auteurs grecs s'amusaient à ces petits détails [2]. C'est ainsi qu'un musicien répète une série de notes, dont il altère le rythme.

Une longue perd quelquefois dans une demi-élision la moitié de sa valeur. Mais la brève ainsi obtenue n'est guère admise au milieu du dactyle. On cherche à ne pas heurter les deux syllabes du temps faible. Je ne relève que trois exceptions à ce principe dans le pentamètre et quatre dans l'hexamètre.

D'un pied à l'autre le choc des voyelles semblait moins désagréable. On le supportait plus aisément à la fin du dactyle premier et du quatrième [3]. La bucolique ralentissait le mouvement rythmique, et corrigeait la dureté de l'hiatus. Dans le pentamètre, l'abréviation se produit aux mêmes endroits [4]. C'est naturel puisque l'hémistiche et le vers se terminent rarement par un monosyllabe [5].

Les divers sons avaient plus ou moins de résistance. Les diphtongues se désagrégeaient au premier choc. Du

1. AP. VII, 352 :

Ἀρχίλοχος· ἐπέων δὲ καλὴν φάτιν οὐκ ἐπὶ καλά...

AP. XII, 154 :

Καλὸς γὰρ, ναὶ Κύπριν ὅλος καλὸς, εἰ δ' ἀνιηρός.

Cf. du reste Dittmar, *De Meleagri... re metrica*, p. 10 sqq.

2. Méléagre a dit, AP. XII, 158 :

Ἴλαθ', ἄναξ, ἵληθι...

Ailleurs il ramène deux fois un mot dont il change l'accent. AP. V, 154 :

Ἔστι καὶ ἐκ μορφᾶς ἁ Τρυφέρα τρυφερά.

3. Abréviations après le premier dactyle, 9 ; après le quatrième, 18. Méléagre évite l'abréviation après le dactyle deuxième. Cf. la table V.

4. Abréviations après le premier dactyle, 9 ; le quatrième, 9 ; le second et le cinquième, 0.

5. Méléagre emploie la demi-élision 38 fois dans l'hexamètre et 21 fois seulement dans le pentamètre. Quand il compose son hexamètre, le poète se surveille moins. En outre, c'est alors surtout qu'il se rapproche des épiques. Or, on sait que l'abréviation par hiatus est d'un usage constant dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

reste, leur quantité n'était pas bien fixée [1], et souvent elles ne jouaient aucun rôle dans la détermination de l'accent [2]. Méléagre tient compte de ces différences. Parmi les terminaisons abrégées, αι se présente en première ligne [3]. Vient ensuite ου (surtout dans les génitifs) [4], puis οι. Ει [5] n'est pas commun; ω et η sont des plus rares.

L'élision proprement dite détruit la syllabe tout entière. Cette liberté n'agréait pas aux poètes d'Alexandrie. Méléagre suivit leurs exemples, mais d'assez loin.

Il a supprimé 395 terminaisons, 256 dans l'hexamètre et 149 dans le pentamètre [6]. Les deux vers qui composent le distique ne se ressemblaient pas. Le deuxième, avec sa régularité un peu froide, proscrivait les incorrections; mais dans le premier elles paraissaient moins choquantes [7].

Pourtant il était soumis à des règles minutieuses; on le devine, même en parcourant Méléagre. La plupart des élisions précèdent [8] ou suivent [9] immédiatement le temps fort. Mais on ne les souffre guère après le deuxième pied [10],

1. Ainsi la première syllabe de ποιέω et de τοιοῦτον est souvent brève.

2. Dans les substantifs les finales en οι n'empêchent pas que l'accent reste sur l'antépénultième.

3. Αι est abrégé 20 fois dans les verbes, 18 fois dans la particule καί.

4. Ου est abrégé 6 fois dans les génitifs, 1 fois dans la conjonction πού.

5. Ει est abrégé 4 fois; οι, 6 fois; ω, 3 fois; η, une seule fois.

6. Cf. la table VI.

7. Je ne puis donc partager l'opinion de F. Beneke, *Beiträge zur Metrik der Alexandriner*, p. 28 : « Allerdings muss man ja immer behaupten dass der Pentameter ein viel leichterer und für elidierte Formen geeigneter Vers ist als der Hexameter. »

8. Méléagre a de nombreuses élisions après le premier et le troisième pied (30 et 27). Chez Callimaque les chiffres correspondants sont aussi très forts (56 et 87). Cf. F. Beneke, *De arte metrica Callimachi*, p. 46 sqq. Beneke examine 1151 vers de Callimaque.

9. Élisions après la première arsis, 36; la seconde, 26; la quatrième, 13; la cinquième, 32. Beneke a fait la même statistique pour Callimaque, et il a obtenu des chiffres analogues : première arsis, 87; deuxième, 46; quatrième, 42; cinquième, 50.

10. Élisions après le deuxième pied : Méléagre, 6; Callimaque, 17 (4 seulement dans les épigrammes).

la troisième arsis [1] ou le quatrième dactyle [2]. A cette place elles contrarient l'effet des césures principales ou de la coupe bucolique.

Entre deux brèves, le heurt des syllabes gêne la prononciation et surprend l'auditeur. Il faut quelquefois tolérer la faute; mais, pour le troisième [3] et le quatrième pied [4], la défense est presque formelle. Callimaque l'observe presque toujours; Méléagre cherche à le faire, mais il s'oublie quelquefois.

Pour le pentamètre, les règles sont plus simples. Négligeons le premier ictus, où ne peut s'appuyer aucune élision. Tous les pieds, sauf le deuxième, présentent une série décroissante de trois chiffres [5]. Le cinquième dactyle est, de tous, le plus léger et le plus coulant.

Parmi les finales, celles en ε sont les moins stables [6].

1. Élisions à la penthémimère : Méléagre, 5; Callimaque, 6. Ainsi chez Callimaque ces élisions sont deux ou trois fois moins nombreuses, et l'on peut en supprimer quelques-unes par des corrections sans gravité. Cf. Beneke, *Beiträge...* p. 11 sqq. L'audace de Méléagre est frappante, car il élide à la césure des mots très importants : παῖδα (AP. XII, 86), Ἔρωτα (XII, 92), et στέργοντα (XII, 158).

2. Élisions après le quatrième pied : Méléagre, 10; Callimaque, 7. Ici encore Méléagre est beaucoup moins correct que Callimaque.

3. Après la première brève du troisième pied l'élision semblait vicieuse. Callimaque ne l'admet que cinq fois, et Beneke soupçonne que les cinq vers sont altérés ou interpolés. On n'a pas cette ressource avec Méléagre, qui nous présente dix exemples en 441 vers.

4. Callimaque s'interdit absolument cette élision; Beneke modifie deux passages où elle semble se rencontrer. Chez Méléagre les exceptions à la règle sont plus nombreuses. On peut en supprimer deux en corrigeant le texte (AP. XII, 48, ἐς ἐμὴν φρένα, et 70, τάδε λέξε). Mais il faut conserver, AP. XII, 117: τί δ' ἔρωτι λογισμός. Les trois pièces furent d'ailleurs écrites de bonne heure; la conclusion est certaine pour les deux dernières, très vraisemblable pour la première, qui rappelle le genre des Παιδικά. En outre, les mots élidés sont des prépositions ou des particules : ἐπί, δέ, et τάδε.

5. Premier pied : élisions après l'arsis, 12; après la première brève, 11; second pied : élisions avant l'arsis, 18; après l'arsis, 19; après la première brève, 10; quatrième pied : élisions avant l'arsis, 31; après l'arsis, 18; après la première brève, 12; cinquième pied : élisions avant l'arsis, 14; après l'arsis, 3; après la première brève, 0.

Notons que beaucoup d'élisions ont lieu après la penthémimère.

6. Élision d'un ε. Hexamètre, 159; pentamètre, 86; total, 245.

Les autres voyelles se succèdent dans l'ordre que voici : α, ι et ο [1]. La diphtongue αι disparaît quelquefois, mais d'ordinaire elle s'abrège [2]. Les longues ne sont jamais élidées.

Les Alexandrins s'efforçaient de ne point défigurer les mots importants, noms, adjectifs et verbes [3]. Philétas [4] et Callimaque [5] avaient formulé des principes rigoureux qui ne furent pas toujours appliqués [6]. Un poète peu soigneux devait compter parmi les dissidents. Sans doute il ne va point à l'aventure, et traite plus librement les prépositions et les particules ; mais il ne s'abstient pas d'élider les substantifs [7].

Dans l'aphérèse, c'est la seconde voyelle qui tombe. Relevons les deux exemples suivants, qui portent sur des expressions identiques : τῇ' μῇ... κραδίῃ [8].

1. Élision d'un α : hexamètre, 56 ; pentamètre, 31 ; total, 87. Élision d'un ι : hexamètre, 22 ; pentamètre, 11 ; total, 33. Élision d'un ο : hexamètre, 15 ; pentamètre, 13 ; total, 28.

2. Αι est élidé quatre fois dans l'hexamètre, et huit fois dans le pentamètre. Tous les exemples sont présentés par des verbes. Pour l'abréviation de la diphtongue, cf. *supra*, p. 215, n. 3.

3. C'est ce qu'en Allemagne on appelle les mots libres : *freie Wörter*.

4. Cf. Beneke, *Beiträge zur Metrik der Alexandriner*, p. 31.

5. Beneke, *op. cit.*, p. 29, dit en parlant de Callimaque : « In den 64 Epigrammen (140 Hexameter) *kein* freies Wort (ausser des ἔλαϐ' in dem in dorischen Mundart geschriebenen 60 ep.) sich elidiert findet. »

6. Hermésianax et Phanoclès élident beaucoup de noms et de verbes. Cf. Beneke, *op. cit.*, p. 31. Asclépiade suit leur exemple. Posidippe élide plusieurs verbes, mais pas un seul nom commun. Cf. ma thèse latine, *cap.* VII.

7. Cf. la table VI. Élision d'une préposition : hexamètre 25, pentamètre 19 ; d'un adverbe ou d'une particule : hexamètre 171, pentamètre 84 ; d'un adjectif ou d'un pronom : hexamètre 29, pentamètre 16 ; d'un verbe : hexamètre 22, pentamètre 21 ; d'un substantif : hexamètre 9, pentamètre 13. L'audace de Méléagre est assez grande, car il ne réserve pas aux élisions de substantifs certaines places dans le distique. Voyez par exemple :

AP. XII, 78 : Εἰ χλαμύδ' εἶχεν...
AP. VII, 79 : Ὤντρωφ' Ἡράκλειτος...
AP. VII, 421 : Οὐ γὰρ Ἔρωτ' ἐνέπω...
AP. XII, 57 : Ἦ τάχα τοὔνομ' ἔχει...
AP. XII, 83 : ..... λαμπάδ' ἀνάψας..., etc.

8. AP. XII, 81, 4 ; 83, 6.

Les deux sons peuvent s'unir au lieu de se détruire. Dans la crase ils perdent leur individualité. Elle subsiste dans la synérèse. Méléagre emploie beaucoup de crases [1]. D'ordinaire, un des éléments de la combinaison est l'article ou la particule καί.

La synérèse est fréquente dans les noms propres. Le *Proème* nous donne Μουσέων, Τύμνεω, Βακχυλίδεω, Σικελίδεω [2]. et les épigrammes Λατοίδεω, Εὐκρατίδεω, ὑμέας et μὴ συχί [3]. Méléagre aime à resserrer ses expressions et sa pensée [4]. Mais il n'est pas esclave d'une habitude. Ἔω, dans les génitifs, a souvent chez lui la valeur d'un dissyllabe [5].

Dittmar a noté un hiatus des plus durs :

... Μὴ φείδου τὰ ἅπαντα λέγειν [6].

La rapidité du mouvement fait passer la dissonance. On a cherché à changer le texte, et la correction est si facile qu'on est tenté de se la permettre [7].

Dans quelques autres passages la voyelle, mise à nu par l'élision, va se froisser contre l'initiale du mot suivant.

1. Κἠγώ, XII, 68; κἠμοί, XII, 65; κἀμέ, VII, 418; XII, 85; κἀμόν, V, 166; κἠν, VII, 428; κἄν, V, 184; κἄπιστος, XII, 119; χὠ, V, 8; XII, 70; καὐτός, VII, 417; XII,72, 113; καὐτόν, XII, 101, 164; καὐτή, VII, 461; καὐτάν, V, 86, 149; κοὐ, V, 136; τοὐμόν, XII, 47; τἀμά, V, 151; XII, 68, 107, 119, 159; τοὔνομα, VII, 421; XII, 57, 154; τἄλλα, XII, 68, 106; τοὕνεκεν et τοὔνεκα, V, 180; IX, 331, XII, 165; τἄμπαλιν, XII, 60, 78; τὠτρεκές, VII, 428; τἀτρεκές, XII, 130; ἀνήρ, V, 149; οὐμός, XII, 156; οὕνεκα, V, 136; XII, 122, 157; ὤνθρωπε, VII, 79.

2. AP. IV, 1, 33, 19, 34, 46.

3. AP. V, 141; VII, 470; V, 8; XII, 154.

4. Méléagre suit les exemples d'Asclépiade, qui a beaucoup de crases. Chez Posidippe elles sont moins nombreuses.

5. AP. IV, 1, 8 :

Καὶ νέον οἰνάνθης κλῆμα Σιμωνίδεω.

AP. IV, 1, 54 :

..... ἄνθεα Φανίεω.

6. AP. V, 182.

7. Nous pouvons lire indifféremment :

Μὴ φείδου τάδ' ἅπαντα,

ou bien

Μὴ φείδου τάδε παντά...

Cette violation des règles n'est pas très grave. D'ailleurs le premier des deux sons est toujours soit un ι [1], soit un υ [2]. Ces demi-consonnes entrent aisément en combinaison.

Callimaque était fort sévère pour la prosodie d'Apollonius. Eût-il apprécié celle de Méléagre? C'est peu probable. Mais nous aurons moins d'exigences. Ces vers, pleins de crases et d'élisions irrégulières, sont d'autant plus vifs et pressants. Chez un écrivain passionné, les fautes même ont leur grâce.

1. AP. IV, 1, 45; V, 57, 2; 137, 3; XII, 125, 7; 159, 1.
2. AP. XVI, 134, 1.

II

LA MÉTRIQUE

Durant la période classique, l'infinie variété des mètres n'était pas un embarras. La mélodie et l'accompagnement soutenaient le rythme et rendaient les confusions impossibles. Mais un poète alexandrin recherche avant tout l'approbation des lecteurs. Aussi doit-il de propos délibéré abandonner une partie de ses richesses. Asclépiade compose encore des logaèdes et des trimètres scazons [1]. Méléagre ne fait plus d'infidélités au distique [2].

Dans le domaine restreint qu'ils avaient choisi, les auteurs du IIIe siècle voulurent réaliser la perfection. Ils ont l'horreur du spondée et s'efforcent de lui mesurer étroitement l'espace. Était-ce bien utile? Homère est loin des lourdeurs d'Ennius, et son hexamètre prend mille formes souples et charmantes. Fallait-il en sacrifier quelques-unes à un vain souci de purisme? Théocrite ne voulut pas s'y résigner. Méléagre avait moins d'audace: mais il répugnait aux longs efforts, et sa correction est tempérée de quelques négligences.

Il débute volontiers par quatre dactyles. Les Alexandrins aiment cette allure vive et légère [3]. Mais il faut de la

1. Voir ma thèse latine, *cap.* VIII.

2. Antipater de Sidon improvisait des vers de mesure très variée. Cicéron nous l'atteste (cf. *supra*, p. 47, n. 1), et Méléagre lui-même appelle son rival : ποικίλος ὑμνοθέτας (AP. VII, 428). Les improvisateurs syriens se plaisaient aux tours de force.

3. DDDD, 75.

variété. Accueillons un spondée. Où le mettre? Au commencement du vers? La cadence ne sera pas assez rompue. Mais, s'il y a là un défaut, Méléagre ne l'évite pas [1]. Au deuxième pied, le spondée fait merveille. Longues et brèves se balancent élégamment. Cette harmonie enchante notre poète, qui l'a bien souvent recherchée [2]. Il place quelquefois le spondée au milieu du vers, ce qui divise l'hexamètre en deux parties identiques [3]. Les écrivains érudits condamnent cette incorrection. Comme ils ont du goût pour la césure bucolique, ils emploient avec prédilection le dactyle au quatrième pied, surtout dans les épigrammes. Méléagre observe la règle sans trop d'insouciance [4]. Mais il ne craint pas de rapprocher jusqu'à six et huit longues [5].

A la fin de l'hexamètre, le versificateur est encore moins libre, car le cinquième pied est presque toujours un dactyle. Pourtant les Grecs permettent, et les Alexandrins

1. SDDD, 64.

2. DSDD, 94.

3. DDSD, 21; SDSD, 19. Callimaque, dans ses épigrammes, évite le spondée troisième (cf. Heep, *Quaestiones Callimacheae metricae*, p. 17). Si parfois il le tolère, c'est pour faire place à un nom propre. Dans les Hymnes, le spondée troisième est admis, mais il faut alors que le vers ait une césure bucolique. La règle est très générale si le deuxième pied est un dactyle; absolue s'il est spondaïque. Méléagre a beaucoup moins de scrupules. Il use souvent du spondée troisième sans que l'hexamètre soit coupé à la bucolique. Les exemples que j'ai relevés se classent en quatre catégories : 1° La faute est palliée par l'emploi d'un nom propre : AP. V, 156, 1; 197, 1; XII, 85, 9; 164, 3; — 2° Le vers contient une anaphore : AP. V, 144, 1; 147, 1; IX, 16, 1; XII, 83, 1; — 3° Le second pied est dactylique : AP. IV, 1, 19; V, 57, 1; 132, 1; 151, 5; 204, 1; VII, 417, 9; XII, 79, 1; 141, 3; — 4° Rien n'excuse l'incorrection : AP. V, 152, 5; 215, 5; XII, 92, 7.

4. DDDS, 17; SSDS, 15.

5. SSSD, 8; DSSS, 1; SSSS, 1. On trouve chez Méléagre tous les schémas possibles de l'hexamètre non spondaïque. Callimaque en avait rejeté quelques-uns, SDSS, SSSS; d'autres, moins déplaisants, étaient acceptés quand le vers contenait une anaphore ou un nom propre (DDSS, SSSD, DSSS; cf. F. Beneke, *De arte metrica Callimachi*, Strasbourg, 1880, p. 15 sqq.). Méléagre est moins attentif. Il a écrit, AP. V, 184, 7 :

Καίτοι σοι δώσω τερπνὴν χάριν...

approuvent la conclusion spondaïque. J'en remarque deux exemples dans les épigrammes de Méléagre [1].

Le pentamètre a moins de souplesse, puisqu'on ne peut rien changer au second hémistiche. Dans le premier, quatre combinaisons sont possibles. Pour varier la cadence, les métriciens autorisent une succession de spondées [2]. Mieux vaut pourtant n'en admettre qu'un, juste avant la penthémimère [3]. Cet arrangement satisfait Méléagre, qui, d'ailleurs, ne dédaigne pas les pentamètres tout en dactyles [4].

Homère use presque indifféremment de la penthémimère et de la césure κατὰ τὸν τρίτον τροχαῖον [5]. A l'époque alexandrine, la seconde prit le dessus, et la pause métrique intervint de préférence après la syllabe brève [6]. Ce contre-temps amusait l'oreille. Il semblait, en outre, gracieux de lier fortement les deux moitiés du vers. De plus en plus on délaissa la penthémimère, et, chez Nonnus de Panopolis, elle est rejetée dans l'ombre [7]. En même temps la bucolique gagnait en importance. Devint-elle une césure essentielle de l'hexamètre? J'en doute. Méléagre la néglige fréquemment, et ne l'emploie jamais seule; tandis qu'il coupe toujours son vers au troisième pied.

Penthémimère et trochaïque troisième paraissent quel-

1. AP. V, 198, 3; XII, 94, 1. Ces deux spondaïques sont terminés par des noms propres : Ἀντικλείας et Ἡράκλειτος. Il est très rare que dans une pièce écrite en distiques on mette un spondée au cinquième pied de l'hexamètre. Callimaque ne l'a jamais fait (cf. Beneke, *op. cit.*, p. 20 sqq.). Il en est de même pour Asclépiade, Posidippe et Hédyle (cf. ma thèse latine, cap. VIII).

2. SS, 84.

3. DS, 185; SD, 79.

4. DD, 93.

5. Pourtant, dès cette époque la trochaïque est plus fréquente. Cf. Rossbach et Westphal, *Theorie der musischen Künste...*, t. III, 2e partie, p. 61 sqq.

6. Cf. Prahl, *Quaestiones metricae de Callimacho*, Halle, 1879, p. 6 sqq.

7. Cf. Rossbach et Westphal, *loc. cit.*

quefois réunies [1]. Ce ne doit être qu'une apparence : car on ne peut guère s'arrêter deux fois à si court intervalle. D'ordinaire le poète fait son choix.

Asclépiade et Callimaque lui donnaient des exemples fort différents. Le premier recherche la penthémimère [2] ; c'est la trochaïque qui agrée au second. Méléagre prit pour modèle Callimaque. Dans ses épigrammes, la trochaïque est considérée comme suffisante [3], tandis que la penthémimère doit presque toujours être appuyée [4] ; mais toutes deux semblent meilleures quand elles ne sont pas seules. La trochaïque s'unit soit à l'hepthémimère [5], soit à la bucolique [6]. La deuxième combinaison est la moins élégante. Méléagre l'a bien vu. La phrase métrique arrêtée deux fois sur des valeurs brèves perd toute sa vigueur. Elle est au contraire sèche et presque brutale lorsque la

1. Ces exemples sont au nombre de 45. On peut les distribuer en trois classes.

A. Nous ignorons si le poète a coupé son vers à la penthémimère ou à la trochaïque troisième. AP. XII, 82, 5 ; 127, 3.

B. L'importance de la penthémimère est nulle, car la césure est suivie d'une enclitique ou d'une particule, dépendant de ce qui précède. Premier cas : AP. IV, 1, 45 ; V, 139, 3 ; 152, 3 ; 184, 5 ; 212, 5 ; VII, 418, 5 ; 421, 3 ; 468, 1 ; 476, 5 ; XII, 85, 3 ; 132, 3 ; XVI, 213, 3. — Second cas : AP. V, 180, 3 ; 180, 7 ; 190, 3 ; 196, 1 ; 212, 1 ; VII, 352, 5 ; 428, 9 ; XII, 128, 5.

C. La penthémimère passe au premier plan, parce qu'elle est marquée par une suspension de sens. AP. V, 141, 1 ; 176, 1 ; 178, 3 ; 184, 1 ; VII, 352, 3 ; 421, 1 ; 421, 7 ; IX, 453, 3 ; XII, 33, 3 ; 52, 5 ; 56, 5 ; 57, 3 ; 57, 7 ; 63, 5 ; 68, 3 ; 95, 5 ; 101, 3 ; 101, 5 ; 117, 5 ; 127, 7 ; 136, 1 ; XVI, 134, 1. Il faut ajouter à cette liste le vers VII, 196, 5 :

Ἀλλὰ, φίλος, φθέγγου τι νέον δενδρώδεσι Νύμφαις.

Bien que τι soit enclitique, c'est à νέον qu'on doit le rattacher.

2. Cf. ma thèse latine, *cap.* VIII. Asclépiade a 27 trochaïques et 46 penthémimères ; Posidippe, 26 trochaïques et 36 penthémimères.

3. Trochaïque seule, 32, 3 ; 35. Dans cette note et les suivantes, le deuxième chiffre d'une série désigne les vers qui sont coupés à la trochaïque ou à la penthémimère, et semblent à tort réunir les deux césures (cf. *supra*, n. 1). Le troisième nombre est la somme des précédents.

4. Penthémimère seule, 3, 1, 4.

5. Trochaïque et hepthémimère, 85, 8 ; 93.

6. Trochaïque et bucolique, 63, 5 ; 68.

penthémimère est suivie d'une hepthémimère [1]. Il vaut mieux que la période, interrompue après le troisième temps fort, s'élargisse et ne s'achève qu'avec le quatrième dactyle [2]. La bucolique corrige alors l'âpreté de la première césure. Méléagre donne la préférence aux formes les plus correctes; mais quand il adopte les autres, la mollesse lui répugne moins que la dureté [3].

Souvent les deux césures accessoires s'adjoignent à la principale. Le vers prend alors une allure bien saccadée. Mais il est probable que d'instinct les lecteurs choisissaient entre l'hepthémimère et la bucolique. D'ailleurs, Méléagre recherchait surtout le mouvement et la vivacité; les hexamètres à triple césure sont très nombreux dans ses épigrammes [4].

On nomme diérèses les coupures qui ne tombent pas aux places consacrées. Les diérèses ne sont jamais exigées; quelques-unes même sont interdites [5]. Un écrivain très

1. Penthémimère et hepthémimère, 28, 6; 34.

2. Penthémimère et bucolique, 52, 8; 60.

3. Il rapproche rarement la penthémimère et l'hepthémimère, tandis qu'il joint volontiers la trochaïque et la bucolique.

4. Penthémimère, hepthémimère et bucolique, 64, 8; 70. Trochaïque, hepthémimère et bucolique, 69, 4; 73.

5. Diérèses après le deuxième trochée: AP. IV, 1, 7, 13, 29, 49; V, 24, 3; 96, 1; 137, 3... etc. Méléagre ne craint pas de mettre après cette diérèse une trochaïque troisième. AP. IV, 1, 13:

Ἀλκαίου τε λάληθρον...

Diérèses après le troisième pied: AP. IV, 1, 11, 13, 23, 27, 35, 45; V, 8, 5; 24, 3; 96, 1; 137, 1; 139, 1; 140, 1; 148, 1... etc. Dittmar, *op. cit.*, p. 19 sqq., trouve en 436 vers 127 exemples de cette irrégularité. Elle est surtout choquante quand le troisième pied est spondaïque. Cf. AP. V, 137, 1; 140 1; 148, 1... etc.

Diérèses après le spondée quatrième. Elles sont rares. Cf. AP. V, 57, 1; 136. 3... etc. Callimaque les évite avec soin. Cf. Heep, *Quaestiones Callimacheae*, p. 18 sqq.

Diérèses après le deuxième trochée du pentamètre. Méléagre ne les admet guère. Cf. AP. IV, 1, 16, 42; V, 139, 6; 140, 2; 151, 4; 152, 4 et 6; 160, 2, etc.

Diérèses avant la sixième arsis du pentamètre. Dittmar, *op. cit.*, p. 28, n'en a trouvé que deux, AP. V, 165, 2, et XII, 63, 2:

Ναὶ λίτομαι, κώμων σύμπλανε, πότνια Νύξ...
Ἀμπάδα, τοῦ δὲ πόθοις τυφόμενον γλυκὺ πῦρ.

soigneux les emploie avec réserve après le second trochée, le troisième pied, le trochée et le spondée quatrièmes de l'hexamètre, ou, dans le pentamètre, après le trochée second et le cinquième dactyle. Méléagre viole fréquemment ces règles, mais il ne veut pas que les deux brèves du quatrième pied soient, dans l'hexamètre, fournies par des mots différents. Cette diérèse rappelle désagréablement la trochaïque troisième, et elle déçoit en outre l'auditeur qui attendait une bucolique. Quand le poète commet cette faute, il cherche à la faire oublier, et marque une pause à l'hephthémimère [1].

Les Grecs usent volontiers des dissyllabes et des trissyllabes pour achever l'hexamètre. Mais cette préférence n'est pas aussi exclusive qu'à Rome, et les *sesquipedalia verba* sont fort bien admis, même par les auteurs d'épigrammes [2]. Dans le pentamètre, on apprécie les clausules

1. Dittmar, *op. cit.*, p. 19, a relevé 20 diérèses de ce genre sur 436 hexamètres. Le vers est toujours coupé après la cinquième arsis, excepté dans AP. XII, 132 :

Ἆ! ψυχὴ βαρύμοχθε, σὺ δ' ἄρτι μὲν ἐκ πυρὸς αἴθῃ.

2. Cf., dans le *Proème*, νεοθαλῆ et οὐρανομάχευς, vers 53, 49. Quand l'hexamètre est terminé par un mot de quatre syllabes, Callimaque recourt à la bucolique pour atténuer la dureté de l'ennhémimère (cf. Kaibel, *Observationes criticae in Anthologiam graecam*). Méléagre néglige quelquefois la précaution ; mais alors le vers a du moins la trochaïque troisième. Il faut donc corriger, AP. VII, 417 :

Ἀλλὰ με τὸν λάλιον καὶ πρεσβύτην προτιειπών.

Kaibel propose

Ἀλλά συ τὸν λάλιον καὶ πρεσβύτην με προσειπών.

J'aimerais mieux ne rien changer aux premiers mots, et placer σύ dans le cinquième dactyle.

La règle posée par le critique allemand souffre quelques exceptions, en général justifiées par la présence d'un nom propre. AP. VII, 182 :

Οὐ γάμον, ἀλλ' Ἀΐδαν ἐπινυμφίδιον Κλεαρίστα.

AP. IV, 1, 53 :

Τάν τε φιλάκρητον Θεοδωρίδεω νεοθαλῆ...

AP. XII, 68 :

Οὐκ ἐθέλω· τί δέ μοι τὸν Ἐπουρανίων βασιλῆα.

Dans le vers suivant, la règle est entièrement négligée, AP. V, 215 :

Ἐι καί με κτείναις, λείψω φωνὴν προϊέντα...

plus longues [1]. Méléagre se conforme aux idées reçues; mais il laisse percer quelque goût pour les expressions brèves et qui frappent [2].

Dans le corps du vers, il faut noter le nombre des mots. Les épiques en ont six ou sept. On arrive jusqu'à huit quand le style devient plus familier. Cette moyenne est trop faible pour l'impétuosité syrienne [3].

Ἓν καλὸν οἶδα τὸ πᾶν, ἕν μοι μόνον οἶδε τὸ λίχνον.

« Je ne connais plus qu'une belle chose, mon œil avide n'en voit plus qu'une. »

Φεύξομ' Ἔρως σ' ὑπὸ γᾶν, τί δὲ τὸ πλέον...

« Éros, je te fuirai jusque sous la terre, mais qu'y gagnerai-je [4] ? »

Méléagre se départ de ses habitudes lorsqu'il veut produire un effet [5] :

Ὦ πτανοὶ μὴ καί ποτ' ἐφίπτασθαι μὲν Ἔρωτες
Οἶδατ', ἀποπτῆναι δ'οὐδ' ὅσον ἰσχύετε.

« Génies ailés, vous ne savez donc que voler auprès de moi, mais vous n'avez plus la force de vous envoler. »

Ce distique est d'une langueur charmante : les grands mots et les spondées ralentissent le mouvement, et dans les deux vers la division de l'hémistiche s'efface jusqu'à disparaître; on croirait entendre les soupirs de l'amoureux.

Parmi les césures et les diérèses, le poète doit en choisir

1. Cf. les exemples cités par Dittmar, *op. cit.*, p. 28 : ἐπιχαιρέκακον, AP. V, 173, 4; ἀποκλαομένην, V, 191, 4, ainsi que ἀναλεξαμένη, XII, 132, 8.

2. Cf. la table dressée par Dittmar, *op. cit.*, p. 29. Méléagre a souvent des monosyllabes à la fin de l'hexamètre. AP. V, 96, 1; 165, 1; 174, 1; VII, 418, 3; 419, 5... etc.

3. AP. XII, 106.

4. AP. XVI, 213.

5. AP. V, 212.

quelques-unes pour y poser les signes de ponctuation. Comment s'accorderont le dessin rythmique et la période grammaticale? Le plus simple est d'établir une coïncidence absolue. Méléagre a beaucoup plus de recherche [1]. Sans doute il évite de marquer fortement les diérèses qu'on jugeait défectueuses. Après le trochée et le spondée quatrièmes, on ne trouve ni virgules ni points [2]. Ils sont rares après le deuxième trochée [3], le second [4] et le troisième dactyle [5], le cinquième [6] et le sixième temps fort [7]. Au contraire on arrêtera fort bien la phrase sur la trochaïque troisième. La penthémimère est très importante comme césure, mais, comme coupe, on l'apprécie beaucoup moins [8]. Même solution pour l'heptémimère [9]. La bucolique [10] passe au premier rang. C'est là que les

1 Voir la table X. Je ne considère que les épigrammes des livres IV et V. Pour la ponctuation, je me conforme au texte de Dubner.

2. Je ne vois à cette règle qu'une seule exception, AP. V, 214, 1 :

Σφαιριστὰν τὸν Ἔρωτα τρέφω, σοὶ δ', Ἡλιοδώρα.

Mais la faute est atténuée par le voisinage de l'hepthémimère et l'élision de la particule. Il me semble qu'on pourrait ici supprimer toute ponctuation.

3. Cinq exemples dans les livres IV et V. Cf. AP. V, 141, 1; 177, 9; 178, 9; 179, 1; 182, 5.

4. Deux exemples seulement, AP. V, 182, 1 et 3. Cette coupe est très déplaisante. On la tolère parce que l'épigramme a beaucoup de mouvement. En outre, dans les deux cas, Méléagre a mis à la trochaïque troisième un nom propre, Δορκάς.

5. Deux exemples, AP. V, 152, 3; 191, 7.

6. Cette coupe n'est admise qu'une seule fois dans le livre V (cf. AP. V, 183) :

Οὐχ ὁ περίβλεπτός σε Κλέων, κἂν μὴ... τί δ' ἀπείδω.

Le texte du *Palatinus* est :

Οὐχ ὁ περίβλεπτος ἔκλαιον κἂν μὴ τί δ' ἀπείδω.

Il n'est donc pas certain que le vers ait eu primitivement une pause après la cinquième arsis.

7. L'épigramme V, 96, fournit un exemple de cette coupe, mais il est isolé :

Ἴξον ἔχεις τὸ φίλημα, τὰ δ' ὄμματα, Τιμάριον, πῦρ.

L'irrégularité métrique est ici d'un très heureux effet.

8. Coupes à la penthémimère, 21; à la trochaïque troisième, 35.

9. Coupes à l'hepthémimère, 19.

10. Coupes à la bucolique, 48.

Alexandrins placent le plus volontiers une suspension de sens. La pause métrique restait pourtant au milieu du vers, et cette discordance charmait des auditeurs raffinés.

Un silence est d'un effet assez heureux au milieu du pentamètre. Pourtant, deux pieds et une syllabe longue ne forment pas une conclusion suffisante pour le distique [1]. Mieux vaut contrarier le mouvement, et reporter pour ainsi dire en avant le centre de gravité. On s'arrêtera donc après le premier dactyle ou le premier choriambe [2]. Ces deux solutions du problème ont chacune des inconvénients. Ou bien la phrase grammaticale et les deux moitiés du vers commencent toutes trois par un temps fort, ou bien le signe de ponctuation tombe après une arsis, ainsi que la fin des deux hémistiches.

Nous comprenons que Méléagre n'accuse point ici de préférence.

Dans la seconde partie du pentamètre, une virgule, même un point rompent heureusement la monotonie [3]. Il va de soi que de telles coupures ne soient guère tolérées dans le dernier dactyle [4].

Méléagre a des rythmes brisés d'une structure fort ingénieuse [5] :

... δεύτερον αὐτῇ
Καὶ τρίτον ἄγγειλον, Δορκάς, ἅπαντα. Τρέχε.

« Dorcas, redis-lui tout, deux et trois fois. Cours. »

1. Coupes à l'hémistiche, 19.

2. Pentamètres coupés après le premier pied, 31 ; après la seconde arsis, 36.

3. Coupes après le quatrième trochée, 8 ; après le quatrième dactyle, 8. Je considère le pentamètre comme un hexamètre à double syncope.

4. Coupes après la cinquième arsis, 3 ; le cinquième trochée, 3. On trouve très rarement une pause après le trochée deuxième, ou la quatrième arsis. Les deux irrégularités sont réunies dans le vers suivant, V, 152, 4 :

« Ἔυδεις. » Εἶα, πέτευ· ναὶ, φιλόμουσε, πέτευ.

La faute est palliée par l'emploi de l'anaphore et la force de la césure. Le pentamètre est d'ailleurs charmant, plein de grâce et de légèreté.

5. AP. V, 182.

A côté de ces heureuses recherches, les négligences sont trop fréquentes. Dans un dizain je remarque cinq pauses à la bucolique [1].

Rien de plus compassé qu'un distique dont les moitiés se font équilibre. Cette régularité impatiente Méléagre. Chez lui, tantôt la première phrase ne suffit pas à l'hexamètre [2], tantôt elle déborde [3]. Ailleurs, la combinaison, plus complexe, se chiffre par un rapport de trois à deux [4].

Πολλὰ μὲν ἐμπλέξας Ἀνύτης κρίνα, πολλὰ δὲ Μοιροῦς
Λείρια, καὶ Σαπφοῦς βαιὰ μὲν, ἀλλὰ ῥόδα.

« Beaucoup de lis d'Anyté, beaucoup de lis de Moero, et de Sappho peu de fleurs, mais des roses. »

Cet entrelacement est surtout à sa place dans les derniers vers de l'épigramme. La période métrique ne fait alors qu'un seul tout, et supporte mieux le poids de ce qui précède [5].

Grâce au rejet les mots importants sont mis en lumière. Méléagre ne l'ignore pas : μυχθίζεις, avec ses trois longues, peint à merveille Éros qui grogne, tête baissée [6]; πολείσθω (qu'on le vende!) est une belle exclamation de tragi-comédie [7]. Ἥλως [8], κνίζει et βάλλει [9] se comprennent sans commentaire.

Posidippe admettait l'enjambement entre les distiques [10].

1. AP. V, 177, vers 1, 3, 5, 7 et 9.
2. AP. V, 177 :
   Κηρύσσω τὸν Ἔρωτα, τὸν ἄγριον, ἄρτι γὰρ ἄρτι
   Ὀρθρινος ἐκ κοιτᾶς ὤχετ' ἀποπτάμενος.
3. Cf. *infra*, n. 6, 7, 8 et 9.
4. AP. IV, 1, 3 sqq.
5. Cf. l'épigramme V, 180.
6. AP. V, 179.
7. AP. V, 178.
8. AP. V, 182.
9. AP. V, 178, 180.
10. Cf. ma thèse latine, *cap.* VIII.

Méléagre, en proscrivant ces audaces, y supplée par un usage adroit des tenues et des silences [1].

Οὐ Χθὼν φησὶ τεκεῖν τὸν θρασὺν, οὐ Πέλαγος,
Πάντῃ γὰρ καὶ πᾶσιν ἀπέχθεται. Ἀλλ' ἐσορᾶτε.

« La terre n'avoue point avoir enfanté cet audacieux, ni l'Océan : en tout lieu, tous le haïssent. Mais prenez garde... »

... Οὐδ' αὐτῇ μητρὶ φίλῃ τιθασὸν,
Πάντα τέρας. Τοιγὰρ πεπράσσεται...

« Jusqu'à sa mère qui ne peut en avoir raison [2]. C'est un monstre achevé. Ainsi qu'on le mette à l'encan. »

Les élégiaques alexandrins attachaient beaucoup de prix au balancement des expressions [3]. Méléagre a le sentiment de ces élégances :

Ἀλκαίου τε λαλήθρον ἐν ὑμνοπόλοις ὑακίνθον [4].

« Et l'hyacinthe éloquente d'Alcée qui brille entre les poètes. »

Ὡς ἂν ἐπὶ κροτάφοις μυροβοστρύχου Ἡλιοδώρας [5].

« Pour que la couronne [embaume] les tempes d'Héliodora aux boucles parfumées. »

Χὠ μὲν ἐμὲ στέρξειν, κεῖνον δ' ἐγὼ οὔ ποτε λείψειν [6].

« [Nous jurâmes] lui de me chérir, moi de ne jamais l'abandonner. »

1. AP. V, 177.
2. AP. V, 178. Il faut noter, dans l'épigramme VII, 352 :

Αἰσχρὰ καθ' ἡμετέρης ἔβλυσε παρθενίης
Ἀρχίλοχος.

Mais j'incline à croire que la pièce n'est pas authentique.
3. Cf. A. Couat, *La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées*, Paris, 1882, p. 94 sqq.
4. AP. IV, 1, 13.
5. AP. V, 147.
6. AP. V, 8.

La césure bucolique se prête à des rapprochements plus ingénieux.

Δακρύει φιλέραστον ἰδοὺ ῥόδον [1].

« Vois, la rose, amie des amours, verse une larme. »

Ἦ ῥ' ἐτύμως ἀνὴρ κεχαρισμένον ἄνυσεν ἔργον [2].

« Certes cet homme a fait une œuvre gracieuse. »

Ces effets conviennent surtout au pentamètre, dont la structure est plus régulière.

Τόξα τε καὶ Σκυθικὴν ἰοδόκον φαρέτρην [3],

« Ton arc et ton carquois scythique plein de flèches. »

Ζῆλοι, καὶ κώμων χειμέριον πέλαγος [4].

« Vous, désirs, et vous, flots orageux du cômos. »

... Ἔια πέτευ, ναὶ, φιλόμουσε, πέτευ [5].

« Oui, vole, vole, compagnon des amours! »

Καὶ σφιγκτὸς στεφάνων ἀμφὶ κόμαισι μίτος [6].

« Et les liens des couronnes serrées autour de ton front. »

Ὦ γλυκὺ φῶς βάλλων εἰς ἐμὲ πικρότατον [7].

« Toi qui lances une lumière si douce et pour moi si cruelle. »

Βαιὰ διακνίζων ἄνθεα Παρθενίδος [8].

« Cueillant quelques fleurs de Parthénis. »

1. AP. V, 136.
2. AP. V, 149.
3. AP. V, 179.
4. AP. V, 190.
5. AP. V, 152.
6. AP. V, 175.
7. AP. V, 172.
8. AP. IV, 1, 32.

Méléagre ne sait pas toujours se borner. Dans trois distiques les trois pentamètres ont aux mêmes endroits l'épithète et le substantif. La parure est trop voyante et mal portée. Aussi bien, ces contraintes pèsent vite au poète [1]. Ses coupes multipliées dérangent la symétrie. D'ordinaire il ne la recherche pas, et met à la suite les mots que le sens rapproche :

Καὶ σκολιῶν ὄρθρων κνίσματα δακρυχαρῆ [2].

« Égratignures et larmes du cruel matin. »

Cet abandon vaut mieux qu'une laborieuse correction. Les fins de vers rebattues sont bien plus choquantes. Ἔρως, ἔρωτος, ἔρωτες [3] fournissent des cadences faciles qui reviennent à satiété. Dix hexamètres sont terminés par le nom de Myiscus [4], dix-sept par celui d'Héliodora [5]. Nous lisons deux fois φλόγα τὰν φιλέπαιδα et πῦρ τὸ κεραυνοβόλον [6].

Méléagre n'évite pas certains groupes de sons qui nous déplaisent. Il dit fort bien τόνδε δὲ μή et μή με λάθῃ [7]. Tous les auteurs grecs en sont là. La prononciation distinguait

1. AP. VII, 352 :

..... ἀῤῥήτου... Περσεφόνης.
..... ἡμετέρης... παρθενίης.
..... γυναικεῖον... πόλεμον.

Quelques érudits croient l'épigramme apocryphe; ces remarques viennent à l'appui de leur opinion.

2. AP. V, 166.

3. AP. IV, 1, 10; V, 139, 3; 155, 2; 176, 2; 195, 6; 208, 1; 212, 1; 212, 5; VII, 419, 3; XII, 47, 2; 54, 4; 56, 1; 66, 3; 72, 5; 76, 4; 79, 1; 80, 1; 85, 4; 85, 9; 101, 6; 110, 2; 126, 2; 127, 3; 132, 9; 165, 3; 167, 2.

4. AP. XII, 23, 3; 59, 1; 65, 3; 70, 1; 94, 5; 101, 1; 110, 3; 154, 1; 167, 1; S. I, 1.

5. AP. V, 24; 136, 1; 137, 1; 141, 1; 143, 1; 147, 5; 148, 1; 155, 1; 157, 1; 163, 1; 165, 3; 166, 1; 198, 1; 214, 1; 215, 1; VII, 476, 1; XII, 147, 3.

6. Comparer AP. XII, 49 et 81, ainsi que XII, 141 et 63. Noter aussi χρωτὶ χλιαινόμενον, XII, 63; κωφὰ χλιαινομένη, XII, 125; χρωτὶ χλιαινομένῳ, V, 172; χρωτὶ χλιαινόμενος, V, 165; χρωτὶ χλιαινόμενοι, V, 151; σαρκὶ χλιαινόμενον, XII, 136. Méléagre ose même écrire deux fois :

Χειμαίνει δὲ βαρὺς πνεύσας Ἰόθος...

Cf. AP. XII, 157 et 167.

7. AP. XII, 60 et 65.

sans doute les syllabes qui nous semblent pareilles. Mieux vaut nous arrêter à certaines harmonies très gracieuses. Le mépris sarcastique d'Éros est bien exprimé par des accumulations de sifflantes [1].

... τί μάταια γελᾶς, καὶ σίμα σεσηρώς
Μυχθίζεις...

« Pourquoi ces vains ricanements, pourquoi grognes-tu, en retroussant ton nez [2] ? »

Πταίης μοὶ κώνωψ, τάχυς ἄγγελος, οὔασι δ' ἄκροις
Ζηνοφίλας ψαύσας προσψιθύριζε τάδε.

« Vole, moucheron, messager rapide, et, touchant l'oreille de Zénophile, murmure ces mots [3]. »

Ἀκρὶς ἐμῶν ἀπάτημα πόθων, παραμύθιον ὕπνου
Ἄκρις ἀρουραίη Μοῦσα, λιγυπτέρυγε.

« Sauterelle, tromperie de mes amours, conseillère du repos, sauterelle, Muse champêtre, aux ailes sonores. »

Ces articulations identiques, adroitement rapprochées, nous font entendre la mélodie monotone des chaudes après-midi. Les mêmes procédés sont mis en œuvre dans les vers suivants, et dans l'épigramme à la cigale. Ces répétitions échapperaient à un lecteur inattentif. C'est ainsi que l'oreille, accoutumée aux bruits de la campagne, finit par ne plus les percevoir.

1. AP. V, 179.
2. AP. V, 152.
3. AP. VII, 195.

CONCLUSION

« Les trois Grâces, écrivait Méléagre, ont accordé à Zénophile une triple couronne [1]. » Ne dirait-on pas qu'en parlant de sa maîtresse, le poète songe à lui-même? Son œuvre est complexe, mais le critique qui l'apprécie pourrait presque résumer son jugement en trois mots : Athènes, Alexandrie et Gadara.

Le fils d'Eucrate déclare qu'il est Grec, et c'est à bon droit qu'il affirme ainsi sa fierté et sa reconnaissance. C'est aux Grecs qu'il emprunte sa langue, ses idées, sa mythologie, et jusqu'à cette forme de l'épigramme qui semble faite pour son inconstance impétueuse. C'est à la Grèce qu'il doit son idéalisme discret, son art précis et délicat. Mais cet hellénisme n'est pas celui de Sophocle, ni même d'Aristophane. Dans ces madrigaux si ardents et si légers, des peintures exactes et des légendes peu communes font penser aux travaux du Musée et aux recherches de Callimaque. Pourtant, sous la gravité de l'érudit on devine toujours la vivacité syrienne, l'enthousiasme, l'humeur changeante, l'impuissance à construire son œuvre et à régler sa vie.

Le critique peut-il donc, comme le savant, donner en une courte formule l'essence même d'un caractère ou

1. AP. V, 195.

d'un talent? On aurait tort de l'espérer. La souplesse de l'esprit humain se dérobe aux analyses, et son infinie variété déconcerte les prévisions. Une étude attentive dégage quelques traits d'importance capitale, mais une âme n'est point faite comme un syllogisme dont les prémisses renferment nécessairement la conclusion. Si la nature commence bien des édifices sur le même plan, la plupart demeurent au ras du sol; d'autres s'élèvent en puissantes assises; quelques-uns s'élancent dans les airs. Les raisons de ces différences nous échappent en partie. Sans doute le génie, la vertu, le mérite ont leurs causes, mais si nombreuses, si capricieusement combinées qu'il faudra réserver toujours dans nos conclusions une place à l'inconnu.

Les trois mots que j'appliquais naguère à Méléagre sont vrais de Philodème, d'Archias et d'Antipater. Tous ces hommes furent des Grecs; tous écoutèrent les enseignements d'Alexandrie; chez tous on peut signaler l'influence des civilisations orientales. Et pourtant les deux derniers ne sont que des rhéteurs, tandis que Philodème obtint une modeste réputation de moraliste et de polygraphe. Pour juger ces trois auteurs et notre poète, l'érudit n'aura donc qu'une phrase? Qu'il la répète sans trop de confiance : l'orgueil ne servirait ici qu'à découvrir notre faiblesse.

Aussi bien, quand on veut faire un système, ce n'est pas la Syrie qu'il faut étudier. Les écrivains de Gadara et d'Antioche formèrent une école, mais elle resta largement ouverte à tous les souffles de la fantaisie. Ces esprits légers ne fondèrent jamais une tradition littéraire. Et ce fut une heureuse fortune, car chez eux l'imitation fût bien vite devenue un esclavage. Les fortes disciplines ne sont faites que pour les forts. Méléagre eût peut-être été bien médiocre s'il avait eu de trop bons maîtres.

Mais la destinée l'a fait vivre dans un pays lointain, aux derniers jours de l'histoire hellénistique. Son originalité s'épanouit librement; et si parmi les auteurs grecs beaucoup le dépassent, aucun n'aurait pu le remplacer. Dans l'*Anthologie* même, on lui trouvera bien des rivaux, mais il n'est inférieur à personne. Asclépiade, plus mordant, plus coloré, n'a pas autant de charme et de flamme intérieure. Léonidas est plus parfait, mais aussi plus froid. Callimaque et Simonide ne se donnèrent point tout entiers dans leurs épigrammes. Sainte-Beuve a pu dire qu'entre tous les auteurs de second ordre, Méléagre est digne de la première place.

Les anciens ont reconnu ses mérites. Ils ne le citent guère, mais ils ne l'oublient pas. Entre deux tirades épiques, Archias se rappela ces jolis madrigaux, qui étaient sans doute populaires en Phénicie [1]. Philodème le Syrien emporta dans ses voyages les vers de son compatriote. Il les relut, s'en pénétra et se plut à les imiter. Quand il célèbre les beautés complaisantes de Baïa, et peut-être même de Suburre, le client de Pison semble penser à Démarion et à Timo [2].

Properce, le poète érudit, feuilleta ce volume qui venait de si loin, et quelques mots d'une élégie prouvent que le Romain sut mettre à profit ses souvenirs [3].

1. AP. V, 58 et 59. Comparer V, 198, et XVI, 213 (Méléagre).

2. Συνίστορα τῶν ἀλαλήτων λύχνον, AP. V, 4; Méléagre, συμπαίστορα λύχνον, VI, 162; ἐκμεθύσασα δρόσου, V, 4; Méléagre, δροσεραῖς σταγόνεσσι μεθυσθείς, VII, 196. Je trouve quelque rapport entre les épigrammes V, 139, et V, 131, 198 et 132, surtout si dans l'avant-dernière pièce on remplace οὐ par ὦ. Philodème, imitant Méléagre, donne de son nom une étymologie plaisante. Cf. V, 115, et XII, 165.

3. Properce, II, XII :

> [Amor] .....pennas perdidit..... suas;
> Evolat, heu, nostro quoniam de pectore nunquam.

Cf. AP. V, 212. Voyez aussi le passage de Properce, II, XV, cité par Becq de Fouquières, *Poésies d'André Chénier*, Paris, 1872, p. 264. Ces vers paraissent inspirés de l'épigramme V, 8.

Nous avons dit quel fut le respect de Philippe pour le compilateur de la *Couronne*. Il s'attache à ses pas, traite les mêmes sujets, recueille les mots caractéristiques [1], oubliant que l'admiration même doit avoir ses bornes, et qu'un disciple n'est pas un écolier [2]. Straton de Sardes apprécie à leur valeur les pièces des Παιδικά [3]. Il en copie quelques-unes, mais il repousse bien vite le joug d'un esprit très différent du sien. Peu à peu, avec les années, la voix de Méléagre se perd dans l'éloignement. Agathias, l'auteur de l'*Anthologie* byzantine, s'inquiète assez peu de son prédécesseur. Amoureux comme le galant Syrien, Paul le Silentiaire s'efforce encore de le faire revivre [4]. Quatre siècles après vient Céphalas; les trésors de la Grèce sont jetés pêle-mêle avec le fatras de la décadence, c'est l'oubli, presque le néant.

Les auteurs du XVII^e^ siècle avaient trop de fierté pour attacher grand prix à des épigrammes. La découverte de

1. Ἀκροβελής, AP. VI, 62; Méléagre, XVI, 213; αἰγιβάτης, VI, 99; Méléagre, XII, 128; νεοθηλής, IX, 274; Méléagre, IV, 1, 53; κλῶνα μελαμπέταλον, IX, 307; Méléagre, IV, 1, 14; γλυκὺ νᾶμα, IX, 575; Méléagre, XII, 164. Dans l'épigramme IX, 416, une courtisane est comparée à un navire. Cf. Méléagre, V, 204. La pièce VII, 186, est l'épitaphe d'une jeune fille. Cf. VII, 182. On doit surtout rapprocher les vers suivants :

Ἄρτι μὲν ἐν θαλάμοις Νικίππιδος ἡδὺς ἐπήχει
Λωτός...

Ἄρτι γὰρ ἑσπέριοι νύμφας ἐπὶ δικλίσιν ἄχευν
Λωτοί...

2. Dans le *Proème* de la seconde *Anthologie* (AP. IV, 2), l'imitation trop exacte montre bien l'infériorité de Philippe.

3. Ἀστράσιν ἡέλιος, AP. XII, 178; Méléagre, ἀστέρας ἡέλιος, XII, 59. Straton joue sur le double sens du mot χάρις, XII, 181. Cf. *supra*, p. 199. Comparer aussi XII, 194, et XII, 65; XII, 249, et V, 163.

4. Πανδαμάτωρ, AP. V, 217; Méléagre, XVI, 213; ζωροποταί, V, 226; Méléagre, XII, 49. Dans l'épigramme V, 228, les deux derniers vers rappellent XII, 60. Les mots δροσερῶν ἡδὺ μέλι στομάτων (V, 244) pourraient être de Méléagre. Cf. XII, 133. Le mouvement des idées et des phrases se ressemble beaucoup dans les pièces V, 175 et 259; 198 et 268; 172 et 283. Je note surtout, dans l'épigramme V, 274 :

Γραπτὸν ἔχω ψυχῇ σῆς τύπον ἀγλαΐης.

Cf. XII, 56 et 57.

Saumaise resta d'abord inutile : Méléagre, après tant de traverses, ne rencontra que de l'indifférence. Mais la publication des *Analecta* ouvrit une période nouvelle. Chénier imite la fameuse invocation à la lampe [1], et par deux fois il a rappelé la cigale qui chante dans le platane ensoleillé [2]. Dès lors Méléagre est tiré de l'ombre. S'il n'obtient pas une gloire éclatante, il a du moins l'approbation de quelques délicats. Paul de Saint-Victor le vante [3] et Sainte-Beuve le comprend. J.-M. de Hérédia lui emprunte quelques traits ingénieux et lui consacre tout un sonnet [4].

Ces admirations vont-elles bien à leur adresse? Les pièces qu'on apprécie sont dignes du poète, mais elles ne portent guère l'empreinte de son talent. Sainte-Beuve faisait grand cas de l'idylle sur le Printemps : elle est apocryphe. L'invocation à la lampe [5] et l'éloge de la cigale [6] sont des thèmes souvent repris et presque rebattus. Entre toutes les œuvres de Méléagre ces épigrammes sont les plus grecques, et peut-être les plus parfaites. Mais il en est d'autres qui nous attirent davantage. Un amoureux nous touche surtout quand il nous parle de ses amours. On n'y prend pas garde, car dans l'*Anthologie* on veut retrouver une galerie de bas-reliefs, et à ces petits chefs-d'œuvre on demande surtout l'élégance et la netteté.

Méléagre a de quoi satifaire jusqu'aux admirateurs de Léonidas. Mais là n'est point son mérite. Docile aux tra-

1. Cf. Becq de Fouquières, *Poésies d'André Chénier*, p. 264.
2. *Op. cit.*, p. 14 et 148.
3. *Hommes et Dieux*, p. 55.
4. Cf. *supra*, p. 135.
5. AP. V, 4, Philodème; 5, Stat. Flaccus; 7, Asclépiade, ou plutôt M. Argentarius (cf. ma thèse latine, *cap.* II); 263, Agathias; VI, 333, M. Argentarius.
6. AP. VII, 200, Nicias; 201, Pamphile; 213, Archias; 364, M. Argentarius; IX, 92, Antipater.

ditions de l'hellénisme, le poète les oublia souvent et sut quelquefois les dépasser. En lisant les auteurs grecs, nous voyons trop que l'homme ne comptait pas en face de la cité. On ne connaît complètement un écrivain que s'il a joué son rôle dans l'histoire de son pays. Que sont pour nous Euripide, Eschyle, Hérodote même et Thucydide? A ces grands hommes on voudrait arracher leur secret, mais sans répondre ils continuent à nous parler de choses éternelles, à nous enseigner le beau et le vrai, et dédaignent de s'attarder aux médiocres accidents de leur existence. Cette réserve est admirable, mais à la longue elle attriste. Méléagre n'a point tant de majesté. Il nous raconte son roman, il nous confie ses joies et ses peines. On sent déjà en l'écoutant que bientôt viendront les élégiaques latins, ces charmants égoïstes qui mettent l'histoire, la mythologie et la morale au service de leurs amours, et dans le lointain s'annonce l'avènement d'une littérature nouvelle qui sacrifiera trop souvent l'œuvre à l'écrivain. Méléagre n'est point un grand caractère, ni un grand esprit. Mais il aura la gloire d'être, parmi les anciens, l'un des poètes les plus modernes.

APPENDICE

L'AUTHENTICITÉ DE L'IDYLLE SUR LE PRINTEMPS IX, 363.

Au XVIII[e] siècle, cette idylle passait pour un petit chef-d'œuvre. Les érudits ne tarissaient pas en éloges [1] et Chénier lui-même partagea cette admiration [2]. Peu à peu le goût changea. Les vers semblèrent médiocres, on insinua qu'ils étaient apocryphes [3]. A mon avis, Méléagre aurait pu les signer : le développement un peu lâche ne manque ni d'ampleur ni d'aisance. Toutefois je ne crois point à l'authenticité. A l'appui de cette opinion j'apporterai les preuves suivantes :

I. L'attribution repose sur le seul témoignage du *Palatinus;* dans Planude la pièce est adespote. Le nom de l'auteur est, comme de coutume, omis dans la *Sylloge Parisina.*

II. Nous avons observé en lisant les épigrammes un bizarre mélange de dialectes; l'idylle est franchement ionienne [4].

III. Dans les vingt-trois hexamètres qui la composent, le génitif absolu reparaît deux fois [5]. Cette construction déplaît à Méléagre.

1. Cf. Jacobs, *Animadv.*, t. I, p. 119.

2. Chénier avait traduit les vers 16 et 17 :

> L'alcyon sur les mers, près des toits l'hirondelle,
> Le cygne au bord du lac, sous les bois Philomèle.

Cf. Becq de Fouquières, *Poésies d'André Chénier,* p. 137.

3. Dilthey, *De epigrammatum syllogis quibusdam minoribus,* p. 10, n. 1 : « Justa... est ecphrasis ad rhetorum praecepta facta... vel unum neotericum κάλλεα... satis prodit poetam aliquanto recentiorem.

4. Ὄχθαισι, v. 18, est éolien. Mais cette forme de datif est acceptée, même par Théocrite, dans les poèmes ioniens.

5. IX, 363, 1 et 10.

IV. Il fait entrer dans son vers huit, neuf et quelquefois dix mots. Je doute qu'il ait pu dire :

Χείματος ἡνεμόεντος ἀπ' αἰθέρος οἰχομένοιο,

et surtout :

Λειμῶνες γελόωσιν, ἀνοιγομένοιο ῥόδοιο.

V. Quand il use du spondaïque, la clausule est toujours un nom propre. L'auteur de l'idylle n'observe pas cette règle [1].

VI. Les abréviations par hiatus sont assez rares dans les épigrammes, très communes dans la pièce que j'étudie [2].

VII. Au I^er^ siècle avant notre ère on pouvait allonger au temps faible soit une finale, soit une voyelle médiane suivies du groupe « muette et liquide ». Rien de pareil dans les hexamètres de l'Idylle.

Cette dernière observation est la plus importante. Elle permet de fixer une date approximative. Le poème sur le Printemps fut composé par un écrivain de basse époque, élève ou rival de Nonnus [3].

1. Κολπώσαντος, 10, et ἐργάζονται, 14.

2. Ἐπιτέρπεται, 8; ἐφήμεναι, 14; καί, 18, 22 et 23; πνοίῃ, 10; σίμβλῳ, 14; τέρπεται, 20.

3. Cette opinion est, paraît-il, celle de Wilamowitz. Cf. Susemihl, *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, t. II, p. 559, a. 197.

Vu et lu, en Sorbonne, le 9 mai 1893,
par le Doyen de la Faculté des lettres de Paris,

A. Himly.

Vu et permis d'imprimer :

Le vice-recteur de l'Académie de Paris,

Gréard.

TABLES JUSTIFICATIVES

I

ALLONGEMENT PAR DOUBLE CONSONNE INITIALE

I	II	III	IV	V	VI
HEXAMÈTRE					
V :	IV :	VII :	V :	V :	XII :	IX :
143,1	1,17	470,3	204,1	176,1	126,3	453,1
171,1	V :	XII :		176,5		
VII :	8,3	125,3		191,5		
535,3	147,5			VI :		
XII :	152,5			163,1		
109,1	158,3			VII :		
109,3	165,3			352,3		
	195,3			476,1		
	215,5			IX :		
	XII :			16,1		
	110,1			XII :		
				63,3		
				65,3		
				67,3		
				74,3		
				76,1		
				83,5		
				85,7		
				85,9		
				95,3		
				101,1		
				122,5		
				XVI :		
				213,3		
				S. I 1		

I	II	III	IV	V	VI
		PENTAMÈTRE			
VII :	V :	VII :	V :	V :	
535,1	171,4	195,8	136,2	139,6	
	VI :	XII :	178,2	173,2	
	163,8	[164,4]	195,4	174,2	
	VII :		212,2	VII :	
	196,4		VII :	535,4	
	196,8		421,4	XII :	
	207,2		XII :	81,4	
	421,8		86,4	83,2	
	XII :		132,4	86,4	
	80,2		167,2	95,8	
	XVI :		256,4		
	213,4				

II

ABRÉVIATION ATTIQUE A LA FIN D'UN MOT

I	II	III	IV	V

HEXAMÈTRE

I	II	III	IV	V
XII :	IV :	V :	V :	IV :	V :
82,5	1,29	143,1	173,1	151,7	1,47	160,1
		XII :	184,5		V :	197,5
		125,3	190,3		190,1	XII :
			214,1		VII :	57,5
			XII :		417,7	119,5
			59,1		418,3	125,3
			117,3		XII :	126,3
			256,7		33,3	
			257,7		56,5	
					84,3	
					101,3	
					128,3	
					132,11	
					256,1	

PENTAMÈTRE

I	II	III	IV	V
V :	XII :	XII :	V :	VII :	V :
141,2	84,2	57,6	139,2	13,2	139,4
XII :			151,6	XII :	144,2
141,6			165,4	56,4	147,2
			172,2	82,2	172,2
			VII :	92,2	178,2
			196,6	156,6	182,2
			XII :		182,4
			63,4		VII :
			125,8		419,8
			132,2		
			136,2		

III

ALLONGEMENT PAR MUETTE ET LIQUIDE

I		II		III		IV		V		VI
HEXAMÈTRE										
IV :	V :	IV :	V :	IV :	V :	IV :	VII :	IV :	V :	IV :
1,23	152,3	1,35	175,3	1, 3	165,3	1,17	195,5	1,45	198,3	1,25
V :	XII :	1,49	VII :	V :	178,7	1,25	417,1	V :	XII :	V :
136,5	83,1	1,53	79,1	8,1		1,27	428,13	157,1	94,1	151,1
152,3	86,1	V :	417,3	165,5		1,37	XII :	176,3		152,1
177,5		179,1	476,3	166,1		1,43	82,3	178,3		154,1
184,1		184,5	XII :	175,3		1,55	151,3	180,1		166,7
VII :		190,1	33,1	177,3		V :		191,7		178,7
195,1		191,7	63,1	215,1		137,1		215,3		184,3
196,3		XII :	72,3	VI :		147,3		VI :		197,3
419,1		72,5	74,3	162,1		166,5		163,7		VI :
476,1		74,3	80,1	VII :		177,1		VII :		162,1
476,3		78,3	81,5	419,3		204,3		182,3		163,7
XII :		84,5	84,7	421,11		215,1		196,7		VII :
57,3		109,1	101,1	468,3		VII :		417,5		195,1
59,1		164,1	128,5	XII :		182,5		418,1		207,3
67,3		164,3	152,1	84,5		195,5		419,3		352,3
72,3			154,3	114,1		207,3		428,3		417,1
117,1			256,5	256,1		352,7		428,19		417,3
156,3				257,5		428,7		XII :		418,1
157,1						476,3		48,1		418,5
256,9						IX :		54,1		428,7
S. II 3						453,3		57,1		428,15
						XII :		57,7		470,3
						41,3		67,3		470,7
						56,1		125,1		476,5
						57,1		127,7		535,3
						82,5		132,1		535,5
						94,3		133,1		XII :
						95,1		147,1		65,1
						101,3				68,7
						125,1				72,1
						127,3				76,1
						144,1				76,3

I	II	III	IV	V	VI
			HEXAMÈTRE *(suite)*		
			151,3		94,3
			256,3		95,1
			256,5		106,1
					125,5
					128,1
					132,5
					156,5
					158,1
					165,1
					256,11
					257,5
			PENTAMÈTRE		
V:8,6	V :	IV :	IV :	IV :	IV :	
24,2	191,4	1,32	1,14	1,30	1,28	
141,2	XII :	1,40	1,38	1,42	V :	
163,4	63,4	V :	1,50	V :	165,2	
171,4		136,2	V :	57,2	166,2	
178,6		137,4	176,6	174,2	172,4	
184,1		165,4	191,4	176,6	177,4	
191,4		175,6	192,2	204,2	180,2	
191,6		VII :	VII :	204,4	191,8	
196,2		476,8	79,2	VII :	197,2	
197,4		XII :	79,6	182,4	212,2	
VI :		23,4	468,10	196,8	VII :	
162,2		59,2	IX :	352,4	352,4	
VII :		74,4	331,2	419,2	428,8	
195,2		76,2	XII :	421,10	428,12	
195,6		83,4	80,4	428,4	476,4	
196,2		94,6	81,2	XII :	XII :	
207,6		154,6	82,2	56,4	68,8	
352,8		156,4	84,2	57,4	72,6	
535,3			92,4	68,6	80,2	
XII :			126,4	72,6	106,2	
52,4			144,4	84,1	125,4	
84,8			257,2	114,2	127,6	
85,4				122,6	133,2	
86,4				132,2	137,6	
92,2				132,6	167,2	
92,6				158,1	256,10	
92,8				164,4		
94,6				165,2		

I	II	III	IV	V	VI
PENTAMÈTRE *(suite)*.					
113,2			167,4		
125,6			256,12		
126,2			XVI :		
128,4			213,2		
132,10			S. II 2		
152,2					
157,2					
158,2					
XVI :					
134,8					

IV

ABRÉVIATION ATTIQUE A L'INTÉRIEUR D'UN MOT

I	II	III	IV	V
HEXAMÈTRE				
XII : 79,1	V : 166,1 178,5 198,5 215,1	V : 191,7	IV : 1,9 V : 178,9 191,7 XII : 136,1	IV : 1,11 V : 195,5 XII : 83,3
V : 197,3	IV : 1,23	V : 191,3 196,7 197,3		
PENTAMÈTRE				
VII : 418,18	V : 197,2 VII : 428,20	XII : 56,2	V : 175,2 197,2 XII : 78,2	IV : 1,20 V : 144,6 175,2
IV : 1,12 V : 155,2 191,4 XII : 141,6	V : 156,2 VII : 195,6 418,4 419,6 421,10 XII : 57,6 84,8 95,4	IV : 1,42 V : 179,2 214,4 VII : 195,6 XII : 48,4 79,2 S. I 2		

V

LONGUES ABRÉGÉES PAR L'HIATUS

HEXAMÈTRE

I	II	III	IV	V
XII : 53,3	IV : 1,31		V : 178,3	V : 1,45	IV : 1,7	IV : 1,17
	1,37		VII : 352,3	VI : 163,5	1,29	V : 184,3
	V : 191,1		XII : 82,5	VII : 476,5	V : 8,3	IX : 16,1
	VII : 352,3				143,1	XII : 144,1
	421,13				147,5	
	XII : 72,5				177,7	
	74,3				178,7	
	130,1				VII : 428,7	
	156,7				428,9	
					XII : 53,7	
					60,1	
					66,3	
					76,3	
					78,3	
					106,3	
					117,1	
					147,1	
					158,5	

PENTAMÈTRE

V : 198,6	IV : 1,20	V : 140,2			XII : 152,2	V : 157,2		
	1,52					197,6		
	V : 154,2					VII : 428,4		
	160,4					428,18		
	165,4					XII : 53,8		
	176,4					68,2		
	XII : 33,4					68,8		
	107,2					68,10		
	XVI : 134,8					157,4		

AI. *Dans les verbes passifs :*

Hexam. : V, 143, 1; 177, 7; 178, 7; — VII, 428, 9; — XII, 66, 3; 74, 3; 76, 3; 78, 3; 106, 3; 117, 1; 147, 1; 158, 5.

Pentam. : V, 165, 4; 176, 4; — VII, 428, 4; — XII, 53, 8; 68, 8; 68, 10; 157, 4; — XVI, 134, 8.

Dans καί *:*

Hexam. : IV, 1, 31; 1, 37; 1, 45; — V, 178, 3; 191, 1; — VI, 163, 5; — VII, 352, 3; 421, 13; 476, 5; — XII, 130, 1; 144, 1.

Pentam. : V, 140, 2; 154, 2; 157, 2; 160, 4; 197, 6; — XII, 33, 4; 107, 2.

OY. *Dans les génitifs :*

Hexam. : IV, 1, 7; 1, 17; 1, 29; — V, 147, 5.

Pentam. : IV, 1, 20; 1, 52.

Dans που *:*

Hexam. : XII, 53, 3.

EI. *Dans les verbes :*

Hexam. : VII, 428, 7.

Pentam. : V, 198, 6; — VII, 428, 18.

Dans les substantifs :

Pentam. : XII, 152, 2.

OI. *Dans les pronoms :*

Hexam. : XII, 72, 5; 82, 5; 156, 7.

Dans πάρθενοι *:*

Hexam. : VII, 352, 3; — IX, 16, 1. — Dans l'épigr. XII, 57, 7, le mot dont la finale est abrégée paraît être εὐάγγελοι.

Ω..... Hexam. : V, 8, 3; — XII, 60, 1.

Pentam. : XII, 68, 2.

H..... Hexam. : V, 184, 3.

VI

ÉLISIONS

I		II		III				IV			V		VI
HEXAMÈTRE													
IV :	IV :	IV :	V :	V :	V :	XII :	V :	IV :	V :	XII :	V :	IV :	IV :	V :
1,9	1,25	1,19	171,3	137,3	163,5	53,7	212,5	1,11	8,3	48,3	141,1	1,55	1,45	152,1
1,11	1,35	1,23	175,3	157,1	174,3	79,1	XII :	1,23	147,1	70,3	151,3	V :	V :	180,7
1,21	1,39	1,25	175,5	171,3	VII :	86,3	33,3	1,27	171,1	117,3	214,1	147,3	178,3	VII :
1,27	1,41	1,33	184,1	177,5	207,5	92,3	52,5	V :	179,9		VII :	174,1	184,5	13,3
1,35	V :	1,49	184,3	178,9	XII :	158,5	56,5	96,1	XII :		419,7	177,7	VII :	428,3
1,39	166,5	1,51	204,7	VII :	65,1		95,5	152,3	48,3		XII :	178,9	352,3	468,3
1,41	177,3	1,55	VII :	418,3	84,5		101,3	165,5	60,1		84,3	184,7	428,3	535,5
V :	191,5	V :	182,1	XII :	XVI :		101,5	172,5	70,5		84,5	195,3	468,3	XII :
8,5	191,7	144,3	182,5	57,5	134,5		127,7	178,1	82,3		94,1	212,3	IX :	33,1
149,3	215,1	148,1	417,3				154,1	182,1	92,7		119,5	214,3	331,1	52,5
151,7	VII :	177,5	417,7				XVI :	191,3	125,3		141,3	VII :	XII :	63,5
152,7	79,5	180,5	418,3				134,1	204,9	132,5		XVI :	182,5	56,1	72,3
173,3	196,3	182,7	421,3					VII :	157,1		134,5	207,5	66,3	125,5
175,1	428,17	204,5	421,5					352,7	167,1			419,5	67,1	156,3
178,5	535,1	VII :	421,9					417,7				476,3	76,3	
179,9	XII :	79,1	XII :					419,1				XII :	83,1	
184,3	66,1	418,5	53,7					428,19				41,1	125,7	
204,3	70,1	428,13	68,5					IX :				63,1	159,1	
212,3	85,5	468,5	68,9					331,1				66,5	167,3	
214,3	106,3	470,5	79,1					XII :				68,9	256,5	
VI :	125,3	535,5	82,3					33,1				78,1	XVI :	
163,5	156,5	XII :	84,3					48,1				81,5	134,9	
VII :	158,7	47,1	85,7					52,3				85,3		
182,7	257,7	53,3	127,7					68,7				85,5		
419,7	XVI :	78,1	130,3					72,1				106,3		
421,7	213,3	84,5	132,1					101,3				127,5		
XII :		85,9	132,13					132,7				128,5		
23,3		92,3	157,3					132,9				130,1		
52,5		92,7						144,1				130,3		
53,5		95,7						165,1				136,1		
56,3		127,3						S. II 5				137,3		
56,5		128,5										154,3		
83,1		XVI :										XVI :		
92,5		134,9										134,7		

I	II	III	IV	V	VI

HEXAMÈTRE *(suite)*

101,5
107,3
125,5
127,5
132,5
151,3

134,9
S. I 3

PENTAMÈTRE

V :
139,4
166,8
197,6
VII :
13,4
419,6
IX :
16,2
XII :
56,6
117,6
130,4
159,6
256,4
256,8

V :
57,2
137,4
175,6
204,10
212,6
215,6
VII :
196,8
207,2
XII :
80,6
130,6
132,8

IV :
1,26
V :
8,6
136,2
143,2
175,6
VII :
79,2
352,4
352,8
421,8
XII :
52,4
85,10
86,2
95,8
101,6
127,4
128,2
133,2
256,8

IV :
1,36
1,46
V :
8,2
160,2
176,4
178,6
204,10
215,4
VII :
418,2
419,8
468,10
XII :
41,2
85,6
92,6
130,4
130,6
144,4
XVI :
134,8
134,10

V :
151,4
152,6
173,4
215,4
XII :
65,2
78,4
117,2
137,4
152,2
154,2

XII :
117,4

IV :
1,20
1,30
1,52
1,54
V :
8,4
139,2
144,2
163,2
166,8
174,4
180,6
180,8
197,6
204,4
204,8
212,6
VII :
352,6
421,14
470,2
476,8
535,6
XII :
57,4
68,8
85,2
92,6
95,4
95,6
117,4
137,4
156,4
256,6

V :
57,2
182,8
191,4
212,6
VII :
428,20
428,20
IX :
16,4
XII :
23,4
47,2
78,2
85,4
101,2
110,2
128,4
132,8
257,4
XVI :
134,8
134,10
S. I 2

V :
166,4
173,2
177,2
VII :
428,20
470,2
XII :
67,4
70,6
81,6
94,6
126,2
130,4
136,4

IV :
1,38
1,42
V :
8,2
140,2
179,8
191,8
204,10
VII :
79,6
419,8
XII :
85,2
94,2
125,2
127,4
136,4

V :
136,2
184,2
VII :
13,4

HEXAMÈTRE

A. *Prépositions :* V, 141, 1; — VII, 419, 1; — XII, 33, 1; 48, 1; 81, 5; 125, 7.
Adverbes et Particules : IV, 1, 25; 1, 35; 1, 39; 1, 41; — V, 149, 3; 151, 7; 173, 3; 177, 7; 179, 9; 204, 3; 212, 3; 214, 3; — VI, 163, 5; — VII, 182, 1; 419, 7; 421, 7; 468, 3; — XII, 52, 5; 56, 5; 66, 5; 106, 3; 127, 5; 130, 1; 141, 3; — S. II, 5.
Pronoms et Adjectifs : IV, 1, 45; — V, 137, 3; 184, 3; 184, 3; 191, 5; 204, 7; — XII, 60, 1; 68, 9; 85, 3; 85, 5; 132, 1; 132, 13; 158, 5.
Substantifs : VII, 421, 3; — XII, 57, 5; 78, 1; 83, 1; 86, 3; 92, 3; 154, 1; 159, 1.
Verbes : V, 175, 1; 184, 7; — XII, 79, 1.

E. *Adverbes et Particules :* IV, 1, 9; 1, 11; 1, 19; 1, 21; 1, 23; 1, 23; 1, 25; 1, 27; 1, 33; 1, 35; 1, 39; 1, 41; 1, 49; 1, 51; 1, 55; — V, 8, 3; 8, 5; 96, 1; 144, 3; 147, 1; 147, 3; 148, 1; 152, 1; 152, 3; 152, 7; 165, 5; 166, 5; 171, 1; 171, 3; 174, 1; 174, 3; 175, 3; 175, 5; 177, 3; 177, 5; 178, 3; 178, 5; 179, 9; 180, 5; 180, 7; 182, 7; 184, 5; 195, 3; 204, 5; 212, 3; 212, 5; 214, 1; 214, 3; — VII, 182, 5; 182, 5; 182, 7, 196, 3; 207, 5; 352, 3; 417, 3; 417, 7; 417, 7; 418, 3; 418, 3; 418, 5; 419, 5; 419, 7; 421, 5; 421, 9; 428, 3; 428, 15; 428, 17; 428, 19; 468, 5; 470, 5; 476, 3; 535, 5; — IX, 331, 1; — XII, 33, 1; 33, 3; 41, 1; 48, 3; 52, 3; 52, 5; 56, 3; 56, 5; 67, 1; 68, 5; 68, 7; 68, 9; 70, 3; 70, 5; 72, 1; 76, 3; 78, 1; 82, 3; 82, 3; 84, 3; 84, 3; 84, 5; 84, 5; 85, 5; 85, 7; 94, 1; 95, 5; 95, 7; 101, 3; 101, 5; 101, 5; 106, 3; 107, 3; 117, 3; 119, 5; 125, 3; 125, 5; 127, 3; 127, 5; 127, 7; 128, 5; 128, 5; 130, 3; 130, 3; 132, 5; 132, 7; 132, 9; 144, 1; 151, 3; 154, 3; 156, 3; 156, 5; 157, 1; 157, 3; 165, 1; 167, 1; 257, 7; — XVI, 134, 5; 134, 7; 134, 9; 134, 9.
Pronoms et Adjectifs : V, 178, 9; 184, 1; 191, 7; — VII, 13, 3; — XII, 23, 3; 83, 1; 125, 5; 132, 5; 136, 1; 167, 3.
Substantifs : VII, 79, 1.
Verbes : V, 151, 3; 182, 1; — XII, 53, 7; 56, 1; 66, 1; 66, 3; 85, 9; 92, 3; 92, 5; 92, 7; 92, 7; 125, 3; — XVI, 134, 1.

I. *Prépositions :* V, 172, 5; — VII, 352, 7; — XII, 48, 3; 52, 5; 53, 3; 84, 5; 101, 3; 127, 7; — XVI, 134, 9; — S. I, 3.
Adverbes et Particules : V, 177, 5; 178, 1; 191, 3; 204, 9; — VII, 207, 5; 428, 3; 535, 1; 535, 5; — XII, 47, 1; 65, 1; — XVI, 134, 5.
Verbes : XII, 158, 7.

O. *Prépositions :* IV, 1, 11; 1, 27; — V, 157, 1; 171, 3; — VII, 79, 5; 468, 3; — XII, 63, 5; 72, 3; 256, 5.
Pronoms et Adjectifs : V, 163, 5; — XII, 53, 5; 53, 7; 63, 1; 137, 3.
Verbes : IX, 331, 1.

AI. *Verbes :* V, 178, 9; 215, 1; — XII, 70, 1; — XVI, 213, 3.

PENTAMÈTRE

A. *Prépositions :* V, 179, 8; — VII, 352, 4; — XII, 127, 4.
Adverbes et Particules : V, 8, 2; 182, 8; — XII, 65, 2; 78, 2; 130, 4.
Pronoms : V, 166, 8; — XII, 117, 2; 144, 4; 154, 2.
Adjectifs : V, 163, 2; 184, 2; 191, 4; — VII, 428, 20; — XII, 85, 2.
Substantifs : V, 137, 4; 139, 2; 215, 6; — XII, 23, 4; 47, 2; 57, 4; 67, 4; 68, 8; 92, 6; 110, 2; 132, 8; — XVI, 134, 10; — S. I, 2.
Verbes : V, 8, 2.

E. *Particules :* IV, 1, 20; 1, 26; 1, 30; 1, 36; 1, 46; 1, 52; 1, 54; — V, 8, 4; 8, 6; 136, 2; 139, 4; 143, 2; 144, 2; 151, 4; 160, 2; 166, 8; 174, 4; 175, 6; 176, 4; 178, 6; 180, 6; 180, 8; 197, 6; 204, 4; 204, 8; 204, 10; 212, 6; 212, 6; 215, 4; — VII, 79, 2; 79, 6; 196, 8; 352, 6; 418, 2; 419, 6; 419, 8; 419, 8; 421, 8; 421, 14; 468, 10; 470, 2; 476, 8; 535, 6; — IX, 16, 2; 16, 4; — XII, 41, 2; 52, 4; 56, 6; 78, 4; 85, 2; 85, 4; 85, 6; 86, 2; 92, 6; 94, 2; 95, 4; 95, 6; 95, 8; 117, 4; 130, 6; 132, 8; 133, 2; 137, 4; 152, 2; 156, 4; 159, 6; 256, 4; 256, 6; 256, 8; 257, 4; — XVI, 134, 8; 134, 8; 134, 10.
Pronoms et Adjectifs : V, 57, 2; 191, 8; — VII, 207, 2.
Verbes : V, 136, 2; 212, 6; — VII, 13, 4; 352, 8; — XII, 85, 10; 126, 2; 128, 2; 128, 4; 136, 4; 256, 8.

I. *Prépositions :* V, 140, 2; 152, 6; 173, 4; 204, 10; 215, 4; — XII, 70, 6; 136, 4; 137, 4.
Particules : XII, 94, 6; 125, 2.
Verbes : VII, 13, 4.

O. *Prépositions :* IV, 1, 38; 1, 42; — V, 175, 6; 197, 6; — VII, 428, 20; — XII, 81, 6; 101, 6; 127, 4.
Pronoms et Adjectifs : V, 197, 6; — XII, 101, 2; 117, 6; 130, 4.
Verbes : V, 177, 2.

AI. *Verbes :* V, 57, 2; 166, 4; 173, 2; 204, 10; — VII, 470, 2; — XII, 80, 6; 130, 4; 130, 6.

VII

COMPOSITION DE L'HEXAMÈTRE EN DACTYLES ET SPONDÉES

DDDD. IV, 1, 27; 1, 41; 1, 57; — V, 8, 5; 96, 1; 141, 1; 143, 1; 147, 5; 151, 7; 157, 1; 160, 3; 163, 1; 166, 7; 171, 1; 172, 1; 173, 1; 175, 1; 177, 3; 178, 5; 180, 1; 182, 1; 182, 5; 197, 3; 197, 5; 198, 5; 215, 1; — VI, 163, 3; — VII, 13, 1; 182, 1; 195, 1; 196, 3; 196, 7; 352, 1; 352, 3; 352, 5; 417, 5; 419, 1; 419, 3; 421, 1; 421, 3; 421, 7; 428, 7; 476, 5; 535, 1; 535, 3; — IX, 453, 1; 453, 3; — XII, 48, 3; 66, 1; 67, 1; 67, 3; 68, 1; 68, 3; 72, 5; 74, 1; 78, 3; 81, 1; 83, 5; 95, 3; 101, 3; 107, 1; 109, 1; 109, 3; 125, 1; 125, 3; 127, 7; 130, 1; 130, 3; 133, 3; 136, 3; 137, 1; 144, 3; 256, 9; — XVI, 134, 1; 134, 3; 213, 3.

SDDD. IV, 1, 7; 1, 13; 1, 17; 1, 43; 1, 49; 1, 55; — V, 136, 1; 136, 5; 137, 3; 144, 3; 144, 5; 149, 1; 151, 3; 154, 1; 160, 1; 166, 1; 174, 1; 175, 5; 177, 1; 177, 9; 178, 3; 178, 9; 182, 3; 184, 3; 208, 1; 215, 3; — VI, 163, 5; — VII, 13, 3; 79, 3; 182, 5; 418, 5; 421, 11; 428, 19; 476, 7; — IX, 16, 3; — XII, 48, 1; 56, 7; 59, 1; 65, 1; 70, 3; 72, 1; 82, 1; 83, 3; 84, 3; 84, 5; 94, 1; 94, 5; 95, 5; 95, 9; 110, 1; 114, 1; 117, 1; 117, 5; 119, 1; 126, 5; 132, 7; 133, 1; 136, 1; 144, 1; 159, 5; 165, 1; — XVI, 134, 5; 213, 1; — S. I, 11, 1.

DSDD. IV, 1, 5; 1, 21; 1, 25; 1, 35; 1, 37; 1, 45; 1, 53; — V, 8, 1; 139, 1; 140, 3; 149, 3; 151, 1; 163, 3; 163, 5; 165, 1; 166, 3; 166, 5; 172, 3; 174, 3; 175, 7; 176, 1; 179, 9; 180, 7; 191, 5; 191, 7; 195, 3; 198, 3; 204, 3; 204, 5; — VI, 163, 7; — VII, 79, 5; 195, 3; 195, 7; 419, 5; 421, 5; 428, 9; 468, 1; 468, 7; 468, 9; 470, 5; 476, 1; — IX, 331, 3; — XII, 23, 3; 33, 1; 41, 1; 47, 1; 49, 3; 53, 5; 54, 3; 56, 5; 60, 1; 66, 3; 66, 5; 68, 7; 70, 1; 74, 3; 79, 3; 80, 5; 81, 5; 82, 5; 84, 7; 85, 1; 85, 3; 92, 5; 94, 3; 95, 1; 101, 5; 107, 3; 113, 1; 117, 3; 119, 5; 122, 1; 122, 5; 127, 1; 128, 1; 128, 5; 132, 3; 133, 5; 137, 3; 151, 1; 154, 1; 156, 1; 156, 3; 156, 5; 158, 1; 158, 3; 158, 5; 158, 7; 164, 1; 165, 3; 167, 1; — XVI, 134, 11; — S. II, 3.

DDSD. V, 24, 3; 155, 1; 156, 1; 171, 3; 173, 3; 197, 1; 204, 1; — VII, 182, 3; 470, 1; — XII, 49, 1; 53, 3; 56, 1; 57, 1; 57, 5; 68, 9; 78, 1; 92, 3; 106, 1; 106, 3; 156, 7; 164, 3.

DDDS. IV, 1, 1; 1, 3; 1, 15; 1, 23; — V, 190, 1; 191, 1; 191, 3; 204, 7; — VI, 162, 1; — VII, 207, 1; 207, 5; 352, 7; 417, 7; 421, 13; — XII, 33, 3; 57, 3; 257, 5.

SSDD. V, 152, 1; 175, 3; 177, 7; 179, 7; 180, 3; 204, 9; 208, 3; 212, 1; 212, 3; — VII, 79, 1; 196, 1; 207, 3; 421, 9; 428, 11; 461, 1; 468, 3; 470, 7; — IX, 331, 1; — XII, 23, 1; 53, 1; 57, 7; 63, 1; 63, 5; 68, 5; 76, 3; 80, 1; 84, 1; 85, 7; 86, 1; 127, 3; 127, 5; 132, 13; 141, 1; 147, 1; 152, 1; 154, 3; 256, 1; 256, 5; 256, 11; — XVI, 134, 7; — S. I, 3.

SDSD. IV, 1, 19; 1, 29; — V, 24, 1; 147, 1; 177, 5; 179, 1; 192, 1; 195, 1; — VII, 207, 7; 418, 1; 418, 3; 470, 3; — IX, 16, 1; — XII, 76, 1; 80, 3; 86, 3; 126, 1; 157, 3; 167, 3.

SDDS. V, 147, 3; 179, 3; 179, 5; 182, 9; 184, 1; 214, 1; — VII, 419, 7; 428, 15; 468, 5; — XII, 41, 3; 54, 1; 63, 3; 65, 3; 70, 5; 95, 7; 132, 9; 159, 1; 159, 3; 256, 3; 256, 7.

DSSD. V, 8, 3; 140, 1; 148, 1; 165, 3; 178, 7; 195, 5; 198, 1; 214, 3; — VII, 428, 3; 476, 9; 535, 5; — XII, 52, 1; 52, 3; 81, 3; 85, 9; 92, 1; 119, 3; 122, 3; 125, 7; 126, 3; 130, 5; 147, 3; 257, 3.

DSDS. IV, 1, 9; 1, 11; 1, 31; 1, 33; 1, 39; — V, 139, 3; 152, 7; 176, 3; 176, 5; 184, 5; 190, 3; 196, 1; — VI, 163, 1; — VII, 195, 5; 196, 5; 417, 1; 417, 3; 428, 5; 428, 17; 476, 3; — XII, 56, 3; 72, 3; 85, 5; 101, 1; 110, 3; 128, 3; 132, 5; 137, 5; 141, 5; 151, 3; 157, 1; 257, 1; 257, 7.

DDSS. V, 57, 1; — VII, 417, 9; — XII, 79, 1; 141, 3.

SSSD. IV, 1, 51; — V, 137, 1; 139, 5; 184, 7; — XII, 53, 7; 92, 7; 125, 5; — XVI, 134, 9.

SSDS. IV, 1, 47; — V, 136, 3; 152, 3; 165, 5; 172, 5; 178, 1; 180, 5; 182, 7; 212, 5; — VII, 182, 7; 428, 1; 428, 13; — XII, 52, 5; 82, 3; 132, 11.

DSSS. V, 152, 5.

SDSS. V, 144, 1; 151, 5; — XII, 83, 1; 132, 1.

SSSS. V, 215, 5.

VIII

COMPOSITION DU PENTAMÈTRE EN DACTYLES ET SPONDÉES

DD. IV, 1, 22; 1, 36; 1, 46; 1, 48; 1, 52; 1, 56; — V, 139, 6; 160, 2; 163, 4; 165, 4; 172, 6; 177, 4; 177, 10; 179, 2; 179, 10; 180, 6; 180, 8; 190, 4; 195, 4; 196, 2; 198, 6; 204, 10; 212, 2; 215, 4; 215, 6; — VI, 163, 4; 163, 6; 163, 8; — VII, 182, 2; 195, 6; 195, 8; 196, 8; 207, 4; 352, 4; 352, 8; 417, 2; 418, 4; 419, 6; 421, 8; 421, 14; 428, 18; 428, 20; 470, 2; 535, 2; 535, 4; — IX, 16, 2; — XII, 48, 2; 53, 4; 53, 8; 54, 2; 56, 2; 56, 4; 56, 6; 56, 8; 57, 4; 57, 6; 63, 6; 66, 2; 66, 4; 66, 6; 67, 2; 72, 6; 78, 2; 78, 4; 82, 6; 83, 2; 83, 4; 86, 2; 94, 2; 94, 4; 95, 6; 101, 4; 106, 2; 109, 4; 110, 2; 114, 2; 117, 2; 122, 2; 122, 6; 125, 4; 130, 2; 130, 4; 130, 6; 136, 4; 137, 4; 141, 6; 154, 2; 154, 4; 158, 2; 159, 4; 164, 2; — XVI, 134, 8; — S. II, 2.

DS. IV, 1, 2; 1, 4; 1, 6; 1, 8; 1, 10; 1, 12; 1, 14; 1, 20; 1, 24; 1, 32; 1, 38; 1, 40; 1, 44; 1, 58; — V, 8, 4; 8, 6; 24, 2; 57, 2; 96, 2; 136, 2; 136, 4; 136, 6; 137, 2; 137, 4; 139, 2; 139, 4; 141, 2; 144, 4; 147, 4; 147, 6; 149, 2; 149, 4; 152, 2; 154, 2; 156, 2; 160, 4; 163, 6; 165, 2; 166, 2; 166, 4; 166, 6; 166, 8; 171, 2; 172, 2; 172, 4; 173, 2; 174, 2; 175, 6; 176, 2; 176, 4; 176, 6; 177, 2; 178, 6; 178, 8; 179, 6; 182, 4; 182, 8; 184, 6; 184, 8; 191, 6; 195, 2; 197, 2; 197, 4; 197, 6; 198, 2; 204, 2; 204, 6; 208, 2; 212, 6; 215, 2; — VI, 162, 2; 163, 2; — VII, 13, 4; 79, 2; 79, 6; 195, 2; 196, 2; 196, 4; 196, 6; 207, 2; 207, 8; 352, 2; 352, 6; 417, 4; 417, 6; 418, 6; 419, 8; 421, 2; 421, 4; 421, 12; 428, 10; 428, 12; 428, 14; 461, 2; 468, 4; 468, 8; 470, 4; 470, 6; 476, 8; 476, 10; — IX, 16, 4; 331, 2; — XII, 23, 4; 33, 4; 41, 2; 47, 2; 52, 2; 52, 4; 53, 2; 53, 6; 57, 8; 59, 2; 67, 4; 68, 10; 70, 4; 72, 2; 74, 2; 74, 4; 76, 2; 79, 2; 79, 4; 80, 2; 80, 6; 81, 2; 81, 4; 82, 2; 82, 4; 84, 2; 84, 4; 84, 6; 84, 8; 85, 6; 85, 8; 86, 4; 92, 2; 92, 4; 92, 6; 92, 8; 94, 6; 95, 4; 101, 2; 101, 6; 107, 2; 117, 4; 117, 6; 119, 2; 119, 4; 122, 4; 126, 2; 126, 4; 127, 2; 127, 4; 132, 2; 132, 6; 132, 8; 132, 10; 132, 12; 133, 2; 133, 6; 136, 2; 137, 2; 137, 6; 141, 2; 141, 4; 144, 4; 147, 2; 147, 4; 151, 2; 151, 4; 156, 2; 156, 4; 157, 2; 158, 6; 159, 6; 165, 2; 256, 6; 256, 8; 256, 12; 257, 4; 257, 6; 257, 8; — XVI, 134, 4; 213, 2; 213, 4; — S. I, 4.

SD. IV, 1, 16; 1, 18; 1, 34; 1, 42; 1, 54; — V, 24, 4; 140, 2; 140, 4; 151, 4; 151, 6; 151, 8; 152, 4; 152, 6; 163, 2; 173, 4; 174, 4; 175, 2; 175, 4; 175, 8; 177, 6; 178, 2; 178, 10; 179, 4; 180, 2; 184, 2; 198, 4; 204, 4; 204, 8; 212, 4; 214, 2; — VII, 182, 4; 182, 6; 182, 8; 195, 4; 418, 2; 419, 4; 421, 6; 428, 2; 428, 4; 428, 6; 468, 2; 470, 8; 476, 4; 476, 6; 535, 6; — XII, 23, 2; 33, 2; 41, 4; 49, 4; 52, 6; 60, 2; 65, 2; 65, 4; 68, 6; 68, 8; 70, 2; 76, 4; 85, 2; 85, 10; 109, 2; 110, 4; 125, 2; 126, 6; 128, 2; 128, 4; 128, 6; 132, 4; 133, 4; 144, 2; 152, 2; 156, 6; 156, 8; 158, 4; 256, 2; 256, 4; 256, 10; — XVI, 134, 2; 134, 12; — S. I, 2.

ss. IV, 1, 26; 1, 28; 1, 30; 1, 50; — V, 8, 2; 143, 2; 144, 2; 144, 6; 147, 2; 148, 2; 151, 2; 152, 8; 155, 2; 157, 2; 165, 6; 171, 4; 177, 8; 178, 4; 179, 8; 180, 4; 182, 2; 182, 6; 182, 10; 184, 4; 190, 2; 191, 2; 191, 4; 191, 8; 192, 2; 195, 6; 208, 4; 214, 4; — VII, 13, 2; 79, 4; 207, 6; 417, 8; 417, 10; 419, 2; 421, 10; 428, 8; 428, 16; 468, 6; 468, 10; 476, 2; — IX, 331, 4; 453, 2; 453, 4; — XII, 48, 4; 49, 2; 54, 4; 57, 2; 63, 2; 63, 4; 68, 2; 68, 4; 70, 6; 72, 4; 80, 4; 81, 6; 83, 6; 85, 4; 95, 2; 95, 8; 95, 10; 106, 4; 107, 4; 113, 2; 119, 6; 125, 6; 125, 8; 127, 6; 127, 8; 132, 14; 157, 4; 158, 8; 159, 2; 164, 4; 165, 4; 167, 2; 167, 4; 257, 2; — XVI, 134, 6; 134, 10; — S. II, 4.

IX

LES CÉSURES DE L'HEXAMÈTRE

T. IV, 1, 3; 1, 11; 1, 13; 1, 27; 1, 31; 1, 33; — V, 147, 3; 172, 5; 190, 1; — VI, 163, 5; — VII, 13, 1; 182, 7; 195, 5; 207, 1; 352, 7; 419, 1; 468, 5; 476, 3; — XII, 41, 3; 49, 3; 85, 5; 86, 1; 109, 1; 122, 1; 126, 5; 133, 3; 133, 5; 151, 3; 256, 3; 257, 1; 257, 5; 257, 7.

TH. IV, 1, 1; 1, 23; 1, 39; 1, 47; — V, 136, 3; 140, 3; 152, 7; 160, 1; 163, 5; 165, 1; 165, 5; 175, 3; 176, 3; 176, 5; 178, 1; 179, 3; 179, 5; 180, 1; 182, 1; 182, 7; 182, 9; 184, 3; 191, 1; 191, 3; 191, 5; 204, 5; 204, 7; 204, 9; 208, 3; 214, 1; 215, 3; — VI, 162, 1; 163, 1; — VII, 195, 1; 196, 1; 207, 5; 417, 1; 417, 3; 417, 7; 419, 3; 419, 5; 419, 7; 421, 13; 428, 1; 428, 5; 428, 15; 428, 17; 468, 7; — XII, 23, 3; 48, 3; 54, 1; 56, 3; 63, 3; 65, 1; 65, 3; 68, 5; 70, 3; 70,5; 72, 1; 72, 3; 80, 1; 82, 3; 83, 3; 84, 1; 85, 1; 92, 5; 95, 7; 101, 1; 110, 3; 117, 3; 125, 3; 128, 3; 132, 5; 132, 9; 132, 11; 133, 1; 137, 5; 141, 5; 157, 1; 159, 1; 159, 3; 256, 7; — XVI, 134, 3; — S. I, 1; — II, 1.

TB. IV, 1, 17; 1, 25; 1, 41; 1, 55; — V, 8, 1; 8, 5; 96, 1; 139, 1; 143, 1; 144, 3; 151, 1; 157, 1; 166, 5; 175, 5; 177, 1; 177, 3; 177, 7; 178, 5; 198, 3; 204, 3; 212, 3; — VI, 163, 7; — VII, 13, 3; 182, 5; 195, 7; 196, 7; 207, 3; 421, 11; 428, 7; 428, 19; 468, 3; 535, 3; — IX, 16, 3; — XII, 47, 1; 48, 1; 63, 1; 70, 1; 72, 5; 76, 3; 78, 3; 84, 5; 94, 1; 95, 1; 113, 1; 114, 1; 117, 1; 125, 1; 127, 1; 127, 5; 128, 1; 132, 7; 136, 3; 137, 1; 144, 1; 144, 3; 147, 1; 156, 1; 156, 5; 165, 1; 256, 1; 256, 5; 256, 9; — S. II, 3.

THB. IV, 1, 21; 1, 35; 1, 49; 1, 57; — V, 136, 1; 136, 5; 144, 5; 163, 1; 166, 1; 171, 1; 172, 1; 173, 1; 174, 3; 175, 1; 175, 7; 179, 9; 182, 3; 197, 5; 215, 1; — VII, 79, 1; 79, 5; 195, 3; 352, 1; 417, 5; 421, 9; 428, 11; 461, 1; 468, 9; 470, 7; 476, 1; 476, 7; 535, 1; — IX, 331, 1; — XII, 23, 1; 33, 1; 53, 5; 54, 3; 59, 1; 60, 1; 66, 5; 67, 3; 68, 1; 74, 1; 80, 5; 81, 1; 82, 1; 83, 5; 84, 3; 85, 7; 95, 3; 95, 9; 107, 3; 109, 3; 110, 1; 119, 1; 119, 5; 122, 5; 130, 1; 141, 1; 152, 1; 154, 1; 154, 3; 158, 1; 158, 7; 159, 5; 167, 1; — XVI, 134, 5; 134, 11; — S. I, 3.

P. IV, 1, 53; — VII, 182, 1; 417, 9.

PB. IV, 1, 7; 1, 29; 1, 37; 1, 43; 1, 51; — V, 137, 1; 140, 1; 147, 5; 148, 1; 149, 3; 151, 7; 152, 1; 155, 1; 156, 1; 165, 3; 166, 3; 167, 7; 171, 3; 177, 9; 178, 7; 178, 9; 179, 7; 192, 1; 197, 3; 198, 1; — VI, 163, 3; — VII, 470, 5; 476, 9; — IX, 453, 1; — XII, 52, 3; 53, 1; 53, 7; 56, 1; 57, 1; 66, 1; 66, 3; 67, 1; 68, 7; 80, 3; 81, 5; 86, 3; 94, 3; 94, 5; 106, 3; 107, 1; 130, 3; 130, 5; 151, 1; 156, 3; 158, 5; 257, 3; — XVI, 134, 7.

PH. IV, 1, 9; 1, 15; 1, 19; — V, 57, 1; 144, 1; 147, 1; 149, 1; 151, 5; 152, 5; 180, 5; 191, 7; 195, 1; 197, 1; 198, 5; 204, 1; 215, 5; — VII, 428, 13; 196, 3; — IX, 16, 1; — XII, 74, 3; 79, 1; 83, 1; 85, 9; 92, 7; 132, 1; 141, 3; 158, 3; 164, 3.

PHB. IV, 1, 5; — V, 8, 3; 24, 1; 24, 3; 137, 3; 139, 5; 151, 3; 154, 1; 160, 3; 163, 3; 172, 3; 173, 3; 174, 1; 177, 5; 179, 1; 182, 5; 184, 7; 195, 3; 195, 5; 208, 1; 214, 3; — VII, 79, 3; 182, 3; 207, 7; 418, 1; 418, 3; 421, 5; 428, 3; 470, 1; 470, 3; 535, 5; — IX, 331, 3; — XII, 41, 1; 49, 1; 52, 1; 53, 3; 56, 7; 57, 5; 68, 9; 76, 1; 78, 1; 79, 3; 81, 3; 84, 7; 92, 1; 92, 3; 106, 1; 119, 3; 122, 3; 125, 5; 125, 7; 126, 1; 126, 3; 132, 13; 137, 3; 147, 3; 156, 7; 157, 3; 164, 1; 165, 3; 167, 3; 256, 11; — XVI, 134, 9; 213, 1.

PT. V, 139, 3; 212, 5; — VII, 418, 5; — XII, 68, 3.

PTB. IV, 1, 45; — V, 141, 1; 178, 3; 212, 1; — VII, 428, 9; 468, 1; — IX, 453, 3; — XII, 56, 5; 63, 5; 82, 5; 95, 5; 101, 3; 127, 3; 128, 5; 136, 1.

PTH. V, 152, 3; 180, 3; 184, 1; 184, 5; 190, 3; 196, 1; — VII, 196, 5; 421, 3; 421, 7; 476, 5; — XII, 33,3; 52, 5; 57, 3; 132, 3.

PTHB. V, 176, 1; 180, 7; — VII, 352, 3; 352, 5; 421, 1; — XII, 57, 7; 85, 3; 101, 5; 117, 5; 127, 7; — XVI, 134, 1; 213, 3.

X

COUPES DE L'HEXAMÈTRE

Après le premier trochée : AP. V, 172, 1 ; 173, 1 ; 175, 7 ; 191, 1 ; 215, 1.

Après le premier pied : AP. V, 24, 3 ; 136, 1 ; 165, 1 ; 166, 1 ; 171, 3 ; 174, 1 ; 179, 3 ; 179, 9 ; 180, 1 ; 184, 1 ; 184, 3.

Après la seconde arsis : AP. IV, 1, 1 ; — V, 139, 1 ; 139, 3 ; 140, 3 ; 144, 5 ; 152, 1 ; 163, 5 ; 172, 1 ; 173, 1 ; 176, 1 ; 176, 5 ; 178, 1 ; 178, 7 ; 179, 3 ; 190, 3 ; 212, 3 ; 212, 5 ; 215, 1.

Après le second trochée : AP. 141, 1 ; 177, 9 ; 178, 9 ; 179, 1 ; 182, 5.

Après le second dactyle : AP. 182, 1 ; 182, 3.

A la penthémimère : AP. V, 8, 3 ; 144, 1 ; 147, 1 ; 151, 3 ; 151, 7 ; 152, 1 ; 152, 5 ; 166, 7 ; 174, 1 ; 176, 1 ; 176, 5 ; 177, 9 ; 178, 9 ; 179, 1 ; 182, 5 ; 184, 1 ; 191, 7 ; 195, 5 ; 198, 1 ; 204, 1 ; 215, 5.

A la trochaïque troisième : AP. IV, 1, 3 ; 1, 21 ; 1, 23 ; 1, 35 ; 1, 41 ; — V, 8, 1 ; 96, 1 ; 136, 1 ; 144, 3 ; 147, 3 ; 151, 1 ; 152, 3 ; 152, 7 ; 160, 1 ; 163, 1 ; 163, 5 ; 165, 5 ; 171, 1 ; 172, 1 ; 173, 1 ; 174, 3 ; 175, 1 ; 175, 7 ; 177, 1 ; 177, 3 ; 178, 5 ; 179, 9 ; 182, 1 ; 182, 3 ; 184, 3 ; 190, 1 ; 191, 5 ; 197, 5 ; 208, 3 ; 215, 3.

Après le troisième dactyle : AP. V, 152, 3 ; 191, 7.

A l'hepthémimère : AP. IV, 1, 19 ; — V, 136, 1 ; 151, 3 ; 151, 5 ; 163, 5 ; 165, 5 ; 176, 3 ; 179, 3 ; 180, 3 ; 182, 5 ; 182, 7 ; 182, 9 ; 184, 1 ; 184, 5 ; 196, 1 ; 197, 5 ; 204, 7 ; 208, 1 ; 214, 1.

A la bucolique : AP. IV, 1, 5 ; 1, 21 ; 1, 25 ; 1, 29 ; 1, 41 ; 1, 45 ; 1, 49 ; 1, 51 ; 1, 55 ; 1, 57 ; — V, 24, 3 ; 96, 1 ; 136, 1 ; 136, 5 ; 137, 3 ; 139, 1 ; 139, 5 ; 140, 1 ; 151, 1 ; 151, 7 ; 152, 1 ; 160, 3 ; 166, 3 ; 166, 5 ; 166, 7 ; 173, 3 ; 174, 1 ; 176, 1 ; 177, 1 ; 177, 3 ; 177, 5 ; 177, 7 ; 177, 9 ; 178, 3 ; 178, 5 ; 178, 7 ; 178, 9 ; 179, 7 ; 180, 7 ; 182, 5 ; 184, 3 ; 184, 7 ; 192, 1 ; 195, 3 ; 197, 3 ; 204, 3 ; 212, 3 ; 214, 3

Après le quatrième spondée : AP. V, 214, 1.

Après la cinquième arsis : AP. V, 184, 5.

Après le cinquième trochée : AP. V, 140, 3 ; 163, 5 ; 165, 1 ; 177, 3 ; 182, 5 ; 182, 7 ; 182, 9 ; 191, 7 ; 208, 1 ; 212, 5.

Après le cinquième dactyle : AP. V, 182, 5 ; 192, 1.

Après la sixième arsis : AP. V, 96, 1.

COUPES DU PENTAMÈTRE

Après le premier trochée : IV, 1, 48 ; 8, 6 ; 57, 2 ; 136, 2 ; 163, 6 ; 184, 6 ; 197, 4 ; 198, 6 ; 204, 2 ; 212, 6 ; 215, 4 ; 215, 6.

Après le premier pied : IV, 1, 6 ; 1, 10 ; 1, 20 ; 1, 52 ; — V, 8, 2 ; 136, 6 ; 139, 6 ; 151, 4 ; 152, 4 ; 152, 8 ; 160, 2 ; 163, 2 ; 165, 4 ; 172, 6 ; 176, 2 ; 176, 4 ; 176, 6 ; 177, 10 ; 178, 4 ; 178, 6 ; 178, 10 ; 180, 2 ; 182, 2 ; 182, 6 ; 184, 2 ; 184, 6 ; 190, 2 ; 191, 2 ; 195, 4 ; 214, 4 ; 215, 2.

Après la seconde arsis : IV, 1, 22; 1, 30; 1, 38; 1, 44; 1, 54; — V, 8, 4; 57, 2; 96, 2; 139, 2; 139, 6; 140, 2; 144, 2; 147, 2; 147, 4; 149, 4; 151, 2; 165, 2; 166, 8; 174, 4; 177, 4; 178, 2; 179, 4; 180, 4; 180, 6; 180, 8; 182, 10; 184, 4; 184, 8; 191, 4; 191, 8; 195, 2; 195, 4; 198, 6; 204, 4; 204, 8; 208, 2.

Après le deuxième trochée : V, 152, 4.

A l'hémistiche : IV, 1, 36; — V, 8, 2; 57, 2; 96, 2; 136, 4; 139, 2; 139, 6; 152, 4; 163, 4; 176, 6; 179, 8; 182, 4; 182, 6; 182, 8; 184, 4; 195, 6; 196, 2; 197, 6; 215, 6.

Après la quatrième arsis : V, 152, 4.

Après le quatrième trochée : V, 57, 2; 139, 6; 176, 6; 177, 4; 182, 4; 182, 10; 197, 6; 215, 6.

Après le quatrième dactyle : IV, 1, 6; 165, 2; 176, 2; 176, 4; 177, 6; 182, 8; 184, 2; 184, 6.

Après la cinquième arsis : V, 96, 2; 178, 8; 182, 10.

Après le cinquième trochée : V, 152, 4; 182, 4; 184, 4.

ERRATA

Page 9, note 1, *ligne* 12 : au lieu de *Paris, 1863,* lisez *Paris, 1864-72.*

21, ligne 21 : au lieu de *avant Méléagre,* lisez *après Méléagre.*

210, note 4, ligne 4 : au lieu de *à la cinquième, 9,* lisez *à la cinquième, 8.*

TABLE DES MATIÈRES

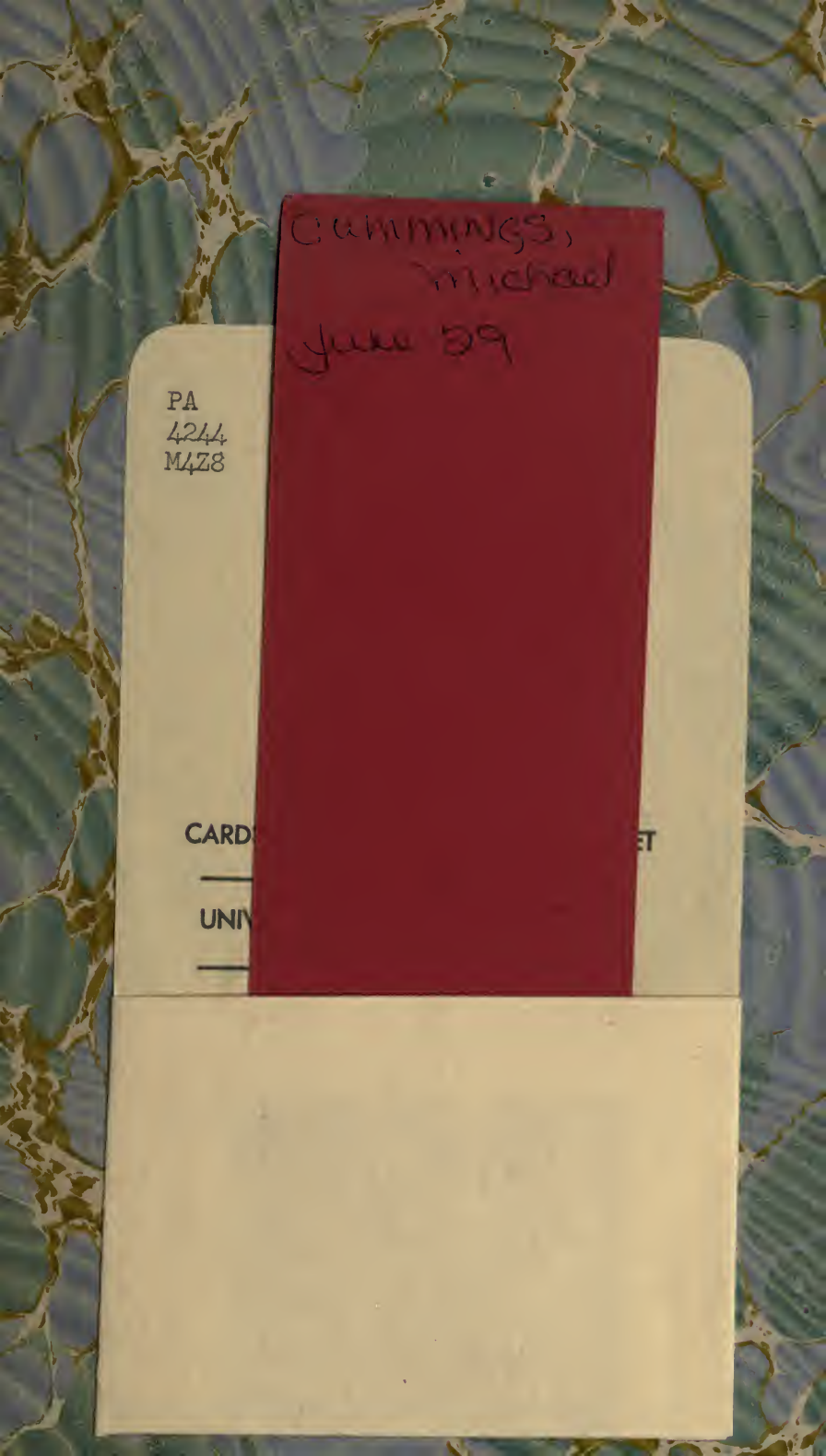
CHAP. I. — LES MANUSCRITS ..... pages 7 à 18
II. — DISCUSSION CHRONOLOGIQUE 19 34
III. — VIE DE MÉLÉAGRE 35 58
IV. — LES MÉNIPPÉES 59 66
V. — LA PREMIÈRE ANTHOLOGIE 67 96
VI. — L'AMOUR ET LES IDÉES MORALES DANS LA POÉSIE DE MÉLÉAGRE 97 114
VII. — LA MYTHOLOGIE 115 128
VIII. — LE SENTIMENT DE LA NATURE 129 137
IX. — L'INVENTION POÉTIQUE 139 154
X. — L'EXPRESSION 155 206
I. Le dialecte 155
II. Le vocabulaire 168
III. La grammaire 179
IV. Le style 193
XI. — LA VERSIFICATION 207 233
I. La prosodie 207
II. La métrique 220

CONCLUSION 235 240

APPENDICE : L'authenticité de l'idylle sur le printemps (IX, 363) 241 242

TABLES JUSTIFICATIVES 243 262

Bordeaux. — Imprimerie G. GOUNOUILHOU, rue Guiraude, 11.


CUMMINGS,
Michael
June 39
PA
4244
M428
CARD
ET
UNIV